This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

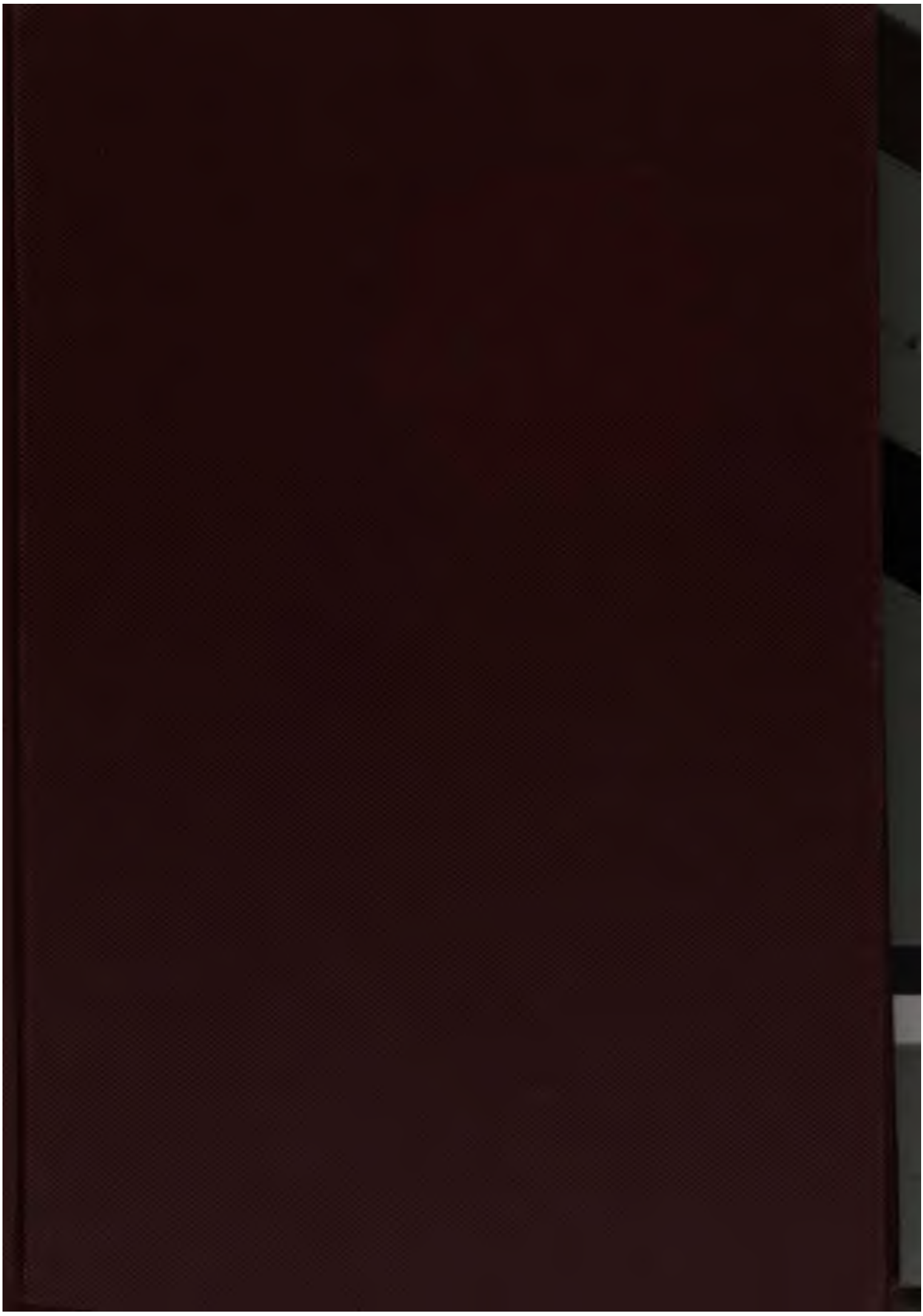
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

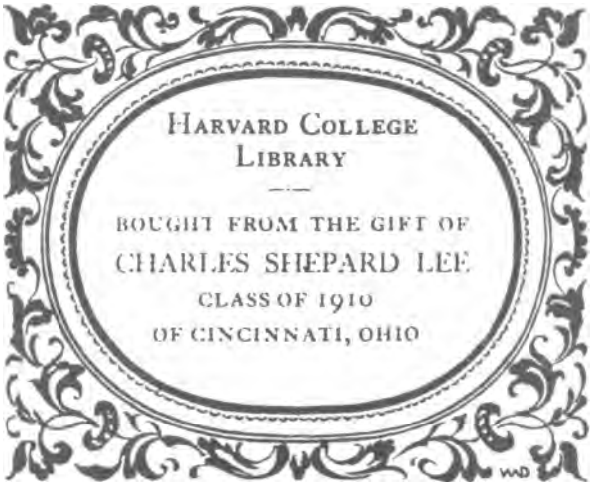
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`




HARVARD COLLEGE
LIBRARY

BOUGHT FROM THE GIFT OF
CHARLES SHEPARD LEE
CLASS OF 1910
OF CINCINNATI, OHIO

HARVARD COLLEGE
LIBRARY
BOUGHT FROM THE GIFT OF
CHARLES SHEPARD LEE
CLASS OF 1910
OF CINCINNATI, OHIO

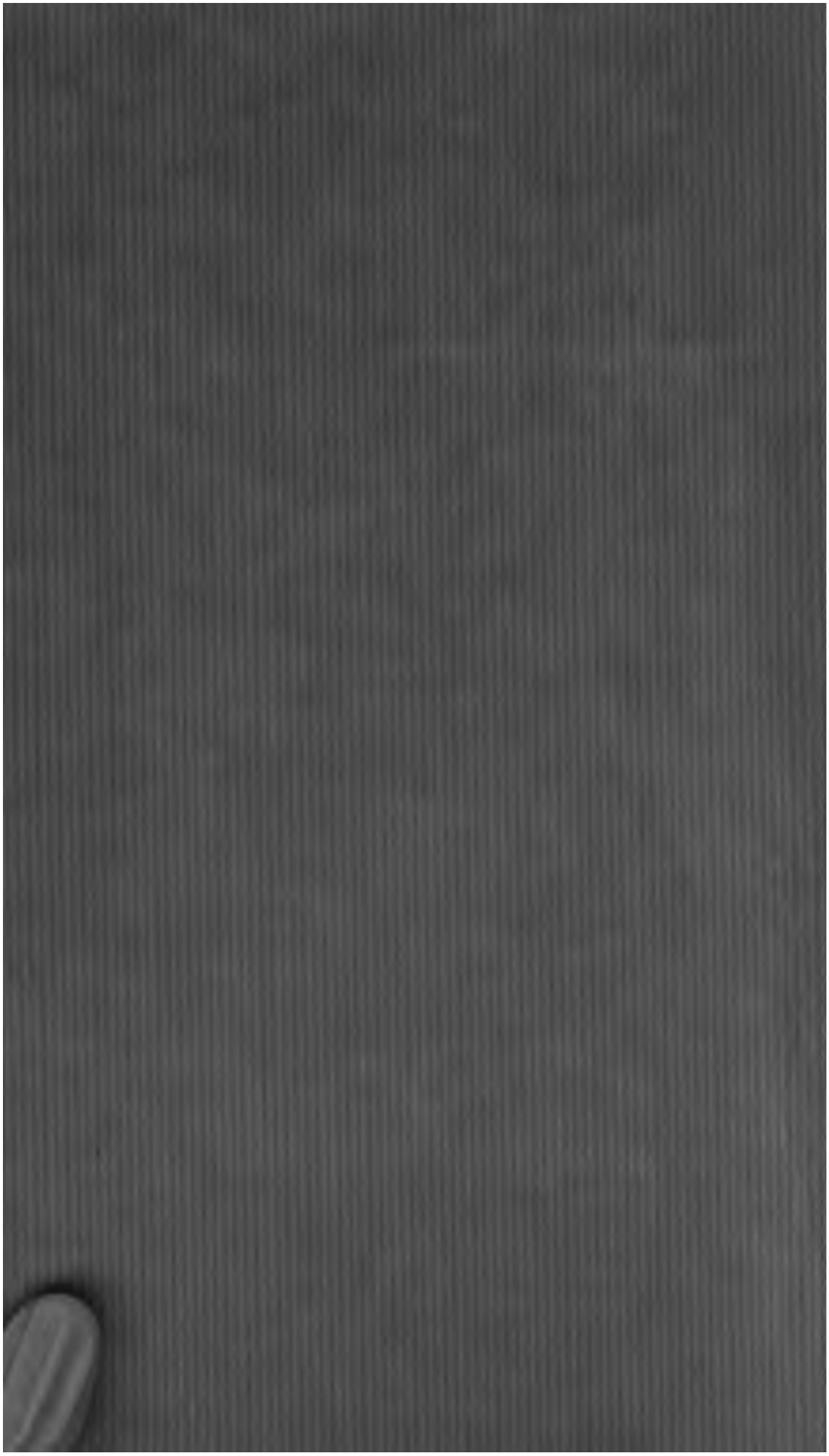
TROIS ANS

A LA COUR DE PERSE

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

MDCCCCVI



TROIS ANS

A LA COUR DE PERSE

Phot. Pirou.

DOCTEUR FEUVRIER.

DOCTEUR FEUVRIER

TROIS ANS
A LA COUR DE PERSE

NOUVELLE EDITION

ILLUSTRÉE DE NOMBREUSES GRAVURES

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

A. MALOINE, ÉDITEUR, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 27

MDCCCCVI

A-1a 3218.87.5

AVANT-PROPOS.

Médecin particulier, pendant plusieurs années, de Sa Majesté le chah Nasr ed-Din, j'ai pu, témoin de sa vie journalière, observer quantité de choses étrangères non seulement à tout voyageur, mais à toute personne ayant résidé en Perse.

De là cette relation dont le but est de montrer ces choses naturellement ignorées.

On aura ainsi une peinture au moins véridique de l'existence d'un chah de Perse, & la Perse est un pays tellement immuable dans ses coutumes que, malgré les idées modernes, cette existence ne diffère guère de celle des ancêtres, ni peut-être de celle que mèneront les arrière-petits-fils.

Quelle que soit la précision de ces notes écrites au jour le jour, il me semble à peine utile de dire

que je garde le respect absolu du secret professionnel, comme aussi la reconnaissante déférence que je dois à Nasr ed-Din Chah, qui joignait aux qualités d'un souverain à intelligence ouverte celles d'un homme excellent, essentiellement bienveillant pour moi en toutes circonstances.

Si ces pages de mes carnets ont l'heureuse fortune d'ajouter une pierre à l'édifice, déjà important, constitué pour la description & l'histoire de la Perse par les travaux des différentes époques, je n'aurai plus qu'à souhaiter qu'elles intéressent le lecteur.

TROIS ANS
A LA COUR DE PERSE

CHAPITRE PREMIER.

DE FRANCE EN PERSE, À LA SUITE DE SA MAJESTÉ NASR ED-DIN CHAH.

Si la relation du voyage fait en Europe par Nasr ed-Din Chah en 1889 est un jour publiée, on y lira ces lignes, dont je dois la traduction à l'obligeance du premier interprète de Sa Majesté : «Le médecin-chef Tholozan, notre médecin, nous a présenté M. Feuvrier, jeune médecin militaire français, qui a longtemps servi le prince de Monténégro. Il était en uniforme & avait l'air à la fois martial & agréable. Comme le médecin-chef Tholozan veut rester à Paris, il nous recommande ce docteur pour le remplacer auprès de notre personne. Nous agréons sa demande.»

IMPRIMERIE NATIONALE

Présenté au chah le 1er août, de la façon dont il vient d'être dit, après avoir été mis à sa disposition par le ministère des affaires étrangères, Sa Majesté me tendit la main &, le sourire aux lèvres, me dit en français ces quatre seuls mots : «Vous êtes mon médecin.» Et voilà pourquoi je suis en route pour la Perse, à la suite de Sa Majesté iranienne [1].

10 août 1889. — Nous avons, à deux heures de l'après-midi, quitté Paris où l'Exposition bat son plein & nous roulons sur la ligne de Belfort.

A Gretz, une jeune fille vient offrir des journaux au chah; il en choisit deux agrémentés d'illustrations & donne une pièce d'or en échange.

Une foule compacte se presse partout aux abords de la gare de Troyes; des gamins sont perchés sur les arbres, il y en a même d'échelonnés le long des poteaux du télégraphe; tout ce monde est en joie & crie à tue-tête : «Vive le chah!» jusqu'à notre disparition.

Nasr ed-Din, quoique habitué aux manifestations sympathiques des Parisiens, est agréablement surpris par ce spectacle inattendu; il perd son sérieux & rit de bon cœur en voyant la gymnastique de cette fourmilière d'enfants.

Nous sommes en pleine campagne : brusquement le train s'arrête; les employés inquiets vont & viennent avec précipitation le long des wagons, interrogent du regard chaque compartiment; les voyageurs sont aux portières, se demandant ce qui est arrivé. C'est le favori, Aziz es-Sultan, qui, en s'amusant ou par malice, a fait fonctionner le signal d'alarme.

A Vesoul, pendant une courte halte, j'ai la satisfaction d'embrasser des parents venus de Saulx, le village où je suis

[1] Dès le 29 juin, le ministre des affaires étrangères — dont je dépendais encore, étant à peine de retour d'une mission semblable que j'avais remplie auprès de S. A. le prince de Monténégro — m'avait avisé que j'allais être attaché à la personne de S. M. le chah de Perse.

né, me faire leurs adieux. Ils pensent bien ne plus me revoir : pour eux, la Perse est « au bout du monde », comme ils ont coutume de dire.

Un dîner nous est servi à la gare de Belfort. Ensuite, au milieu de la nuit, nous reprenons notre train & traversons un coin de la Suisse pour nous rendre à Bade, où nous arrivons à onze heures du matin.

Le chah, de cœur avec nous, n'a pas voulu fouler la moindre parcelle du territoire alsacien & entrer en Allemagne par cette terre française.

Cette première journée de route s'est écoulée de manière à me faire bien augurer de celles qui suivront. Nous étions quatre dans le même compartiment. Mes trois compagnons, deux chambellans & un secrétaire de légation, parlant tous français, se sont montrés d'une grande amabilité. Les généraux Aboul Hassan Khan & Ahmed Khan sont deux jeunes Kurdes aux cheveux & aux yeux noirs, caractéristiques de leur origine ; l'un a l'esprit enjoué, l'autre est plutôt sérieux ; amis intimes, ils rivalisent de zèle & de dévouement au service de leur souverain en qualité de chambellans. Mirza Riza Khan, secrétaire de la légation de Perse à Pétersbourg, est appelé, paraît-il, à un brillant avenir ; il a su plaire au premier ministre, qui le destinerait à un poste diplomatique important.

11 août. — Le grand-duc de Bade, dont nous sommes les hôtes au nouveau château, nous fait à tous, en nous recevant, l'impression de se soumettre à une corvée. Néanmoins, il ne néglige rien pour distraire son royal visiteur durant six longs jours : grands dîners, feu d'artifice, représentation au théâtre, soirée de prestidigitation, excursion à Heidelberg & chasse dans la forêt Noire.

Bade n'est plus la ville populeuse & animée du temps de la roulette & du trente & quarante. L'allée de Lichtenthal, la Trinkhalle & la maison de conversation semblent désertes &

vides à qui les a vues alors que chacun pouvait tenter fortune sur les tapis verts de la salle de jeu. Cependant, l'amélioration apportée depuis cette époque dans les établissements de bains est sensible & même remarquable, si l'on en juge surtout par les bains Frédéric; mais qu'est ceci comparé à l'attrait du jeu!

Au dîner de gala, je suis entre deux généraux : l'un, à face mobile, parle sans cesse & me dit avoir « des amis dans l'armée française »; l'autre, à figure de bronze, où n'a jamais dû même s'ébaucher un sourire, ne dit mot de tout le repas, comme s'il obéissait à une consigne.

Le grand-duc porte au cou le portrait du chah entouré de diamants, le Timsal houmayoun, la plus haute décoration persane, qui lui a été remis pendant la journée.

Le prince Maximilien (communément appelé Max), neveu du grand-duc, grand jeune homme bien découplé qui semble heureux de revêtir l'uniforme d'officier prussien, vient causer avec moi après le dîner. Mon long séjour au Monténégro, dont il a connaissance, me vaut cet honneur. Nous parlons du pays & de ses habitants, de la famille régnante, en particulier de la princesse Militza, qui vient d'épouser le grand-duc Pierre Nicolaïevitch, & de sa sœur, la princesse Anastasie (Stane), fiancée au prince Romanovski, duc de Leuchtenberg. Il me dit que, par sa mère, il est parent du prince Romanovski, & je me rends compte par là de son désir de connaître la princesse Anastasie de Monténégro.

La soirée se termine par une séance de prestidigitation, à la maison de conversation, où nous descendons à travers Bade illuminé.

Le vieux château de Heidelberg, que nous allons visiter le 14, paraît intéresser le chah. Il s'en fait raconter l'histoire, &, apprenant que les Français ont contribué à sa destruction, il me regarde d'un œil malin en hochant légèrement la tête. S'il admire cette superbe ruine & la vue dont on jouit de ses

terrasses, en revanche, le tonneau monstre, qui emplit une cave, le laisse tout à fait froid.

Phot. Wyss.

NASR ED-DIN CHAH.

Mais il n'est pas peu étonné de voir à l'université, au milieu de vieux missels & de vieilles bibles, d'anciens manuscrits per-

sans. A cette même université, sur un livre spécial qui lui est présenté & où s'inscrivent les visiteurs de marque, Nasr ed-Din écrit en persan : « En souvenir de ma visite à Heidelberg & à l'université », sans plus de compliment.

Avant de se rendre à une partie de chasse dans la forêt Noire, le 15, Sa Majesté reçoit le prince Mentchikoff, en villégiature à Bade. Depuis Chevreul, le centenaire, je n'ai pas vu pareille ruine humaine. On me dit que son nom est sympathique en Perse, où son père a été en mission.

17 août. — Le 17, après un échange de décorations, nous quittons enfin Bade.

Nous nous arrêtons à Carlsruhe juste le temps d'y déposer le grand-duc. Nous traversons de même Stuttgart, & nous allons coucher à un château inhabité & humide des environs, situé au milieu d'un immense parc, & méritant à tous les titres d'être appelé, comme il l'est en effet : la Solitude.

Le lendemain, nous visitons la Wilhelma, palais de style moresque renfermant quelques belles armes orientales. Nous passons la nuit à Cannstadt, où nous sommes régalés d'illuminations & d'un feu d'artifice, &, le 19, nous arrivons à Munich dans la soirée.

20 août. — Je connais Munich pour m'y être arrêté plusieurs fois. La capitale de la Bavière, au milieu de sa plaine tourbeuse, n'offre réellement d'intérêt que par elle-même. Chacun sait qu'elle est le paradis du buveur de bière ; mais elle peut aussi satisfaire, au point de vue de l'art, quiconque n'a pas beaucoup voyagé, car tous les styles sont représentés dans ses curieux monuments, & ses musées sont assez bien pourvus d'œuvres des diverses écoles. Son importante bibliothèque est comptée au nombre des plus riches.

L'état du roi Othon ne permet aucune réception ; aussi le chah ne restera-t-il que cette journée du 20 à Munich.

21 août. — Avant Salzbourg, nous nous détournons de notre route afin de visiter, sur le lac de Chiem, le château inachevé de ce fou Louis de Bavière qui, autre grenouille de la

Phot. Walery.

EMIN ES-SULTAN.

fable, se croyant un Louis XIV, s'est mis en tête d'avoir son palais de Versailles, ce qui lui a coûté & le peu de cervelle qu'il avait & l'argent qu'il n'avait pas. Toutefois, on doit reconnaître

que, s'il a mal mesuré ses forces, il a, du moins, bien choisi l'endroit. Le pastiche fait sourire, mais le site est charmant. Ce n'est pas sans raison que le chah & sa suite s'extasient devant la beauté du paysage.

Quelle n'est pas ma surprise, en arrivant à Salzbourg, de reconnaître, parmi les personnes chargées, au nom de l'empereur François-Joseph, de saluer le chah dès qu'il posera le pied sur la terre autrichienne, le général de Thœmmel, que j'ai connu colonel au Monténégro, d'abord en qualité d'envoyé militaire pendant la guerre turco-monténégrine, alors que souvent nos tentes étaient voisines, ensuite comme ministre résident : « C'est vous, docteur ! » s'écrie-t-il, tout surpris lui-même, en me sautant au cou, au moment où je descends de wagon. Il m'apprend que, ministre plénipotentiaire à Téhéran, actuellement en congé, il vient se mettre à la disposition du chah pour la durée de son séjour en Autriche.

22 août. — Nous voici à Salzbourg, la patrie de Mozart. Le chah va seul à Hellbrunn; je puis donc disposer de quelques heures que j'emploie à parcourir la ville.

A tout seigneur, tout honneur : je vais droit à la maison où est né le divin compositeur. Cette humble demeure, où, enfant de génie, il a joué ses premiers morceaux, ne serait-elle pas le plus précieux monument de Salzbourg? Il est certain qu'après avoir vu le vieux château du XVIe siècle, la cathédrale du XVIIe — un Saint-Pierre de Rome en miniature — des églises & des couvents, on reste hanté par le souvenir de la maison de Mozart.

Au bout du pont de la Salzach, sur la rive droite, on aperçoit une autre maison célèbre, celle que le savant médecin Paracelse a habitée.

Le tombeau de Paracelse, né en Suisse, est à Salzbourg dans l'église Saint-Sébastien. Mais où repose Mozart? A Vienne, on ne sait au juste en quel endroit!

23 août. — De Salzbourg, sans dévier cette fois, d'une traite nous gagnons Vienne.

Phot. Nadar.

MIRZA RIZA KHAN.

Notre entrée dans la capitale de l'Autriche, le 23 août à trois heures, s'effectue avec le cérémonial traditionnel & toute la pompe de l'antique maison de Habsbourg. Des voitures de la cour, ayant cochers & valets de pied en culotte courte, tricorne & perruque blanche, nous transportent au palais

impérial, la Hofburg, entre deux haies de soldats, au milieu d'une population aussi calme que dense.

Après les présentations d'usage, l'empereur promène son regard sur les personnes de la suite & aperçoit mon uniforme : « Ah ! dit-il, voilà le médecin français ! » Il vient à moi & me demande, entre autres choses, si je suis toujours en activité de service. Cette attention flatteuse ne pouvait manquer de toucher mon cœur de Français.

Nous sommes, pour la plupart, logés à la Hofburg, & grandement : j'ai à ma seule disposition un appartement de trois pièces, à l'entresol.

Le lendemain soir, à six heures, grand dîner de cent couverts à la cour.

LL. MM. Nasr ed-Din, à droite, & François-Joseph, à gauche, président une immense table en forme de fer à cheval, ayant à leurs côtés des membres de la famille impériale, représentée par quatre archiducs & six archiduchesses. Les autres convives sont : des hauts dignitaires, des ministres, des officiers généraux, cinq dames seulement, une douzaine de Persans & à peu près autant de Siamois faisant partie d'une mission depuis peu à Vienne. Parmi les personnages les plus connus se trouvent : l'archiduc Charles-Louis, frère de l'empereur; l'archiduc Rénier, son oncle; le prince de Hohenlohe, grand-maître de la cour; le comte Kalnoky, ministre des affaires étrangères; le comte Taaffe, ministre de l'intérieur. Le prince de Hohenlohe, au centre de la table, fait face à Leurs Majestés; à sa droite est le ministre de Perse à Vienne, Nériman Khan, & à sa gauche le ministre de Siam, Phya Damrong. Je suis placé entre le ministre du commerce, marquis de Bacquehem, & le général de Lederer.

Vers la fin du repas, on peut remarquer qu'une galerie qui domine la table s'emplit peu à peu de monde. Ce sont des invités, d'une espèce particulière sans doute, auxquels nous sommes donnés en spectacle.

Il n'y a pas de réception après le dîner. L'empereur doit quitter Vienne demain matin, de bonne heure; il prend congé définitivement de son royal hôte & nous nous retirons. Ce voyage ne serait qu'un prétexte. En réalité, soit à cause de son deuil récent — occasionné par la mort tragique du prince héritier Rodolphe, le 30 janvier dernier — soit pour d'autres motifs, François-Joseph n'aurait rien moins que désiré le passage du chah par Vienne, & il marquerait ainsi son mécontentement d'avoir eu la main un peu forcée.

La journée du 25 se passe au Kahlenberg, d'où l'on jouit d'un si joli panorama de Vienne & du Danube. C'est là que j'ai vu un archiduc assez embarrassé & fort contrarié de ne pouvoir se faire comprendre du chah, ni en allemand, ni en français. Il s'ingéniait à lui décrire en notre langue, après avoir essayé en vain de l'allemand, la perspective qu'il avait sous les yeux, revenait souvent à la charge & s'apercevait chaque fois qu'il n'était pas compris. Il en paraissait désespéré. C'est qu'en effet le chah comprend peu le français & le parle encore moins; il saisit & dit quelques mots, lance une courte phrase, mais il n'est pas plus capable de suivre que de soutenir une conversation, sans le secours d'un interprète.

Heureusement que j'ai visité Vienne à loisir en 1874, & que j'ai même pu rafraîchir mes souvenirs en 1888; cette fois-ci, le temps me manque. Cependant Vienne n'a cessé de s'embellir, mais tout en restant la ville bourgeoise d'autrefois. Combien le Parisien doit y être dépaysé! Il n'y trouve ni le «boulevard», ni la vie intense des nuits de Paris. A dix heures du soir, plus de théâtre ouvert, les rues sont désertes : le Viennois est rentré chez lui où son souper l'attend.

26 août. — Nous allons de la capitale de l'empire à la capitale du royaume de cette monarchie faite d'autant de morceaux que l'habit d'Arlequin. Embarqués sur l'*Iris*, assez grand bateau mis à notre disposition, nous partons de Vienne à huit

heures du matin &, durant douze heures, nous descendons le Danube jusqu'à Budapest, voyage long & monotone.

Toutes ces îles boisées, Lobau entre autres, sont belles en cette saison, sauf qu'elles limitent trop la vue.

Hainbourg ne manque pas de pittoresque, avec ses vieux murs & ses tours, ni encore, un peu plus bas, cette ruine sur un rocher à pic.

Presbourg! Nous sommes en Hongrie. La couronne royale dorée brille toujours au-dessus de la coupole de l'ancienne cathédrale du sacre des rois magyars. Seulement, il y a des siècles que les Hongrois n'y ont vu couronner des rois de leur race, non sans regretter, il est vrai, leur indépendance.

A partir d'ici, les bords du fleuve deviennent plats, & le même paysage, ou à peu près, se déroule devant nous jusqu'à Budapest, à l'exception toutefois de quelques passages plus étroits, de Gran à Waitzen, où le Danube est resserré entre des montagnes calcaires.

En somme, l'intérêt qu'offrent ces rives n'est pas assez soutenu pour captiver l'attention au point d'arracher à l'ennui d'une si lente navigation.

27 août. — La capitale de la Hongrie est une grande & belle ville. Bude, sur la rive droite du Danube qu'il domine, a son immense château, plus d'une fois détruit par les Turcs, & ses vieux quartiers; mais à Pest se trouvent tous les monuments modernes, & c'est là qu'à vrai dire se concentre toute la vie actuelle. Un immense pont suspendu relie les deux villes qui constituent le bel ensemble de Budapest.

Comme nous entrons au palais de l'académie, un monsieur en habit se détache d'un groupe, &, boitant légèrement, s'avance au-devant du chah & lui souhaite la bienvenue en persan. C'est le professeur Vambéry, le célèbre orientaliste, ami de Renan.

Vambéry, poussé par la passion de l'Orient, s'est soumis à

une existence incroyable durant plusieurs années pour le bien connaître : il a parcouru le Turkestan & la Perse en derviche, à pied, la gourde à la main, couchant à la belle étoile & vivant souvent d'aumône le long des routes. Il s'était mis à tel point dans la peau d'un derviche, en avait si bien pris les manières & imité le langage, qu'on ne pouvait guère soupçonner un Européen sous ce déguisement.

Phot. Piron.

ETEMAD ES-SALTANEH.

La visite, trop rapide, du musée & de l'académie se continue par une descente à l'île Sainte-Marguerite, propriété de l'archiduc Joseph, intéressante par ses abondantes sources chaudes, puis une courte promenade à travers Pest termine la journée.

Invité personnellement à me rendre aux sources de la fameuse eau de Hunyadi Janos, j'y vais le 28, accompagné du propriétaire lui-même, M. Saxlehner. Nous arrivons sur un terrain pierreux, qui semblerait impropre à toute culture si quelques vignes ne s'apercevaient aux alentours. Eh bien! c'est de ce sol inculte, dont la surface ressemble assez à un crible, tant elle est creusée de puits, que sortent les milliers de bouteilles d'eau purgative qui sont chaque jour expédiées dans le monde entier. Voilà quelques centaines de mètres carrés de terre dont le produit incalculable est aussi intarissable que les sources qui alimentent ces nombreux puits. Quelle mine d'or! Et aussi quel bon vin donne ce sol! M. Saxlehner m'en fait goûter qui n'a rien de commun avec l'eau de Hunyadi Janos.

A neuf heures du soir, le 28 août, nous prenons le train qui doit nous transporter sur la frontière russe, à travers les Carpathes & la Galicie, assez pauvre pays, si j'en juge par ses rares villages à maisons basses, couvertes de chaume.

29 août. - A Volotchiska, le lendemain soir, à peu près à la même heure, nous montons dans les wagons russes, après avoir fait nos adieux à nos compagnons autrichiens, parmi lesquels il y aurait ingratitude à ne pas signaler un jeune officier d'état-major, le capitaine Giesl de Gieslingen. D'abord attaché à la personne de l'archiduc Rodolphe, il est, depuis la mort de l'héritier du trône, officier d'ordonnance de l'empereur. Il a été chargé de me guider en diverses circonstances, durant notre séjour à Vienne, & s'en est acquitté avec la plus aimable complaisance. Je garderai de lui un excellent souvenir.

Les principaux envoyés du tsar, qui ont mission de recevoir le chah à la frontière & de l'accompagner à travers la Russie, sont : l'amiral Popof, le colonel Pachkof & le colonel Kavlin, ce dernier à titre de chef du train impérial, sous vapeur en attendant notre arrivée.

Nous nous apercevons bientôt que la police de notre train est autrement faite qu'elle ne l'a été jusqu'ici. Le colonel Kavlin a la liste exacte de nos noms, il a marqué d'avance nos places, qu'il nous indique; de telle sorte que les intrigants, les parasites, dont le nombre augmentait à chaque départ, restent sur le quai ou sont invités à descendre de wagon, si, trompant sa vigilance, ils ont osé y monter.

30 août. Le train impérial démarre à quatre heures du matin, le 30, sans crier gare, lentement, «afin de ne pas éveiller le chah qui dort», me dit un de mes compagnons de route, satisfait de placer ce jeu de mots. Et nous voilà lancés à travers les steppes immenses de l'immense Russie, dans ces plaines sans fin, poussiéreuses, actuellement sans la moindre végétation, aux horizons à perte de vue, de la pleine mer.

Les jours & les nuits passent. Nous dormons dans le train, brûlons les étapes & ne nous arrêtons qu'aux heures des repas à quelque station où la table a été préparée, sans oublier la *zakouska*. La zakouska se compose de hors-d'œuvre (*zakouski*) servis à part, que l'on mange debout, causant & butinant d'un plat à l'autre, autour d'une table des mieux garnies où le caviar & le poisson fumé ne manquent jamais, pas plus que les eaux-de-vie fortes & variées, la vodka en première ligne; si bien que la zakouska permet de se rassasier, voire de s'enivrer, avant de se mettre à table.

Pendant ces arrêts, nous voyons circuler la grosse tête ronde de l'amiral Popof, tondue en brosse, toujours découverte, à ce point que je ne connais pas encore la coiffure d'un amiral russe. Très actif, sans cesse en mouvement, prenant à peine le temps de manger, il a l'œil à tout, fait hâter le service & mène les choses militairement.

L'amiral Popof est l'inventeur d'un vaisseau de forme ovoïde, dit «Popovska», relégué dans les eaux de Sébastopol.

Nous avons déjà laissé dernière nous Imérinka, Birsoula,

Balta & Novo-Ukraïnka, grande étendue de maisons grises, basses, sur un sol nu, sans le plus petit arbre.

Nous sommes au 31 août. Voici Élisabethgrad, ville assez importante, au centre de laquelle, dans une large maison à deux étages dominant toutes les autres, est installée une école de cadets. A peine avons-nous déjeuné qu'un régiment de dragons vient manœuvrer & défiler devant Sa Majesté. J'admire ces hardis cavaliers & leurs superbes chevaux noirs.

Au delà de Snamenka, nous apercevons quelques tumulus; ensuite les localités se succèdent, toutes semblables entre elles, jusqu'à Dolinskaïa, & la nuit descend peu à peu.

1er septembre. — Nous retrouvons, en nous éveillant, les mêmes steppes moroses, désolées & désertes, le même vent, la même poussière.

De onze heures à midi, nous déjeunons à Iassénovataïa pendant un orage & une bonne pluie qui, nous l'espérons, abattra un peu les épais nuages de poussière au milieu desquels nous voyageons.

Vers quatre heures, après quelques verstes d'un terrain légèrement accidenté, le train franchit une assez belle rivière & nous entrons sur le territoire des Cosaques du Don, pour arriver à l'heure du dîner à Taganrog, cet important marché de blé de la mer d'Azof.

Rostof est déjà loin de nous lorsque je m'éveille, le 2, au moment où le train passe le Kouban, aux rives nues que rien ne révèle à distance. Nous déjeunons à Nicolaïevskaïa par un vent de sud-ouest des plus violents. Dans l'après-midi, on aperçoit, vers l'est, comme une chaîne de montagnes sans sommets, tant elle est éloignée, une ligne horizontale de terre faiblement élevée, qui rapproche néanmoins l'horizon d'habitude sans limite, & la plaine commence, enfin! à changer d'aspect. La voie serpente à travers de hautes herbes d'où s'envolent quantité d'oiseaux, surtout des guêpiers au joli plumage bleu.

Ces herbes cachent, me dit-on, beaucoup de gibier; le faisan y abonde à l'état sauvage & l'outarde s'y rencontre dans la saison chaude.

Les villages deviennent moins rares; on les reconnaît à leurs moulins à vent, qui attirent de loin le regard, tandis que les habitations, grisâtres, trapues, d'égale hauteur & plus ou moins cachées par les meules de blé de la récente moisson, ne se voient que de près.

Phot. Pirou.

MIRZA NIZAM.

Ici les gares sont de grands dépôts de blé, dont se déchargent une centaine de voitures à Négouteskaïa, où notre train stationne jusqu'à quatre heures du matin.

3 septembre. — Des montagnes boisées commencent à surgir; plus nous avançons, plus le sol se garnit d'arbres; de vastes

prairies s'étalent à notre droite, arrosées par une quantité de cours d'eau qui viennent grossir le Térek, alors que les collines à notre gauche sont sillonnées par la charrue; enfin devant nous, à l'horizon, paraît la chaîne du Caucase, tachetée de plaques de neige qui indiquent les plus hauts sommets : le Kazbek, 5,043 mètres; le Dykhtaou, 5,159; l'Elbrous, 5,647, & tant d'autres.

Le 3 septembre, à dix heures du matin, nous arrivons à Vladikavkaz, notre dernière étape en Europe. C'est une ville étendue, sur les premiers contreforts du Caucase, aux rues larges & droites, mais mal pavées; les maisons, construites en briques ou en bois, sont couvertes de tuiles ou de zinc peint en vert clair; le Térek, qui n'est ici qu'un torrent d'eau sale, la traverse. La population mérite une mention spéciale : elle est des plus mêlées. Chacun sait combien est grande la variété des races dans les montagnes du Caucase; on dirait que chacune d'elles a quelque spécimen à Vladikavkaz, tant on y remarque de types différents.

Un complot se trame contre moi. Il est arrêté que, demain matin, une partie des personnes de la suite & la plupart des colis seront dirigés sur Tiflis pour de là gagner Téhéran par Bakou, la mer Caspienne & Enzeli, tandis que le chah, avec un personnel réduit & le moins d'*impedimenta* possible, continuera de suivre la route de terre, par Tiflis, Érivan & Tauris. Cette mesure est prise sur la remarque faite par les délégués russes, qu'il sera très difficile de se procurer le nombre de voitures suffisant.

Le premier ministre, Emin es-Sultan, inféodé à la politique anglaise, ne me voit pas sans déplaisir à la place que j'occupe auprès de son souverain; c'est pourquoi, heureux sans doute de me jouer un bon tour, il décide à la sourdine que je serai du premier convoi.

Mais le hasard, «l'homme d'affaires du bon Dieu», comme dit Henry Murger, le hasard, qui joue un si grand rôle dans la

vie de l'homme & souvent est plus puissant que le plus puissant ministre, en décide autrement : le chah se laisse prendre un doigt dans la portière de sa voiture, à cinq heures du soir, & ce simple accident change ma destinée.

Déjà, dans la journée, un ami russe — je m'étais bien vite créé des sympathies parmi nos compagnons de voyage russes,

TAMARA.

en ma qualité de Français & d'ancien médecin du prince Nicolas de Monténégro, bien connu pour son dévouement à la Russie — donc, un ami russe, devinant juste, m'avait prévenu que mon nom n'était pas sur la liste des personnes devant voyager dorénavant avec le chah, liste dressée par Emin es-Sultan & remise à l'autorité russe chargée de trouver les voitures nécessaires au passage du Kazbek.

Armé de ce précieux renseignement, j'étais tout préparé quand le premier ministre me fit chercher pour me conduire

chez Sa Majesté. Aussi, sans perdre un instant, tout en l'abordant, je vais droit au fait & je lui déclare « qu'attaché à la personne du chah, ma place est auprès de lui, & que rien au monde ne m'empêchera de m'y tenir en voyage comme en toute circonstance où mon devoir l'exigera ». L'accident qui l'oblige à faire appel à mes services me dispense de m'étendre longuement sur l'utilité de ma présence.

Emin es-Sultan me répond, avec plus d'à-propos que de sincérité, que, s'il a voulu me faire passer par la mer Caspienne, c'est afin de m'éviter les fatigues d'un plus long voyage par terre. Tout en le remerciant de cette bonne intention, je lui fais simplement remarquer que je ne suis pas d'une constitution à craindre la fatigue. Pour toute réponse, il sourit, se lève & me conduit dans les appartements du roi, qu'il me demande de rassurer sur le peu de gravité de l'accident dont il vient d'être victime. Son aide de camp, le général Mirza Nizam, avait traduit nos paroles.

Le chah manifeste une vive douleur en me tendant le pouce, dont l'extrémité n'a été pourtant que légèrement serrée. Je plonge ce doigt dans de la glace pilée, & la douleur ne tarde pas à disparaître. Sa Majesté, jusque-là silencieuse, exprime son étonnement & sa satisfaction, conte à son entourage comment la chose lui est arrivée &, finalement, me congédie en me disant de me trouver demain matin à onze heures, à son repas ordinaire.

Ma présence auprès du chah demain à l'heure dite ne peut s'accorder avec mon maintien au nombre des premiers partants, qui seront en route à cette heure-là. Ainsi se trouve réduit à néant ce qui s'est machiné contre moi. Le coup est paré. Emin es-Sultan le comprend, &, si je ne gagne pas cette fois ses bonnes grâces, je vois du moins que j'ai des chances de ne plus être inquiété par lui. Je sais de longue date, par expérience personnelle, que la faveur du souverain, dans le milieu où je me trouve, me déridera tous les visages; or, pour arriver à cette

faveur, le premier pas est fait. J'en ai bientôt la preuve. Le soir même de ce jour où le hasard m'a si bien servi, le général Mirza Nizam m'annonce que je ne serai pas séparé du chah pendant le voyage; bientôt après, le ministre de la presse, Etemad es-Saltaneh, m'apprend que, par ordre de Sa Majesté, nous partagerons la même voiture. L'un et l'autre parlent français à la perfection & sont à ce titre les interprètes admirablement choisis, ce dernier, du chah, le premier, d'Emin es-Sultan.

LE KAZBEK.

Mirza Nizam a fait ses études en France, où il a été un brillant élève de nos écoles polytechnique & des mines. Etemad es-Saltaneh, ancien secrétaire de la légation de Perse à Paris, est un érudit, très versé dans la littérature & l'histoire de son pays. Sous son nom, Mohammed Hassan Khan, il a publié plusieurs ouvrages appréciés. Je suis heureux de continuer ce voyage en compagnie d'un savant dont la conversation ne peut manquer d'être instructive & par conséquent intéressante.

5 septembre. — Nous quittons Vladikavkaz à neuf heures du matin sur une série de voitures à trois & quatre places, attelées de quatre chevaux. Sa Majesté en tête, seule dans sa voiture, est immédiatement suivie par son favori, Aziz es-Sultan, & par les chambellans de service; vient ensuite Emin es-Sultan, son aide de camp & ses secrétaires; puis notre propre voiture, qui en a derrière elle une dizaine d'autres.

Au grand trot de nos chevaux, nous mettons près d'une demi-heure à traverser la plaine qui nous sépare de la montagne. Non loin d'un fortin qui en défend l'entrée, nous pénétrons dans une gorge aux abords de laquelle coulent quantité de petits ruisseaux d'une belle eau claire, qui descendent de la montagne à travers la plus luxuriante végétation.

Nous commençons à monter, en suivant la rive gauche du Térek, sans que nos chevaux ralentissent leur allure, & nous arrivons à notre premier relais, au milieu d'un joli plateau entouré d'une verte couronne de collines boisées.

Le Térek est ici d'une largeur démesurée; bientôt il se rétrécit avec la vallée & devient un torrent bruyant, impétueux, que nous franchissons plusieurs fois sur de solides ponts en fer. La fissure qui lui sert de lit est profonde; ses parois se dressent à perte de vue, droites comme des murailles, & sont à ce point rapprochées l'une de l'autre que, souvent, il a fallu creuser la route dans le rocher qui la surplombe. Malgré cela, torrent & route sont à l'étroit.

A 1,000 mètres, on trouve un fort aux tours crénelées imposantes, trop imposantes même pour son peu d'importance. Ce gardien silencieux des gorges est au pied du château de la reine Tamara, dont on aperçoit les ruines fièrement posées sur un ressaut de la montagne. Du haut de ce rocher escarpé la reine Tamara, dit la légende, faisait précipiter ses amants dans le Térek.

Après une forte montée, on arrive au village de Kazbek, dans une vallée plus large, mais toujours encaissée, que do-

mine le superbe cône du Kazbek, couvert de sa resplendissante calotte de neige.

Il est midi et demi; le déjeuner nous attend dans une grande salle décorée pour la circonstance. Le repas fini, pendant qu'on attelle, des indigènes viennent nous offrir des blocs de cristal de roche trouvés dans des cavernes du voisinage. A deux heures nous sommes en voiture.

MTSKHET.

Au delà de Kazbek, la vallée s'élargit de plus en plus; des habitations d'Ossètes apparaissent sur les hauteurs. Le paysage n'est plus le même : il est moins pittoresque, mais plus vivant. Bientôt les villages succèdent aux villages; tous sont dominés par quelque haute tour, généralement carrée, qui leur sert de forteresse; les maisons, d'un gris noirâtre, sont à terrasses & donnent l'impression de constructions inachevées ou ruinées. Les champs, où l'on fait seulement la récolte, se détachent en jaune sur la verdure crue des pâturages qui grimpent le long

des pentes. Les vallées se suivent sans se ressembler, tantôt resserrées & inhabitées, tantôt larges & peuplées. La route remonte toujours le Térek, que nous voyons à un moment sortir, comme d'un pont, d'un énorme massif de neige.

Nous sommes à plus de 1,800 mètres. De nombreux ruisseaux d'une eau limpide, bordés de tapis de gazon vert tendre, descendent des hauteurs & nous réjouissent de leur doux murmure. Nous voici à Kobi. Passant ensuite sous des galeries couvertes, destinées à se garantir des avalanches de pierres aussi bien que des avalanches de neige, nous parvenons, à quatre heures, au point culminant de la route, à Krestovaïa-Gora, 2,200 mètres d'altitude, la limite de l'Europe.

De la vallée du Térek, on a pénétré dans la vallée de l'Aragva, affluent de la Koura, l'ancien Cyrus, appelé *Kour* par les Persans. On est en Asie.

Si le chemin n'était bien tracé & carrossable, si les rochers étaient un peu plus nus, je croirais descendre un de ces sentiers du Monténégro ou de l'Herzégovine, si péniblement parcourus pendant la dernière guerre turco-monténégrine, sentiers longeant de profonds précipices qui font croire, à chaque tournant, qu'on a le vide devant soi.

A six heures précises, nous arrivons à Mléti, 950 mètres plus bas, après avoir parcouru plus de 90 verstes au grand trot & au galop de nos chevaux, relayés cinq fois. Mléti, où nous trouvons bonne table & bon gîte, est au milieu de montagnes presque toutes boisées. Nous y couchons.

6 septembre. — Comme hier, aujourd'hui 6, nous sommes en voiture à neuf heures du matin & partons à la même allure; ni montées ni descentes ne la modifient.

On est bientôt dans une belle vallée, ayant à gauche la rivière l'Aragva. Plus de crêtes arides : sommets & ravins sont garnis de forêts & de broussailles, les pentes sont cultivées. Toujours mêmes villages à toits plats, mais en plus grand

nombre. Encore une verste & nous sommes à Pasanaour, notre premier relais de la journée.

La grande nature avec le pittoresque font place de plus en plus à des sites moins grandioses & moins durs, d'aspect plus doux & de formes plus arrondies. Le sol de ces ondulations du terrain est à peu près partout fouillé par la charrue : j'en aperçois une attelée de sept paires de bœufs! Les villages

LA KOURA ET LE CHEMIN DE FER DU CAUCASE.

se multiplient; quelques toitures en chaume ressortent parmi les terrasses; voici une église fortifiée, ayant murs crénelés & tourelles, vieux témoins des luttes d'autrefois.

A peine a-t-on quitté Ananour & fait 5 à 6 verstes, que, de 800 mètres d'altitude, on monte en quelques minutes à 1,000 mètres, à un point d'où l'on jouit d'une superbe vue. Descendant de 1,000 mètres à 750, on se trouve sur

un joli plateau, bien habité & planté de vignes au voisinage des maisons.

Nous relayons près de Douchet, localité assez considérable pour avoir une garnison, après quoi la descente reprend de plus belle. Nous tombons ainsi dans une vallée presque inhabitée, n'ayant que peu de champs défrichés au milieu de mauvaises broussailles. Vers cinq heures, nous passons sous les ruines d'un château fort, puis nous entrons dans une tranchée bordée de tombes formées de grosses pierres en partie disjointes, vieille nécropole de l'ancienne capitale de la Géorgie. Nous suivons les ruines de l'antique cité jusqu'au confluent de l'Aragva & de la Koura, où ne se voit plus qu'un misérable village, Mtskhet, qui, parmi des décombres, n'a guère conservé des splendeurs du passé qu'une église, elle aussi fortifiée, sous le clocher conique de laquelle dorment leur dernier sommeil les rois qu'elle a vu sacrer au temps de sa magnificence de cathédrale.

Arrivé à la rive gauche de la Koura, on traverse ce fleuve sur un pont voisin de la gare du chemin de fer de Batoum à Bakou, pour descendre ensuite la rive droite entre le fleuve & la voie ferrée.

Nous voici enfin à notre sixième & dernier relais. 20 verstes nous séparent de Tiflis. A la cinquième verste, le chemin de fer croise la route & le fleuve; de la septième à la douzième verste, vaste plaine couverte de grandes herbes brûlées par le chaud soleil de l'été, du plus beau jaune d'or; mais, à partir de la douzième verste jusqu'à Tiflis, nous sommes au milieu d'un nuage de poussière opaque comme nous n'en avons pas rencontré de plus épais dans les steppes de la Russie d'Europe : aussi, c'est tout gris & aveuglés que nous arrivons à Tiflis, au palais du gouverneur, à six heures & demie. Par un hasard heureux, le gouverneur, prince Dondoukof-Korsakof, est absent; il n'y a pas de réception officielle; nous gagnons bien vite nos chambres respectives.

7 septembre. — Tiflis s'élève de chaque côté du lit profondément encaissé de la Koura, au fond d'une vallée pittoresque mais brûlée du soleil. Aux alentours du palais du gouverneur, on se croirait en Europe : larges rues bordées de grands magasins & de confortables hôtels, théâtre, belle place, squares & promenades aux précieux ombrages en donnent l'illusion complète. Ce n'est que dans les quartiers géorgiens & persans que l'on se sent en Asie.

TIFLIS. LA VIEILLE FORTERESSE ET LA VILLE.

Le quartier persan est au pied de sa vieille forteresse, sur la rive droite de la Koura, avec ses ruelles tortueuses, resserrées, étranglées, son bazar voûté, sa mosquée, ses bains d'eau chaude sulfureuse naturelle. Un pont relie le quartier persan au quartier géorgien, bâti de l'autre côté du fleuve autour de sa vieille église qui date de la fondation de Tiflis. Il faut aux disciples du Christ une église; aux disciples de Mahomet, il faut avant tout de l'eau pour les ablutions & des bains.

Si j'ai trouvé fort mêlée la population de Vladikavkaz, que dire de celle de Tiflis? Russes, Grecs, Turcs, Géorgiens, Persans, Arméniens, Tatares, Turcomans s'y coudoient journellement. On y voit même une colonie d'Allemands wurtembergeois, sans parler des Français qui tiennent des hôtels meublés, des restaurants & différentes maisons de commerce dans la ville moderne ou russe.

Le palais du gouverneur, bien que de date récente, ayant été construit pour le grand-duc Michel, frère du tsar Alexandre II, a ses salons décorés à la manière persane d'un nombre infini de miroirs de toutes dimensions, fixés, incrustés partout, qui pourraient faire croire à une origine plus ancienne.

Le 8, nous prenons à cinq heures du soir un train qui nous transporte en trois heures à la station d'Akstafa, où nous passons la nuit dans nos wagons. Le général Béklémichef, ancien aide de camp de Schamyl, nous accompagne.

9 septembre. — En m'éveillant, le 9, je constate une assez grande animation dans la gare d'Akstafa; je vois circuler des officiers en grande tenue : le prince Dondoukof-Korsakof vient d'arriver & attend au buffet le réveil de Sa Majesté.

Pendant que nous disposions de son palais à Tiflis, le prince-gouverneur était occupé à inspecter les pêcheries de l'embouchure de la Koura, assez importantes pour être louées annuellement 400,000 roubles. Il est en tenue de général, qu'il porte crânement, ce dont on ne peut s'étonner quand on sait qu'il a bravement conduit une charge de cavalerie à Plewna.

Un petit déjeuner nous est servi au buffet de la gare; le prince fait ses adieux au chah, nous montons en voiture, tournons le dos à notre dernière station de chemin de fer & prenons à toute vitesse la direction du sud. Chevaux & véhicules sont ceux-là mêmes à l'aide desquels nous avons franchi la chaîne du Caucase. Un Persan intelligent & actif est à la tête de cette grande entreprise de poste.

Laissant derrière nous la plaine arrosée par la Koura, & tout autant brûlée du soleil qu'avant Tiflis, nous entrons dans une étroite vallée dont l'Akstafa occupe à peu près toute la largeur, en charriant quantité d'arbres déracinés.

ÉRIVAN. LA MOSQUÉE.

La route traverse un pays d'abord légèrement accidenté & nu, n'offrant en fait d'arbres que de hauts platanes dans le voisinage des lieux habités; mais peu à peu les sommets s'élèvent & le sol se couvre de forêts.

Nous avons dépassé Ouzountala; les villages se succèdent assez rapprochés; un agréable paysage nous entoure, ayant comme fond des montagnes boisées d'où se précipitent dans l'Akstafa de bruyants torrents d'eau limpide; la route, tracée à flanc de coteau, domine en cet endroit une belle vallée, que nous avons à peine le temps d'admirer, car presque aussitôt nous entrons à Délidjan.

De dix heures du matin à cinq heures du soir, nous avons parcouru environ 75 verstes, après avoir relayé trois fois & ne nous être arrêtés que de midi à une heure, pour déjeuner, sous des tentes dressées à cet effet au bord de la rivière.

10 septembre. — Délidjan (du persan *deli tchaï*, rivière folle), admirablement situé sur l'Akstafa, est une petite ville, possédant une garnison, dont la maison du gouverneur, d'un confort suffisant, a été mise à la disposition de Sa Majesté.

Aujourd'hui la route sera longue : 102 verstes; aussi dès huit heures du matin sommes-nous en voiture. Durant 11 verstes, nous montons à travers des coteaux couverts de forêts. Rien de plus pittoresque. A la douzième verste finissent les bois, &, continuant notre ascension, nous entrons dans une région de verts pâturages. Des nomades y sont campés sous des tentes en laine foncée, couleur de fumée; leurs nombreux troupeaux, surtout composés de moutons à large queue, paissent un peu partout sans gardien. En général, on a coutume de conserver dans un troupeau les agneaux à laine blanche; ici, au contraire, ce sont ceux que l'on sacrifie, ne gardant que les agneaux à laine de couleur, de couleur noire surtout, qui donnent la fourrure recherchée pour la confection des coiffures des hommes de ces contrées, ainsi que de tapis de tentes & d'étoffes à tout usage, qu'il n'est pas nécessaire de teindre.

A 2,000 mètres de hauteur, nous passons un col, ayant, de chaque côté, des montagnes garnies du plus beau gazon, sur lequel font taches quelques traînées de champs cultivés. Une

courte descente, & nous sommes à Siménovka, surpris de voir les habitants encore occupés à la moisson.

A peine est-on sorti de ce relais, que l'on aperçoit le lac immense de Goktcha, ceint de hautes montagnes échelonnées de ses bords jusqu'au lointain horizon. Quelques lacets descendus à fond de train, un village, Tchiboukli, traversé à la même allure, & nous nous trouvons en rien de temps au bord du lac. Sur ses eaux, d'un pur bleu d'indigo, pleines, dit-on,

L'ARARAT, VU DE LA PLAINE AU SUD D'ÉRIVAN.

d'excellentes truites, se dessinent de nombreuses petites vagues qui viennent déferler sans trop de bruit sur le rivage.

L'île & le monastère de Sévanga, bien visibles à l'œil nu depuis nos voitures, me rappellent le couvent de la Madona, près de Pérasto, dans les bouches de Cattaro. Pendant plus de 16 verstes, jusqu'à Yélinovka, la route longe le lac, que l'on voit à distance variable sur la gauche, pour ne le perdre de vue que de l'autre côté du village.

Après avoir rapidement changé de chevaux à Yélinovka vers

midi, alors que le déjeuner est préparé à Akta, nous brûlons, en guère plus d'une heure, les 18 verstes qui nous séparent de cette dernière localité. Traversant une plaine où de nombreux moissonneurs font la récolte, nous cherchons en vain du regard les villages habités par tout ce monde : ils se trouvent dans la montagne qui nous les dérobe.

Du versant de la Koura, nous voici dans celui de l'Araxe, à Akta. Le pays n'offre rien d'intéressant. Les paysans y sont de même occupés à la moisson, & j'observe que les hommes fauchent, râtellent & bottellent comme du foin les céréales, qui, transportées ainsi à la maison, y sont battues par les femmes. On les voit de loin, ces femmes, habillées, sans grands frais de confection, d'étoffes où le rouge domine, debout sur une sorte de traîneau plat, fait de lourdes planches, que tire lentement & circulairement quelque vache maigre, au milieu des cris & des gambades d'une marmaille peu gênée par les vêtements. En faut-il de ces tours de traîneau pour détacher tous les grains des épis !

Peu après Fontân apparaît le mont Ararat, dans la direction du sud, avec sa coiffure blanche de neiges éternelles. Saluons ce vénérable témoin du déluge ! Il se détache, superbe, de la chaîne à laquelle il appartient, & se dessine nettement sur le fond bleu du ciel. C'est un cône légèrement échancré à la partie droite de son sommet, bien isolé & dominant tout ce qui l'environne. Vers l'ouest, des montagnes le continuent à perte de vue, sensiblement égales entre elles; du côté opposé, dans la direction du sud-est, & séparé de lui par un col d'une certaine largeur, s'élève, seul, le petit Ararat, qui descend au contraire jusqu'à la plaine en pente douce & semble marquer le terme de la chaîne de montagnes.

Pendant que nous causons, entre compagnons de voiture, de l'Ararat, de Noé & de son arche, défilent à nos côtés de charmantes oasis de verdure, formées, sur ce plateau généralement aride, de quelques maisons à moitié cachées par de

grands arbres, fruitiers & autres, parmi les racines desquels courent follement mille filets d'eau qui miroitent en fuyant. Et voici des vignes : les vignes d'Érivan! Ce doit être de celles-là, certes, que l'on peut dire avec Pierre Dupont :

Le plant descend en droite ligne
Du fin bourgeon qui fut planté
Par notre bisaïeul Noé.

N'est-ce pas ici-même, en effet, que le patriarche fit fructifier ce «fin bourgeon» dont le jus égaya sa vieillesse? S'il lui

ETCHMIADZIN.

arriva d'en boire «un doigt» de trop, que la reconnaissance que nous lui devons, pour nous avoir conservé le précieux plant, nous rende plus indulgents que son fils Cham.

Tout à ces souvenirs, nous entrons à Érivan presque sans nous en douter. La ville, d'ailleurs, qui est en contre-bas &

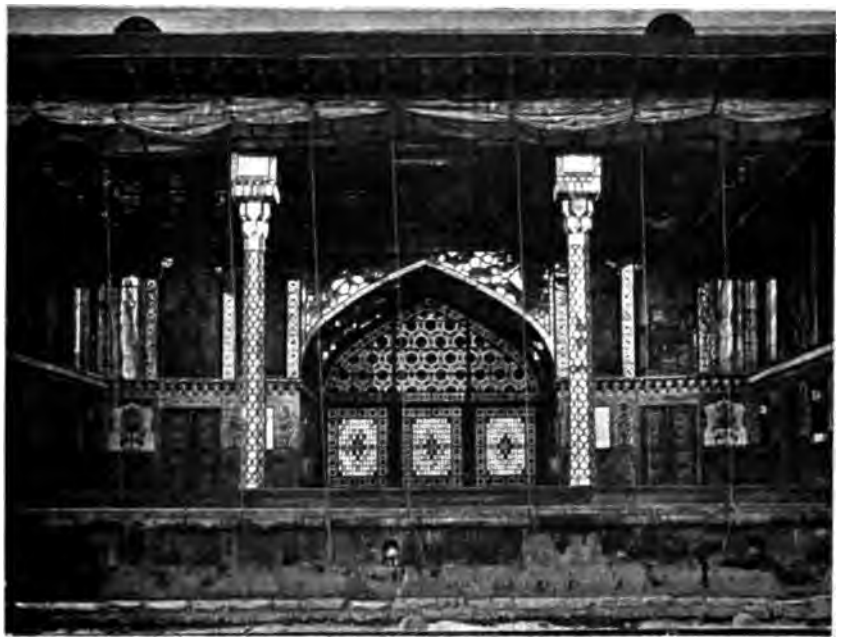
IMPRIMERIE NATIONALE.

comme perdue au milieu de jardins touffus, n'apparaît, pour bien dire, qu'au moment d'y arriver. Il est près de sept heures. L'Ararat se dresse majestueusement devant nous, d'autant plus resplendissant sous les derniers rayons du soleil couchant, qu'à ses pieds tout est déjà dans l'ombre. Depuis le lac de Goktcha nous avons continué à descendre; cependant, bien que nous soyons encore à 1,000 mètres d'altitude, l'Ararat nous domine de plus de 4,200 mètres!

11 septembre. — Le chah veut faire visite au catholicos, le pape arménien, qui réside à Etchmiadzin, distant d'Érivan d'environ 18 verstes.

Nous partirons exactement à dix heures, Sa Majesté s'étant fait annoncer pour midi au monastère. Une escorte armée, exclusivement fournie par la milice locale, nous est donnée. Le général Béklémichef me fait remarquer l'officier qui la commande, le prince Djendjéri, petit-fils du dernier roi de Géorgie. Cette escorte ne serait pas simplement une garde d'honneur, elle aurait aussi mission de nous défendre en cas d'attaque; car le pays n'est pas sûr; de Délidjan à la frontière de Perse, il est infesté de hardis brigands tatares & autres coureurs de grands chemins des plus dangereux. Un de ces brigands, dont on parle beaucoup en ce moment, Kérim, Persan d'origine, a eu souvent maille à partir avec la troupe russe. Dans une dernière rencontre, il a même été blessé & s'est enfui en Perse chez le khan de Makou, Témour Agha, qui n'ose pas le livrer, malgré les instances & les menaces russes. Kérim en veut tout spécialement au gouverneur d'Érivan; il lui écrit de temps en temps pour se rappeler à son souvenir, lui donner des nouvelles de sa santé, sans manquer d'ajouter qu'il espère être bientôt en état d'aller lui loger une balle dans le corps, en échange de celle qu'il a reçue de ses soldats. L'officier russe qui me conte ces choses ajoute : «Il se vante. Le Persan n'a pas cette audace, il est plutôt rusé & astucieux que brave.»

Il est dix heures; nous montons en voiture & sortons de la ville par le pont de la Zengha, que domine le palais délabré des Serdars, & à travers un misérable quartier aux longs & tristes murs de terre grise. Nous dirigeant vers l'ouest, l'Ararat à notre gauche, nous parcourons une plaine brûlée du soleil, où, de temps en temps, nous rencontrons des cavaliers en armes,



ÉRIVAN. INTÉRIEUR DU PALAIS DES SERDARS.

comme nous en avons déjà rencontré quelques groupes avant Erivan, les deux jours précédents, sans y faire grande attention, bien qu'ils aient été postés sur la route également pour notre sécurité.

A notre arrivée à Etchmiadzin, nous trouvons à la porte du monastère le catholicos avec tout son clergé, sorte de moines vêtus de très amples robes noires, dont les figures barbues disparaissent sous de grands capuchons en moire également noire. Le catholicos ne se distingue que par une robe en ve-

lours violet & une croix, ornée de brillants, fixée sur le devant du capuchon.

Le seuil franchi, Sa Majesté est introduite sous un dais; tous ces prêtres, catholicos en tête, prennent les devants & entonnent des chants; le dais s'ébranle, nous suivons & l'on pénètre ainsi processionnellement dans le monastère. Nous traversons une première cour fermée par de hautes murailles, passons sous une voûte & arrivons dans une deuxième cour bordée d'habitations, au milieu de laquelle est bâtie l'église. Des bandes de riches étoffes sont étalées partout sur le passage du chah; dans l'église, nous marchons même sur des étoffes brochées d'or, du superbe brocart.

Vu de l'extérieur, ce vieux monastère du IVe siècle, avec ses murailles élevées & flanquées de tours, ressemble assez à une forteresse, dont il a d'ailleurs rempli le rôle plus d'une fois, quand il fallut résister aux attaques, jadis fréquentes, des pillards musulmans attirés par ses richesses.

Son église, de style byzantin, est en forme de croix à branches égales surmontées d'un campanile, & du centre de laquelle part un clocher conique taillé à pans, caractéristique des églises arméniennes que nous avons vues jusqu'à présent. Tout autour du clocher, des fenêtres sont percées à chaque pan, & au-dessus de chacune d'elles est sculpté un médaillon représentant quelque figure de saint. Le portail est orné de sculptures d'excellente exécution.

L'intérieur de la cathédrale grégorienne ne répond guère à l'extérieur; un goût des moins artistiques a présidé à sa décoration, qui consiste en méchantes fresques & en guirlandes de fleurs aux tons criards, d'un déplorable effet. Cependant, parmi de mauvaises peintures mal conservées, quatre sont dans un état satisfaisant : à gauche, l'*Adoration des Mages* & la *Cène;* à droite, le *Lavage des pieds par Jésus* & l'*Annonciation.*

L'autel est plaqué d'argent à la manière orthodoxe, &, pour le bonheur des braves moines d'Etchmiadzin, cet autel

rapidement, n'offrent rien de particulier, si ce n'est la bibliothèque qui est pleine de manuscrits anciens des plus rares.

Sa Majesté se retire avec le catholicos, & nous sommes conduits dans un réfectoire où le dîner est servi. Des bouteilles de toutes formes, contenant des vins de toutes couleurs & de toutes provenances, chargent les tables. Je ne sais si c'est pour tenter ces braves musulmans; mais ce dont je ne doute pas, c'est que, si tel est l'ordinaire des moines, la mélancolie ne doit point régner au monastère. Nous ne nous attardons néanmoins pas à table; car deux heures vont sonner & nous regagnerons bientôt Érivan.

Nous revenons par le même chemin & sommes à Érivan vers quatre heures, assez à temps pour en voir les curiosités avant la nuit. Nous nous arrêtons d'abord au palais des Serdars, résidence des anciens gouverneurs persans. Il subsiste en Transcaucasie des traces nombreuses de la domination persane, & ce palais, malgré ses ruines, en est un des plus beaux restes. La salle principale surtout, avec ses briques émaillées bleu tendre, ses larges ouvertures à rosaces de verres multicolores, ses peintures, ses arabesques & ses dorures qui encadrent si artistement des milliers de petits miroirs incrustés sur les murs, les colonnes & le plafond, avec toute cette ornementation, en un mot, du meilleur goût persan, témoigne suffisamment de ce que fut le palais des Serdars. D'ici, le panorama n'est pas non plus commun : à nos pieds la Zengha & son vieux pont aux arches ogivales, plus loin des jardins, plus loin encore une plaine immense, enfin, comme fond, l'imposant Ararat.

Une mosquée, comprise dans l'ancienne citadelle comme le palais & comme lui en ruine, a conservé un dôme en assez bon état; elle est encore, à l'intérieur & à l'extérieur, revêtue de belles faïences aux vives couleurs, bien que bon nombre d'entre elles gisent brisées à terre.

Nous trouvons en ville une mosquée mieux entretenue

& qui sert au culte; elle est dans le style de la précédente, semblablement ornée de faïences polychromes — avec prédominance du bleu très marquée — qu'agrémentent différents dessins en jaune ou bien, comme aux frises, des inscriptions tirées du Koran, d'un bel effet décoratif.

Le bazar ressemble à celui de Tiflis &, sans doute, à tous ceux que nous verrons en Perse : même disposition, mêmes

NAKTCHEVÂN. TOUR ET MINARETS.

étalages, types plus ou moins variés. Du reste, la nuit vient, force nous est de mettre un frein à notre curiosité. Nous traversons le Meïdan (place publique), peu animé à cette heure, & reconnaissons notre quartier, le quartier neuf ou russe, terme des excursions d'une journée bien remplie.

12 septembre. — Départ d'Érivan à huit heures du matin. A peine sortis de la ville, une grande plaine s'étend devant

nous jusqu'au pied de l'Ararat, qui nous fait face pendant près de deux heures, presque jusqu'à Aghamzaou.

Après ce relais, la plaine continue, mais un peu plus habitée, mieux irriguée & cultivée à peu près partout; on remarque en particulier des vignes, des rizières & des champs de cotonniers entourés de ricins. Ce sont toujours les mêmes villages, aux maisons basses à terrasses, que cachent de longs murs, le tout en pisé; seulement, ces masses grises habituelles sont ici avantageusement nuancées de tons verts, fournis par les branches de nombreux arbres fruitiers.

Midi approche; pour notre incommodité la chaleur s'ajoute à la poussière. Heureusement le deuxième relais, Kamarlou, n'est plus qu'à 5 verstes. Nous ne sommes pas fâchés d'y trouver un abri contre le soleil pendant le temps du déjeuner, si court qu'il soit.

A partir de Kamarlou, le plateau va se rétrécissant : les montagnes nous rejoignent peu à peu de chaque côté. Rapprochés de l'Araxe, nous ne quitterons plus sa rive gauche, à distance, s'entend, que pour entrer en Perse. La campagne devient aride & s'emplit de cailloux. Bientôt le soleil se couche de l'autre côté de l'Ararat, qui est maintenant derrière nous. Nous touchons à l'étape, à Bachnourachen.

13 septembre. — Sa Majesté désire arriver de bonne heure dans ses États; aussi sommes-nous en voiture à cinq heures du matin. Il nous en coûte peu d'être debout si tôt, car il y a belle heure que les moustiques nous ont éveillés, & nous n'avons pas attendu le jour pour sortir de la moustiquaire dont une sage prévoyance a muni nos couchettes.

Donc, nous nous mettons en route à cinq heures, traversant l'Arpa-Tchaï, rivière représentée aujourd'hui par trois à quatre petits ruisseaux, à leur aise au milieu d'un large lit qui nous dit assez qu'elle ne doit pas toujours être aussi guéable. Il fait à peine jour, pour nous, que déjà brille sous les rayons

du soleil la calotte de neige de l'Ararat. Jusqu'à Naktchevân, même plaine productive, livrée à la même culture du cotonnier & du ricin, du riz & autres céréales.

Naktchevân a été une ville importante : les ruines répandues sur les terres d'alentour prouvent qu'elle a été plus étendue & plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les plus remarquables témoins du passé sont : une belle porte ogivale, flanquée de minarets décapités, par laquelle on accède à une tour octogonale assez bien conservée, dont les faces sont couvertes

NAKTCHEVÂN. MOSQUÉE EN RUINE.

de briques émaillées; & une grande mosquée tout à fait en ruine, n'offrant plus qu'un dôme éventré, d'où nous voyons encore au loin les deux cimes de l'Ararat.

De nouveau la plaine devient aride, & bientôt l'Ararat disparaît. On suit une gorge bordée de roches présentant un singulier aspect : en se délitant, elles ont glissé le long des pentes en coulées multicolores & étalent toute la gamme des jaunes, des rouges, des verts & des violets. Nous laissons sur notre gauche la vieille ville de Djoulfa, au pied d'un monticule bizarre, dont la moitié inférieure est entourée,

comme d'un manchon, par la terre tombée de la moitié supérieure, totalement dénudée.

Enfin, à une heure, nous entrons dans la cour de la douane russe, sur les bâtiments de laquelle flottent les drapeaux russe & persan. Des tapis sont étalés à terre jusqu'au bac, lui aussi pavoisé, qui doit nous transporter de la rive russe à la rive persane de l'Araxe. Nous disons adieu à nos compagnons de voyage russes, en les remerciant vivement de nous avoir fait parcourir, vite & sans encombre, de la frontière autrichienne à la frontière persane, une partie respectable du vaste Empire russe. Nous nous séparons d'eux, traversons l'Araxe, &, à une heure & demie, nous foulons le sol de l'Irân.

CHAPITRE II.

EN PERSE. — L'AZERBAÏDJÂN. — L'IRAK ADJÉMI.

Le canon tonne. Une salve de cent coups annonce la rentrée du souverain dans ses États.

Un magnifique cheval, richement harnaché, attend son maître non sans impatience, sur la rive droite de l'Araxe. Le serviteur qui le tient, enlevant un superbe tapis de Recht, aux vives couleurs, jeté de l'encolure à la croupe pour garantir de la poussière, découvre une selle & ses fontes toutes brillantes d'or. Les brides, le poitrail & la croupière sont également garnis de plaques d'or.

Sa Majesté monte à cheval & passe en revue les troupes, rangées en ligne, du débarcadère à sa tente. J'ai déjà vu de pareilles troupes en Turquie, habillées d'uniformes allant à peu près & rarement de la première fraîcheur, alignées à la six-quatre-deux & d'un grand laisser-aller sous les armes.

Le valiahd ou héritier du trône, Mouzaffer ed-Din, actuellement gouverneur de l'Azerbaïdjân, est à la tête de ces

troupes. Il est venu recevoir son père aux confins de la province qu'il gouverne, & lui rendre les honneurs qui sont dus au Roi des rois.

En aval de la douane persane de Djoulfa, au bord de l'Araxe, s'étend au loin un camp de plus de mille tentes. C'est le camp de S. M. le chah in chah, vraie ville mobile d'environ 10,000 habitants, qui, pour se déplacer, possède presque autant de chevaux, mulets & chameaux. La tente du roi se distingue par sa couleur rouge, la couleur du pouvoir, par ses dimensions & par une espèce de muraille, composée de hauts rectangles de toile reliés entre eux, qui l'entoure à distance & l'isole. Sur chacune de ces toiles rectangulaires rouges, des bandes d'étoffe blanche dessinent un portail & un pot de fleurs à son centre. Les autres tentes, blanches & de toutes dimensions, sont dressées sans ordre, au gré de chacun, à travers la plaine, au milieu des bruyères qui la couvrent. Je remarque seulement que la tente du premier ministre, Emin es-Sultan, est la plus rapprochée de celle du chah, qu'elle est la seconde en importance, mais de toile blanche. Les tentes du prince héritier forment un groupe à part, sans être très éloignées. Il en est de même des grandes écuries, qui sont à quelque distance, chacun n'ayant près de soi que sa propre monture & les chevaux des serviteurs qui doivent être toujours prêts à l'accompagner.

Conduit à la tente qui a été dressée pour moi, je suis agréablement surpris d'y trouver mes bagages que, depuis Paris, je n'ai eu en ma possession qu'un instant à Tiflis. Cette tente est carrée & assez grande; blanche extérieurement, elle est doublée à l'intérieur d'une fraîche cotonnade sur laquelle sont imprimées quantité de petites fleurs de toutes couleurs; un feutre épais & doux aux pieds couvre le sol. Les meubles ne sont pas encombrants : un petit lit de sangle &... & c'est tout! Mais n'ai-je pas une table en ma caisse à selle & de solides sièges en mes deux cantines, qui ont déjà plus d'une fois rem-

pli cet office en Algérie, en Tunisie & en Herzégovine, pendant la guerre turco-monténégrine ?

Tandis que j'admire mon intérieur de nomade & que j'assigne à chaque objet son emploi, un Persan d'une trentaine d'années, proprement vêtu & coiffé d'un *kolah* en fin astrakhan, vient m'offrir ses services. Il m'est recommandé par mon com-

LE CHAH A CHEVAL.

pagnon de voyage. Bonnes références & bonne mine me le font accepter. Il se nomme Akber.

Le jour n'a pas encore complètement disparu, que j'entends le bruit de fusées qui éclatent au-dessus du camp, prélude d'un feu d'artifice. Chacun sort de sa tente; grande est bientôt l'animation, à laquelle malheureusement succède vite le plus grand désordre. Des chevaux, effrayés par ces bruits insolites, ont tiré sur leurs piquets, les ont arrachés, & parcourent le camp aux

allures les plus désordonnées, renversant les tentes & ne s'arrêtant qu'enchevêtrés dans les cordes qui les tendent. Le feu d'artifice terminé, le calme se rétablit peu à peu; mais plus d'une fois, dans la nuit, je suis réveillé par quelque palefrenier à la recherche de ses chevaux.

14 septembre. — Il m'a été donné, pour transporter mes bagages, quatre chameaux, sous la conduite d'un petit homme robuste, coiffé d'une calotte de feutre grisâtre en demi-bombe (*kolah i nèmèdi*), vêtu d'une longue houppelande à larges manches à peu près de même couleur, mais qui, comme la calotte, a dû être blanche, houppelande fendue sur les côtés jusqu'à mi-pan & serrée à la taille par une bande de laine foncée, puis d'un pantalon, qui fut bleu, d'une remarquable ampleur, lui donnant l'aspect d'une jupe. Sa chaussure est un simple morceau de peau fixé par des lanières.

Quant à moi, je voyagerai en voiture ou à cheval, selon l'état de la route, & je vivrai avec le ministre de la presse, premier interprète du chah, Etemad es-Saltaneh, à qui Sa Majesté, dans sa sollicitude, m'a entièrement confié.

Dès cinq heures du matin, le chamelier arrive suivi des quatre chameaux. En un clin d'œil ma tente est enlevée par deux hommes du service des tentes royales (*ferrach*), désignés à cet effet, & tout mon campement est chargé avec l'aide d'Akber & du chamelier, sans la moindre hésitation, tellement ils sont habitués à ce genre de travail.

Un énorme scorpion avait élu domicile entre mes deux cantines placées l'une sur l'autre. La campagne d'Herzégovine m'a habitué à la vue de cet animal; mais il y a de plus ici des tarentules géantes, dont la morsure n'est pas moins dangereuse que la piqûre du scorpion. On m'en fait voir une qui a été tuée près d'une tente voisine; elle mesure de 5 à 6 centimètres. Les tarentules du Monténégro, que le colonel Kaulbars savait si bien extraire de leur trou, à l'aide d'une boulette de cire au

bout d'un fil, n'étaient certainement que de vulgaires araignées comparées à celle-ci.

Tente, caisses, malles & cantines sont fixées sur chaque bât par de longues & solides cordes en poil de chèvre; les chameaux sont attachés entre eux par une chaîne flottante qui va

TYPES DE CHATERS.

d'un bât à l'autre, &, chamelier en tête tenant la longe du premier chameau, mon train se met en marche. Cette opération se répétera de la même façon à tout départ.

Nous, nous partons à neuf heures. Sa Majesté est dans un coupé attelé de quatre chevaux vigoureux, qui ont la tête surmontée d'un haut plumet rouge & la queue également teinte en rouge. A côté de chaque cheval & aux portières du

coupé, se tiennent six grands gaillards armés d'un long bâton & des plus singulièrement coiffés, les coureurs (*chater*) du roi. Ces chaters portent des bas blancs, une culotte foncée & une ample tunique de drap vert à passepoils blancs, serrée à la taille par une ceinture de cuir à boucle & coulants d'argent. Quant à leur coiffure, c'est un haut bonnet de police sur le fond noir duquel se détachent crûment des galons & des broderies en fil d'argent, comme découpés à l'emporte-pièce, & que surmonte un échafaudage de pompons blancs, rouges & verts. Par sa forme, aplatie latéralement, elle convient à des coureurs. On la dit fort ancienne.

Plusieurs personnages sont aussi en voiture, mais le plus grand nombre est à cheval. La troupe marche avec le campement, bien en avant; il ne reste avec nous que les gardes à cheval (*kèchik*), reconnaissables de loin à leurs brandebourgs blancs, aux plaques d'argent qui brillent sur leurs baudriers comme sur le harnachement de leurs chevaux, enfin à leur bâton à pomme d'argent.

Entre onze heures & midi, nous nous arrêtons, pour déjeuner, à l'extrémité d'un petit plateau sur lequel le torride été n'a laissé la moindre végétation, pas plus que sur les montagnes nues & couleur ocre qui l'encadrent.

Nous nous approchons d'une sorte de hutte, à gauche de notre route, & nous sommes heureux de trouver dans son voisinage une source de belle eau fraîche. Les glèbes sur lesquelles nous marchons nous apprennent que la terre a été cultivée, ce dont nous ne nous serions pas doutés, en voyant partout sable & cailloux. L'œil ne découvre aucune autre habitation. Celle-ci est ronde & ressemble assez à un four; elle n'a pour toute ouverture qu'une porte basse en ogive, que rien n'a jamais dû fermer, heureusement pour ses habitants; ses murs sont faits de moellons & de terre; sa voûte demi-sphérique est formée d'une seule croûte de glaise cuite sur place par le soleil; elle n'a guère plus de deux mètres en tous sens. Nos domestiques font sortir de

cette niche trois êtres humains : un hercule en haillons; une femme dont la tête & le torse sont mal cachés sous une toile à matelas en loques, à carreaux bleus & blancs; un enfant presque nu. Après nettoyage aussi complet que possible du sol & des murs intérieurs — car tous les habitants n'ont pas dû sortir avec ces trois êtres — un feutre est étalé à terre & le déjeuner nous est servi... à la persane.

DÉFILÉ DES KÈCHIKS.

Riz à l'eau ou riz au gras, riz blanc ou riz au safran, en un mot pilau à toutes les sauces; mouton & poulet en ragoût; tranches de mouton en brochette, sur laquelle une tranche de maigre alterne avec une tranche de gras prise à la large queue des moutons; poulet à la broche, parfois bourré de grains de grenade ou, à défaut, de grains de verjus; aubergines cuites & concombres crus au sel; fruits de saison, surtout melons variés & pastèques; pain sans levain en larges & minces galettes (*nân, lavatch*); eau à la glace (*abé yakh*), pour boisson : tels sont les mets & les desserts qui entrent dans la composition du peu variable menu persan, de l'ordinaire de chaque jour &, chaque jour, du repas du matin comme du repas du soir.

Un Européen fera ses délices des fruits, s'il aime les fruits,

IMPRIMERIE NATIONALE

car ils sont de qualité supérieure; il trouvera excellents les rôtis (*kébab*), jusqu'à ce qu'il se lasse du mouton & du poulet; il s'habituera peut-être au riz, plus difficilement au pain; il sera heureux de boire frais, à la glace, s'il voyage comme nous en Perse au mois de septembre; mais il tiendra pour fort incommode de manquer de cuiller, fourchette & autres ustensiles de table, s'il n'a pas eu la précaution de s'en munir; enfin, il lui sera longtemps pénible de manger par terre, assis à la turque, les pieds ramenés sous les cuisses, ou agenouillé à la persane en se servant de ses talons comme siège. Pour mon compte, j'ai hâte aujourd'hui de quitter une aussi gênante position; à peine le repas terminé, un repas cependant de courte durée, je sors de la hutte qui m'a si bien garanti des ardeurs du soleil de midi, content de faire quelques pas pour me dégourdir les jambes avant de remonter en voiture.

Nous traversons bientôt un étroit défilé, où le chemin ne consiste souvent qu'en un lit de rivière à sec, puis nous débouchons sur un plateau bordé de quelques villages dont le plus important, Kalimguya, lui donne son nom. Nous nous sommes élevés depuis notre campement de ce matin, depuis l'Araxe, d'au moins 700 mètres.

A peine les derniers piquets de tente sont-ils plantés qu'un ouragan éclate. La poussière soulevée en flots tourbillonnants pénètre sous nos tentes, fortement menacées par de violents coups de vent. «Petite pluie abat grand vent», dit-on; quelques gouttes de pluie, en effet, sauvent le camp.

15 septembre. — En avançant sur le plateau de Kalimguya, nous constatons qu'il est en grande partie cultivé. La récolte est faite & des troupeaux paissent un peu partout; mais on se demande quelle nourriture peuvent bien trouver ces malheureuses bêtes sur cette terre grillée du soleil, où ne se voit pas un arbre, pas une broussaille, où végètent seulement des bruyères rabougries & desséchées. Sur notre gauche, toujours

les mêmes montagnes mollement arrondies & colorées en jaune, orange, rouge, bleu & violet, sans doute par divers sels mêlés à l'argile.

L'après-midi nous nous trouvons dans une contrée inhabitée, au sol sablonneux sur lequel pousse librement l'herbe à chameau, la seule qui puisse y croître.

DÎNER SUR L'HERBE, A LA PERSANE.

Laissant sa voiture, le chah est monté à cheval & s'est séparé de nous. Suivi de quelques chambellans & d'une faible escorte, il est allé chasser l'outarde, qui se rencontre souvent dans ces plaines désertes.

La nature ne change guère d'aspect jusqu'à l'étape, à Mérend, où nous arrivons vers quatre heures par une forte descente. Le chah y vient peu après nous, ayant vu deux outardes qui se sont levées hors de portée de fusil & qu'il n'a pu tirer. Je n'en suis pas surpris. Autrefois, il y a quelque vingt

ans, j'ai chassé l'outarde en Algérie, & j'y ai appris qu'elle se laisse difficilement approcher.

16 septembre. — Nous restons à Mérend toute la journée du 16, campés dans les jardins. Ancienne ville forte non sans importance, ses maisons, en pisé & en briques séchées au soleil, sont au milieu d'une vraie forêt d'arbres fruitiers. Le Zélou-Roud, qui la traverse, se divise en une multitude de petits ruisseaux en descendant la rue principale, qui est large & bordée d'arbres comme un boulevard.

Mon campement est à l'aise dans un magnifique jardin, d'une agréable fraîcheur, où l'eau abonde & fait pousser avec une vigueur extraordinaire, le soleil aidant généreusement, des treilles géantes & des arbres chargés de fruits.

Sa Majesté a la bonté de m'envoyer deux grands plateaux de divers fruits du pays : melons, pastèques, concombres, raisins variés, pommes, poires & pêches superbes. Les pêches font mon admiration par leur beau velouté & par la saveur de leur chair, ainsi que des raisins à grains ronds très juteux & sans pépins, mais surtout certaines pommes, assez semblables à la reinette grise & fondantes au point de s'écraser dans la bouche comme une poire bien mûre & succulente.

17 septembre. — Nous quittons ce lieu de délices pour retrouver la plaine stérile, où la teinte sombre de l'herbe à chameau alterne avec le blanc jaunâtre des cailloux, & nous ne tardons pas à pénétrer dans une étroite vallée bordée, comme de coutume, de montagnes multicolores.

Nous passons la chaîne du Kara-Dagh [1], ayant pour chemin tantôt les flancs des coteaux fraîchement transformés en route généralement praticable, tantôt le lit d'un torrent de 300 à

[1] Le Kara-Dagh (noire montagne) prend encore le nom de Kara-Bagh (noir jardin); mais cette dernière dénomination est réservée au versant nord, fertile, l'autre au versant sud, stérile.

400 mètres de large réduit à un ruisseau facile à enjamber. Le passage du Kara-Dagh ne s'effectuerait pas sans de sérieuses difficultés, si les mauvais sentiers habituels n'avaient été mis tout récemment en état à l'occasion du voyage du souverain, pour sa commodité & aussi, sans doute, pour lui faire croire au bon entretien des routes de son royaume. L'artillerie, partie longtemps avant nous, y est encore engagée, traînant péniblement ses canons. Nous sommes même obligés de nous arrêter, vers midi, afin de lui donner le temps d'avancer & de nous laisser libre le chemin.

VUE DE TAURIS.

La tente sous laquelle doit déjeuner Sa Majesté est dressée au bord de l'eau, parmi les quartiers de rocher qu'a roulés le torrent à la fonte des neiges. Je m'y rends, selon l'habitude prise depuis que nous sommes en Perse; car assister au déjeuner du roi paraît être mon service régulier.

Je suis à peine arrivé à la tente, que je vois venir, sur un

fringant cheval arabe, une sorte d'officier de cosaques, escorté de huit cavaliers bien armés. Tous descendent de cheval à une certaine distance. Le chef, laissant sa monture, s'approche seul. C'est un homme d'une trentaine d'années, élancé & de belle taille, à la figure un peu dure & hâlée par la vie en plein air. Il porte la longue tunique plastronnée de cartouchiers en argent niellé du Caucase, et le kalpak d'astrakhan blanc.

Que l'on juge de ma surprise — l'Orient en réserve souvent de semblables — quand j'entends dire que celui que je prends pour un officier russe, ou quelque prince géorgien, n'est autre que le fameux Kérim, ce brigand qui est le cauchemar du gouverneur d'Érivan & la terreur de la ville & de ses environs. Introduit auprès du chah, il fait sa soumission & promet de mettre fin à sa vie d'aventures. Sur cette promesse, on le congédie en liberté.

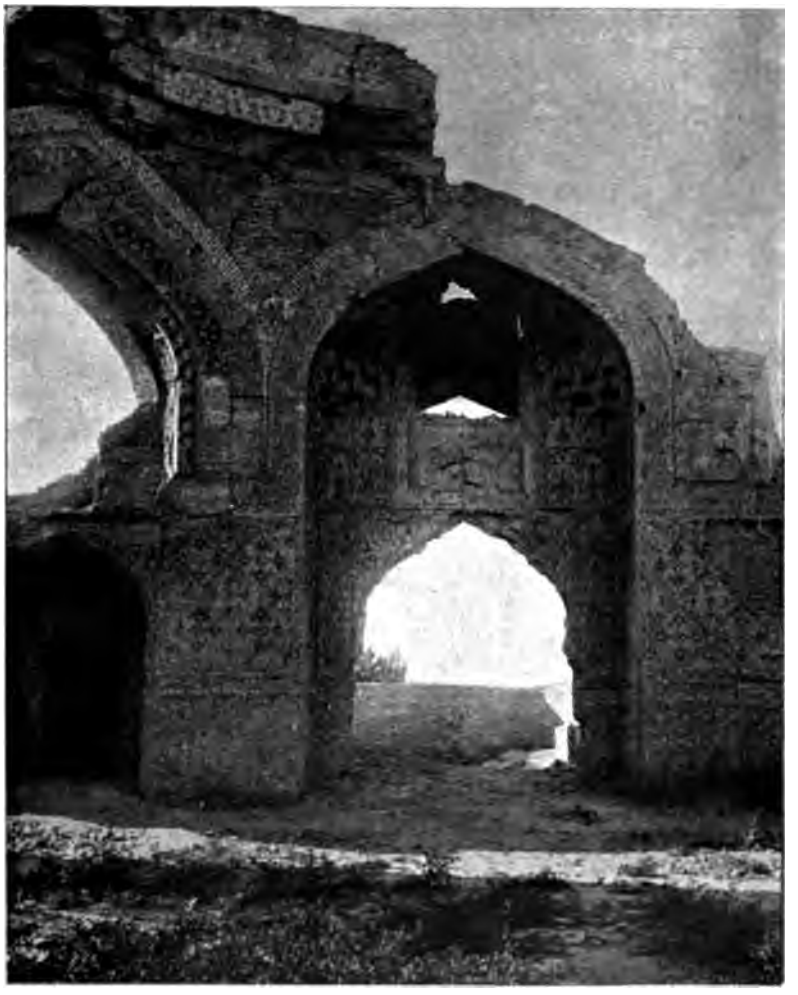
La descente du Kara-Dagh ne donne lieu à aucun accident. L'artillerie a eu le temps de gagner la plaine & rien sur la route ne ralentit la bonne allure de nos chevaux. Suivant la même vallée, souvent le même lit de rivière, moins à sec, nous arrivons de bonne heure à Soufian, à l'entrée d'une plaine qui s'étend loin devant nous. Notre camp est établi sous les murs du village, au bord de la rivière.

18 septembre. — La levée du camp & le départ se font chaque matin à peu près aux mêmes heures : cinq & neuf heures; seule la tente royale reste debout jusqu'après le départ du chah, grâce à deux jeux de tentes qui permettent d'avoir l'un en place pendant que l'autre est en route, ou bien déjà dressé à l'étape du lendemain.

La plaine va s'élargissant; on perd même de vue, surtout à l'ouest, les chaînes de montagnes qui la ferment de chaque côté. Devant nous, au sud, apparaît le sommet du Sahend, par delà Tauris, qu'on aperçoit aussi de loin.

Des groupes de cavaliers, formés de personnages suivis de

leurs gens, viennent au-devant de Sa Majesté, nous croisent de temps en temps, annonçant l'approche de la capitale de



TAURIS. RUINES DE LA MOSQUÉE BLEUE.

l'Azerbaïdjân. Parmi ces groupes, mon compagnon de voyage me fait remarquer le fils aîné du valiahd, jeune adolescent à figure pâle, en costume de général.

Nous arrivons d'abord à un pont de forme irrégulière, long

de seize arches ogivales, en briques, bien entretenu, & même actuellement l'objet de réparations auxquelles, sans doute, ne doit pas être étrangère l'arrivée du chah. Il est jeté sur l'Adji-Tchaï, large rivière qui contourne la ville, & qui est loin à cette heure d'emplir son lit, car chevaux & mulets la passent à gué sans difficulté, j'allais dire sans se mouiller, tant il y a peu d'eau.

Notre entrée à Tauris s'accomplit au milieu d'une foule de mendiants inimaginable que l'on a peine à contenir. Gare au bâton des chaters! Ce sera miracle, s'il n'y en a pas d'écrasés sous les voitures ou sous les pieds des chevaux, à travers ces rues tortueuses & étroites, dont les étranglements & les angles arrêtent à chaque instant les voitures. Aux abords de nos grandes villes, les dépotoirs & les eaux d'égouts empoisonnent l'air de leurs émanations; ici s'étale à vif la grande plaie humaine, la hideuse & attristante misère. Enfin! nous voici au palais du gouverneur, qui nous masque ce pénible spectacle.

19 septembre. — Tauris, Tèbriz en persan, est une ville très étendue, d'environ 150,000 habitants, mais qui a eu jadis une population bien supérieure, si l'on en croit la tradition. On me dit qu'il faut trois heures pour la traverser à pied, dans sa plus grande étendue, & près de deux heures, dans la plus petite. Vu les sinuosités des rues & les dimensions des jardins, ceci ne m'étonne pas. Je crois plus facilement à ces chiffres qu'au chiffre de la population : les premiers ont pu être établis plus d'une fois, & chacun peut les vérifier, tandis qu'aucun recensement n'a jamais justifié le second.

Tauris est le siège du gouvernement le plus important sans doute des provinces de Perse, puisqu'il est d'usage de le confier à l'héritier présomptif, dont il constitue l'apanage jusqu'à son avènement au trône. Son importance s'explique, en outre, par la position même de la ville, admirablement située au point de jonction des routes allant en Russie & en Turquie,

sur le passage des caravanes qui mettent la Perse en communication avec l'Europe, par le Caucase ou par Trébizonde & la mer Noire.

TAURIS. PORTAIL DE LA MOSQUÉE BLEUE.

De fréquents tremblements de terre ont détruit tous les monuments du passé. Partout, en effet, dans la ville comme hors

de la ville, on voit des ruines, tantôt au-dessus du sol, tantôt cachées sous les ondulations du terrain.

La plus remarquable de ces ruines est la mosquée Bleue, dont il ne subsiste pourtant que bien peu de chose. Coupoles & voûtes gisent à terre, si des pans de mur épais se dressent çà & là pour donner une idée, bien faible, il est vrai, de ce que fut l'édifice. Le portique est ce qu'il y a de mieux conservé; la haute & élégante arcade ogivale, bordée d'une gaie faïence bleue en spirale, est en son entier; les ornements seuls ont en grande partie disparu. Des briques émaillées à fond bleu, sur lequel ressortent des dessins de diverses couleurs, dont il reste des traces de côté & d'autre, sont l'origine du nom de mosquée Bleue.

Comme vieux monument, signalons encore la citadelle, construction massive si solide qu'elle a résisté jusqu'à ce jour & tient bon, malgré les lézardes qui sillonnent ses flancs.

Si la présence du souverain ne donne pas à Tauris toute son animation actuelle, elle doit y contribuer. Les bazars sont pleins de monde, sans que rien de particulier s'y rencontre; ils ne diffèrent de ceux déjà vus que par leurs plus grandes dimensions, offrant le même aspect & à peu près les mêmes produits. On n'y remarque cependant pas une pareille variété de types : Persans & Turcs dominent, parmi lesquels se reconnaît le Kurde, comme le Kabyle au milieu d'Arabes, comme l'Albanais au milieu de Grecs & de Slaves.

Grâce au contact de chaque jour, en route & à table commune jusqu'à la frontière, je commence à me retrouver dans cette nombreuse suite du chah, & à me familiariser avec les noms persans. Et puis, qui n'a pas à demander quelque conseil au médecin, à lui parler de quelque bobo ou de quelque indisposition? Ceux à qui la langue française n'est pas trop étrangère — plusieurs la parlent couramment — sont venus les premiers; peu à peu les autres ont suivi, accompagnés d'un camarade comme interprète.

Mon premier malade a été, la veille de notre départ de Paris, Mehdi Khan, jeune prince afghan réfugié à la cour de Perse. A Bade, où nous étions tous réunis au château, j'ai été appelé par quelques personnages : Emin ed-Dovleh, ministre des postes, homme aimable quoique causant peu; Djehanghir Khan, ministre des beaux-arts, plus communicatif; Sédig es-Saltaneh, premier chambellan. Différentes autres circonstances

EMIN ES-SULTAN ET EMIN É KHALVET.

m'ont mis en rapport, au cours du voyage, avec Medjed ed-Dovleh, gendre & intendant de Sa Majesté, dont la figure fortement bronzée & les yeux noirs & vifs ont beaucoup d'expression; avec Emin é Khalvet, premier secrétaire, le seul Persan blond que j'aie vu jusqu'à ce jour; enfin, avec plusieurs chambellans, parmi lesquels : Mirza Abdullah Khan, qui a deux sœurs mariées au chah, & semble heureux de ramener à Téhéran le propre frère de sa femme, le prince Mohamed

Mirza Kachef, qui, lui, n'a pas l'air aussi satisfait d'avoir quitté Paris, où il vient de passer plusieurs années comme secrétaire de la légation de Perse; Aboul el-Moulk, neveu d'Etemad es-Saltaneh; Mohavet el-Moulk, que j'ai eu souvent pour compagnon dans les trains russes; & le sympathique Naïeb Nazer, frère cadet de Medjed ed-Dovleh. Depuis que nous sommes en Perse, je les revois chaque matin au déjeuner du roi. Les uns y sont appelés par leur service, les autres y viennent faire leur cour.

Phot. Pirou.

MIRZA ABDULLAH KHAN.

N'oublions pas notre confrère Fakhr ol-Atéba (la gloire des médecins), *hakim*, c'est-à-dire *médecin* du favori. Plus d'une fois, à Paris, on a remarqué cet homme grand & fort, à la face rubiconde, aux yeux démesurément ouverts, formant contraste avec l'eunuque grêle, tout couvert de taches de rousseur, d'Aziz es-Sultan, que l'un & l'autre accompagnaient partout. Il a souvent négligé les préceptes du Koran pendant le voyage, quand,

à table, ne se croyant pas vu du premier ministre, il vidait prestement verres de vin & d'eau-de-vie sans le moindre respect pour la loi du Prophète. En Europe, il était habillé comme tous ses camarades : kolah d'astrakhan, redingote & pantalon noirs. Depuis qu'il est en Perse, un énorme turban blanc, bordé d'un léger feston de couleur, lui enveloppe la tête, une ample & longue robe claire le couvre entièrement, l'un et l'autre faisant ressortir son teint fleuri.

Phot Pirou.

AZIZ KHAN.

Que n'a-t-on supposé & dit du jeune favori? Aziz es-Sultan est tout simplement le neveu d'une des femmes préférées du chah, Emin Agdas. Femme adroite, qui de servante est montée au premier rang, elle a eu l'habileté, n'ayant pas d'enfant, de placer auprès du roi son neveu Manidjeh, devenu Aziz es-Sultan (chéri du roi), fils de son frère, Mirza Méhémed Khan, petit homme sans valeur, dont l'unique occupation est de tirer

profit de l'inattendue bonne fortune de son enfant, & l'unique souci, de veiller à ce qu'elle dure. Emin Agdas a finalement donné son neveu au roi comme porte-bonheur contre tout accident & tout danger; c'est pourquoi il ne le quitte pas plus que son ombre. Que le chah croie ou non à ce talisman vivant, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est d'une faiblesse extraordinaire vis-à-vis de ce vilain enfant à qui il passe tout & accorde tout.

Un autre Persan qui a intrigué plus d'un homme en Europe, c'est Aziz Khan. Sa taille élevée & svelte, ses traits fins, sa face blanche un peu pâle, sa figure imberbe & douce lui donnent toute l'apparence d'une jeune fille, malgré ses trente ans. Combien j'en ai vu, en Russie principalement, avoir pour lui des attentions réservées d'habitude au beau sexe, ce dont était fort gêné le timide Aziz Khan. On l'a ainsi souvent pris pour une femme sous des habits d'homme, alors qu'il n'est, en réalité, qu'un eunuque de l'anderoun royal prêté par sa maîtresse à Emin es-Sultan.

La vraie femme — car il y en a une — qui fait partie de la suite & que l'on a souvent confondue avec Aziz es-Sultan, dont elle a la taille, est une Géorgienne achetée à Constantinople & envoyée à Nasr ed-Din au cours de son voyage. Le roi ne doit guère la considérer que comme une enfant, qu'elle est réellement, ayant à peine une douzaine d'années. A Paris, elle assistait à la représentation de gala donnée à l'Opéra en l'honneur du chah, vêtue en homme, sous la garde de son eunuque, dans une loge distincte, à gauche de celle occupée par son maître.

Voilà, avec quelques-unes de ses singularités, le monde dont se fait suivre à travers l'Europe le roi des rois de Perse.

Depuis la frontière, j'ai eu plusieurs fois occasion de voir le valiahd, Mouzaffer ed-Din. Comme il ne parle pas français, je n'ai pu me présenter à lui. Ce prince a trente-six ans & en paraît davantage. S'il a quelques-uns des traits de son père, il ne

lui ressemble guère autrement. Moins grand, il n'en a surtout pas la prestance; car Nasr ed-Din se tient droit, les épaules effacées, le cou dégagé, la tête haute, tandis que Mouzaffer ed-Din a le cou court & la tête en avant, ce qui le rend comme

CHAHZADÈ MOUZAFFER ED-DIN, VALIAHD.

voûté. L'œil terne du fils n'a rien de commun non plus avec le regard brillant, parfois hautain, le plus souvent si bienveillant du père. Les avis sont partagés sur les qualités intellectuelles de l'héritier; chacun, au contraire, s'accorde à reconnaître au chah une intelligence ouverte & élevée.

Le 20, le chah s'est levé fatigué. Lorsqu'il me voit arriver, il me tend le bras; je constate que le pouls est petit, faible, lent, de 60 pulsations à peine. L'appétit est nul.

Fakhr ol-Atéba s'est approché du roi, gravement, tête basse, à pas mesurés; il met un genou à terre, soutient de la main gauche le bras qui lui est tendu &, de la droite, prend le pouls aux deux avant-bras. Deux autres individus, que je n'ai pas encore vus, ou auxquels je n'ai pas fait attention, s'approchent également, rééditent le même manège, puis se retirent à reculons, courbés en avant, les mains croisées à plat sur l'épigastre. On me dit que ce sont deux nouveaux médecins avec nous depuis la frontière, sur lesquels on devait sans doute compter quand on a voulu me faire quitter le roi à Vladikavkaz. L'un, Cheikh ol-Atéba (le vieux des médecins), qui mérite bien son nom avec sa figure toute ridée, malgré sa barbe & ses cheveux noirs, mais fraîchement teints, a la démarche d'un pontife; l'autre, Mirza Labedin, est plus jeune & semble plus modeste. Ils sont coiffés l'un & l'autre d'un kolah haut & pointu & portent une robe foncée, ample, flottante qui les couvre jusqu'aux pieds. La robe de Cheikh ol-Atéba, dont les larges manches sont festonnées jaune d'or, pourrait aussi bien être constellée d'étoiles sans surprendre personne.

Ces trois graves personnages causent un instant entre eux à voix basse & communiquent au chah le résultat de leur consultation; ensuite, sans que je sache ce qu'ils ont dit ni ce qui est décidé, nous sommes tous congédiés.

Le lendemain matin, je me rends à mon service, comme de coutume. N'ayant pas été appelé dans l'après-midi de la veille, j'ai lieu de croire le roi remis de ce qui pouvait n'être considéré que comme une indisposition passagère. Il n'en est rien. La nuit a été mauvaise, l'abattement est plus marqué, il y a de la fièvre. La même consultation, ou plus exactement, la même comédie, se renouvelle, &, pas plus qu'hier, je ne sais quelle prescription est formulée.

Je sors avec Etemad es-Saltaneh. Il me dit que les médecins persans se font fort de guérir le malade avec des simples, sans remèdes étrangers, & qu'ils sont chargés de préparer les drogues à administrer. Il ajoute que le chah a de la diarrhée, ce qui m'a été caché.

Tient-on à prouver que ma présence ici n'est pas nécessaire, afin de justifier l'incroyable projet formé à Vladikavkaz de me séparer de Sa Majesté & de me faire gagner Téhéran par Bakou & la mer Caspienne? On pourrait le croire. A moins que, réellement, le chah ne se prive de mes soins par crainte des médicaments.

Nous nous rendons, Etemad es-Saltaneh & moi, au consulat de France, où nous trouvons M. Pétrof, consul de Russie, invité à déjeuner comme nous. Notre consul, M. Bernay, m'a fait l'accueil le plus cordial. Venu à ma rencontre le jour de notre arrivée, il m'a offert au consulat une hospitalité que j'aurais acceptée avec empressement, heureux de me trouver quelque temps sous le drapeau de la France, parmi des Français, si le consulat n'avait pas été trop loin du palais habité par Sa Majesté &, conséquemment, de mon service.

Dans l'après-midi, des bruits de départ pour le lendemain circulent. Bien que je n'y sois pas appelé, je vais au dîner du chah; mais comme il n'a pas quitté sa chambre à coucher, & que je n'aperçois aucun chambellan à qui demander de m'introduire, je me retire sans l'avoir vu.

22 septembre. — Partis de Tauris dès huit heures du matin, nous sommes à Basmètch avant midi, courte étape, mais suffisante en raison de l'état de santé du roi. Nous avons néanmoins monté de 1,400 mètres d'altitude à 1,700 mètres. Grâce à cette position élevée, grâce aussi à son eau abondante & bonne, Basmètch est une des stations d'été les plus fréquentées des habitants de Tauris, qui viennent chaque année y chercher un peu de fraîcheur, & dont plusieurs y possèdent de jolies mai-

sons de campagne, entre autres le consul de Russie, M. Pétrof. Aussi est-ce une des raisons qui nous ont fait quitter Tauris pour cet agréable séjour. Emin es-Sultan a pensé que l'air sain du site conviendrait au rétablissement de son maître, & il l'a décidé hier soir à s'y rendre ce matin même.

Notre camp se trouve dans un endroit bien choisi, et celui du valiahd, qui continue d'accompagner son père, n'en est pas beaucoup éloigné.

Malgré son déplacement, le roi ne va pas mieux; tout au contraire la fièvre & la diarrhée augmentent. Les trois médecins persans sont très assidus & passent leur journée à préparer des drogues qu'ils font prendre eux-mêmes.

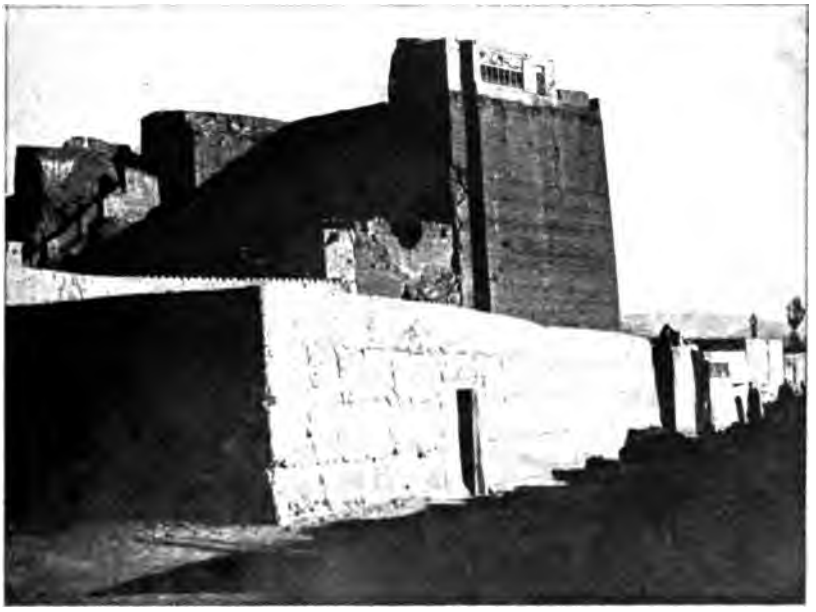
23 septembre. — La nuit dernière, insomnie alternant avec un sommeil agité; ce matin, pouls à 80, aggravation de l'état général, faiblesse extrême.

Je ne sais ce qui a été ordonné jusqu'à présent, ni en fait de nourriture, ni en fait de médicaments. Le chah m'avoue pour la première fois avoir de la diarrhée. Il me demande s'il n'y a pas moyen de l'arrêter. Je lui réponds que sa diarrhée n'a rien d'inquiétant, qu'un léger purgatif ou un vomitif donné au début en aurait eu raison depuis longtemps; mais qu'au point où le mal en est, je conseillerais une potion au sous-nitrate de bismuth. Il se fait répéter en persan mes paroles, prend un air rêveur & ne dit mot. Je sors.

Mes confrères ont su que j'avais parlé de purgatif. Ils administrent, après mon départ, *quatre-vingts* grammes d'huile de ricin. C'est heureux que l'on ne soit plus au temps du fameux *Hadji Baba*[1]. Si le chah, à titre d'essai, avait fait boire à chacun de ses ministres cette dose d'huile de ricin, ils se seraient vite trouvés dans une situation aussi grotesque que leurs prédécesseurs sous l'effet de la fameuse pilule de calomel.

[1] *Hadji Baba*, par MORIER, paru au commencement du siècle, est une fine critique des mœurs persanes, qui n'a guère vieilli.

Le soir, grande prostration, diarrhée sanguinolente, assez forte fièvre avec 96 pulsations. L'inquiétude de l'entourage est manifeste. Etemad es-Saltaneh s'offre pour transmettre mes conseils au roi, dont il croit la vie en danger. Je le rassure & lui dis simplement que le chah ferait bien de mettre au moins une ceinture de flanelle ou de laine quelconque, & de remplacer par du thé chaud, additionné d'un peu de rhum ou de



TAURIS. LA CITADELLE.

cognac, les boissons glacées qui lui sont prescrites, ainsi que je viens de l'apprendre. J'ajoute que, si j'étais écouté, je donnerais immédiatement un gramme de sulfate de quinine.

Ceci dit, je me rends à la tente d'Emin es-Sultan. J'y suis à peine, que mes trois confrères arrivent. Ils ont entendu Etemad es-Saltaneh conseiller en mon nom : ceinture de flanelle, thé alcoolisé & sulfate de quinine; ils s'empressent, comme pour parer à un danger, de venir en rendre compte au premier mi-

nistre; ils le prient instamment d'intervenir, afin d'empêcher le chah de mettre une ceinture de flanelle & de prendre du sulfate de quinine, dont l'unique effet, disent-ils, sera d'entretenir le feu, *atèch,* selon leur propre expression, qui consume l'estomac, & d'augmenter la soif. Quant au rhum & au cognac, ils sont l'objet d'une égale proscription. Fakhr ol-Atéba déclare avec la plus belle assurance que l'un comme l'autre donnera indubitablement le typhus; & sa figure dit combien est profonde sa conviction.

Le premier ministre charge son interprète, Mirza Nisam, de me traduire les paroles de mes confrères & de me demander si j'ai quelque chose à répondre.

«Rien, dis-je, absolument rien. La stupéfaction me rend muet. Comment Fakhr ol-Atéba n'a-t-il pas encore le typhus après tous les verres de cognac que je lui ai vu boire!»

Emin es-Sultan a de la peine à garder le sérieux que lui ont fait prendre les plaintes de mes confrères : il se détourne & se mord les lèvres pour ne pas rire.

Je n'ai pas à ménager des êtres qui se comportent de cette façon. S'ils veulent la guerre, je suis prêt à leur tenir tête.

24 septembre. — Le chah, qui avait mis une ceinture de flanelle prêtée par Etemad es-Saltaneh, a dû la retirer presque aussitôt sur les instances de ceux qui le soignent; il n'a bu ni thé au rhum ni thé au cognac; mais un suprême moyen a été tenté, un remède infaillible lui a été donné : on lui a fait prendre *de la terre du tombeau de Hoßein,* le fils d'Ali enterré à Kerbéla... Et ce matin, au désappointement général, rien n'est changé dans l'état du malade; que dis-je, la faiblesse est telle, qu'il ne peut pas se lever. La sainte terre elle-même est restée sans effet!

Mes rusés confrères ne doivent pas manquer d'imputer à ma présence, la présence d'un chrétien! l'inefficacité indéniable de leur fameux talisman.

A dix heures, nous quittons ensemble la tente du roi pour nous rendre chez le premier ministre, qui nous fait appeler. Une consultation a lieu, &, cette fois, on veut bien me laisser y prendre part. Mes confrères se montrent d'une souplesse dont je me méfie. Ils ne s'opposent pas à mes prescriptions, disent ces bons apôtres; ils demandent seulement la permission d'administrer encore, en attendant le plein effet de la terre du saint tombeau, une tisane faite à l'aide de noyaux de cerises, de coings & de chicorée, à laquelle ils ajouteront une légère dose de thériaque.

En réalité, ayant toujours espoir en l'effet de la fameuse terre &, tout naturellement, de leurs drogues, ils veulent gagner du temps & retarder mon intervention autant qu'il dépend d'eux, afin d'éviter que l'on ne m'attribue une guérison dont ils tiennent à avoir tout l'honneur... & tout le profit. Impuissant à rien empêcher, sûr que mes prescriptions ne seront pas exécutées, mais sentant aussi qu'ils ont mis leur dernier enjeu & jouent leur dernière carte, je les laisse à la préparation de leur tisane.

Mon déjeuner rapidement achevé, & sans perdre de temps, je retourne à la tente du chah qui, averti de ma présence, me fait aussitôt entrer.

Le pouls, qui était à 96 depuis hier, monte à 100 vers trois heures; il est à 128 vers cinq heures, la fièvre bat son plein. Le facies décomposé & l'extrême prostration, dont chacun peut s'apercevoir, mettent l'entourage en émoi. Les médecins persans, qui constatent de leur côté l'augmentation du pouls & cet état général, ne se rendent pas compte de la cause qui les produit. Ils cachent au roi le nombre de pulsations, lui donnent le chiffre de 85 au lieu de 128, chiffre réel, & sont visiblement troublés & inquiets.

Tous, sans exception, prennent peur & se demandent ce qui va arriver. Plus d'un croit venue la dernière heure du souverain. On court chercher le premier ministre, qui arrive en

nistre; ils le prient instamment d'intervenir, afin d'empêcher le chah de mettre une ceinture de flanelle & de prendre du sulfate de quinine, dont l'unique effet, disent-ils, sera d'entretenir le feu, *atèch,* selon leur propre expression, qui consume l'estomac, & d'augmenter la soif. Quant au rhum & au cognac, ils sont l'objet d'une égale proscription. Fakhr ol-Atéba déclare avec la plus belle assurance que l'un comme l'autre donnera indubitablement le typhus; & sa figure dit combien est profonde sa conviction.

Le premier ministre charge son interprète, Mirza Nisam, de me traduire les paroles de mes confrères & de me demander si j'ai quelque chose à répondre.

«Rien, dis-je, absolument rien. La stupéfaction me rend muet. Comment Fakhr ol-Atéba n'a-t-il pas encore le typhus après tous les verres de cognac que je lui ai vu boire!»

Emin es-Sultan a de la peine à garder le sérieux que lui ont fait prendre les plaintes de mes confrères : il se détourne & se mord les lèvres pour ne pas rire.

Je n'ai pas à ménager des êtres qui se comportent de cette façon. S'ils veulent la guerre, je suis prêt à leur tenir tête.

24 septembre. — Le chah, qui avait mis une ceinture de flanelle prêtée par Etemad es-Saltaneh, a dû la retirer presque aussitôt sur les instances de ceux qui le soignent; il n'a bu ni thé au rhum ni thé au cognac; mais un suprême moyen a été tenté, un remède infaillible lui a été donné : on lui a fait prendre *de la terre du tombeau de Hoßein,* le fils d'Ali enterré à Kerbéla... Et ce matin, au désappointement général, rien n'est changé dans l'état du malade; que dis-je, la faiblesse est telle, qu'il ne peut pas se lever. La sainte terre elle-même est restée sans effet!

Mes rusés confrères ne doivent pas manquer d'imputer à ma présence, la présence d'un chrétien! l'inefficacité indéniable de leur fameux talisman.

A dix heures, nous quittons ensemble la tente du roi pour nous rendre chez le premier ministre, qui nous fait appeler. Une consultation a lieu, &, cette fois, on veut bien me laisser y prendre part. Mes confrères se montrent d'une souplesse dont je me méfie. Ils ne s'opposent pas à mes prescriptions, disent ces bons apôtres; ils demandent seulement la permission d'administrer encore, en attendant le plein effet de la terre du saint tombeau, une tisane faite à l'aide de noyaux de cerises, de coings & de chicorée, à laquelle ils ajouteront une légère dose de thériaque.

En réalité, ayant toujours espoir en l'effet de la fameuse terre &, tout naturellement, de leurs drogues, ils veulent gagner du temps & retarder mon intervention autant qu'il dépend d'eux, afin d'éviter que l'on ne m'attribue une guérison dont ils tiennent à avoir tout l'honneur... & tout le profit. Impuissant à rien empêcher, sûr que mes prescriptions ne seront pas exécutées, mais sentant aussi qu'ils ont mis leur dernier enjeu & jouent leur dernière carte, je les laisse à la préparation de leur tisane.

Mon déjeuner rapidement achevé, & sans perdre de temps, je retourne à la tente du chah qui, averti de ma présence, me fait aussitôt entrer.

Le pouls, qui était à 96 depuis hier, monte à 100 vers trois heures; il est à 128 vers cinq heures, la fièvre bat son plein. Le facies décomposé & l'extrême prostration, dont chacun peut s'apercevoir, mettent l'entourage en émoi. Les médecins persans, qui constatent de leur côté l'augmentation du pouls & cet état général, ne se rendent pas compte de la cause qui les produit. Ils cachent au roi le nombre de pulsations, lui donnent le chiffre de 85 au lieu de 128, chiffre réel, & sont visiblement troublés & inquiets.

Tous, sans exception, prennent peur & se demandent ce qui va arriver. Plus d'un croit venue la dernière heure du souverain. On court chercher le premier ministre, qui arrive en

toute hâte. Dès qu'il est entré, par discrétion ou sur un signe que je n'ai pas vu, nous le laissons seul avec le roi.

Après quelques minutes, qui ont dû paraître longues aux nombreux témoins de cette scène, Emin es-Sultan sort de la tente royale. En présence des chambellans, des médecins persans, des dignitaires & des serviteurs accourus, s'adressant à moi, il dit à haute voix en persan : «La volonté formelle du chah est que l'honneur de le soigner vous soit confié, si vous voulez en prendre l'entière responsabilité», paroles que me traduit son interprète.

Je réponds que j'ai pris cette responsabilité le jour où j'ai accepté d'être médecin de Sa Majesté, que d'ailleurs, médecin français, je ne peux comprendre autrement mon devoir.

Emin es-Sultan m'introduit seul auprès du chah qui, très abattu, d'une voix faible & voilée, me demande, nettement cette fois, d'arrêter sa diarrhée. «Elle m'affaiblit beaucoup! beaucoup!» ajoute-t-il. Je le tranquillise en l'assurant d'une prompte guérison, s'il veut m'accorder sa confiance & s'en rapporter à mes conseils. Il y est décidé; mais il n'est pas moins vrai que c'est après trois jours d'hésitation & une expérience qui ne lui a guère réussi.

Afin de justifier mon traitement, je commence par faire connaître au chah exactement son état. Je lui apprends avant tout — ceci lui a été caché, je ne sais pourquoi — que depuis bientôt trois heures il a une très forte fièvre & que son pouls bat actuellement 130 pulsations. Il en est effrayé, ce dont je ne suis pas fâché, si cela doit le rendre docile. Je n'hésite point à lui dire que la fièvre ne serait pas survenue, s'il n'avait pas été détourné de prendre le sulfate de quinine que je conseille depuis deux jours. Cette déclaration produit immédiatement son effet : de lui-même, le chah me demande du sulfate de quinine. Je lui explique pourquoi il ne peut en avoir ce soir au milieu de son accès, mais seulement demain à son réveil. Satisfait de mes explications, il me remercie.

Voyant Sa Majesté si bien disposée, je m'efforce de gagner toute sa confiance en montrant que je ne lui cache rien : je prépare en sa présence une potion au bismuth fortement laudanisée. Cette potion, à prendre par cuillerées de demi-heure en demi-heure, est destinée, lui dis-je, à arrêter la diarrhée & à procurer une meilleure nuit que les précédentes.

MEDJID ED-DOVLEH SUR SON TRICYCLE.

A dix heures, rien ne reste de la potion; le roi s'endort. Je laisse une seconde potion pareille à la première, en recommandant de n'en donner, au maximum, que deux à trois cuillerées jusqu'au jour, & encore dans le seul cas où le malade s'éveillerait, puis je gagne ma tente.

25 septembre. — Levé dès l'aube, je suis au petit jour à la tente royale. Le plus complet silence y règne : tout le monde dort. Le chah ne s'éveille guère avant huit heures, bien re-

posé, ayant dormi d'un sommeil calme, interrompu deux fois seulement, ce qui a permis de faire boire autant de cuillerées de la seconde potion.

Un gramme de sulfate de quinine doit être administré en une fois, non sans observations de la part du premier ministre, qui voudrait me faire diminuer de moitié la dose, «énorme», à son avis, ou la donner en plusieurs fois dans la journée. Finalement, la solution est bue telle qu'elle a été prescrite & nous nous retirons, après quoi Sa Majesté sommeille jusque vers onze heures. Le déjeuner est servi alors comme d'habitude. Sur ma recommandation, le chah se contente de deux œufs frais & d'un peu de poulet, léger repas qui est pris avec appétit & ensuite bien digéré.

La journée se passe sans diarrhée ni fièvre; la figure reprend son aspect accoutumé & les forces reviennent. Aussi, le soir, je trouve tous les visages radieux. C'est à qui m'adressera le compliment le plus flatteur, c'est à qui me fera la promesse la plus séduisante. Sa Majesté me remercie en termes chaleureux & m'accable d'éloges; Emin es-Sultan me promet le plus beau cheval de son écurie; Medjed ed-Dovleh, un riche tapis; chacun, en un mot, quelque remarquable cadeau. L'un des ministres va même jusqu'à me dire : «Tous, nous devrions vous baiser les mains.»

Cette explosion d'éloges outrés, de louanges hyperboliques & de sentiments plus ou moins sincères n'a rien de nouveau pour moi. Ailleurs, j'ai plus d'une fois été l'objet de semblables éloges, & plus d'une fois pareilles promesses m'ont été faites, pour ne pas être toujours tenues. Prenons toutes ces manifestations pour ce qu'elles valent & ne les retenons qu'en vue d'apprendre à mieux connaître le monde parmi lequel nous sommes appelé à vivre; surtout ayons toujours présent à l'esprit combien, dans ce milieu, les changements sont faciles, fréquents, rapides, & combien doit y être faible la distance du Capitole à la roche Tarpéienne.

26 septembre. — L'amélioration survenue hier s'est maintenue. Je prescris encore un gramme de sulfate de quinine, par crainte d'un retour offensif de la fièvre. Le chah se sentant mieux ordonne la levée du camp. A dix heures, nous nous mettons en route pour une petite étape de 2 farsakhs, environ 12 kilomètres.

LE CHAH SE FAIT LIRE LES JOURNAUX FRANÇAIS PAR ETEMAD ES-SALTANEH.

Chemin faisant, Etemad es-Saltaneh me raconte que l'état de santé du chah a inspiré de telles appréhensions, que des dispositions, discrètes mais réelles, ont été prises par l'héritier présomptif en prévision de la vacance du trône. «Heureusement, ajoute-t-il; car, si le roi était mort, c'eût été le signal d'une révolution en Perse, & nous n'aurions rien eu de mieux à faire que de rebrousser chemin & de retourner en Russie.»

Et, à ce propos, il m'apprend que le valiahd n'est pas le fils aîné du chah; que le fils aîné, Zel es-Sultan, actuellement gouverneur d'Ispahan, n'a point renoncé au trône, bien que n'y ayant pas droit en raison de l'origine non princière de sa mère, & qu'il le disputerait à son frère cadet les armes à la main, le cas échéant. Selon Etemad es-Saltaneh, nous aurions donc couru un sérieux danger.

Cette disposition d'esprit de mon compagnon de route ne lui était sans doute pas personnelle, & cette crainte d'une révolution avait dû hanter plus d'un de ces personnages, pour qu'une manifestation si générale se produisît en ma faveur aux premiers signes d'une amélioration dans l'état du souverain, à la suite de mon intervention. Aux transes, aux sombres pensées qu'avait fait naître la perspective de perdre une situation élevée & lucrative, avait succédé une brusque détente, dont l'effet s'était tout d'abord porté, les paroles du chah aidant, vers celui à qui on pensait en être redevable.

Nous arrivons près de Sadobot, à 1,800 mètres, sur un petit plateau verdoyant, ceint de montagnes. Les premiers contreforts présentent ces ondulations molles polychromes déjà vues; un sommet plus éloigné & plus élevé est coiffé de neige.

Un orage, à l'ouest, ne nous donne que quelques gouttes de pluie. Il en est presque toujours ainsi : ces pluies d'orage tombent dans la montagne, rarement la plaine en bénéficie.

Le chah, que je vois vers six heures du soir, n'a plus eu ni fièvre ni diarrhée; il se sent rétabli. Je l'engage néanmoins à prendre encore 5 décigrammes de sulfate de quinine, afin d'être plus sûr de l'avenir. Il accepte, me demandant seulement de le lui donner en pilules. Sur sa demande également, il l'avait pris jusqu'à présent en solution. En voyage, j'ai toujours sur moi de ces pilules, je lui en offre immédiatement. Habitué sans doute à ne prendre que des médicaments de sa pharmacie, des préparations faites généralement sous ses yeux, il me questionne sur la provenance de ces pilules & semble s'étonner de

ce que j'en aie ainsi dans ma poche. Je lui réponds que, sujet aux fièvres, je prends fréquemment du sulfate de quinine à titre préventif en pays fiévreux; qu'il m'est donc indispensable d'en avoir toujours sous la main, surtout en route; que celui-ci, dont je puis garantir la pureté, a été préparé à Paris & mis en pilules d'après mon ordonnance, peu avant notre départ.

Sa Majesté, satisfaite de mes explications, manifeste le désir d'avoir des pilules pareilles aux miennes & me dit d'en commander mille à Paris, par dépêche télégraphique. Je me garde bien de faire la moindre objection, de faire observer, par exemple, que mille pilules c'est beaucoup, qu'elles auront le temps de sécher avant d'être employées & de perdre ainsi de leurs qualités. Ce serait peut-être m'exposer à diminuer la confiance du roi dans les médicaments que je prescris, confiance que je suis trop heureux d'avoir inspirée. En conséquence, je promets de télégraphier à Paris sans retard. Sa Majesté accueille mes paroles avec une joie non dissimulée, & m'offre des bonbons persans que vient de lui apporter le fidèle & dévoué Mirza Abdul Khassem, sous-chef de l'office royal.

27 septembre. — Cette nuit, une pluie fine a fait entendre sur les tentes son bruit doux & monotone, qui porte au sommeil, & la neige est tombée sur les hauts sommets bordant l'horizon. Aussi la route, que le soleil n'a pas encore séchée, est-elle ce matin un peu moins poussiéreuse.

Un groupe de quelques soldats, sur notre droite, attire mon attention. Ils sont autour d'un des leurs étendu sur le sol. Je descends de voiture &, m'approchant, je vois un malheureux soldat agonisant. Malade depuis quatre jours, d'après ce que disent ses camarades, il a suivi tant qu'il a pu, privé de tout soin, certainement, car il n'y a pas de médecin avec cette troupe, & aujourd'hui, ne pouvant aller plus loin, il s'est arrêté à cet endroit & y meurt; chose toute naturelle & inévitable pour ce monde fataliste : c'était écrit.

Et, à ce propos, il m'apprend que le valiahd n'est pas le fils aîné du chah; que le fils aîné, Zel es-Sultan, actuellement gouverneur d'Ispahan, n'a point renoncé au trône, bien que n'y ayant pas droit en raison de l'origine non princière de sa mère, & qu'il le disputerait à son frère cadet les armes à la main, le cas échéant. Selon Etemad es-Saltaneh, nous aurions donc couru un sérieux danger.

Cette disposition d'esprit de mon compagnon de route ne lui était sans doute pas personnelle, & cette crainte d'une révolution avait dû hanter plus d'un de ces personnages, pour qu'une manifestation si générale se produisît en ma faveur aux premiers signes d'une amélioration dans l'état du souverain, à la suite de mon intervention. Aux transes, aux sombres pensées qu'avait fait naître la perspective de perdre une situation élevée & lucrative, avait succédé une brusque détente, dont l'effet s'était tout d'abord porté, les paroles du chah aidant, vers celui à qui on pensait en être redevable.

Nous arrivons près de Sadobot, à 1,800 mètres, sur un petit plateau verdoyant, ceint de montagnes. Les premiers contreforts présentent ces ondulations molles polychromes déjà vues; un sommet plus éloigné & plus élevé est coiffé de neige.

Un orage, à l'ouest, ne nous donne que quelques gouttes de pluie. Il en est presque toujours ainsi : ces pluies d'orage tombent dans la montagne, rarement la plaine en bénéficie.

Le chah, que je vois vers six heures du soir, n'a plus eu ni fièvre ni diarrhée; il se sent rétabli. Je l'engage néanmoins à prendre encore 5 décigrammes de sulfate de quinine, afin d'être plus sûr de l'avenir. Il accepte, me demandant seulement de le lui donner en pilules. Sur sa demande également, il l'avait pris jusqu'à présent en solution. En voyage, j'ai toujours sur moi de ces pilules, je lui en offre immédiatement. Habitué sans doute à ne prendre que des médicaments de sa pharmacie, des préparations faites généralement sous ses yeux, il me questionne sur la provenance de ces pilules & semble s'étonner de

ce que j'en aie ainsi dans ma poche. Je lui réponds que, sujet aux fièvres, je prends fréquemment du sulfate de quinine à titre préventif en pays fiévreux; qu'il m'est donc indispensable d'en avoir toujours sous la main, surtout en route; que celui-ci, dont je puis garantir la pureté, a été préparé à Paris & mis en pilules d'après mon ordonnance, peu avant notre départ.

Sa Majesté, satisfaite de mes explications, manifeste le désir d'avoir des pilules pareilles aux miennes & me dit d'en commander mille à Paris, par dépêche télégraphique. Je me garde bien de faire la moindre objection, de faire observer, par exemple, que mille pilules c'est beaucoup, qu'elles auront le temps de sécher avant d'être employées & de perdre ainsi de leurs qualités. Ce serait peut-être m'exposer à diminuer la confiance du roi dans les médicaments que je prescris, confiance que je suis trop heureux d'avoir inspirée. En conséquence, je promets de télégraphier à Paris sans retard. Sa Majesté accueille mes paroles avec une joie non dissimulée, & m'offre des bonbons persans que vient de lui apporter le fidèle & dévoué Mirza Abdul Khassem, sous-chef de l'office royal.

27 septembre. — Cette nuit, une pluie fine a fait entendre sur les tentes son bruit doux & monotone, qui porte au sommeil, & la neige est tombée sur les hauts sommets bordant l'horizon. Aussi la route, que le soleil n'a pas encore séchée, est-elle ce matin un peu moins poussiéreuse.

Un groupe de quelques soldats, sur notre droite, attire mon attention. Ils sont autour d'un des leurs étendu sur le sol. Je descends de voiture &, m'approchant, je vois un malheureux soldat agonisant. Malade depuis quatre jours, d'après ce que disent ses camarades, il a suivi tant qu'il a pu, privé de tout soin, certainement, car il n'y a pas de médecin avec cette troupe, & aujourd'hui, ne pouvant aller plus loin, il s'est arrêté à cet endroit & y meurt; chose toute naturelle & inévitable pour ce monde fataliste : c'était écrit.

Tandis que je constate la mort de ce pauvre diable, passe une voiture de la cour contenant trois femmes : la Géorgienne, qui a échangé le costume d'homme, qu'elle portait en Europe, contre celui de femme persane, & deux jeunes filles que Sa Majesté a reçues en cadeau à Tauris, ce qui est considéré surtout comme une bonne fortune pour leurs familles.

Nous traversons un col, à 2,150 mètres, puis redescendons sur un plateau, à 1,800 mètres comme le précédent. Non loin se trouvent les ruines d'un château où Abbas Mirza, grand-père de Nasr ed-Din, a reçu le général Gardane, envoyé par Napoléon auprès de Feth Ali Chah.

On arrive à Oudjân, vers midi, ayant fait 4 farsakhs. Cette localité possède des sources chaudes dont on m'apporte quelques échantillons, pensant qu'à simple vue je vais découvrir à ces eaux toutes les vertus.

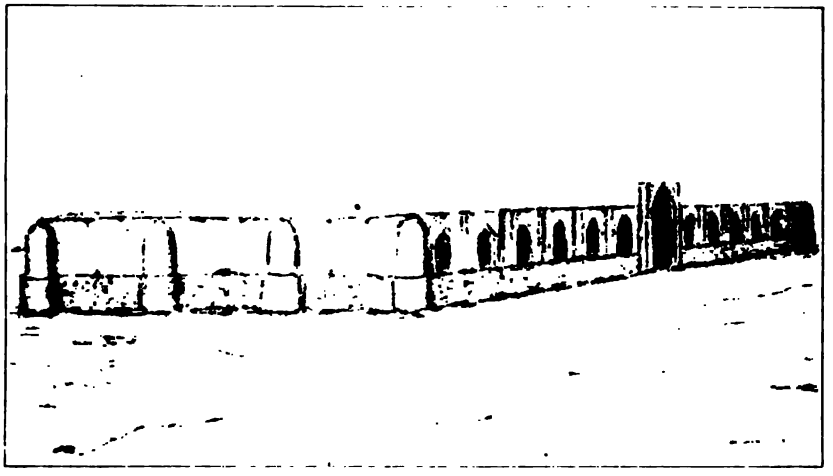
28 septembre. — Les plateaux deviennent un peu plus accidentés. Sur un monticule, nous passons entre de gros blocs de pierre qui donnent l'impression de ruines. Bien qu'on n'y voie rien autre chose que des pierres éparses & pas le moindre vestige de murs, mon compagnon croit qu'il y a eu là des constructions importantes, une forteresse au moins, ce point ayant été frontière d'après ses lectures.

Nous laissons sur la gauche de la route un caravansérail qui, par hasard, n'a pas trop souffert des injures du temps. Son bon état relatif m'engage à le crayonner sur mon album, afin d'avoir un spécimen de ces immenses constructions assez semblables entre elles. L'inscription qui se lit au-dessus de la porte d'entrée apprend qu'il a été construit par « Hadji Mohammed Hassein Ghilani, contemporain de Séfévi ».

Tikmédoch, à près de 2,000 mètres, est atteint vers onze heures, dans le but d'y déjeuner; car le chah ne déjeune plus en route depuis sa maladie.

Les repas du chah! La manière de les servir ne manque point

d'originalité. Les plats ne sont pas présentés l'un après l'autre comme à nos tables : hors-d'œuvre, mets & desserts, tout est apporté en même temps par autant de ferrachs qu'en réclame le volume des aliments. On voit venir ces ferrachs, posément, à la queue leu leu, précédés de Medjed ed-Dovleh, l'intendant en chef. Ils portent sur la tête un grand plateau rond de métal (*medjmouch*, vulg. *medjmeh*), chargé de nourriture abritée sous un *kalemkar* (cotonnade peinte) aux vives couleurs, bordé d'une longue frange de soie multicolore.



Croquis de l'auteur.

CARAVANSÉRAIL DE TIKMÉDOCH.

Arrivés près du roi, tous déposent devant lui leur medjmeh à terre, le découvrent & le débarrassent de son contenu; puis ils se retirent, emportant medjmehs vides & kalemkars. Ceci fait, le maître d'hôtel, Aga Daï, aidé quelquefois de Mirza Abdul Khassem, approche à portée de la main les mets choisis par le chah, qui prend son repas, comme tous les Persans, accroupi devant une nappe en cuir, étalée à terre & recouverte d'une légère cotonnade de couleur, sans l'aide de cuiller ni de fourchette.

Les brochettes de rôtis, les fameux kébabs, font seuls excep-

Tandis que je constate la mort de ce pauvre diable, passe une voiture de la cour contenant trois femmes : la Géorgienne, qui a échangé le costume d'homme, qu'elle portait en Europe, contre celui de femme persane, & deux jeunes filles que Sa Majesté a reçues en cadeau à Tauris, ce qui est considéré surtout comme une bonne fortune pour leurs familles.

Nous traversons un col, à 2,150 mètres, puis redescendons sur un plateau, à 1,800 mètres comme le précédent. Non loin se trouvent les ruines d'un château où Abbas Mirza, grand-père de Nasr ed-Din, a reçu le général Gardane, envoyé par Napoléon auprès de Feth Ali Chah.

On arrive à Oudjân, vers midi, ayant fait 4 farsakhs. Cette localité possède des sources chaudes dont on m'apporte quelques échantillons, pensant qu'à simple vue je vais découvrir à ces eaux toutes les vertus.

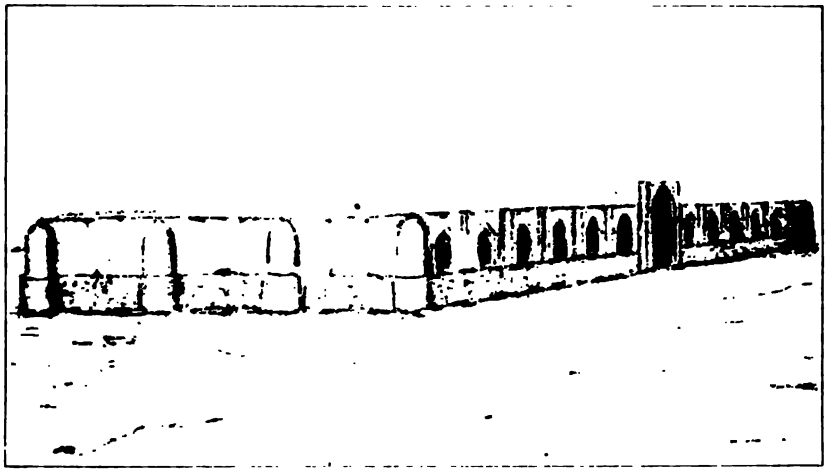
28 septembre. — Les plateaux deviennent un peu plus accidentés. Sur un monticule, nous passons entre de gros blocs de pierre qui donnent l'impression de ruines. Bien qu'on n'y voie rien autre chose que des pierres éparses & pas le moindre vestige de murs, mon compagnon croit qu'il y a eu là des constructions importantes, une forteresse au moins, ce point ayant été frontière d'après ses lectures.

Nous laissons sur la gauche de la route un caravansérail qui, par hasard, n'a pas trop souffert des injures du temps. Son bon état relatif m'engage à le crayonner sur mon album, afin d'avoir un spécimen de ces immenses constructions assez semblables entre elles. L'inscription qui se lit au-dessus de la porte d'entrée apprend qu'il a été construit par « Hadji Mohammed Hassein Ghilani, contemporain de Séfévi ».

Tikmédoch, à près de 2,000 mètres, est atteint vers onze heures, dans le but d'y déjeuner; car le chah ne déjeune plus en route depuis sa maladie.

Les repas du chah! La manière de les servir ne manque point

d'originalité. Les plats ne sont pas présentés l'un après l'autre comme à nos tables : hors-d'œuvre, mets & desserts, tout est apporté en même temps par autant de ferrachs qu'en réclame le volume des aliments. On voit venir ces ferrachs, posément, à la queue leu leu, précédés de Medjed ed-Dovleh, l'intendant en chef. Ils portent sur la tête un grand plateau rond de métal (*medjmoueh*, vulg. *medjmeh*), chargé de nourriture abritée sous un *kalemkar* (cotonnade peinte) aux vives couleurs, bordé d'une longue frange de soie multicolore.



Croquis de l'auteur.

CARAVANSÉRAIL DU TIKMÉDOCH.

Arrivés près du roi, tous déposent devant lui leur medjmeh à terre, le découvrent & le débarrassent de son contenu; puis ils se retirent, emportant medjmehs vides & kalemkars. Ceci fait, le maître d'hôtel, Aga Daï, aidé quelquefois de Mirza Abdul Khassem, approche à portée de la main les mets choisis par le chah, qui prend son repas, comme tous les Persans, accroupi devant une nappe en cuir, étalée à terre & recouverte d'une légère cotonnade de couleur, sans l'aide de cuiller ni de fourchette.

Les brochettes de rôtis, les fameux kébabs, font seuls excep-

tion à la règle. Ils sont servis isolément, à point, juste au moment de les savourer. «On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur», a écrit Brillat-Savarin. En effet, il y a plus que du métier, il y a de l'art dans la préparation de ces fins kébabs, & le maître rôtisseur de Sa Majesté ne peut pas être confondu avec un vulgaire maître queux.

Le repas terminé, tout est enlevé sur les mêmes plateaux, par les mêmes ferrachs, pour être servi successivement aux différents serviteurs, depuis les plus élevés jusqu'aux plus infimes. Que peut-il bien rester aux derniers? Des grains de riz à glaner & des os à ronger.

Quel que soit le nombre de gens à nourrir, la nourriture est tout aussi peu variée; la quantité de chaque mets, du pilau surtout, est augmentée en proportion, voilà tout. Mais on conçoit, avec le train de maison de Sa Majesté le chah in chah, qu'un repas peut atteindre des proportions colossales, & que la file des ferrachs qui l'apportent peut s'allonger à l'infini.

Notons encore que le roi mange toujours seul. Ainsi l'exige la rigide étiquette.

Notre camp s'étale au bord d'un ruisseau profond, dont le lit est sillonné par quelques minces filets d'eau, sur un plateau très ondulé, en un coin cultivé. Dans le lointain, même horizon de montagnes qui s'estompent en tons bleuâtres.

29 septembre. — Les deux chaînes de montagnes, l'une à droite et l'autre à gauche, nous suivent toujours, mais en s'éloignant, car les plateaux deviennent plus larges, tout en conservant le même aspect mamelonné & raviné.

A Karatchamen, nous campons au fond d'un de ces ravins, dans le lit d'une large rivière réduite à deux petits ruisseaux, à 1,650 mètres d'altitude.

Ces gens font tout pour avoir la fièvre, dont j'ai à constater chaque jour de nouveaux cas. Hier, c'était Emir Nizam, vieillard d'une intelligence supérieure, d'une grande expérience &

d'une sagesse consommée, qui lui ont valu une place de confiance auprès du valiahd, après avoir représenté son pays à Paris. Comme je lui faisais remarquer, à propos de son accès de fièvre, le mauvais choix habituel de l'emplacement du camp, & que je lui faisais part de quelques-unes de mes surprises depuis mon entrée en Perse : « Ne vous étonnez pas pour si peu,

GENS DE L'ABDARKHANÈ.

me dit-il, vous verrez ici des choses extraordinaires. » Aujourd'hui, c'est Mahmoud Khan, ministre de Perse à Pétersbourg, qui nous a rejoints depuis peu. Il m'arrive couvert d'une pelisse, la tête enveloppée d'un foulard, grelottant de fièvre. Et il en viendra bien d'autres, avec cette habitude de toujours placer le camp dans les endroits les plus bas, près des rivières, même au fond de leur lit, comme le camp actuel, sans autre considération que d'avoir de l'eau à portée, que dis-je! à portée, dans les tentes mêmes, si faire se peut. Un camp musulman

ne serait pas à sa place s'il n'était littéralement dans l'eau. Quand, vu sa dimension & la configuration du terrain, il n'est pas possible de mettre la tente du chah à cheval sur un ruisseau, les ferrachs en détournent le cours, afin de procurer à leur maître l'agrément de l'eau courante sous sa tente. Et chacun cherche de même à en avoir, ne serait-ce que le plus léger filet.

Si Mahomet a mis partout de l'eau & des ombrages frais dans son paradis, c'est qu'il s'adressait à des êtres qui en sont singulièrement privés. Avoir de l'eau & de la fraîcheur sur ce sol aride, au milieu de cette atmosphère surchauffée & sèche, c'est, en effet, une jouissance paradisiaque. De plus, pour un musulman, c'est affaire d'ablutions.

Parlons-en de ces ablutions! Il est facile de se convaincre que, pour le plus grand nombre, elles n'ont rien de commun avec l'hygiène, pas même avec la plus élémentaire propreté. J'en vois se répandre un peu d'eau ou tout uniment se passer la main mouillée le long des avant-bras & des mains, le long des jambes & des pieds, selon le sens, c'est possible, indiqué par les Écritures, mais sans chercher à rien nettoyer. D'autres, plus fervents sans doute — puisque c'est chose de piété, pratique religieuse, — se déshabillent complètement, entrent un peu dans l'eau, s'en versent sur la tête à se mouiller tout le corps, &, également sans faire la moindre friction, le moindre nettoyage, sans même s'essuyer, remettent des vêtements crasseux qui, eux, n'ont jamais dû être mouillés que par la pluie. Toujours pour cause d'ablutions, il y en a qui ne manquent pas de satisfaire leurs besoins au bord de l'eau, ce qui n'empêche personne de boire de cette eau.

Quand je formule ces réflexions, on me répond : « Ce sont là des musulmans qui ne voient que la lettre & ne comprennent pas l'esprit du Koran. » Combien, hélas! ces musulmans sont nombreux. Ces pratiques, ces habitudes n'en doivent pas moins avoir des effets désastreux, par exemple en temps d'épidémie. Le Koran, qui ordonne de faire des ablutions avant chaque

prière, dit aussi que toute eau courante est bonne à boire. Pourquoi alors ne boiraient-ils point de l'eau du ruisseau qui coule, même après l'avoir souillée? Ne serait-il pas préférable de faire respecter par tous toute eau, courante ou non, dans un pays où l'eau est si précieuse par sa rareté? Mais ici, malheureusement, lorsqu'il y a conflit entre l'hygiène & la religion, celle-ci l'emporte toujours.

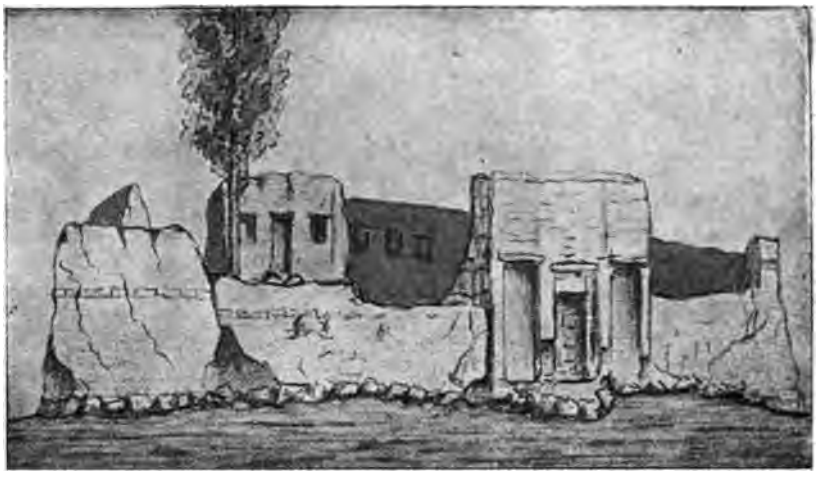
LA TENTE ROYALE DRESSÉE DANS LA RIVIÈRE.

Avant d'arriver au campement, nous rencontrons six tarantas chargés d'énormes loupes de noyer que des moujiks viennent de chercher au Kurdistan, où il s'en fait, paraît-il, un assez grand commerce. Des planchettes minces, pour placage, sont extraites de ces loupes en Russie.

Ce soir, orage à la tombée de la nuit, sans pluie sur le camp, mais avec très grand vent, aux efforts duquel nous sommes heureux de voir nos tentes résister.

IMPRIMERIE NATIONALE

30 septembre. — A droite, la chaîne de montagnes s'éloigne à mesure que nous avançons, au point de presque disparaître à l'horizon. Le sol est profondément creusé de ravins au fond desquels se trouve généralement un cours d'eau. L'eau ne manquant pas, la campagne est assez cultivée, surtout aux abords de Turkmentchaï, village près duquel notre camp s'étale sur l'une & l'autre rive précisément d'une de ces rivières, celle à laquelle il doit son nom.



Croquis de l'auteur.

TURKMENTCHAÏ. MAISON DE MACHTI MOHAMMED.

Turkmentchaï est un petit village construit en pisé comme tous les autres, aux maisons basses, à terrasses, en partie cachées par les arbres des jardins & des cours. Il n'aurait aucune importance si le traité de paix de 1828, entre la Perse & la Russie, n'y avait été signé par le valiahd d'alors, le prince Abbas Mirza, & le général Paskévitch. Par ce traité, sans parler d'une indemnité de guerre de 80 millions de roubles, la Perse perdait les khanats d'Érivan & de Naktchevân — son Alsace-Lorraine — & sa frontière était reportée à l'Araxe, où elle est actuellement. Il est vrai que le prince Abbas Mirza était reconnu par la Russie comme héritier présomptif de la couronne

de Perse..., qu'il ne devait jamais porter. J'ai voulu voir la maison où ce traité fut signé. Elle est en ruine — toujours des ruines! Il n'y a plus debout que la porte d'entrée, quelques pans de mur & un peuplier au milieu des décombres, que j'ai crayonnés sur mon album, pensant que d'ici peu ce sera peut-être tout ce qui restera de la maison, historique pourtant, de Machti-Mohammed.

1er octobre. — Journée désagréable & de fatigue; vent violent & poussière épaisse; continuelles montées & descentes; ravins profonds.

Les femmes qui vannaient du blé, hier, à Turkmentchaï, doivent être satisfaites. Leur manière d'opérer est des plus primitives. Aussi haut qu'elles peuvent, elles lèvent une corbeille pleine de blé passé au battoir non moins primitif vu près d'Akta, versent ce blé lentement, de telle manière que le bon grain, plein & lourd, tombe directement à terre, alors que le mauvais, la bale & les poussières diverses sont emportés plus ou moins loin par le vent. L'air, trop calme hier, laissait tomber ensemble bons & mauvais grains, & les femmes maugréaient & appelaient le vent à leur secours. Il a répondu à leur appel, pour notre malheur & pour le leur aussi sans doute, car il est de force aujourd'hui à tout emporter à la fois bon & mauvais grain, bale & poussières.

Les montagnes de droite se rapprochent de nous; elles semblent même se joindre à celles de gauche, de l'autre côté du village d'Onnik, au voisinage duquel nous campons.

Emir Nizam m'envoie, pour les soins que je lui ai donnés, un châle des plus fins avec une lettre charmante, où il dit devoir à mon «amitié» d'être guéri.

2 octobre. — Nous ne sommes pas à la limite de la plaine, comme on aurait pu le croire hier, où, de la route, on se figurait voir les deux chaînes de montagnes se rejoindre derrière

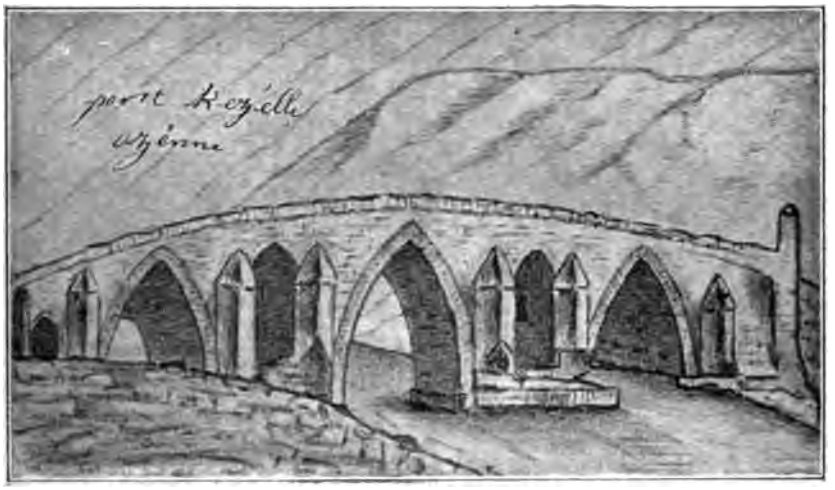
Onnik. Après deux ravins profonds & une étendue de plaine assez unie, nous traversons la ville de Myaneh, renommée par sa dangereuse punaise, l'*argas persicus,* dont on prétend la piqûre parfois mortelle. Ce n'est donc pas sans raison que le voyageur doit éviter de stationner à Myaneh, & surtout d'y séjourner. Cette raison suffit pour que nous passions outre & allions camper un demi-farsakh plus loin.

MYANEH.

Sortis de la ville, nous traversons une rivière à gué, pendant que l'on répare à notre gauche un pont très long & en fort mauvais état. La réfection qu'il réclame a été jugée assez importante pour que plusieurs fours aient été établis dans le voisinage, fours à cuire la pierre à chaux & la brique. On me dit que ces travaux sont exécutés aux frais du chah, Myaneh, autrefois grande ville riche & très peuplée, n'ayant plus assez d'habitants & étant trop pauvre pour y subvenir. Décidément, le passage du souverain est chose heureuse & profitable à ces contrées.

Nos tentes sont dressées à l'extrémité de la plaine, au pied des montagnes, assez loin, espérons-le, pour ne pas avoir à craindre la visite du terrible argas.

3 octobre. — Tout en quittant le camp, nous gravissons les premiers contreforts de la chaîne de montagnes qui sépare l'Azerbaïdjân de l'Irak Adjémi. A un détour du chemin, nous voyons près du campement de la nuit passée quantité de tentes debout. Ce sont celles du valiahd qui, parvenu à la limite de la province qu'il gouverne, s'est arrêté là & va reprendre la route de Tauris.



Croquis de l'auteur.

PONT DU KEZEL-OUZEN.

Quelques dures montées, par un mauvais chemin tracé sur le flanc de coteaux escarpés, & nous arrivons, vers neuf heures, au col le plus élevé du Kaplan-Kouh, à environ 1,400 mètres. Dans cette pénible ascension, nous rencontrons cinq tarantas chargés, comme les précédents, de loupes de noyer. Ils descendent une pente très raide. C'est miracle que ces gros blocs ne roulent pas sur l'attelage; leur poids contribue sûrement à les retenir en place.

De ce col, la vue s'étend au loin derrière nous. Parmi les sommets dont la silhouette marque l'horizon, le mont Savalan m'est indiqué à droite de Myaneh; il s'estompe à peine sur le ciel bleu. Devant nous, des roches dénudées brillent au soleil;

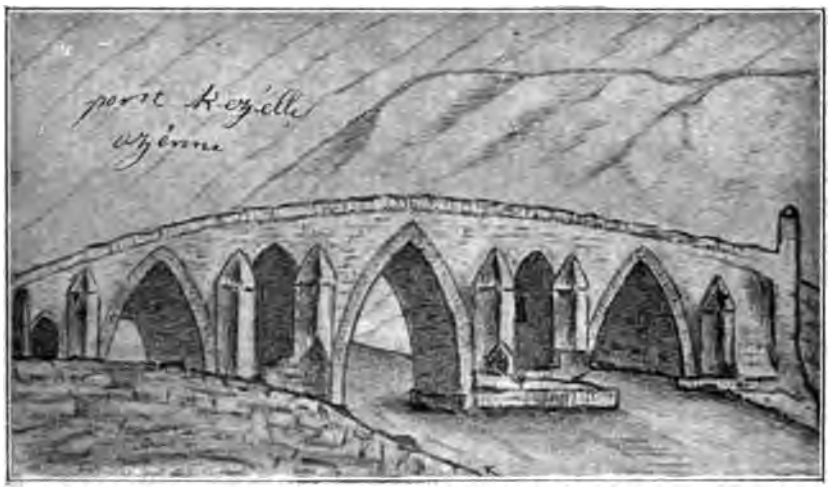
Onnik. Après deux ravins profonds & une étendue de plaine assez unie, nous traversons la ville de Myaneh, renommée par sa dangereuse punaise, l'*argas persicus,* dont on prétend la piqûre parfois mortelle. Ce n'est donc pas sans raison que le voyageur doit éviter de stationner à Myaneh, & surtout d'y séjourner. Cette raison suffit pour que nous passions outre & allions camper un demi-farsakh plus loin.

MYANEH.

Sortis de la ville, nous traversons une rivière à gué, pendant que l'on répare à notre gauche un pont très long & en fort mauvais état. La réfection qu'il réclame a été jugée assez importante pour que plusieurs fours aient été établis dans le voisinage, fours à cuire la pierre à chaux & la brique. On me dit que ces travaux sont exécutés aux frais du chah, Myaneh, autrefois grande ville riche & très peuplée, n'ayant plus assez d'habitants & étant trop pauvre pour y subvenir. Décidément, le passage du souverain est chose heureuse & profitable à ces contrées.

Nos tentes sont dressées à l'extrémité de la plaine, au pied des montagnes, assez loin, espérons-le, pour ne pas avoir à craindre la visite du terrible argas.

3 octobre. — Tout en quittant le camp, nous gravissons les premiers contreforts de la chaîne de montagnes qui sépare l'Azerbaïdjân de l'Irak Adjémi. A un détour du chemin, nous voyons près du campement de la nuit passée quantité de tentes debout. Ce sont celles du valiahd qui, parvenu à la limite de la province qu'il gouverne, s'est arrêté là & va reprendre la route de Tauris.



Croquis de l'auteur.

PONT DU KEZEL-OUZEN.

Quelques dures montées, par un mauvais chemin tracé sur le flanc de coteaux escarpés, & nous arrivons, vers neuf heures, au col le plus élevé du Kaplan-Kouh, à environ 1,400 mètres. Dans cette pénible ascension, nous rencontrons cinq tarantas chargés, comme les précédents, de loupes de noyer. Ils descendent une pente très raide. C'est miracle que ces gros blocs ne roulent pas sur l'attelage; leur poids contribue sûrement à les retenir en place.

De ce col, la vue s'étend au loin derrière nous. Parmi les sommets dont la silhouette marque l'horizon, le mont Savalan m'est indiqué à droite de Myaneh; il s'estompe à peine sur le ciel bleu. Devant nous, des roches dénudées brillent au soleil;

on en tire une pierre meulière rougeâtre, dont nous voyons des échantillons plus ou moins bien travaillés.

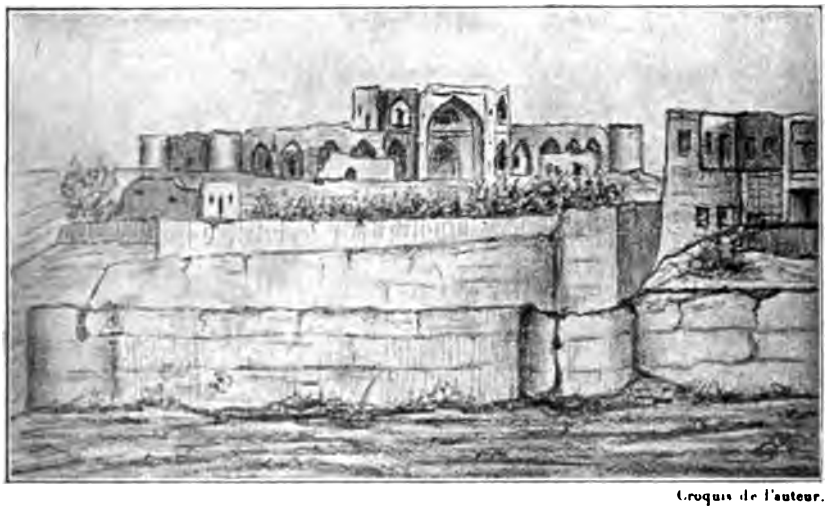
Nous avons laissé l'Azerbaïdjân. Nous descendons le versant du Kaplan-Kouh appartenant à l'Irak Adjémi, quand apparaissent à notre gauche les ruines de ce qui semble avoir été une forteresse. Sa situation sur un haut rocher nu me rappelle assez la citadelle de Cattaro, vue des hauteurs de Kerstatz. Ce fort devait commander une grande étendue de la vallée du Kezel-Ouzen, qu'il domine, en même temps qu'un pont sur lequel nous allons passer. Connu sous le nom de Doukhtèré Kalé (château de la pucelle), il a donné naissance à toutes sortes de légendes, aussi véridiques les unes que les autres, répandues dans le pays. Selon certaines de ces légendes, le Doukhtèré Kalé aurait servi soit de retraite à une princesse ayant fait vœu de chasteté, soit de prison à la fille d'un roi, rebelle à la volonté paternelle.

Le Kezel-Ouzen (rivière rouge) est un large fleuve qui, plus loin, après avoir reçu le Chah-Roud, prend le nom de Sèfid-Roud (rivière blanche) & le garde jusqu'à la mer Caspienne. Si c'est la couleur de ses eaux qui lui a valu ses noms, un troisième lui conviendrait mieux ici, car l'eau y est jaune ocre comme la terre des rives. Quoi qu'il en soit, nous traversons le Kezel-Ouzen sur un pont bien conservé, chose étonnante! Ce pont est construit en dos d'âne à l'aide de bonnes briques; il a trois arches inégales, celle du centre étant plus haute que les deux autres. On y lit l'inscription suivante: « Sous le règne du chah Séfi Ier, en 1042 de l'hégire; achevé en deux ans. » Ce qui en fait remonter la construction au commencement du XVIIe siècle.

A peine sommes-nous de l'autre côté du fleuve, que nous gravissons quelques coteaux, moins raides que les précédents, sur les pentes opposées desquels nous trouvons Djemalabad. Dès mon arrivée à l'étape, le chah, qui m'a vu en passant dessiner le pont, me fait dire de lui apporter mon album. Il

examine avec soin les dessins qu'il contient, me félicite de savoir dessiner, se glorifie de son goût pour cet art, &, avant de me rendre l'album, prend une plume & écrit en français sur la feuille où le pont est représenté : « pont Kezélle Ozénne », d'après sa manière de prononcer.

Djemalabad est un village au pied d'un grand carávansérail abandonné, sur l'emplacement d'une ancienne forteresse, ainsi que l'apprend l'inscription suivante relevée au-dessus de la porte d'entrée du caravansérail : « Nous avons bâti ce caravansérail



Croquis de l'auteur.

DJEMALABAD.

près de la forteresse de Djemalabad, nous ministre de la justice du chah Abbas II, en 1065 de l'hégire. »

4 octobre. — Les derniers monticules descendus, nous entrons dans une vaste plaine, sans limite apparente devant nous. Elle est tout à fait inculte. Après une bonne heure de route, un ravin se présente, puis un plateau ondulé, mamelonné de la plus singulière façon. On croirait avoir sous les yeux un sol couvert comme de grandes taupinières les unes à côté des autres, ou un vaste plan en relief de montagnes d'égale hauteur. La

route est moins mauvaise que ces trois derniers jours; en revanche nos voitures, aidées par le vent, soulèvent des nuages de poussière qui nous enveloppent.

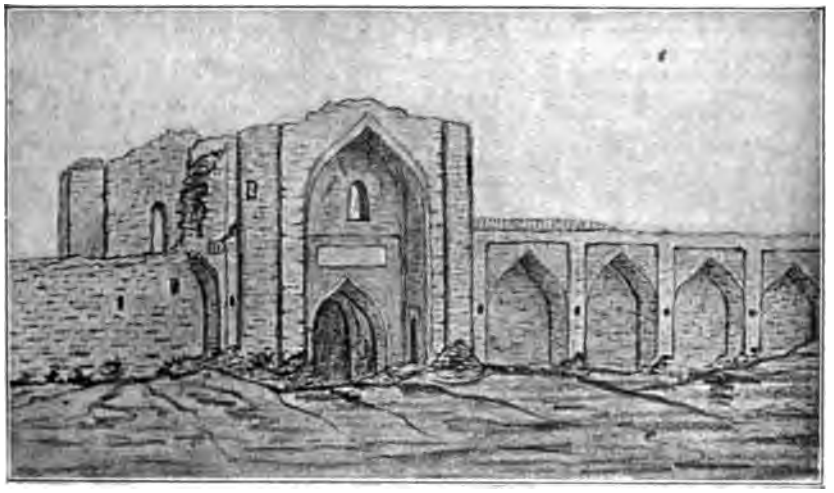
Nous campons à Sertcham, au bord du Zendjân-Roud, affluent du Kezel-Ouzen, dont le lit à peu près desséché n'a guère moins d'un kilomètre de large. Les rivières, les moindres ruisseaux se creusent ici leur lit sans difficulté, tant la couche de terre est profonde. On en voit dont les berges, tout entières d'une belle terre végétale, ont 7 à 8 mètres de haut. La bonne terre ne manque donc pas, &, si nous sommes au milieu d'un vrai désert, ce n'est certes point d'un désert de sable; ce qui manque, c'est la main de l'homme capable de mettre en valeur cette terre inutilisée.

Ici encore se trouvent les ruines d'un de ces caravansérails qui, bordant les routes, assuraient un abri à tout passant, indistinctement, & faisaient honneur à la Perse. L'inscription qui se lit au-dessus de la porte nous apprend qu'il «a été construit sous le règne du sultan Abou Saïd Mogol, par son ministre Mohammed, en l'an 733 de l'hégire».

Demandez dans le pays qui a élevé ces caravansérails, chacun vous répondra : «C'est Chah Abbas»; car, pour le peuple, tout ce qui a été fait d'utile & de grand remonte à ce monarque; & la légende ajoute qu'il en a élevé 999 pareils dans toute la Perse. Il est certain que la Perse doit beaucoup à la munificence du chah Abbas Ier, qui, on le sait, fit partout tracer des routes, bâtir des refuges pour le voyageur & jeter des ponts sur les cours d'eau. Mais, après comme avant son règne, ont été édifiées bien des constructions semblables. De ce que ponts & caravansérails sont établis sur le même modèle, il ne s'ensuit pas forcément qu'ils soient tous de la même époque, c'est-à-dire du temps d'Abbas le Grand. Ainsi, le pont du Kezel-Ouzen date de son petit-fils, le chah Séfi Ier; le caravansérail de Djemalabad a été construit par le ministre de la justice du fils de ce dernier, Chah Abbas II; tandis que le caravansérail

de Sertcham, don d'un ministre du sultan Abou Saïd, est de trois siècles antérieur à son règne. S'il y a similitude entre tant d'édifices d'époques différentes, c'est l'effet tout naturel de mêmes besoins dans un milieu & sous un climat qui n'ont pas changé depuis bien des siècles.

Ces caravansérails offraient une grande sécurité : c'étaient de véritables forteresses. Un mur quadrangulaire élevé & solide les entourait, mur flanqué de tourelles d'appui & ayant parfois



CARAVANSÉRAIL DE SERTCHAM. Croquis de l'auteur.

des tours de défense à ses angles. L'unique porte donnant accès à l'intérieur de l'édifice était percée au fond d'un très haut portail, beaucoup plus haut que les murs, qui contenait à sa partie supérieure un étage de chambres, le *balakhanè* (haute maison), mot dont nous avons fait balcon. Les cours étaient bordées d'écuries, de hangars & de logettes servant de chambres, aujourd'hui pleins de décombres produits par la chute des lourdes terrasses qui servaient de toit. Ce que tout cet intérieur, cours & constructions, pouvait contenir d'hommes, d'animaux & de marchandises devait être considérable. Sur la façade, de chaque côté du portail, de grandes niches en forme

d'arcades ogivales étaient ménagées dans le mur, tantôt au niveau du sol, tantôt un peu plus haut; tout en contribuant à l'ornementation, elles servaient aux simples passants, à ceux qui, n'ayant que peu de temps à s'arrêter, étaient heureux d'y trouver un abri sans bourse délier; quoique peu profondes, ces niches devaient être assez fréquentées, si l'on en juge par l'usure de leur sol.

5 octobre. — Nous remontons le cours du Zendjân-Roud, dont les rives sont presque partout cultivées. De chaque côté de nous, mais surtout du côté opposé à la rivière, c'est-à-dire à gauche, nous retrouvons ces monticules de terre à formes mollement arrondies que nous avons vus hier dans leur ensemble. On dirait de longues vagues, les ondulations d'une mer qui commence à s'agiter. La poussière est toujours forte, soulevée en tourbillons par un vent de nord-est assez violent qui dure depuis quelques jours & acquiert toute son intensité vers six heures du soir; il souffle de la mer Caspienne & il est habituel à cette époque.

Toutes les tentes sont dressées, cette fois, dans le lit même du Zendjân-Roud en grande partie desséché, près d'Aghmezar, à 1,300 mètres d'altitude.

6 octobre. — Nous continuons à remonter la vallée du Zendjân-Roud, sur la rive droite, quand le lit de la rivière ne nous sert pas de chemin. La culture cotonnière semble prospérer ici, au moins dans les parties faciles à irriguer. Nous traversons en effet de temps en temps des champs de cotonniers; mais il faut convenir que ces arbustes y sont petits, bien que suffisamment espacés, car la terre ne fait point défaut & le cultivateur ne saurait s'en montrer avare.

Nous campons comme hier dans le lit encaissé du Zendjân-Roud, littéralement dans l'eau, parmi saules, tamaris & jujubiers, non loin de Nikpêy, dont nous voyons distinctement le

caravansérail & les maisons, du haut de la berge qui cache notre camp.

Etemad es-Saltaneh, rendu de plus en plus familier par notre vie en commun tant en route, dans la même voiture, qu'à l'étape, où nous prenons nos repas ensemble, me cause de plus en plus librement des gens & des choses de son pays. Aujourd'hui, après dîner, il m'a longuement entretenu de concessions accordées à des étrangers, entre autres de la concession d'une banque & de celle des vins & alcools.

Croquis de l'auteur.

NIKPÊY.

Le monopole d'une banque, en même temps que de l'exploitation des mines, a été concédé à des Anglais sous le nom de banque Reuter; & cette concession aurait rapporté immédiatement, aux plus hauts personnages & à ceux qui les approchent le plus près, des sommes ne manquant pas d'importance : deux pots-de-vin d'un million & plusieurs autres de centaines de mille francs, par exemple.

La concession des vins & des alcools a été signée en faveur de Philippart, associé à deux banquiers de la rue Laffitte. Pour

celle-ci, les pots-de-vin sont moins gros, Philippart n'étant plus au beau temps de l'Union Générale. Et ce qui vexe Etemad es-Saltaneh, c'est que c'est lui qui a touché le moins : « 5,000 francs seulement ! » alors que des sommes de 40,000, de 100,000 & même de 250,000 francs ont été comptées à d'autres en belle & bonne monnaie. Il en est navré. « Décidément, dit-il, on s'est moqué de moi ! Après tout, sans moi rien ne se serait fait, & personne n'aurait rien reçu. N'est-ce pas moi qui, mis en rapport avec deux bailleurs de fonds, les ai décidés à verser les premiers capitaux en leur montrant qu'il y avait dans cette affaire des millions à gagner ? » Philippart lui a bien remis un papier signé de sa main, par lequel il s'engage à lui céder, à l'émission, pour 95,000 francs d'actions. Mais « il ne croit pas à la réussite de l'entreprise ; il sait par expérience que ces concessions se donnent périodiquement sans plus de succès, pour le seul bonheur de ceux qui touchent de bons pots-de-vin, au détriment des gogos d'actionnaires ; il voit parfaitement que l'engagement de Philippart n'est qu'un leurre, une manière habile, commode, de le renvoyer aux calendes grecques ». Néanmoins il me fait lire l'autographe du grand financier, qu'il voudrait bien pouvoir négocier dès à présent, même avec perte. En sa qualité d'érudit, il connaît le proverbe arabe : « Un dirhem en poche vaut mieux que dix dehors », & il n'ignore pas celui que nous a légué la sagesse des nations : « Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras. » Or, il comprend qu'il est loin de tenir l'argent promis, & c'est assurément la seule chose qui le désole ; car de la Perse il n'est question.

En dehors de ces concessions, celle du monopole des tabacs aurait été demandée par un Anglais, à Londres, sans que les pourparlers aient abouti à rien de définitif.

7 octobre. — Par le même vent soulevant les mêmes nuages de poussière, nous montons, ayant toujours à notre droite le Zendjân-Roud, qui disparaît & reparaît plusieurs fois jusqu'à

notre arrivée à Zendjân, où la première soirée est égayée par un feu d'artifice.

On passe la journée du 8 à Zendjân. Cette ville, tristement célèbre par le siège qu'y soutinrent les babis au début du règne de Nasr ed-Din & par les cruautés qui en furent la conséquence, est dans un état de délabrement qui rappelle cette déplorable époque : ni les murailles démantelées, ni les maisons tombées alors n'ont été relevées.

ZENDJÂN. LA PLAINE ET LA VILLE.

Le babisme, du mot *bab* « porte », c'est-à-dire la porte par laquelle on arrive à Dieu, adopté par son prophète, Mirza Ali Mohammed, est une secte religieuse se rapprochant du christianisme. Il prit naissance & se développa durant les dernières années du règne de Mohammed Chah, sans trop attirer l'attention des gouvernants, qui peut-être même n'étaient pas fâchés de ses attaques contre le clergé; si bien qu'à l'avènement de Nasr ed-Din, grâce à cette tolérance, il comptait de nombreux prosélytes. Zendjân en était le principal foyer. Les babis, qui commençaient à être l'objet de persécutions suscitées par les

mollahs, se sentant assez forts, s'insurgèrent contre l'autorité royale & se fortifièrent dans Zendjân, dont la population leur était presque entièrement favorable, pour ne pas dire dévouée. Un siège en règle de plusieurs mois fut soutenu par eux contre les troupes du chah. Celles-ci finirent par l'emporter & se livrèrent à un tel massacre, qu'on pouvait croire le babisme à jamais anéanti, surtout après la mort du Bab lui-même, Mirza Ali Mohammed, qui, au milieu d'émouvantes péripéties, fut passé par les armes sous les murs de Tauris.

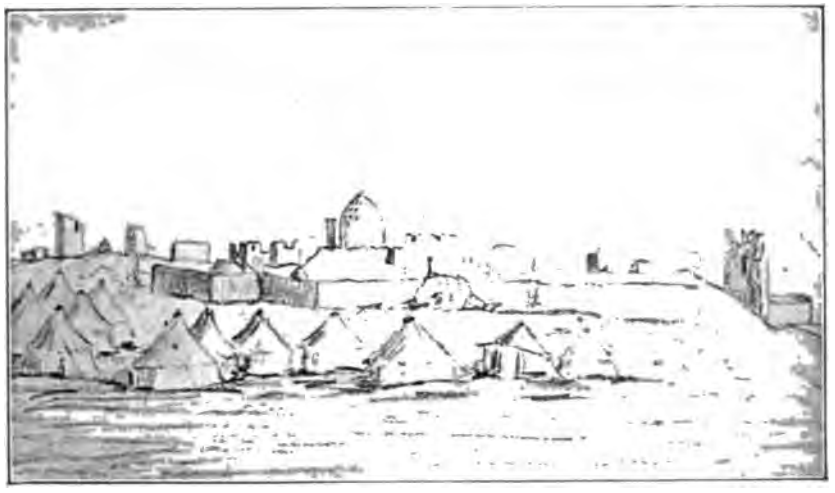
Cependant, à quelque temps de là, le chah, se rendant à cheval au palais de Sahabkranié, près de Téhéran, fut assailli par trois hommes reconnus pour des babis. L'un d'eux put même lui tirer un coup de pistolet chargé à plomb, dont quelques grains l'atteignirent.

A la suite de cet attentat, un certain nombre de babis périrent dans des supplices inventés avec un raffinement inouï de cruauté par les courtisans auxquels ils avaient été livrés, courtisans maladroitement zélés, qui crurent gagner ainsi les faveurs de leur souverain, mais qui virent bientôt à sa colère, quand il apprit, trop tard hélas! ces actes de pure sauvagerie, combien ils s'étaient trompés.

C'est alors que mourut par le feu Gourret el-Aïn (consolation des yeux), femme d'une intelligence supérieure, qui, ayant vite saisi les avantages offerts au sexe féminin par la nouvelle religion, la prêchait avec un enthousiasme communicatif dans les anderouns & partout où il lui était possible d'en parler. Devant ses juges, elle confessa hautement sa foi; de même, elle se livra aux bourreaux avec un rare courage.

« Le sang de ces martyrs, m'affirme le personnage qui me raconte ces tristes événements, a plus fait pour la cause du babisme que leurs prédications. Si les babis ne se font plus ouvertement connaître, il y en a néanmoins dans toute la Perse, &, ajoute-t-il, on en trouverait même à la Cour, jusque dans l'entourage du chah. »

9 octobre. — Nous quittons Zendjân & les tristes souvenirs qu'y a laissés la répression du babisme. Remontant toujours la rive droite du Zendjân-Roud, nous le traversons après avoir fait un peu plus d'un farsakh & nous nous arrêtons sur sa rive gauche, à seule fin de déjeuner. Nous approchons de ses sources ; il n'a guère ici que 2 à 3 mètres de large & semble alimenté, en grande partie, par de nombreux suintements qui apparaissent dans une vaste prairie étalée au pied des montagnes de gauche.



Croquis de l'auteur.

VUE DE SULTANYEH.

Un arrêt d'une heure à peine & nous continuons à monter à travers quelques ondulations de terrain. Ensuite, les montagnes s'écartant sensiblement, nous arrivons sur un immense plateau, comme d'habitude dénudé & à peu près inculte, à l'extrémité duquel nous apercevons le dôme brillant de la vieille mosquée de Sultanyeh.

Pendant longtemps, nous avons devant nous cette ruine colossale. Enfin nous trouvons notre camp entre le village de Sultanyeh & un palais abandonné, d'aspect pittoresque, bâti

par Feth Ali Chah, qui y reçut en 1826 le prince Mentchikoff, père de ce vieillard que nous avons vu à Bade, envoyé du tsar Nicolas Ier peu après son avènement au trône. Nasr ed-Din a encore habité ce palais au temps éloigné où, la belle plaine de Sultanyeh servant de camp d'instruction, il se plaisait à voir manœuvrer ses troupes & à les passer en revue.

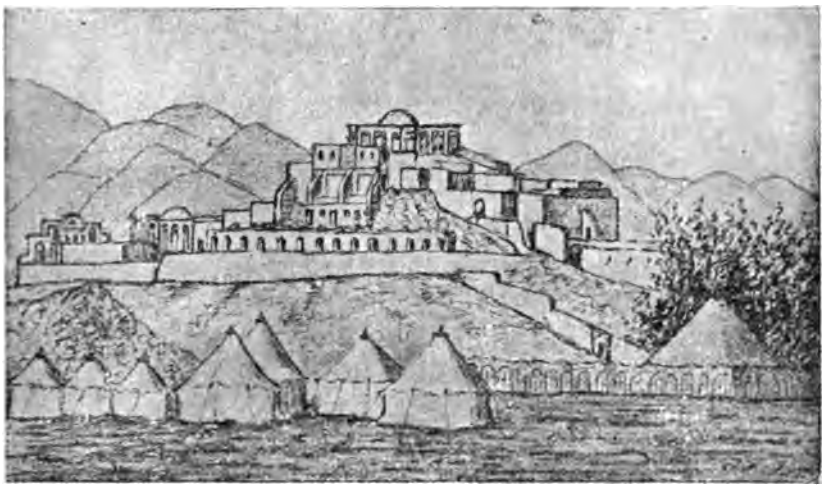
Sultanyeh, qui n'est aujourd'hui qu'un misérable village, a été une grande cité au commencement du XIVe siècle. Les descendants de Gengis Khan en avaient fait leur capitale. Mais ce même siècle n'était pas arrivé à sa fin (1385), que la ville était détruite par Tamerlan pour ne plus se relever. De cette époque, il ne subsiste guère que des tombeaux épars & le dôme d'une mosquée, tombeau lui-même du sultan Khoda Bendeh, premier roi de Perse partisan de la secte d'Ali, qui l'a fait bâtir à cet effet vers 1310.

Ruine des plus imposantes, la mosquée de Sultanyeh a subi toutes les épreuves : après Tamerlan, les tremblements de terre, sans parler de l'action incessante du temps ni du vandalisme des hommes, de celui même de Feth Ali Chah, qui en a tiré quantité de matériaux pour construire son palais. La mosquée est octogonale, toute en briques, ornée de faïences dont il reste peu à l'intérieur, seulement à la corniche & aux parties difficiles à atteindre, tandis qu'à l'extérieur, la coupole, d'un beau bleu turquoise uniforme, en est presque entièrement revêtue. Des caractères koufiques, or sur azur, peuvent se lire encore çà & là. Mais, le portique a disparu ; la voûte du sanctuaire opposé à la porte est tombée ; le dôme lui-même présente plus d'une crevasse à travers laquelle on aperçoit le ciel.

Le chah, voyant le dessin de mon album, me fait part de son intention de restaurer la mosquée Khoda Bendeh, ajoutant que dans deux ans je reviendrai avec lui à Sultanyeh & que je pourrai la dessiner réparée, *incha'allah,* s'il plaît à Dieu, a-t-il soin de dire. Certes, il serait à désirer que ce monument ne disparût pas... & c'est le sort qui l'attend.

Entre autres tombeaux dispersés dans la campagne, on en remarque un assez bien conservé, sur un petit tertre : c'est le mausolée du sultan Abou Saïd. La coupole est intacte, & les huit pans du monument ont beaucoup de leurs briques, dont quelques-unes sont artistement fouillées.

Donc, un pauvre village, une mosquée en ruine, quelques tombeaux parmi les pierres tumulaires d'une vaste nécropole :



Croquis de l'auteur.

PALAIS DE SULTANYEH.

voilà, en somme, tout ce qui reste d'une grande ville qui fut la capitale d'un empire.

10 octobre. — Il a gelé la nuit dernière : ceci n'a rien d'extraordinaire à l'altitude de 1,800 mètres où nous sommes. Vers six heures du matin, le thermomètre marquait encore zéro en plein air & 3 degrés sous la tente; mais avant midi, il avait déjà monté d'environ 20 degrés à l'ombre, effet tout aussi naturel du chaud soleil de Perse.

Le camp est levé; nous traversons Sultanyeh, suivons une bonne route à travers une plaine assez cultivée, & passons bien-

IMPRIMERIE NATIONALE

tôt dans un autre versant dont les eaux, contrairement à celles du Zendjân-Roud, s'écoulent vers le sud.

Tout à coup des cavaliers se détachent &, bride abattue, s'élancent dans la plaine. Ayant aperçu un loup, ils lui donnent la chasse. On entend quelques coups de fusil; peu après on voit les chasseurs revenir bredouilles.

Nous trouvons notre nouveau campement installé près de Saïnkalé, dont les maisons disparaissent parmi des arbres d'une vigueur rare, due à la richesse en eau du village.

11 octobre. — Sans abandonner le plateau, entre deux chaînes de montagnes plus ou moins écartées, à sommets arrondis, à pentes douces & légèrement ravinées, sur un sol cultivé par places, nous avançons au milieu de nuages de poussière, auxquels nous sommes loin de nous habituer.

Heureusement, l'étape n'étant aujourd'hui que de 3 farsakhs, on ne tarde pas à être à Khoremdereh, village construit, comme le précédent, au milieu d'arbres, de saules gigantesques, qui plongent à leur aise leurs racines dans une belle eau courante.

On campe à quelque distance de Khoremdereh, les médecins persans ayant annoncé que le typhus y règne. Ils ont si souvent ce mot à la bouche, qu'ils doivent l'appliquer à des maladies sans aucun doute différentes.

Mais, ce qui me semble plus sérieux, c'est la nouvelle qui m'est apprise que le choléra aurait fait son apparition sur la frontière ouest : venu de Baghdad, il serait à Kermanchah. Je ne puis obtenir à ce sujet le moindre détail, soit que l'on ignore réellement, soit que l'on dissimule.

12 octobre. — Nous n'avons pas fait un farsakh, que nous rencontrons sur notre droite l'antique Abher, réduit à un simple village & à quelques ruines. Ville fort importante dès le temps d'Alexandre le Grand, qui termina ses fortifications commen-

cées par Darius, elle a été détruite plusieurs fois par les Arabes, & enfin, pour ne plus se relever, par les Mongols.

Le plateau finit un peu plus loin, au village fortifié de Karaboulag, à partir duquel la montée s'accentue. De neuf heures

Croquis de l'auteur.

MOSQUÉE DE SULTANYEH.

à midi, nous traversons une chaîne de montagnes où le point de la route le plus élevé est à près de 1,900 mètres. Chemin très mauvais en plusieurs endroits, mais passage généralement facile sur les côtés. Vent du nord violent & froid. Il est midi, quand, sous les murs de Kirichkin, nous trouvons nos tentes pour nous abriter contre ce vent malencontreux.

Pendant que nous sommes à prendre le thé sous la tente du premier ministre, Emin es-Sultan reçoit en cadeau quantité de pièces d'étoffes aux teintes variées. Sur son invitation, j'en choisis une de nuance claire, en fine laine de Khorassan. Transformée en long pardessus, elle constituera un vêtement des plus utiles contre la poussière, vêtement dont tout voyageur dans ce pays aux chemins poudreux doit se munir.

13 octobre. — Sa Majesté veut arriver à Kazvin dans la matinée; aussi sommes-nous en route dès sept heures. Après avoir franchi quelques collines, pendant une heure environ, nous descendons dans une plaine immense & presque à perte de vue du côté du sud-est. Dans cette direction, en effet, elle s'étend jusqu'à Téhéran, pour de là se continuer par le désert salé du plateau central de la Perse.

Du côté du nord-est, à notre gauche, on aperçoit comme deux à trois chaînes de montagnes parallèles, courant sensiblement de l'est à l'ouest, & dont la plus éloignée est l'Elbourz. De la neige se voit sur les plus hauts sommets du Talgan & de l'Alamont, de l'Alamont rendu célèbre par la fameuse secte des *Aſſaſſins*, qui avait là son siège.

Nous entrons à Kazvin avant midi, & nous constatons en passant que les murailles de terre de la ville sont en fort mauvais état, mais qu'on est occupé à les réparer. Les premières rues sont bordées de ruines & très sales; une certaine propreté ne se rencontre guère qu'aux abords du palais du gouverneur, devant lequel nous nous arrêtons, tandis que le campement, les bagages & les chevaux de main vont d'une traite jusqu'à l'étape suivante. Le chah descend au palais; sa suite loge chez l'habitant ou à l'hôtel; je suis de ces derniers. Demain & après-demain, séjour à Kazvin.

14 octobre. — Ce matin, en sortant de l'hôtel, je rencontre un groupe d'individus marchant d'un pas pressé; l'un d'entre

eux, homme d'une trentaine d'années, est à califourchon sur un autre & pousse des gémissements. Je m'informe. C'est, me dit-on, un citoyen qui, fortement soupçonné de vol, a été condamné à cinquante coups de bâton sur la plante des pieds, & vient d'en recevoir une trentaine avant de faire des aveux. Les siens le reportent à la prison en se relayant, afin de lui éviter

ABAMBAR DE KAZVIN.

la douleur d'y aller à pied. S'il gémit, ce n'est point tant d'avoir reçu les coups, que de ne pas avoir eu le courage de les supporter jusqu'au cinquantième, ce qui lui eût assuré le produit de son vol, qu'il lui faudra maintenant restituer.

15 octobre. — De Téhéran, sont venus ici au-devant du roi plusieurs personnages, parmi lesquels son troisième fils, Naïeb es-Saltaneh. Une femme de l'anderoun, dont j'ai déjà eu occa-

sion de parler, Emin Agdas, la tante du favori, est également arrivée; elle est accompagnée d'un nombreux personnel féminin & de six eunuques dont j'ai aperçu trois spécimens dans le jardin du palais, deux blancs ventrus & un noir de très haute taille, aux yeux saillants, dont le blanc brillant s'aperçoit de loin sur le noir mat du visage.

Kazvin est une ville d'à peine 20,000 habitants; mais elle en a compté jadis bien davantage, comme l'indiquent ses quartiers abandonnés & couverts de ruines. Elle a subi le sort de toutes les anciennes villes du royaume qui ont servi de capitale : florissante tant que le souverain y a eu sa résidence, elle a décru du jour où ses successeurs l'ont délaissée. Kazvin a été capitale à deux reprises, au XVIe siècle pour la seconde fois, sous plusieurs rois de la dynastie séfévie, prédécesseurs d'Abbas le Grand, qui lui préféra Ispahan. Sa décadence date de cette époque.

Kazvin se trouve sur les deux grandes routes qui font communiquer le plus directement la Perse avec l'Europe : la route de terre, que nous venons de parcourir, & la route dite de mer, qui conduit à Recht, d'où l'on gagne Enzeli, en barque, puis Bakou, sur les bateaux russes de la mer Caspienne. Cette ville est, en outre, en communication avec la Turquie d'Asie par Hamadan, Kermanchah & Baghdad, ainsi qu'avec le golfe Persique par Téhéran, Koum, Ispahan, Chiraz & Benderbouchir, route que nous suivons, ou, plus à l'ouest & plus directement, par Saveh & Koum.

Cette remarquable situation de Kazvin explique l'importance de l'hôtel, du *Mehmânkhanè* (maison des hôtes), où nous sommes logés. Le Mehmânkhanè, propriété de l'État, se compose d'un hôtel pour les voyageurs & d'une poste aux chevaux. La poste, dont les écuries & les remises encadrent une grande cour, est bien pourvue en chevaux, mulets & voitures à l'usage des voyageurs comme à l'usage des marchandises. L'hôtel, bâti à l'extrémité d'une seconde cour plus petite que la première, est

une belle construction à un étage. Son rez-de-chaussée surélevé est entouré d'un portique, au soubassement couvert de faïences, aux arcades en plein cintre, massives, offrant un solide support à la terrasse du premier étage, qui est bordée d'une balustrade, ainsi que le toit. Ce portique fait que l'étage supérieur paraît en retraite sur le rez-de-chaussée; cependant il n'en est rien; l'un & l'autre ont le même nombre d'ouvertures, alors que le portique

MEHMÂNKHANÈ DE KAZVIN.

en a davantage avec ses trente arcades. Les ailes de la façade sur la cour avancent; mais, par opposition, c'est le centre de la façade opposée qui fait saillie jusqu'au bord de la terrasse, en formant un portique de quatre colonnes. Cette dernière façade donne sur un jardin au milieu duquel est un bassin dont l'eau semble servir à tous les usages, même à la boisson, bien qu'on ne puisse guère la qualifier d'eau courante. Sans ces dispositions

savamment variées, le bâtiment serait lourd, avec ses grosses colonnes trapues.

Les armes de Perse, le lion & le soleil, en briques émaillées, ornent le fronton demi-circulaire qui surmonte chaque façade & se dessine sur le petit toit à pente rapide, élevé au milieu des terrasses. Mais on se demande ce que font là deux cadrans, l'un à gauche & l'autre à droite, à hauteur des jambes du lion. Peut-être ne servent-ils simplement qu'à produire un effet de symétrie avec la face de femme persane, représentant le soleil, qui émerge du dos de l'animal.

Le Mehmânkhanè a de nombreuses chambres, au mobilier un peu sommaire, il est vrai; mais le voyageur venu jusqu'ici ne doit pas moins les trouver luxueuses, car il n'a pas dû être gâté sous ce rapport depuis bien des étapes.

Si aucune rivière n'assure à Kazvin sa provision d'eau, il en trouve suffisamment dans les montagnes qui l'entourent de toutes parts & à peu de distance, excepté du côté méridional. Des aqueducs (*kanot*) amènent facilement l'eau de ces montagnes jusqu'à la ville, où des citernes (*abambar*) en emmagasinent pour les temps de grande sécheresse.

Les kanots sont de longues galeries souterraines creusées du pied des montagnes, où les eaux pluviales se sont amassées, jusqu'aux villes & aux centres les plus peuplés. Des espèces de tumulus tronqués, alignés dans la plaine, en décèlent la présence. Ces tumulus, percés à leur centre, ne sont rien d'autre que les puits de forage des kanots, par où les déblais ont été montés, versés & accumulés autour de l'ouverture en un tertre qu'il est facile de prendre, de loin, pour un tumulus. Par ce puits, quand il est nécessaire, se fait le curage des conduits, dont l'entretien ne laisse rien à désirer, le Persan connaissant trop la valeur de l'eau.

Les abambars, réservoirs de belle capacité, d'autant plus profonds que le terrain est moins déclive, se reconnaissent à leur grand portail ogival recouvert de faïences aux jolis émaux. Un

large escalier, interminable à descendre, aboutit à un mur au bas duquel sont fixés des robinets qui donnent de l'eau fraîche en toute saison.

Kazvin possède un *imamzadè* (litt. : né d'imam) assez en honneur, l'imamzadè Hossein, ou tombeau de Hossein, fils d'imam Réza, dont le mausolée est à Mechhed. Cet édifice carré est d'aspect plutôt gai que triste, avec sa façade & sa

KAZVIN. IMAMZADÈ HOSSEIN.

coupole partout revêtues de faïences polychromes bien conservées & ses murs intérieurs incrustés de glaces. Passant sous un porche soutenu par deux sveltes colonnes également ornées de petites glaces, on pénètre dans le sanctuaire, au centre duquel, sous la coupole, se trouve un sarcophage doré entouré d'une grille argentée. Quelques tapis de prière étendus & quelques lampes en cuivre ajouré suspendues complètent l'ornementation.

Tout croyant tient à se faire enterrer dans le voisinage de ces imamzadès, quand sa fortune ne lui permet pas de s'offrir Kerbéla ou Mechhed, lieux de sépulture saints par excellence. Les

cadavres y sont envoyés de toutes les parties du pays, & quelquefois en nombre suffisant pour former une caravane. Il est inutile d'insister sur les inconvénients, sur les dangers d'une caravane où les ballots sont des cercueils & où chaque animal porte plusieurs cadavres.

Non loin du Mehmânkhanè s'élève une ancienne mosquée, la Mesdjed-Chah (mosquée royale). Sa porte délabrée, flanquée de deux minarets à moitié démolis, fait mal augurer de l'état de l'intérieur. A travers deux passages sombres séparés par une galerie à ciel ouvert, on arrive dans une grande cour plantée d'arbres, & dont un bassin à ablutions occupe le centre. Quatre portiques en ogive, au milieu des murs qui encadrent la cour, offrent chacun une ouverture donnant accès dans autant de salles, dont la principale sert plus particulièrement au culte. Voûtes & murs décrépis, portiques, façades & minarets dépouillés de mosaïques, bassin aux ablutions tout détérioré, briques de la cour brisées ou cachées par des touffes d'herbe, tout témoigne du manque de soins, du défaut d'entretien de cet édifice.

Une belle avenue, ombragée par de superbes platanes, conduit au palais du gouverneur. On arrive d'abord à une porte monumentale, gardée par un poste de soldats d'infanterie qui ne sont plus de la première jeunesse. Leurs uniformes aussi sont un peu mûrs. Courtes tuniques gros bleu, mal ajustées, & pantalons de même couleur, à bandes rouges, ont déteint & portent des traces non douteuses d'usure; seul résiste le kolah bas & cylindrique d'astrakhan noir, orné du lion & du soleil sur plaque de cuivre. Les fusils sont en faisceaux, pendant que tous ces braves militaires, accroupis le long du mur, dorment ou regardent les passants d'un air abruti. Plusieurs des dormeurs sont nu-tête, sûrement contre leur gré, car le Persan ne doit pas, en bon musulman, se découvrir en public; mais leur kolah est tombé & l'on peut voir la bizarre coupe de cheveux des Iraniens. Le sunnite, arabe ou turc, garde au vertex une simple mèche, le mahomet, & rase tout le reste; le chiite persan se rase au contraire du front

à la nuque, ne laissant que la largeur de 2 à 3 centimètres de cheveux en fer à cheval au-dessus des oreilles[1]. C'est le cas de nos hommes, qui doivent être des pratiquants sérieux, à en juger par la chevelure. Quoi qu'il en soit, ces placides troupiers me laissent pénétrer librement dans le palais.

MOSQUÉE DE KAZVIN.

Les jardins offrent tantôt de frais ombrages, tantôt des parterres de fleurs. Les géraniums y sont d'une vigueur peu commune & de couleurs aussi vives que variées; je n'en ai vu nulle part d'une si belle venue; on les prendrait de loin pour des buissons de rosiers.

Le palais se compose de plusieurs bâtiments, dont le principal est occupé par le chah. Des cours spacieuses les séparent.

[1] On donne le nom de sunnites & de chiites à deux sectes musulmanes : tandis que les sunnites suivent les traditions (*sunna*) de la religion mahométane, les chiites ne s'y conforment pas.

Les chambres, de dimensions très diverses, ont leurs murs blanchis à la chaux & sans autres décors que des moulures patiemment & finement exécutées. De riches tapis sont étendus partout, posés sur des feutres épais. L'animation y est grande, car la suite ordinaire de Sa Majesté s'est accrue de nombreux Téhéranis venus jusqu'ici faire leur cour.

Je suis présenté au troisième fils du chah, le prince Naïeb es-Saltaneh, émir kébir (le plus grand des émirs) & ministre de la guerre. Naïeb es-Saltaneh a trente-trois ans. Petit & d'un certain embonpoint, la face ronde & pleine, les yeux grands & bien ouverts sous des sourcils noirs très accentués, la figure tantôt rêveuse & tantôt souriante, le *chahzadè* (né de roi) se caractérise par un ensemble de manières avenantes. Il parle correctement le français; sa voix est d'un timbre agréable, légèrement traînante & un peu doucereuse. On le dit homme d'esprit & très habile. Je n'ai qu'à me louer de son accueil.

Pénétrant dans un grand salon (*talar*) rectangulaire où se tient le roi, je le trouve occupé à regarder de vieilles divinités en bronze, apportées de Kermanchah, & qui viennent de lui être remises. On lui dit qu'elles ont quatre mille ans, mais on n'en sait évidemment rien, & ce propos a pour unique but de donner à ses yeux de l'importance au cadeau. Ce sont : d'abord un dieu à six bras & à cheval, le tout, divinité & monture, mesurant environ 20 centimètres de haut; ensuite une moitié de cheval dans le sens de la longueur; enfin deux têtes fixées à deux tiges carrées de 4 à 5 centimètres de long. Toutes ces figures sont très grossièrement sculptées; Etemad es-Saltaneh les fait remonter au temps des Mongols. Quelle que soit leur antiquité, le chah en est satisfait & me dit qu'il les placera dans son musée, dont il me vante la richesse, ajoutant qu'il me le fera visiter dès notre arrivée à Téhéran.

En sortant du palais, j'aperçois dans le jardin, mais surtout à la porte d'entrée & sur l'avenue, de ces individus coiffés d'un turban vert ou bleu foncé déjà rencontrés à Tauris, Zendjân &

un peu tout le long de la route. Ce sont des seïds ou descendants du Prophète. Du moins, ils se donnent pour tels, car ils seraient la plupart fort embarrassés d'établir leur généalogie. Les bleus sont chiites, les verts sont sunnites ou simplement hadjis[1]. Il est à croire que leur métier est lucratif, tant ils pullulent. Ils

CHAHZADÈ NAÏEB ES-SALTANEH.

vivent de la charité publique, souvent grassement, sans rien faire, une des obligations de tout musulman étant, depuis Mahomet, de prélever sur ses revenus pour entretenir la famille du Prophète. Quelle sollicitude pour sa progéniture! Mettre au nombre des devoirs religieux celui d'entretenir ses descendants

[1] Les Persans sont généralement chiites ou sectateurs d'Ali, un petit nombre, au nord-ouest, sont sunnites comme les Turcs; tout musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque prend le nom de hadji.

à perpétuité, n'est-ce pas le comble de la prévoyance? Rien ordinairement n'indique la pauvreté chez ces seïds; leur mise laisse rarement à désirer; j'en ai même vu plus d'un nous suivre à cheval sur un bel arabe harnaché avec luxe. Ce ne sont certes pas des mendiants ordinaires. Leur mine montre bien que s'ils

UN SEÏD.

tendent la main, c'est, non par besoin, mais pour recevoir une aumône obligatoire, quelque chose qui leur est dû, comme le payement d'une dette.

Les seïds n'ont rien de commun avec les derviches, espèce de moines mendiants qui suivent à pied les routes poudreuses, le *tabar* (hache) sur l'épaule & la *kachkoul* (sébile) à la main, racontant les exploits de Roustem, la vie d'Ali, le martyre de

ses fils Hassan & Hossein, ou leurs propres aventures. Ces derviches parcourent la Perse, l'Inde, l'Arabie & autres contrées. Ils vont aux lieux saints, à la Mecque, à Nedjef, à Kerbéla, à Mechhed, porter les prières de ceux qui sont dans l'impossibilité de faire le voyage, & en sont rémunérés selon la for-

TYPES DE DERVICHES.

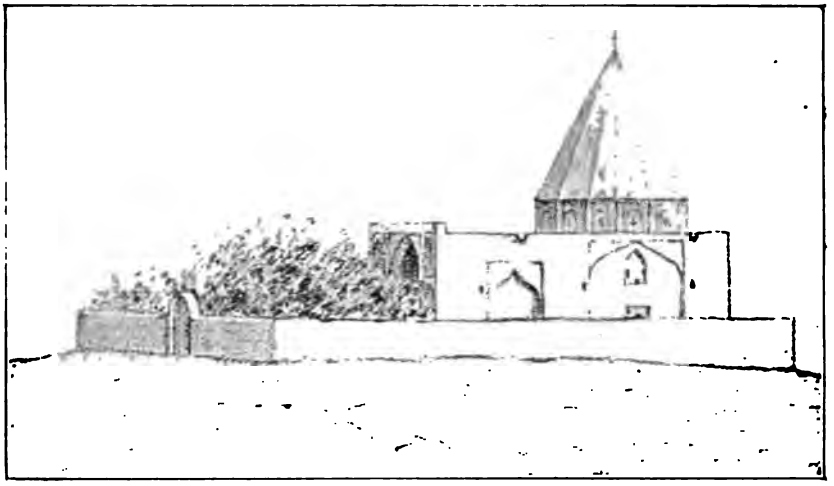
tune & la générosité de chacun. Ils en rapportent des reliques, des amulettes porte-bonheur, de cette terre qui guérit les maladies, & ils font commerce du tout. Mais ils n'en tirent pas les mêmes avantages que les seïds de leur origine, car leur tenue n'indique pas l'opulence. Ils n'ont le plus souvent pour tout costume qu'un court pantalon de coton blanc, & un morceau de même étoffe ou une peau de mouton jetés sur les

épaules. Malgré cet accoutrement, ils ont bel air & sont fiers de leur vie indépendante.

En Perse, la mendicité revêt bien des formes : les mendiants y sont aussi variés que nombreux. Outre les seïds, les derviches & les indigents proprement dits, que l'on rencontre principalement à l'entrée des villes & dans le voisinage des bazars, il y a encore les lépreux, qui, mis en quarantaine en pleine campagne, loin de tout, avec défense d'approcher des endroits habités, accourent au passage des voyageurs, se couvrant la face d'une main & tendant l'autre à l'aumône. On ne peut rien voir de plus repoussant ni, en même temps, de plus digne de pitié.

16 octobre. — Vingt-quatre farsakhs, c'est-à-dire environ 140 kilomètres séparent Kazvin de Téhéran. Ce trajet peut être accompli en quatorze heures, en voiture, si on relaye cinq fois. Nous continuons à voyager par étapes. Sortant de la ville par une porte recouverte de faïences multicolores, au fronton de laquelle Roustem est représenté terrassant un grand diable à cornes, le dive Sèpid (génie blanc), nous avons devant nous une belle route large & tracée en droite ligne à travers la plaine inculte. Mais il ne faut pas être très connaisseur pour voir que cette route est construite de la façon la plus sommaire. Après avoir débarrassé le sol de ses rares herbes & arbrisseaux, on a creusé deux fossés parallèles, répandu les déblais, composés de terre, sable & pierraille, dans leur intervalle, & enfin nivelé le tout : la route a été ainsi obtenue, une route trois fois large comme nos routes nationales, — bien inutilement. Terminée depuis peu, elle a très bel aspect; elle est unie partout, & nos voitures y roulent sans cahot; mais il est peu probable qu'elle résiste aux intempéries d'un seul hiver. Le chah est pourtant fier de sa route qui, dit-il, « lui a coûté plus d'un million ! » sans se douter que pour la construire selon les règles elle lui en eût coûté cent.

Notre camp nous attend à gauche de la route, dans la plaine, non loin de Kémender. Je remarque autour de ma tente de curieux débris de roches, évidemment amenés des montagnes voisines par les eaux. Cherchant un peu, je trouve des pierres dures de différentes couleurs, quelques morceaux de jaspe & deux grosses calcédoines d'un beau blanc laiteux, avec des reflets bleuâtres qui leur donnent un air d'opales. On me dit que ces trouvailles sont fréquentes en Perse. Ne sommes-nous



Croquis de l'auteur.

YNKI-IMAM.

pas en effet au pays des turquoises, sur cette terre à surprises, qui, la première de notre globe, a pris forme sous l'influence de cataclysmes géologiques sans pareils?

17 octobre. — Un violent orage accompagné de pluie m'a tenu éveillé une partie de la nuit, tant était retentissant le bruit du tonnerre dans la montagne. Mais, comme toujours, il est tombé peu d'eau dans la plaine, &, ce matin, le sol est aussi sec qu'hier à notre arrivée : quand nous nous mettons en route, vers neuf heures, nos voitures soulèvent la même poussière. Sous un soleil ardent, nous suivons de très près, à notre gauche,

IMPRIMERIE NATIONALE

une chaîne de montagnes dont l'aridité rivalise avec celle de la plaine. Cependant, les tons chauds qu'on remarque dans quelques creux des premiers contreforts, produits probablement par des herbes sèches, prouvent qu'il y a eu là une certaine végétation que le soleil de l'été a brûlée. Les hauts sommets de l'arrière-plan sont d'un violet sombre. Bientôt, peu après onze heures, nous sommes à Kichlak, où notre tente nous offre un faible abri contre la poussière, sinon contre la chaleur, encore vive à cette époque.

18 octobre. — De Kichlak, nous gagnons Ynki-Imam par la même route & dans les mêmes conditions de voyage. Lorsque nous y arrivons, en plein midi, la chaleur est intense. Chemin faisant, nous avons aperçu dans la montagne les maisons de plusieurs villages parmi de rares arbres.

Ynki-Imam est constitué par un tombeau, un caravansérail & un village. Le tombeau se compose d'une construction rectangulaire surmontée, à sa partie postérieure, d'un clocheton conique taillé à pans & orné de faïences bleues. Une cour plantée d'arbres le précède & un mur entoure le tout. Il s'élève près du caravansérail, à droite de la route, tandis que le village, un village fortifié derrière lequel est notre camp, se trouve en face, de l'autre côté de la route.

J'ai la visite de Kérim, le brigand des plaines d'Érivan, qui vient me consulter. Le chah, sans doute pour être plus sûr de lui, l'amène à Téhéran. Il me dit qu'il a trente & un ans, qu'il exerce son honorable métier depuis près de douze ans, mais qu'il est décidé à mener une autre existence.

19 octobre. — Plus nous avançons, plus le pays est habité & plus aussi la plaine stérile se transforme en terres irriguées & cultivées. Nous franchissons un premier pont sur le Kordan, puis un second plus important sur le Kéredj, & nous allons camper un peu plus loin, en aval, sur la rive gauche de cette

dernière rivière, à Talak, ayant en face de nous, sur l'autre rive, le palais abandonné de Soleïmanyeh. De tous côtés, on aperçoit des villages, entre autres celui de Kéredj, si pittoresque sur le flanc de la montagne, d'où il domine la route & la vallée où coule le torrent qui lui donne son nom.

20 octobre. — Quel agréable réveil! Ce matin nos tentes sont pliées pour la dernière fois de ce long voyage, ce qu'in-

PORTE DE KAZVIN, A TÉHÉRAN.

dique assez l'entrain qu'y mettent les ferrachs. Dans quelques heures, nous serons à Téhéran. La joie d'arriver au but & de revoir bientôt les siens brille sur tous les visages. Chacun s'est préparé de son mieux à figurer dignement au cortège du souverain rentrant dans sa capitale; moi-même, j'ai revêtu mon costume militaire.

Nous sommes en route depuis une demi-heure à peine,

cadavres y sont envoyés de toutes les parties du pays, & quelquefois en nombre suffisant pour former une caravane. Il est inutile d'insister sur les inconvénients, sur les dangers d'une caravane où les ballots sont des cercueils & où chaque animal porte plusieurs cadavres.

Non loin du Mehmânkhanè s'élève une ancienne mosquée, la Mesdjed-Chah (mosquée royale). Sa porte délabrée, flanquée de deux minarets à moitié démolis, fait mal augurer de l'état de l'intérieur. A travers deux passages sombres séparés par une galerie à ciel ouvert, on arrive dans une grande cour plantée d'arbres, & dont un bassin à ablutions occupe le centre. Quatre portiques en ogive, au milieu des murs qui encadrent la cour, offrent chacun une ouverture donnant accès dans autant de salles, dont la principale sert plus particulièrement au culte. Voûtes & murs décrépis, portiques, façades & minarets dépouillés de mosaïques, bassin aux ablutions tout détérioré, briques de la cour brisées ou cachées par des touffes d'herbe, tout témoigne du manque de soins, du défaut d'entretien de cet édifice.

Une belle avenue, ombragée par de superbes platanes, conduit au palais du gouverneur. On arrive d'abord à une porte monumentale, gardée par un poste de soldats d'infanterie qui ne sont plus de la première jeunesse. Leurs uniformes aussi sont un peu mûrs. Courtes tuniques gros bleu, mal ajustées, & pantalons de même couleur, à bandes rouges, ont déteint & portent des traces non douteuses d'usure; seul résiste le kolah bas & cylindrique d'astrakhan noir, orné du lion & du soleil sur plaque de cuivre. Les fusils sont en faisceaux, pendant que tous ces braves militaires, accroupis le long du mur, dorment ou regardent les passants d'un air abruti. Plusieurs des dormeurs sont nu-tête, sûrement contre leur gré, car le Persan ne doit pas, en bon musulman, se découvrir en public; mais leur kolah est tombé & l'on peut voir la bizarre coupe de cheveux des Iraniens. Le sunnite, arabe ou turc, garde au vertex une simple mèche, le mahomet, & rase tout le reste; le chiite persan se rase au contraire du front

à la nuque, ne laissant que la largeur de 2 à 3 centimètres de cheveux en fer à cheval au-dessus des oreilles[1]. C'est le cas de nos hommes, qui doivent être des pratiquants sérieux, à en juger par la chevelure. Quoi qu'il en soit, ces placides troupiers me laissent pénétrer librement dans le palais.

MOSQUÉE DE KAZVIN.

Les jardins offrent tantôt de frais ombrages, tantôt des parterres de fleurs. Les géraniums y sont d'une vigueur peu commune & de couleurs aussi vives que variées; je n'en ai vu nulle part d'une si belle venue; on les prendrait de loin pour des buissons de rosiers.

Le palais se compose de plusieurs bâtiments, dont le principal est occupé par le chah. Des cours spacieuses les séparent.

[1] On donne le nom de sunnites & de chiites à deux sectes musulmanes : tandis que les sunnites suivent les traditions (*sunna*) de la religion mahométane, les chiites ne s'y conforment pas.

Les chambres, de dimensions très diverses, ont leurs murs blanchis à la chaux & sans autres décors que des moulures patiemment & finement exécutées. De riches tapis sont étendus partout, posés sur des feutres épais. L'animation y est grande, car la suite ordinaire de Sa Majesté s'est accrue de nombreux Téhéranis venus jusqu'ici faire leur cour.

Je suis présenté au troisième fils du chah, le prince Naïeb es-Saltaneh, émir kébir (le plus grand des émirs) & ministre de la guerre. Naïeb es-Saltaneh a trente-trois ans. Petit & d'un certain embonpoint, la face ronde & pleine, les yeux grands & bien ouverts sous des sourcils noirs très accentués, la figure tantôt rêveuse & tantôt souriante, le *chahzadè* (né de roi) se caractérise par un ensemble de manières avenantes. Il parle correctement le français; sa voix est d'un timbre agréable, légèrement traînante & un peu doucereuse. On le dit homme d'esprit & très habile. Je n'ai qu'à me louer de son accueil.

Pénétrant dans un grand salon (*talar*) rectangulaire où se tient le roi, je le trouve occupé à regarder de vieilles divinités en bronze, apportées de Kermanchah, & qui viennent de lui être remises. On lui dit qu'elles ont quatre mille ans, mais on n'en sait évidemment rien, & ce propos a pour unique but de donner à ses yeux de l'importance au cadeau. Ce sont : d'abord un dieu à six bras & à cheval, le tout, divinité & monture, mesurant environ 20 centimètres de haut; ensuite une moitié de cheval dans le sens de la longueur; enfin deux têtes fixées à deux tiges carrées de 4 à 5 centimètres de long. Toutes ces figures sont très grossièrement sculptées; Etemad es-Saltaneh les fait remonter au temps des Mongols. Quelle que soit leur antiquité, le chah en est satisfait & me dit qu'il les placera dans son musée, dont il me vante la richesse, ajoutant qu'il me le fera visiter dès notre arrivée à Téhéran.

En sortant du palais, j'aperçois dans le jardin, mais surtout à la porte d'entrée & sur l'avenue, de ces individus coiffés d'un turban vert ou bleu foncé déjà rencontrés à Tauris, Zendjân &

un peu tout le long de la route. Ce sont des seïds ou descendants du Prophète. Du moins, ils se donnent pour tels, car ils seraient la plupart fort embarrassés d'établir leur généalogie. Les bleus sont chiites, les verts sont sunnites ou simplement hadjis[1]. Il est à croire que leur métier est lucratif, tant ils pullulent. Ils

CHAHZADÈ NAÏEB ES-SALTANEH.

vivent de la charité publique, souvent grassement, sans rien faire, une des obligations de tout musulman étant, depuis Mahomet, de prélever sur ses revenus pour entretenir la famille du Prophète. Quelle sollicitude pour sa progéniture! Mettre au nombre des devoirs religieux celui d'entretenir ses descendants

[1] Les Persans sont généralement chiites ou sectateurs d'Ali, un petit nombre, au nord-ouest, sont sunnites comme les Turcs; tout musulman qui a fait le pèlerinage de la Mecque prend le nom de hadji.

à perpétuité, n'est-ce pas le comble de la prévoyance? Rien ordinairement n'indique la pauvreté chez ces seïds; leur mise laisse rarement à désirer; j'en ai même vu plus d'un nous suivre à cheval sur un bel arabe harnaché avec luxe. Ce ne sont certes pas des mendiants ordinaires. Leur mine montre bien que s'ils

UN SEÏD.

tendent la main, c'est, non par besoin, mais pour recevoir une aumône obligatoire, quelque chose qui leur est dû, comme le payement d'une dette.

Les seïds n'ont rien de commun avec les derviches, espèce de moines mendiants qui suivent à pied les routes poudreuses, le *tabar* (hache) sur l'épaule & la *kachkoul* (sébile) à la main, racontant les exploits de Roustem, la vie d'Ali, le martyre de

ses fils Hassan & Hossein, ou leurs propres aventures. Ces derviches parcourent la Perse, l'Inde, l'Arabie & autres contrées. Ils vont aux lieux saints, à la Mecque, à Nedjef, à Kerbéla, à Mechhed, porter les prières de ceux qui sont dans l'impossibilité de faire le voyage, & en sont rémunérés selon la for-

TYPES DE DERVICHES.

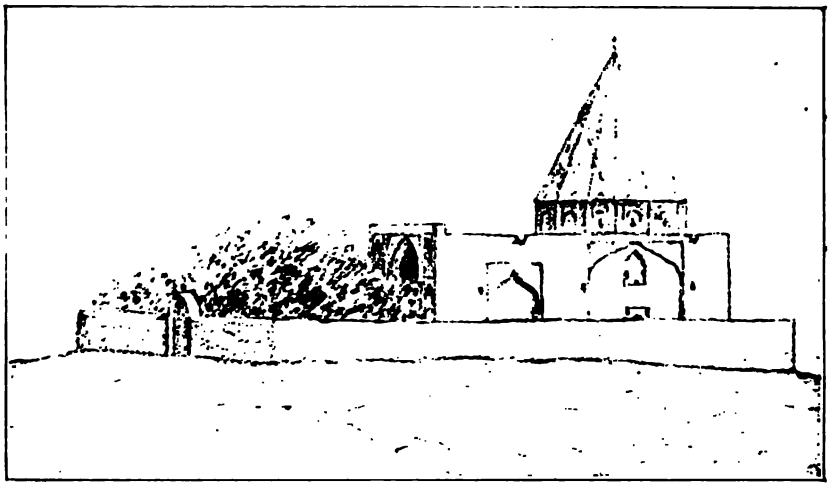
tune & la générosité de chacun. Ils en rapportent des reliques, des amulettes porte-bonheur, de cette terre qui guérit les maladies, & ils font commerce du tout. Mais ils n'en tirent pas les mêmes avantages que les seïds de leur origine, car leur tenue n'indique pas l'opulence. Ils n'ont le plus souvent pour tout costume qu'un court pantalon de coton blanc, & un morceau de même étoffe ou une peau de mouton jetés sur les

épaules. Malgré cet accoutrement, ils ont bel air & sont fiers de leur vie indépendante.

En Perse, la mendicité revêt bien des formes : les mendiants y sont aussi variés que nombreux. Outre les seïds, les derviches & les indigents proprement dits, que l'on rencontre principalement à l'entrée des villes & dans le voisinage des bazars, il y a encore les lépreux, qui, mis en quarantaine en pleine campagne, loin de tout, avec défense d'approcher des endroits habités, accourent au passage des voyageurs, se couvrant la face d'une main & tendant l'autre à l'aumône. On ne peut rien voir de plus repoussant ni, en même temps, de plus digne de pitié.

16 octobre. — Vingt-quatre farsakhs, c'est-à-dire environ 140 kilomètres séparent Kazvin de Téhéran. Ce trajet peut être accompli en quatorze heures, en voiture, si on relaye cinq fois. Nous continuons à voyager par étapes. Sortant de la ville par une porte recouverte de faïences multicolores, au fronton de laquelle Roustem est représenté terrassant un grand diable à cornes, le dive Sèpid (génie blanc), nous avons devant nous une belle route large & tracée en droite ligne à travers la plaine inculte. Mais il ne faut pas être très connaisseur pour voir que cette route est construite de la façon la plus sommaire. Après avoir débarrassé le sol de ses rares herbes & arbrisseaux, on a creusé deux fossés parallèles, répandu les déblais, composés de terre, sable & pierraille, dans leur intervalle, & enfin nivelé le tout : la route a été ainsi obtenue, une route trois fois large comme nos routes nationales, — bien inutilement. Terminée depuis peu, elle a très bel aspect; elle est unie partout, & nos voitures y roulent sans cahot; mais il est peu probable qu'elle résiste aux intempéries d'un seul hiver. Le chah est pourtant fier de sa route qui, dit-il, « lui a coûté plus d'un million ! » sans se douter que pour la construire selon les règles elle lui en eût coûté cent.

Notre camp nous attend à gauche de la route, dans la plaine, non loin de Kémender. Je remarque autour de ma tente de curieux débris de roches, évidemment amenés des montagnes voisines par les eaux. Cherchant un peu, je trouve des pierres dures de différentes couleurs, quelques morceaux de jaspe & deux grosses calcédoines d'un beau blanc laiteux, avec des reflets bleuâtres qui leur donnent un air d'opales. On me dit que ces trouvailles sont fréquentes en Perse. Ne sommes-nous



Croquis de l'auteur.

YNKI-IMAM.

pas en effet au pays des turquoises, sur cette terre à surprises, qui, la première de notre globe, a pris forme sous l'influence de cataclysmes géologiques sans pareils?

17 octobre. — Un violent orage accompagné de pluie m'a tenu éveillé une partie de la nuit, tant était retentissant le bruit du tonnerre dans la montagne. Mais, comme toujours, il est tombé peu d'eau dans la plaine, &, ce matin, le sol est aussi sec qu'hier à notre arrivée : quand nous nous mettons en route, vers neuf heures, nos voitures soulèvent la même poussière. Sous un soleil ardent, nous suivons de très près, à notre gauche,

IMPRIMERIE NATIONALE

une chaîne de montagnes dont l'aridité rivalise avec celle de la plaine. Cependant, les tons chauds qu'on remarque dans quelques creux des premiers contreforts, produits probablement par des herbes sèches, prouvent qu'il y a eu là une certaine végétation que le soleil de l'été a brûlée. Les hauts sommets de l'arrière-plan sont d'un violet sombre. Bientôt, peu après onze heures, nous sommes à Kichlak, où notre tente nous offre un faible abri contre la poussière, sinon contre la chaleur, encore vive à cette époque.

18 octobre. — De Kichlak, nous gagnons Ynki-Imam par la même route & dans les mêmes conditions de voyage. Lorsque nous y arrivons, en plein midi, la chaleur est intense. Chemin faisant, nous avons aperçu dans la montagne les maisons de plusieurs villages parmi de rares arbres.

Ynki-Imam est constitué par un tombeau, un caravansérail & un village. Le tombeau se compose d'une construction rectangulaire surmontée, à sa partie postérieure, d'un clocheton conique taillé à pans & orné de faïences bleues. Une cour plantée d'arbres le précède & un mur entoure le tout. Il s'élève près du caravansérail, à droite de la route, tandis que le village, un village fortifié derrière lequel est notre camp, se trouve en face, de l'autre côté de la route.

J'ai la visite de Kérim, le brigand des plaines d'Érivan, qui vient me consulter. Le chah, sans doute pour être plus sûr de lui, l'amène à Téhéran. Il me dit qu'il a trente & un ans, qu'il exerce son honorable métier depuis près de douze ans, mais qu'il est décidé à mener une autre existence.

19 octobre. — Plus nous avançons, plus le pays est habité & plus aussi la plaine stérile se transforme en terres irriguées & cultivées. Nous franchissons un premier pont sur le Kordan, puis un second plus important sur le Kéredj, & nous allons camper un peu plus loin, en aval, sur la rive gauche de cette

dernière rivière, à Talak, ayant en face de nous, sur l'autre rive, le palais abandonné de Soleïmanyeh. De tous côtés, on aperçoit des villages, entre autres celui de Kéredj, si pittoresque sur le flanc de la montagne, d'où il domine la route & la vallée où coule le torrent qui lui donne son nom.

20 octobre. — Quel agréable réveil! Ce matin nos tentes sont pliées pour la dernière fois de ce long voyage, ce qu'in-

PORTE DE KAZVIN, A TÉHÉRAN.

dique assez l'entrain qu'y mettent les ferrachs. Dans quelques heures, nous serons à Téhéran. La joie d'arriver au but & de revoir bientôt les siens brille sur tous les visages. Chacun s'est préparé de son mieux à figurer dignement au cortège du souverain rentrant dans sa capitale; moi-même, j'ai revêtu mon costume militaire.

Nous sommes en route depuis une demi-heure à peine,

quand le beau cône du Demavend paraît à notre gauche, dominant majestueusement l'imposant massif de l'Elbourz qui lui sert de base.

La chaleur est suffocante; il semble qu'elle augmente à mesure que nous avançons. Nous passons à une telle allure & au milieu d'une telle poussière devant Chahabad, le dernier relais de poste de Kazvin à Téhéran, que c'est tout juste si nous nous en apercevons. Les postillons comprennent que l'heure marquant le terme de leurs peines va sonner, & les chevaux sentent l'écurie proche : nous allons bon train. Aussi, ne voyons-nous guère Téhéran que lorsque nous sommes arrivés au pied de ses remparts, à sa porte, une porte monumentale à tourelles, entièrement recouverte de briques émaillées, éblouissantes au soleil.

CHAPITRE III.

TÉHÉRAN. — L'ARK ET SES PALAIS. — LA VILLE.

Sa Majesté Nasr ed-Din Chah fait sa rentrée solennelle à Téhéran, par la porte de Kazvin, le 20 octobre 1889, à trois heures de relevée.

Les longues rues, l'immense place, les larges avenues bordées de hauts platanes ou de superbes ormes, tout est pavoisé & coupé d'arcs de triomphe.

Arrivés au palais vers quatre heures, nous y pénétrons, Etemad es-Saltaneh & moi, par une porte latérale sans apparence, gardée par un poste d'infanterie qui nous présente les armes. Cette porte donne immédiatement accès à un bâtiment isolé au milieu de jardins, le Takht i Khanè (pavillon du trône), qui contient le Takht i Mermer (trône de marbre), & où va avoir lieu la réception officielle, le *salam* royal.

La salle du Trône, dans laquelle nous entrons, est un grand talar aussi élevé que le palais lui-même, & complètement ouvert du côté de la façade. Deux colonnes torses, élancées, à fines

spirales ornées d'un élégant feuillage légèrement colorié, soutiennent l'entablement de cette large baie. Sur les murs sont quelques portraits de souverains encadrés de moulures dorées & d'innombrables petites glaces à facettes. Le plafond est à caissons peints.

Le Takht i Mermer, au milieu de la partie antérieure de la salle, est en marbre blanc jaunâtre incrusté d'or, transparent comme de l'onyx. Ce trône, qui a la forme d'un lit, se compose d'une table plus étroite à la tête qu'aux pieds, soutenue à la hauteur d'environ un mètre par des cariatides, au pourtour, &, au centre, par deux colonnes torses, à la base de l'une desquelles deux lions sont assis; en tête est un dossier travaillé délicatement comme une dentelle, maintenu par deux colonnettes torses, un peu fortes si elles n'ont pas d'autre usage; les côtés sont bordés d'une galerie basse, pleine & ornée d'inscriptions sur l'une & l'autre face; aux pieds, contre le bord libre, s'appuient deux marches flanquées, l'inférieure, de deux lions couchés, la supérieure, de deux personnages fabuleux. Un ancien tapis d'une finesse extraordinaire, dont les couleurs adoucies par le temps sont admirablement nuancées, est étalé à l'intérieur devant un épais coussin rond, presque de la largeur du trône, broché partout de perles & ayant à ses deux extrémités un long gland de perles plus grosses, en réalité de belle dimension.

On me place derrière le trône, un peu de côté, afin que rien ne m'échappe de la cérémonie. Là sont déjà réunis plusieurs membres de la famille royale, parmi lesquels deux frères du chah & son plus jeune fils, charmant enfant de sept à huit ans, auxquels je suis présenté.

Devant le palais & dans le jardin, autour d'un grand bassin rectangulaire, sont rangés les dignitaires de l'État, les hauts représentants des divers corps constitués. Les militaires se reconnaissent facilement; leur coiffure est d'astrakhan comme le kolah national, mais elle est cylindrique & basse, tandis que la

coiffure nationale est plutôt conique & haute; les officiers que j'aperçois ont une tunique en drap bleu foncé, avec indication du grade sur les pattes d'épaules, à la russe, ou sur le collet, à l'autrichienne. Le clergé porte un turban blanc, comme écrasé sur la tête dont il moule la forme, & une robe claire

TRÔNE DE MARBRE.

tout unie; mais les prêtres qui sont seïds, c'est-à-dire descendants du Prophète, ou hadjis, c'est-à-dire pèlerins revenus de la Mecque, ont le turban bleu ou vert de ces catégories de Persans. Les magistrats portent de même ce que l'on peut appeler un turban, sorte de cylindre très élevé, sur lequel est enroulé un cachemire clair légèrement ornementé; leur robe est en cachemire à palmes. Enfin, certains personnages, bien que coiffés à la mode nationale, se distinguent par d'amples paletots en cachemire à palmes, attachés à l'aide de riches

agrafes chargées de pierres précieuses, don du chah, qui a voulu par ce cadeau récompenser leurs services ou simplement leur faire honneur.

Pendant que je contemple ce spectacle, tout à coup cette foule s'incline profondément à l'apparition de Sa Majesté dans le jardin. Le chah s'avance gravement, entre dans la salle, monte sur le Takht i Mermer & s'assied à la persane contre le coussin garni de perles.

Diamants, rubis & émeraudes brillent sur son costume. L'aigrette (*tehl*), épanouie en éventail, du kolah, insigne du pouvoir souverain, est faite d'innombrables brillants, ainsi que les larges épaulettes; des pierres précieuses, énormes & de toutes couleurs, recouvrent le devant de la tunique, des épaules à la ceinture, formant comme un plastron étincelant, & garnissent le baudrier & le yatagan; des diamants gros comme des noix servent de boutons.

Dès que le chah est assis, deux personnages coiffés d'un très haut turban & chaussés de grands bas rouges montant jusqu'en haut des cuisses, qui se tenaient debout de chaque côté du trône, s'approchent & lui présentent, l'un, une tasse de café, l'autre, un *kalian* (pipe à eau), allumé.

Le plus profond silence règne pendant que Sa Majesté fume le kalian, qui est d'un remarquable travail & d'une grande richesse avec ses incrustations de turquoises.

Le kalian fumé, le chah prononce quelques paroles que me traduit, en les abrégeant, le premier interprète :

« Ceux qu'il a chargés, dit-il, de l'administration du royaume en son absence s'en sont bien acquittés; il est content d'eux. Partout il a été bien reçu par les souverains & les gouvernements des pays qu'il a visités; il leur en témoigne toute sa reconnaissance. »

A peine le roi a-t-il parlé, qu'un jeune mollah se met à débiter un discours avec une volubilité inconcevable & des éclats de voix sauvages. A ce mollah succède un vieillard qui,

au contraire, lit son discours lentement & à voix si basse qu'il est difficile de l'entendre. Enfin, un chœur entonne des chants, à la louange du souverain, comme les discours, après quoi le salam, qui a duré plus d'une heure, est terminé.

Sa Majesté se lève, descend de son trône, se dirige à gauche & disparaît derrière le rideau d'arbres qui cache la porte par laquelle on va au Goulistan, le jardin des Roses.

SALAM AU TAKHT I KHANÈ.

Tous les hauts personnages qui ont assisté à la cérémonie gagnent les diverses portes avec lenteur & gravité. Ma curiosité satisfaite, je sors à mon tour & je trouve dans la rue une voiture qui m'attend pour me conduire à l'hôtel de France, où des chambres me sont réservées. Il est près de six heures.

Le propriétaire de l'hôtel, M. Prévôt, un Français de Pont-à-Mousson, me fait entrer dans son bureau, après avoir donné ordre de transporter à mon logement mes colis, déchargés depuis peu & encore sous le péristyle de la cour. Pendant que

nous parlons du malheur qui vient de le frapper — la perte d'un fils de vingt-neuf ans, mort d'abcès du foie — je remarque au-dessus de la cheminée des photographies de militaires français, parmi lesquels je reconnais un de mes cousins en costume d'élève du service de santé militaire.

« Ce sont là, me dit-il, des photographies d'élèves de mon père, qui était professeur d'escrime à Strasbourg.

— Comment! vous êtes le fils de ce brave père Prévôt qui m'a enseigné la méthode sicilienne, de 1861 à 1863, en cette bonne ville de Strasbourg! »

Nous en causons longuement. Il me conte ensuite qu'après avoir été lui-même maître d'armes plusieurs années à Odessa & s'y être marié, il est venu en Perse, qu'il habite depuis environ vingt-cinq ans ce pays, où il a dû faire bien des métiers pour élever sa famille : confiseur du chah, concessionnaire de l'éclairage au pétrole de la ville de Téhéran, finalement hôtelier &, dans le même local, à la tête d'un bazar où Mme Prévôt & ses deux filles vendent des produits français de toutes sortes.

L'hôtel de France a fort bon aspect. Dès qu'on en a franchi le seuil, on a devant soi un jardin couvert de fleurs, encadré par des constructions que précède une galerie à colonnes, bien faite pour garantir les chambres des ardeurs du soleil.

Je trouve au fond du jardin deux pièces proprettes, un salon & une chambre à coucher, préparées à mon intention.

21 octobre. — Voici que le moment est venu de trancher une question assez délicate. Pour la première fois, je vais me rendre auprès de Sa Majesté dans son palais même. Quelle tenue adopter? Jusqu'à ce jour, mes prédécesseurs ont, sans exception, suivi l'usage d'entrer chez le roi la tête couverte & les pieds déchaussés, selon les règles de la politesse persane. Il me répugne d'ôter mes chaussures. Comme militaire, en uniforme & dans le service, je puis garder ma coiffure. En

conséquence, je prends la résolution de me présenter en uniforme, le képi sur la tête & les bottines aux pieds, décidé, s'il m'est fait quelque observation au sujet de ces dernières, à déclarer tout uniment qu'elles font partie intégrante de mon

MOULKARA.

costume militaire, & qu'il ne m'est pas plus permis de les quitter en public que de quitter mon pantalon qui les retient par des sous-pieds. Je me présente donc ainsi le 21, au déjeuner du roi. Chacun me regarde, plutôt préoccupé de mon uniforme que de mes chaussures. Le chah me sourit, visiblement

satisfait que j'aie adopté ce costume. C'en est fait pour moi de la coutume de laisser ses chaussures à la porte.

23 octobre. — Mes premiers jours à Téhéran, en dehors de mon service, se passent en visites : visites aux agents diplomatiques, visites à quelques membres de la famille royale, visites aux personnages officiels & aux Persans fréquentant la cour, que je suis appelé à rencontrer au palais.

Les diplomates étrangers ne me sont pas tous inconnus; l'ambassadeur de Turquie, entre autres, a été accrédité près du prince Nicolas durant ma mission au Monténégro. Khalil Bey, homme d'agréable commerce, alors simple envoyé du sultan, a, tout l'hiver de 1879-1880, habité porte à porte avec moi à l'unique hôtel de Tsétigné. Dans le palais où je le revois, il lui a été facile d'oublier l'existence, malgré tout un peu dure, de la Tsernagora, que, lointains souvenirs, il ne nous est pas désagréable d'évoquer, assis sur un moelleux sofa, en dégustant un excellent thé russe.

Le ministre de France, M. de Balloy, que j'ai vu à Paris, où il a été appelé à l'occasion de la visite du chah, est toujours en congé.

Les princes Moulkara & Abdul Samed Mirza sont deux frères du roi, habitant Téhéran, le troisième, Roukn ed-Dovleh, résidant à Mechhed comme gouverneur.

Moulkara est un beau vieillard à barbe & cheveux blancs, droit & serré dans sa redingote comme un vieux militaire. Il reçoit en parfait gentilhomme. Froid d'aspect, sa figure s'anime parfois d'un bon sourire dans la conversation, qu'il sait varier & rendre intéressante, car il a beaucoup vu. Sa vie, calme & régulière aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Il a connu les amertumes de l'exil. A l'avènement de son frère Nasr ed-Din, craignant pour ses jours, il a quitté la Perse & a vécu de longues années à l'étranger. De retour dans sa patrie, il jouit de ce bonheur sans rechercher ni honneurs, ni rôle d'aucune sorte.

Son jeune frère, Abdul Samed Mirza, surnommé Iz ed-Dovleh, est un petit homme chétif très préoccupé de son état de santé, au demeurant agréable causeur, bien que ma visite ait beaucoup ressemblé à une consultation.

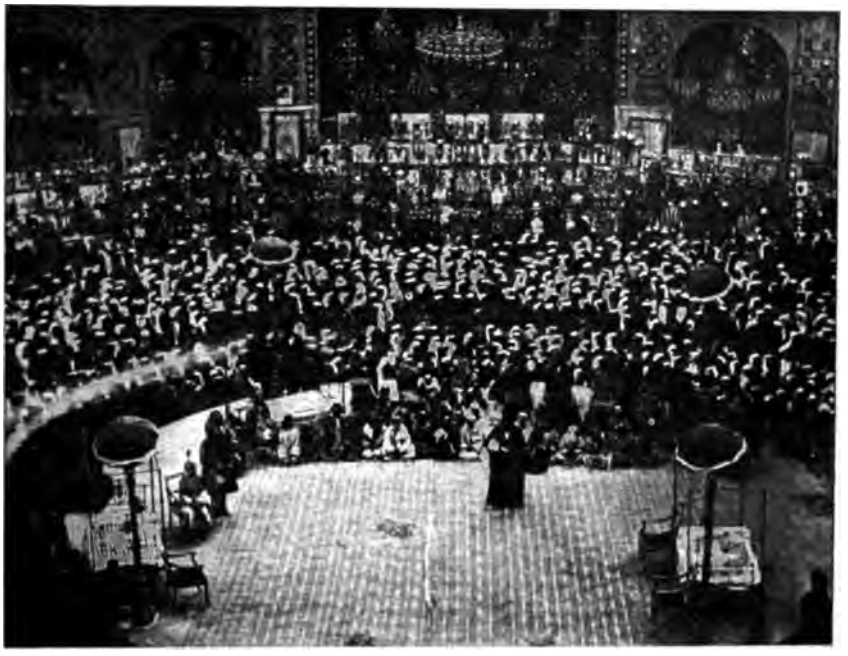
YAHIA KHAN.

Yahia Khan, Mouchir ed-Dovleh, appelé communément le Mouchir, doit sa fortune à un événement tout oriental. Se recommandant surtout par une vive intelligence, il est envoyé jeune en France pour y faire ses études. Il apprend à parler

notre langue correctement & même de façon distinguée, retourne en Perse où le chah l'attache à sa personne en qualité d'aide de camp, *adjudan maksous,* fonctions qui lui donnent accès auprès du souverain. Lors d'un voyage à Koum, en 1860, le camp du chah se trouvant à Haous i Sultan, Yahia Khan était devant la tente royale, avec ordre de n'y laisser entrer qui que ce fût. Un eunuque, Hadji Moubarek, veut forcer la consigne & pénétrer auprès du roi. Yahia Khan s'y oppose, l'eunuque tire son *khama* (long poignard) & lui en porte, en travers du visage, un coup qui sépare le nez en deux. Le chah, attiré par le bruit, sort de sa tente, s'informe, puis ordonne que Hadji Moubarek soit décapité sur-le-champ & que toute sa fortune passe à Yahia Khan. Depuis, Nasr ed-Din lui a donné sa propre sœur en mariage, lui a confié d'importants gouvernements de provinces & l'a comblé d'honneurs. Aujourd'hui, Mouchir ed-Dovleh habite à Téhéran un splendide palais, cadeau de son souverain, où il vit en grand seigneur, hospitalier & serviable. Il m'invite à venir souvent le voir, « afin, dit-il, de lui procurer l'occasion & le plaisir de causer de la France, de Paris en particulier, que jamais il n'oubliera »; il me répète plusieurs fois, sur un ton d'extrême franchise, de disposer de lui, de ses chevaux & de ses voitures sans craindre d'en abuser; en un mot, il se met à mon entière disposition avec une touchante insistance. On ne peut rencontrer homme plus désintéressé, plus sympathique, plus aimable.

Le ministre des affaires étrangères, Khavâm ed-Dovleh, gros & gras personnage, à forte voix, me reçoit accroupi sur un tapis au milieu de coussins, immobile comme un bouddha. Sous cette écorce épaisse se cache, assure-t-on, un esprit fin — l'esprit de ruse, sans doute, inné chez tout Persan, & qui ne peut manquer d'être développé au plus haut degré chez le grand chef des diplomates iraniens, chez un ministre des affaires étrangères. Si le Mouchir est tenu pour prodigue, on est bien loin d'en dire autant de Khavâm ed-Dovleh.

24 octobre. — Mon service quotidien, à Téhéran, comme en voyage, consiste à assister au déjeuner du roi. Matinal par habitude, je suis un des premiers au palais, à me promener, en attendant Sa Majesté, dans le frais & silencieux Goulistan. J'ai tout le loisir, toute la commodité, à cette heure, de parcourir jardin & bâtiments & de visiter ce que je n'ai pas encore



REPRÉSENTATION AU TAKIÉ-DOVLEH.

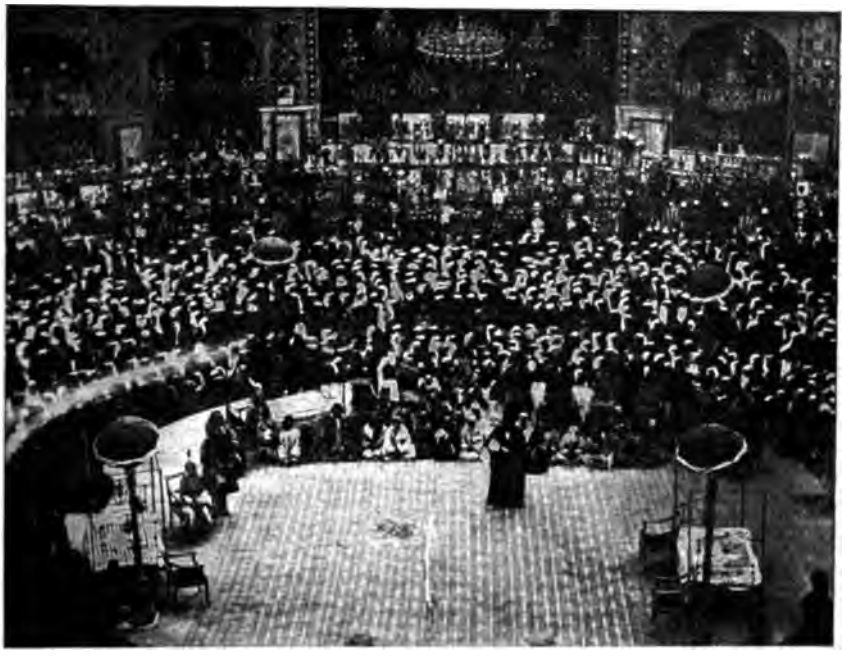
vu. Du reste, le chah ne manque jamais de m'y engager. Aujourd'hui même il m'offre de l'accompagner à son théâtre, le Takié-Dovleh, où se donne un *tazié* (spectacle), selon la coutume des chiites en moharrem. Ces taziés ont été institués en commémoration de leurs imams, de leurs martyrs, comme les mystères chez nous au moyen âge[1].

[1] Cette année, les cérémonies de moharrem ont lieu plus tard, parce que l'on a dû attendre le retour du chah, qui était absent de Téhéran à l'époque ordinaire où elles sont célébrées.

notre langue correctement & même de façon distinguée, retourne en Perse où le chah l'attache à sa personne en qualité d'aide de camp, *adjudan maksous,* fonctions qui lui donnent accès auprès du souverain. Lors d'un voyage à Koum, en 1860, le camp du chah se trouvant à Haous i Sultan, Yahia Khan était devant la tente royale, avec ordre de n'y laisser entrer qui que ce fût. Un eunuque, Hadji Moubarek, veut forcer la consigne & pénétrer auprès du roi. Yahia Khan s'y oppose, l'eunuque tire son *khama* (long poignard) & lui en porte, en travers du visage, un coup qui sépare le nez en deux. Le chah, attiré par le bruit, sort de sa tente, s'informe, puis ordonne que Hadji Moubarek soit décapité sur-le-champ & que toute sa fortune passe à Yahia Khan. Depuis, Nasr ed-Din lui a donné sa propre sœur en mariage, lui a confié d'importants gouvernements de provinces & l'a comblé d'honneurs. Aujourd'hui, Mouchir ed-Dovleh habite à Téhéran un splendide palais, cadeau de son souverain, où il vit en grand seigneur, hospitalier & serviable. Il m'invite à venir souvent le voir, « afin, dit-il, de lui procurer l'occasion & le plaisir de causer de la France, de Paris en particulier, que jamais il n'oubliera »; il me répète plusieurs fois, sur un ton d'extrême franchise, de disposer de lui, de ses chevaux & de ses voitures sans craindre d'en abuser; en un mot, il se met à mon entière disposition avec une touchante insistance. On ne peut rencontrer homme plus désintéressé, plus sympathique, plus aimable.

Le ministre des affaires étrangères, Khavâm ed-Dovleh, gros & gras personnage, à forte voix, me reçoit accroupi sur un tapis au milieu de coussins, immobile comme un bouddha. Sous cette écorce épaisse se cache, assure-t-on, un esprit fin — l'esprit de ruse, sans doute, inné chez tout Persan, & qui ne peut manquer d'être développé au plus haut degré chez le grand chef des diplomates iraniens, chez un ministre des affaires étrangères. Si le Mouchir est tenu pour prodigue, on est bien loin d'en dire autant de Khavâm ed-Dovleh.

24 octobre. — Mon service quotidien, à Téhéran, comme en voyage, consiste à assister au déjeuner du roi. Matinal par habitude, je suis un des premiers au palais, à me promener, en attendant Sa Majesté, dans le frais & silencieux Goulistan. J'ai tout le loisir, toute la commodité, à cette heure, de parcourir jardin & bâtiments & de visiter ce que je n'ai pas encore



REPRÉSENTATION AU TAKIÉ-DOVLEH.

vu. Du reste, le chah ne manque jamais de m'y engager. Aujourd'hui même il m'offre de l'accompagner à son théâtre, le Takié-Dovleh, où se donne un *tazié* (spectacle), selon la coutume des chiites en moharrem. Ces taziés ont été institués en commémoration de leurs imams, de leurs martyrs, comme les mystères chez nous au moyen âge[1].

[1] Cette année, les cérémonies de moharrem ont lieu plus tard, parce que l'on a dû attendre le retour du chah, qui était absent de Téhéran à l'époque ordinaire où elles sont célébrées.

spirales ornées d'un élégant feuillage légèrement colorié, soutiennent l'entablement de cette large baie. Sur les murs sont quelques portraits de souverains encadrés de moulures dorées & d'innombrables petites glaces à facettes. Le plafond est à caissons peints.

Le Takht i Mermer, au milieu de la partie antérieure de la salle, est en marbre blanc jaunâtre incrusté d'or, transparent comme de l'onyx. Ce trône, qui a la forme d'un lit, se compose d'une table plus étroite à la tête qu'aux pieds, soutenue à la hauteur d'environ un mètre par des cariatides, au pourtour, &, au centre, par deux colonnes torses, à la base de l'une desquelles deux lions sont assis; en tête est un dossier travaillé délicatement comme une dentelle, maintenu par deux colonnettes torses, un peu fortes si elles n'ont pas d'autre usage; les côtés sont bordés d'une galerie basse, pleine & ornée d'inscriptions sur l'une & l'autre face; aux pieds, contre le bord libre, s'appuient deux marches flanquées, l'inférieure, de deux lions couchés, la supérieure, de deux personnages fabuleux. Un ancien tapis d'une finesse extraordinaire, dont les couleurs adoucies par le temps sont admirablement nuancées, est étalé à l'intérieur devant un épais coussin rond, presque de la largeur du trône, broché partout de perles & ayant à ses deux extrémités un long gland de perles plus grosses, en réalité de belle dimension.

On me place derrière le trône, un peu de côté, afin que rien ne m'échappe de la cérémonie. Là sont déjà réunis plusieurs membres de la famille royale, parmi lesquels deux frères du chah & son plus jeune fils, charmant enfant de sept à huit ans, auxquels je suis présenté.

Devant le palais & dans le jardin, autour d'un grand bassin rectangulaire, sont rangés les dignitaires de l'État, les hauts représentants des divers corps constitués. Les militaires se reconnaissent facilement; leur coiffure est d'astrakhan comme le kolah national, mais elle est cylindrique & basse, tandis que la

coiffure nationale est plutôt conique & haute; les officiers que j'aperçois ont une tunique en drap bleu foncé, avec indication du grade sur les pattes d'épaules, à la russe, ou sur le collet, à l'autrichienne. Le clergé porte un turban blanc, comme écrasé sur la tête dont il moule la forme, & une robe claire

TRÔNE DE MARBRE.

tout unie; mais les prêtres qui sont seïds, c'est-à-dire descendants du Prophète, ou hadjis, c'est-à-dire pèlerins revenus de la Mecque, ont le turban bleu ou vert de ces catégories de Persans. Les magistrats portent de même ce que l'on peut appeler un turban, sorte de cylindre très élevé, sur lequel est enroulé un cachemire clair légèrement ornementé; leur robe est en cachemire à palmes. Enfin, certains personnages, bien que coiffés à la mode nationale, se distinguent par d'amples paletots en cachemire à palmes, attachés à l'aide de riches

agrafes chargées de pierres précieuses, don du chah, qui a voulu par ce cadeau récompenser leurs services ou simplement leur faire honneur.

Pendant que je contemple ce spectacle, tout à coup cette foule s'incline profondément à l'apparition de Sa Majesté dans le jardin. Le chah s'avance gravement, entre dans la salle, monte sur le Takht i Mermer & s'assied à la persane contre le coussin garni de perles.

Diamants, rubis & émeraudes brillent sur son costume. L'aigrette (*tehl*), épanouie en éventail, du kolah, insigne du pouvoir souverain, est faite d'innombrables brillants, ainsi que les larges épaulettes; des pierres précieuses, énormes & de toutes couleurs, recouvrent le devant de la tunique, des épaules à la ceinture, formant comme un plastron étincelant, & garnissent le baudrier & le yatagan; des diamants gros comme des noix servent de boutons.

Dès que le chah est assis, deux personnages coiffés d'un très haut turban & chaussés de grands bas rouges montant jusqu'en haut des cuisses, qui se tenaient debout de chaque côté du trône, s'approchent & lui présentent, l'un, une tasse de café, l'autre, un *kalian* (pipe à eau), allumé.

Le plus profond silence règne pendant que Sa Majesté fume le kalian, qui est d'un remarquable travail & d'une grande richesse avec ses incrustations de turquoises.

Le kalian fumé, le chah prononce quelques paroles que me traduit, en les abrégeant, le premier interprète :

« Ceux qu'il a chargés, dit-il, de l'administration du royaume en son absence s'en sont bien acquittés; il est content d'eux. Partout il a été bien reçu par les souverains & les gouvernements des pays qu'il a visités; il leur en témoigne toute sa reconnaissance. »

A peine le roi a-t-il parlé, qu'un jeune mollah se met à débiter un discours avec une volubilité inconcevable & des éclats de voix sauvages. A ce mollah succède un vieillard qui,

au contraire, lit son discours lentement & à voix si basse qu'il est difficile de l'entendre. Enfin, un chœur entonne des chants, à la louange du souverain, comme les discours, après quoi le salam, qui a duré plus d'une heure, est terminé.

Sa Majesté se lève, descend de son trône, se dirige à gauche & disparaît derrière le rideau d'arbres qui cache la porte par laquelle on va au Goulistan, le jardin des Roses.

SALAM AU TAKHT I KHANÈ.

Tous les hauts personnages qui ont assisté à la cérémonie gagnent les diverses portes avec lenteur & gravité. Ma curiosité satisfaite, je sors à mon tour & je trouve dans la rue une voiture qui m'attend pour me conduire à l'hôtel de France, où des chambres me sont réservées. Il est près de six heures.

Le propriétaire de l'hôtel, M. Prévôt, un Français de Pont-à-Mousson, me fait entrer dans son bureau, après avoir donné ordre de transporter à mon logement mes colis, déchargés depuis peu & encore sous le péristyle de la cour. Pendant que

nous parlons du malheur qui vient de le frapper — la perte d'un fils de vingt-neuf ans, mort d'abcès du foie — je remarque au-dessus de la cheminée des photographies de militaires français, parmi lesquels je reconnais un de mes cousins en costume d'élève du service de santé militaire.

« Ce sont là, me dit-il, des photographies d'élèves de mon père, qui était professeur d'escrime à Strasbourg.

— Comment! vous êtes le fils de ce brave père Prévôt qui m'a enseigné la méthode sicilienne, de 1861 à 1863, en cette bonne ville de Strasbourg! »

Nous en causons longuement. Il me conte ensuite qu'après avoir été lui-même maître d'armes plusieurs années à Odessa & s'y être marié, il est venu en Perse, qu'il habite depuis environ vingt-cinq ans ce pays, où il a dû faire bien des métiers pour élever sa famille : confiseur du chah, concessionnaire de l'éclairage au pétrole de la ville de Téhéran, finalement hôtelier &, dans le même local, à la tête d'un bazar où Mme Prévôt & ses deux filles vendent des produits français de toutes sortes.

L'hôtel de France a fort bon aspect. Dès qu'on en a franchi le seuil, on a devant soi un jardin couvert de fleurs, encadré par des constructions que précède une galerie à colonnes, bien faite pour garantir les chambres des ardeurs du soleil.

Je trouve au fond du jardin deux pièces proprettes, un salon & une chambre à coucher, préparées à mon intention.

21 octobre. — Voici que le moment est venu de trancher une question assez délicate. Pour la première fois, je vais me rendre auprès de Sa Majesté dans son palais même. Quelle tenue adopter? Jusqu'à ce jour, mes prédécesseurs ont, sans exception, suivi l'usage d'entrer chez le roi la tête couverte & les pieds déchaussés, selon les règles de la politesse persane. Il me répugne d'ôter mes chaussures. Comme militaire, en uniforme & dans le service, je puis garder ma coiffure. En

conséquence, je prends la résolution de me présenter en uniforme, le képi sur la tête & les bottines aux pieds, décidé, s'il m'est fait quelque observation au sujet de ces dernières, à déclarer tout uniment qu'elles font partie intégrante de mon

MOULKARA.

costume militaire, & qu'il ne m'est pas plus permis de les quitter en public que de quitter mon pantalon qui les retient par des sous-pieds. Je me présente donc ainsi le 21, au déjeuner du roi. Chacun me regarde, plutôt préoccupé de mon uniforme que de mes chaussures. Le chah me sourit, visiblement

satisfait que j'aie adopté ce costume. C'en est fait pour moi de la coutume de laisser ses chaussures à la porte.

23 octobre. — Mes premiers jours à Téhéran, en dehors de mon service, se passent en visites : visites aux agents diplomatiques, visites à quelques membres de la famille royale, visites aux personnages officiels & aux Persans fréquentant la cour, que je suis appelé à rencontrer au palais.

Les diplomates étrangers ne me sont pas tous inconnus; l'ambassadeur de Turquie, entre autres, a été accrédité près du prince Nicolas durant ma mission au Monténégro. Khalil Bey, homme d'agréable commerce, alors simple envoyé du sultan, a, tout l'hiver de 1879-1880, habité porte à porte avec moi à l'unique hôtel de Tsétigné. Dans le palais où je le revois, il lui a été facile d'oublier l'existence, malgré tout un peu dure, de la Tsernagora, que, lointains souvenirs, il ne nous est pas désagréable d'évoquer, assis sur un moelleux sofa, en dégustant un excellent thé russe.

Le ministre de France, M. de Balloy, que j'ai vu à Paris, où il a été appelé à l'occasion de la visite du chah, est toujours en congé.

Les princes Moulkara & Abdul Samed Mirza sont deux frères du roi, habitant Téhéran, le troisième, Roukn ed-Dovleh, résidant à Mechhed comme gouverneur.

Moulkara est un beau vieillard à barbe & cheveux blancs, droit & serré dans sa redingote comme un vieux militaire. Il reçoit en parfait gentilhomme. Froid d'aspect, sa figure s'anime parfois d'un bon sourire dans la conversation, qu'il sait varier & rendre intéressante, car il a beaucoup vu. Sa vie, calme & régulière aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Il a connu les amertumes de l'exil. A l'avènement de son frère Nasr ed-Din, craignant pour ses jours, il a quitté la Perse & a vécu de longues années à l'étranger. De retour dans sa patrie, il jouit de ce bonheur sans rechercher ni honneurs, ni rôle d'aucune sorte.

Son jeune frère, Abdul Samed Mirza, surnommé Iz ed-Dovleh, est un petit homme chétif très préoccupé de son état de santé, au demeurant agréable causeur, bien que ma visite ait beaucoup ressemblé à une consultation.

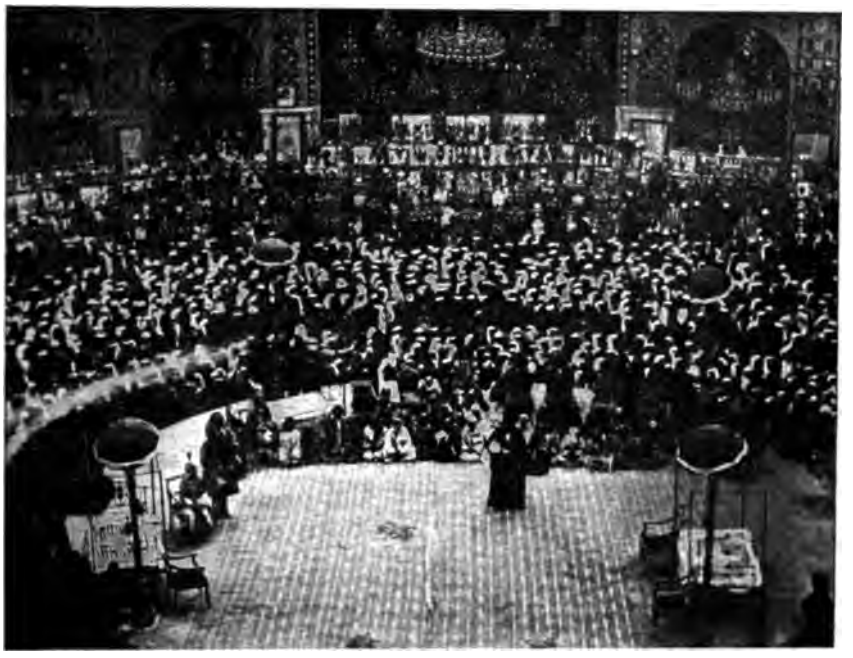
YAHIA KHAN.

Yahia Khan, Mouchir ed-Dovleh, appelé communément le Mouchir, doit sa fortune à un événement tout oriental. Se recommandant surtout par une vive intelligence, il est envoyé jeune en France pour y faire ses études. Il apprend à parler

notre langue correctement & même de façon distinguée, retourne en Perse où le chah l'attache à sa personne en qualité d'aide de camp, *adjudan maksous,* fonctions qui lui donnent accès auprès du souverain. Lors d'un voyage à Koum, en 1860, le camp du chah se trouvant à Haous i Sultan, Yahia Khan était devant la tente royale, avec ordre de n'y laisser entrer qui que ce fût. Un eunuque, Hadji Moubarek, veut forcer la consigne & pénétrer auprès du roi. Yahia Khan s'y oppose, l'eunuque tire son *khama* (long poignard) & lui en porte, en travers du visage, un coup qui sépare le nez en deux. Le chah, attiré par le bruit, sort de sa tente, s'informe, puis ordonne que Hadji Moubarek soit décapité sur-le-champ & que toute sa fortune passe à Yahia Khan. Depuis, Nasr ed-Din lui a donné sa propre sœur en mariage, lui a confié d'importants gouvernements de provinces & l'a comblé d'honneurs. Aujourd'hui, Mouchir ed-Dovleh habite à Téhéran un splendide palais, cadeau de son souverain, où il vit en grand seigneur, hospitalier & serviable. Il m'invite à venir souvent le voir, « afin, dit-il, de lui procurer l'occasion & le plaisir de causer de la France, de Paris en particulier, que jamais il n'oubliera »; il me répète plusieurs fois, sur un ton d'extrême franchise, de disposer de lui, de ses chevaux & de ses voitures sans craindre d'en abuser; en un mot, il se met à mon entière disposition avec une touchante insistance. On ne peut rencontrer homme plus désintéressé, plus sympathique, plus aimable.

Le ministre des affaires étrangères, Khavâm ed-Dovleh, gros & gras personnage, à forte voix, me reçoit accroupi sur un tapis au milieu de coussins, immobile comme un bouddha. Sous cette écorce épaisse se cache, assure-t-on, un esprit fin — l'esprit de ruse, sans doute, inné chez tout Persan, & qui ne peut manquer d'être développé au plus haut degré chez le grand chef des diplomates iraniens, chez un ministre des affaires étrangères. Si le Mouchir est tenu pour prodigue, on est bien loin d'en dire autant de Khavâm ed-Dovleh.

24 octobre. — Mon service quotidien, à Téhéran, comme en voyage, consiste à assister au déjeuner du roi. Matinal par habitude, je suis un des premiers au palais, à me promener, en attendant Sa Majesté, dans le frais & silencieux Goulistan. J'ai tout le loisir, toute la commodité, à cette heure, de parcourir jardin & bâtiments & de visiter ce que je n'ai pas encore



REPRÉSENTATION AU TAKIÉ-DOVLEH.

vu. Du reste, le chah ne manque jamais de m'y engager. Aujourd'hui même il m'offre de l'accompagner à son théâtre, le Takié-Dovleh, où se donne un *tazié* (spectacle), selon la coutume des chiites en moharrem. Ces taziés ont été institués en commémoration de leurs imams, de leurs martyrs, comme les mystères chez nous au moyen âge[1].

[1] Cette année, les cérémonies de moharrem ont lieu plus tard, parce que l'on a dû attendre le retour du chah, qui était absent de Téhéran à l'époque ordinaire où elles sont célébrées.

Le Takié est dans l'Ark; il fait partie du palais ou, pour mieux dire, des palais des Kadjars que renferme la vieille citadelle. On aperçoit de loin ce vaste édifice inachevé, dont le dôme est remplacé par des arceaux destinés à soutenir un vélarium que l'on tend selon les besoins, car tout autre toit n'eût pas été sans danger sur cette construction mal assise, lourde malgré les niches creusées sur ses flancs. Plusieurs portes y donnent accès. Nous entrons par celle du jardin des Roses, & nous montons directement à la loge royale (*takhèma*), qui est au-dessus de cette porte, sans pénétrer dans la salle.

Sa Majesté me fait admirer l'intérieur de son théâtre. Il a l'aspect d'un grand cirque formé par trois étages de loges; des faïences de toutes couleurs, composant des figures géométriques, en couvrent les murs. Au rez-de-chaussée se trouvent, du centre à la circonférence : la scène (*sakou*), plate-forme ronde élevée d'un bon mètre au-dessus du sol, sur laquelle se voient trois lits en fer, une table, des fauteuils, quelques chaises & un tas de paille hachée représentant le sable du désert de Kerbéla; une large piste à même sur le sol, autour de cette scène; une bande surélevée, plate, où grouillent des femmes & des enfants; cinq rangs de gradins, chargés de candélabres, de lampes & de vases en faïences supportant des boules de verre étamé, dont le dernier atteint l'ouverture des premières loges; enfin, à notre gauche, isolée près du mur, une tribune (*mèmber*) en marbre blanc, élancée & presque à la hauteur des loges qui, naturellement, dominent le tout. Les ouvertures des loges sont cintrées & de différentes grandeurs symétriques entre elles; elles sont à une seule baie en bas & à trois baies aux autres étages. Les loges inférieures, occupées par des hommes, sont ouvertes &, pour la représentation, garnies de lustres & de candélabres à pendeloques en cristal, de glaces, de tapis & d'étoffes aux vives couleurs, enfin de mille bibelots à effet; au second rang sont les loges du chah, naturellement ouvertes, & celles de l'anderoun royal, fermées par des grillages en bois qui sont mobiles,

car j'en vois plusieurs entre-bâillés; les loges d'en haut ont pour la plupart leurs grillages, derrière lesquels se trouvent, me dit-on, des femmes de la haute société.

Je suis invité à m'asseoir sur la gauche de Sa Majesté, près d'une ouverture d'où je vois toute la salle, à côté de l'aimable Aboul Hassan Khan, chargé par son souverain de me donner des explications sur ce que je vais voir & entendre.

SCÈNE D'ACHOURA.

La représentation commence. D'abord, des seïds & leurs enfants se succèdent au mèmber, rappellent la vie des imams, la mort des martyrs, & invitent à la prière & au deuil. Leurs sermons finis, un long défilé a lieu sur la piste dans l'ordre suivant : 1° ferrach bachi en tête, des ferrachs & des sakalis se frappant de la main droite la poitrine découverte, selon le rythme d'un chant modulé par quatre individus debout sur la scène; 2° une trentaine de danseurs qui marquent la cadence en choquant

IMPRIMERIE NATIONALE

l'un contre l'autre deux disques de bois en guise de cymbales; 3° une vingtaine d'hommes sous le costume arabe (*Berberi*), se frappant la poitrine nue, & poussant des «Hassan! Hossein!» ininterrompus; 4° un groupe d'ouvriers (de portefaix, dit mon voisin), uniquement vêtus d'un pantalon, sans chemise, & qui s'avancent en dansant d'abord, en sautant accroupis ensuite, tout en se frappant violemment des deux mains la poitrine au point de se la meurtrir, sous la conduite d'une sorte de fanatique, à turban bleu des seïds, qui les excite du geste & de la voix, «un agitateur du peuple», me dit le chah; 5° six musiques militaires jouant des airs gais aussi bien que des airs tristes, tout leur répertoire; 6° des chœurs d'enfants.

Après cet interminable défilé, arrivent à cheval les acteurs chamarrés de clinquant. Gravement ils descendent de cheval, gravement ils montent sur la scène & aussitôt commencent à parler. Parler est trop peu dire : pour être entendus dans ce vaste cirque à ciel ouvert, ils crient leur rôle de toute la force de leurs poumons.

La pièce roule sur la mort tragique de Hossein, fils d'Ali, dont le nom, chaque fois qu'il est prononcé, donne lieu à des gémissements de la part des spectateurs. Aux entr'actes, seïds & mollahs montent à la tribune de marbre, déplorent le sort de Hossein en termes émouvants qu'accentuent de nouveau les lamentations de l'auditoire, pendant que des ferrachs, tout en haut des murs, font sortir de leurs longues trompettes (*kerna*), que mon voisin appelle «les trompettes du jugement dernier», des sons graves qui vibrent au loin & ajoutent quelque chose à la tristesse de ces scènes.

Le tazié se termine par un nouveau défilé, de militaires cette fois : cavalerie, infanterie, artillerie à chameau [1], musiques, dont l'une joue les *Pompiers de Nanterre,* toute l'armée persane est représentée. Sa Majesté se lève & nous sortons, après quatre heures

[1] Cette artillerie consiste en petites pièces portées à dos de chameau & auxquelles on a donné le nom de petites guêpes (*zembourek*).

de cette longue représentation, que fait cesser le coucher du soleil, & qui n'a eu pour moi que l'attrait de la nouveauté. Le chah s'est intéressé à ce spectacle comme s'il le voyait pour la première fois; il s'est beaucoup diverti de la mise en scène, si variée pour le plaisir des yeux, mais sans éprouver les émotions causées par la pièce elle-même, & simulées à s'y méprendre par son entourage.

NAGARAKHANÈ ET CANON DES PERLES.

25 octobre. — Durant les dix premiers jours de moharrem, le premier mois de l'année persane, il y a aussi des taziés en ville, & qui se terminent par des scènes de vraie sauvagerie. Des bandes d'énergumènes, après avoir assisté à ces représentations, parcourent les rues en se tailladant la tête, le haut du corps découvert et criant : ya Hossein! (ô Hossein!), jusqu'à extinction de voix. Pareilles scènes se produisent même dans toute la Perse, particulièrement le dixième jour, *achoura,* qui

est le jour anniversaire de la mort de Hossein. Mais il importe d'ajouter que, si des fanatiques se rencontrent parmi ces forcenés, il s'y trouve en bien plus grand nombre, si ce n'est exclusivement, des pauvres diables payés par le haut clergé qui, préoccupé de son prestige, exploite ces actes d'exaltation religieuse, sincère ou de commande.

31 octobre. — Les palais qui servent de résidence d'hiver au souverain sont, de même que le Takié-Dovleh, contenus dans l'Ark, forteresse habitée dès le début de son règne par Aga Mohammed, le fondateur de la dynastie des Kadjars. Se trouvant là en sûreté, non loin de la montagne & sur la route de son pays d'origine, Astérabad, qu'il pouvait promptement gagner en cas de danger, il fit de ce lieu la capitale de la Perse, & la ville moderne s'est bâtie autour de la forteresse.

L'Ark forme au milieu de Téhéran un rectangle assez régulier, orienté nord-sud dans sa plus grande étendue. Il est compris entre la rue Mèrizkhanè (de l'hôpital) & le Meïdan-Topkhanè (place des remises à canons), au nord, les rues Djebbékhanè, au sud, Nasérié, à l'est, & Djellilabad, à l'ouest. Les rues Almasié (des diamants) & Naïeb-es-Saltaneh, celle-ci se continuant par le Meïdan-Ark (place de l'Ark), le traversent du nord au sud, & la rue de l'Anderoun, de l'est à l'ouest.

Des portes monumentales (*sardar*), gardées par quelques soldats, sont à l'entrée de ces rues; fermées, elles isolent l'Ark au milieu de la ville. L'une de ces portes, celle qui donne accès au Meïdan-Ark, offre cette particularité que son balakhanè sert de Nagharakhanè (maison de réjouissance). Là, matin & soir, des musiciens & des danseurs attitrés viennent saluer le lever & le coucher du soleil; c'est une antique cérémonie des adorateurs du feu, une survivance de la religion de Zoroastre. Il est probable que les airs joués par ces musiciens, transmis de génération en génération, n'ont pas changé depuis les temps les plus reculés, pas plus que leurs instruments : tambours, hautbois

& longues trompettes de cuivre semblables à celles dont on tirait des sons lugubres au tazié.

Sur le Meïdan-Ark, place intérieure de l'Ark aussi appelée Meïdan-Chah (place royale), se trouve le Top i Morvari (canon des perles), qui jouit du singulier privilège d'être considéré comme *bèsî* (asile) au même titre que les mosquées & les écuries royales[1].

L'EUNUQUE AU CANARD.

Les anciennes & très hautes murailles en terre de l'Ark subsistent encore en maints endroits, partout où des constructions plus récentes n'en ont pas pris la place.

Dans son ensemble, le palais proprement dit occupe presque la moitié sud de l'Ark. Il comprend, comme toute maison persane, deux parties : le *biroun* (extérieur) & *l'anderoun* (intérieur).

[1] Tout endroit déclaré *bèsî* est inviolable. Le criminel qui parvient à se réfugier sous le Top i Morvari ne peut pas en être arraché.

Le biroun est l'habitation des hommes, où chacun peut pénétrer; l'anderoun est la partie réservée aux femmes, le harem (chose sacrée) des Turcs.

Le biroun royal est constitué par les divers palais qui entourent le jardin des Roses, le Goulistan. Selon la coutume générale, c'est au biroun, tantôt dans un palais & tantôt dans l'autre, que le chah passe la journée, tandis qu'il dort, la nuit, à l'anderoun.

On pénètre d'habitude au palais par la porte de la rue Naïeb-es-Saltaneh, par laquelle je suis entré le jour de mon arrivée à Téhéran. Après avoir passé devant le palais du Trône, traversé une petite cour entourée de constructions basses, puis un corridor, on arrive au jardin des Roses.

Le Goulistan est un vaste jardin, à peu près carré, planté d'arbres, de gigantesques platanes surtout, & plein de fleurs en tout temps. Des bassins étendus, exhalant de fraîches vapeurs qui ne sont pas à dédaigner dans cette atmosphère perpétuellement sèche, sont alimentés par des ruisseaux limpides, dont les eaux glissent doucement sur des faïences bleu clair qui semblent contribuer à leur fraîcheur. Il est continuellement entretenu dans un état de propreté remarquable. Chaque matin la toilette en est faite par une nuée de domestiques (*pichkhèdmet*), &, tout le long du jour, il y a toujours quelqu'un là prêt à ramasser la feuille qui tombe, à couper la fleur qui perd ses pétales, à enlever le moindre flocon de neige, pour bien dire, qui ose parfois arriver jusqu'à terre du lever au coucher du soleil. Rien donc ne fait jamais tache ni sur les parterres ni sur les allées.

Il faut avoir vécu sur cette terre aride & sous ce climat brûlant, avoir souffert de cette chaleur & de cette sécheresse extrêmes, qui se font sentir aussi bien la nuit que le jour, pour comprendre que l'agrément d'une habitation soit à ce point en rapport avec l'ombre de ses jardins & l'abondance de l'eau. Ces avantages, le Goulistan les possède au plus haut degré, & ils en font un jardin délicieux. Mon plaisir est d'y arriver de bon ma-

tin, de me promener des heures entières loin du bruit de la rue, au bord des grands bassins tranquilles, sous les frais ombrages, tout en respirant l'air embaumé des parterres fleuris.

A cette heure matinale, je me trouve souvent seul au jardin avec les cygnes des bassins & un canard chinois qu'ils n'admettent pas facilement en leur société. Ce pauvre solitaire, continuellement pourchassé par les cygnes, s'est pris de la plus

LE CHAH DANS LA CHAMBRE DES BRILLANTS.

belle affection pour un eunuque blanc. Il guette son arrivée, vole à ses pieds dès qu'il l'aperçoit, lui témoigne à sa façon le plaisir qu'il a de le revoir, ne le quitte pas, s'arrête s'il s'arrête, le suit s'il marche, & ne regagne l'eau que quand son ami a fermé sur lui la porte de l'anderoun.

Les palais bâtis autour du jardin des Roses sont : le Musée, au nord; le Chems ol-Amaret (soleil des palais), à l'est; l'Amaret i Badghir (palais des ventilateurs), au sud; & un palais de

style Louis XVI, achevé depuis peu, à l'ouest. Tous ces palais sont reliés entre eux par des constructions de moindre importance, sur les murs desquelles, par places & sous des arcades aveugles, sont représentés en briques émaillées (*nakadji*), à l'instar des archers de Darius, de beaux soldats au port d'armes, à figures roses & longues moustaches noires, en uniformes de couleurs tendres peu militaires, qui n'ont de terrible que l'envie de le paraître, d'un goût douteux & du plus singulier effet.

Le pavillon qui est au nord a sa principale porte d'entrée précédée d'un porche à colonnes doublées, surmonté d'un balakhanè. A gauche, il abrite le musée qui lui donne son nom; à droite, il renferme de nombreuses chambres, dont la dernière, la plus grande, est l'Otaq i Almas (chambre des brillants), d'une belle ornementation persane, où se trouvent à profusion des glaces & des cristaux à facettes.

Descendant de la chambre des Brillants dans l'Orangerie, on trouve à gauche, au pied de l'escalier, l'unique porte qui fait communiquer le biroun avec l'anderoun. Ces sortes de portes s'appellent généralement «portes des Voluptés».

L'Orangerie n'est qu'une longue serre étroite pleine d'orangers, au milieu de laquelle une eau limpide coule sans bruit dans une rigole de marbre. Au mur du fond opposé à l'entrée sont des niches (*takhtchè*), où je vois quelquefois le *kébadji bachi* (rôtisseur en chef) préparer, avec tout son art, ses succulents kébabs, lorsque le chah dîne dans le voisinage.

Le Chems ol-Amaret est le plus élevé des palais, flanqué qu'il est de deux tours carrées à trois étages surmontés d'un belvédère, entre lesquelles se dresse un petit campanile à cadran marquant les heures. Les appartements des tours sont tout particulièrement réservés aux femmes, qui, de l'anderoun, s'y rendent entre de hautes murailles & par des corridors inaccessibles à tout regard; aussi les fenêtres de ces tours sont-elles pourvues de grillages serrés. C'est pour les femmes un observatoire, car de là elles voient, d'un côté, dans le Goulistan, de l'autre, la

place populeuse de la rue Nasérié, sur laquelle s'ouvre une des principales portes du bazar; elles aperçoivent même au loin la campagne, par-dessus la ville.

L'Amaret i Badghir doit son nom à quatre ventilateurs qui s'élèvent sur ses côtés, sous forme de tourelles carrées. A gauche

CHEMS OL-AMARET.

sont des volières, aujourd'hui silencieuses; à droite, la sellerie, pleine de selles & de harnais, garnis d'or, étagés jusqu'au plafond. La large façade vitrée, aux trois frontons, donne sur le jardin des Roses; mais l'escalier de marbre, qui conduit aux chambres, part d'une cour dans laquelle on pénètre par une porte à droite du palais. A l'extrémité de cette même cour fonc-

tionnent les ateliers royaux de taille du diamant, où j'ai vu tailler d'énormes cabochons jaunes du Cap, achetés en Europe pendant le dernier voyage.

La distribution des pièces de ces palais est sensiblement la même pour tous; c'est toujours une grande chambre, le talar, avec un nombre variable de plus petites. Leur décoration se ressemble aussi : lustres & appliques en cristal, glaces, petits miroirs taillés incrustés partout, arabesques admirablement dessinées, moulures fouillées avec soin y jouent le principal rôle. On voit au palais des Ventilateurs quantité de miniatures, œuvres intéressantes d'artistes persans, dont on doit admirer la patience au moins autant que le talent. Le Chems ol-Amaret possède deux tapisseries des Gobelins données par le roi Louis-Philippe à Mohammed Chah, le *Triomphe de Vénus* & le *Couronnement du Faune,* ainsi que deux portraits en pied de l'empereur François-Joseph & de Nasr ed-Din; ce dernier est l'œuvre du peintre de la cour, qui me paraît mieux s'entendre aux détails de la miniature qu'à brosser une grande toile.

Mais de toutes ces chambres, grandes ou petites, aucune, à vrai dire, n'a une affectation spéciale, aucune n'a un mobilier déterminé qui en fait un salon, une salle à manger, une chambre à coucher ou un cabinet quelconque. On pourrait même dire qu'elles sont toutes caractérisées par l'absence de meubles, si des tables & quelques sièges ne se trouvaient dans certaines d'entre elles, celles où Sa Majesté a coutume de recevoir les étrangers non musulmans.

De cette disposition, il résulte que le chah n'a pas d'appartement défini dans ses palais, chaque pièce pouvant être indifféremment employée aux divers besoins de la vie quotidienne. Aussi, se tient-il tantôt ici, tantôt là, selon le caprice du jour. Il ne désigne même l'endroit où il prendra son repas qu'au moment de le faire servir; c'est si vite fait d'étaler la nappe (*sofrè*) sur le parquet, quand on est si peu gêné par les meubles.

Les journées que le chah passe à Téhéran sont assez régu-

lières. En cette saison, il sort de l'anderoun vers neuf heures. Jusqu'au déjeuner, il consacre généralement sa matinée aux affaires du royaume, qui confinent souvent à ses intérêts privés. On le voit alors, tout en se promenant à travers le Goulistan, s'entretenir de ces graves questions avec son premier ministre seul ou en compagnie de différents personnages appelés pour la circonstance.

AMARET I BADGHIRD.

Quand arrive l'heure du repas, entre onze heures & midi, le chah se divertit à la lecture de journaux français faite par son premier interprète, Etemad es-Saltaneh, qui, grâce à une rare sagacité jointe à une intelligence toujours en éveil, connaît à fond son souverain & sait donner à ses traductions le sens qui doit lui plaire. Nasr ed-Din rit alors de bon cœur, surtout quand, à l'occasion de quelque histoire scabreuse, il me fait la malice de me demander des explications.

Le repas terminé, le kalian fumé, ministres & courtisans sa-

luent & se retirent; le chah reste avec ses chambellans de service, dont la principale occupation sera de le distraire jusqu'au soir, en dehors des heures de sieste & de travail.

Vers quatre heures, il prend son goûter, fait quelques tours de promenade dans les allées du jardin, & s'en va passer la nuit à l'anderoun. A la porte de l'anderoun s'arrêtent les chambellans; leur service est fini, celui des femmes commence.

12 novembre. — Plusieurs fois déjà, j'ai pénétré dans l'anderoun, installé à la partie septentrionale du palais. J'y suis entré tantôt par la porte de l'Orangerie, réservée au chah, tantôt par la porte commune qui, rue de l'Anderoun, fait pendant à la porte des Diamants, dont les diamants consistent en des cristaux taillés à facettes, & que je n'ai jamais vue ouverte, bien qu'elle donne également accès à l'anderoun.

Par la porte de l'Orangerie, je vais directement où Sa Majesté m'envoie, précédé d'un eunuque qui a reçu ses ordres. Autrement, si des malades me demandent à l'intérieur, je passe par la porte de la rue & j'arrive dans une première cour autour de laquelle sont des logements d'eunuques. J'entre alors chez leur chef, le *khadjè bachi,* un grand Abyssin, haut de plus de deux mètres, & dont les jambes & les bras — comme j'ai pu le constater sur plusieurs eunuques — se sont développés outre mesure. *Son Excellence* Etemad el-Harem m'accompagne, sinon partout, au moins jusqu'à une porte intérieure située à l'extrémité d'un corridor où m'attendent les eunuques personnels des femmes qui me font appeler. Avec eux je franchis cette porte, qui se referme lourdement derrière nous, & nous débouchons bientôt ensemble dans une vaste cour, d'où, aux cris des eunuques, se sauvent dans toutes les directions quantité de femmes semblables à des fantômes, enveloppées qu'elles sont de la tête aux pieds d'une cotonnade claire, comme d'un linceul. Elles regagnent au plus vite leurs appartements, dont les constructions ferment la cour de toutes parts & se prolongent même,

sur des cours secondaires plus petites, de tous les côtés, excepté au sud où elles sont appuyées au Musée & à l'Orangerie.

Au milieu de cette grande cour, des carrés de jardins réguliers, plantés d'arbustes & de hauts platanes émondés jusqu'à la cime, laissent voir un élégant pavillon de deux étages, le

PORTE ALMASIÉ.

palais du Sommeil, le gracieux Khabga (lieu où l'on dort), dans lequel Sa Majesté a coutume de passer la nuit.

Le Khabga repose sur un rez-de-chaussée bas, autour duquel circule une galerie à colonnes que couvre le balcon même du premier étage, auquel aboutit directement, au milieu de la façade qui fait saillie circulairement à cet endroit, un escalier

extérieur en marbre blanc d'une quinzaine de marches. Le palais, carré de forme, se termine en terrasse bordée par une balustrade légère, bien ajourée & surmontée de vases de fleurs, ce qui donne de la légèreté au bâtiment ou, pour le moins, l'empêche de paraître écrasé. Les quatre faces sont embellies de nombreuses sculptures : corniches, chapiteaux des pilastres, dessus des fenêtres légèrement ovales, tout est admirablement fouillé, sans parler des guirlandes de fleurs qui relient entre eux les sommets des pilastres, à chaque étage. Quels beaux rêves ne doit-on pas faire dans ce joli palais isolé & silencieux, gardé par un millier de femmes!

Oui! mille femmes — & davantage encore, si j'en crois quelqu'un de bien renseigné — mille femmes vivent à l'anderoun. Et une quarantaine d'eunuques noirs & blancs sont les bergers de ce troupeau. Qu'un simple roi, roi tout court, fait piètre mine à côté du Roi des rois! On conçoit l'étonnement de Nasr ed-Din à la cour de Berlin, lors de son premier voyage en Europe; il était stupéfait que l'empereur Guillaume n'eût qu'« une seule femme », l'impératrice Augusta, & une femme « si vieille ».

Deux favorites se distinguent entre toutes par leurs attributions spéciales : Aniseh ed-Dovleh, qui a mission de recevoir les étrangères de distinction, & Emin Agdas, qui tient la clé du trésor royal.

Une certaine hiérarchie existe parmi les femmes de l'anderoun. Au premier rang figurent celles qui sont d'origine princière, dont les enfants mâles ont seuls droit au trône, & les favorites, qui, à d'autres point de vue, l'emportent souvent sur les précédentes. Les femmes de cette première catégorie ont généralement maison montée & des appartements séparés. Les autres, au contraire, vivent pour la plupart en commun, ou plutôt attachées, à un titre quelconque, aux plus favorisées. Toutes enfin, selon le degré qu'elles occupent dans la hiérarchie, sont appointées par le chah, sauf quelques-unes de la

dernière classe, qui, gagées ou pour le moins entretenues par de plus fortunées auxquelles elles rendent service, ne reçoivent du maître que des cadeaux. Comme on l'imagine aisément, le budget de l'anderoun est un des plus gros de l'État.

KHABGA ET JARDIN DE L'ANDEROUN.

Le costume d'intérieur de ces dames est des moins compliqués & des plus réduits : une veste (*yal*) à moitié fermée sur la poitrine par des brandebourgs, & arrivant à peine à la taille en laissant voir une chemise (*pirahèn*) presque aussi courte, puis une jupe (*zirjoumè*) de la longueur de celle de nos ballerines, c'est-à-dire ne dépassant pas les genoux, quelquefois soutenue, comme chez ces dernières, par des jupons bouffants, sont les seuls vêtements composant ce costume. La veste & la chemisette recouvrent si peu le haut de la jupe, fixée du reste très bas sur les hanches, qu'au moindre mouvement quelque partie du torse est découverte. Afin de ne rien oublier, ajoutons que

souvent un fichu carré (*tchargat*), posé sur la tête & noué sous le menton, contient les nattes de cheveux qui tombent nombreuses, fines & serrées sur les épaules & le long du dos; qu'enfin des chaussettes blanches cachent parfois les pieds. Vieilles comme jeunes, toutes, quelle que soit l'absence ou l'exagération d'embonpoint, sont ainsi vêtues. *Horresco referens!*

La femme veut-elle aller à travers l'anderoun, elle s'enveloppe du *tchader namaz* (vêtement de prière), très ample pièce d'étoffe qui la couvre de la tête aux pieds, chausse ses babouches à la porte, & part. Pour la ville, c'est bien autre chose. Elle endosse alors le costume commun à toutes les femmes persanes, absolument obligatoire pour les musulmanes & imposé aux autres par la coutume & par la facilité qu'il leur procure de circuler plus librement. Dans la rue donc, toutes les persanes sont vêtues de la même façon, toutes se ressemblent à ce point qu'il est difficile aux leurs, même à leur mari, de les reconnaître. Après avoir passé le *chalvar,* large pantalon à pieds, bleu foncé, parfois violet, toujours vert si elles sont seïdes, elles se jettent sur la tête le *tchader,* grand manteau bleu indigo, sans manches, qui tombe très bas & les enveloppe entièrement; puis elles se cachent la figure sous le *roubend,* longue pièce de toile blanche fixée à l'occiput & percée au milieu de la face de quelques petits trous de la dimension de ceux d'un fin crible, qui permettent d'y voir & de respirer.

De ce que le costume de ville de toutes les Persanes est généralement de même forme, de même étoffe & de même teinte, il ne s'ensuit pas que le costume qu'il cache ait pour toutes la même simplicité. C'est à l'anderoun que la coquetterie féminine reprend ses droits & se donne carrière; ici, les bijoux de haut prix, les plus rares étoffes, les tissus les plus riches brochés d'or & d'argent jouent leur rôle. On veut éclipser ses rivales, étonner ses amies par son luxe, & rien n'est négligé pour y parvenir. Veut-on être la seule, par exemple, à porter un vêtement fait de telle étoffe, on achète toute la pièce, même l'ap-

provisionnement total du marchand, qui, j'en connais un cas, peut en vendre ainsi pour la jolie somme de 30,000 francs à la

CHAHZADÈ ZEI ES-SULTAN.

même personne en quelques mois. Et les bijoux! comment ne tiendraient-ils pas une très grande place dans la parure des

IMPRIMERIE NATIONALE.

femmes, en ce pays des perles & des turquoises, où chacun met une bonne part de sa fortune en pierres précieuses. C'est jusqu'à une centaine de millions que l'on peut estimer celles que porte le chah dans les grandes cérémonies, chiffre que n'ont pas besoin d'atteindre les bijoux de certaines femmes pour représenter néanmoins une grosse fortune. Toutes les pierres sont employées, mais surtout les perles, dont les longs chapelets s'enroulent à volonté autour du cou, des bras & des jambes.

Ne sortons pas de l'anderoun sans signaler le nain de Sa Majesté, Mohammed Khan, messager habituel des volontés du maître dans ses rapports avec ses femmes. Que l'on ne s'y trompe pas, l'importance de ce personnage ne se mesure pas à sa taille, malgré l'air modeste qu'il prend quand il suit à pas comptés quelque allée du Goulistan, les deux mains croisées sur la poitrine & enfoncées dans ses manches.

Les hautes murailles des anderouns, la vie pour ainsi dire cloîtrée des femmes, leur costume au dehors, & ces eunuques qui ne doivent pas les quitter, toutes ces précautions enfin, prises par la jalousie immémoriale des Persans, mettent-elles ceux-ci à l'abri de ce qu'ils redoutent tant? Il est permis d'en douter. Ne cite-t-on pas telle princesse qui n'a dû qu'au sang qui coulait dans ses veines d'être sauvée des effets de la colère du maître, après exécution sommaire de son complice; & telle autre, de moins noble origine, qui a de même failli périr quand sa grossesse, inexpliquée, a été connue?

14 novembre. — Le prince Zel es-Sultan (ombre du roi), fils aîné du chah, depuis deux jours à Téhéran, envoie sa voiture me chercher.

Son palais, dans la partie nord-est de la ville, a une entrée monumentale, une porte à un étage, c'est-à-dire avec balakhanè, gardée par un poste militaire, comme celle de toute maison respectable ici. Cette porte franchie, je traverse une cour le long de bassins remplis d'eau & de parterres en fleurs avant d'ar-

river au palais même, dont la façade est élevée & à larges baies. Guidé par un *goulam* (garde), j'entre alors dans une salle immense, évidemment en rapport avec l'importance du lieu & du personnage. Après quelques instants d'attente, qui ont suffi

ASSIS A LA PORTE DU MUSÉE, LE CHAH SE FAIT PRÉPARER DES TRUFFES PENDANT QUE LE MOUSTOUFI COMPTE DE L'ARGENT.

pour prévenir Son Altesse de ma présence, je suis conduit à une chambre éclairée d'une douce lumière, où le chahzadè joue aux échecs dans le plus profond silence, avec gravité, comme s'il s'agissait d'une affaire d'État.

«Connaissez-vous ce jeu? Moi, je n'ai jamais perdu une seule partie d'échecs», me dit-il avec volubilité dès que je l'aborde, & sans interrompre son occupation, m'invitant simplement à

m'asseoir près de lui, afin, sans doute, que j'admire tout à l'aise son habileté.

Zel es-Sultan est gros & de petite taille. Il porte ses quarante ans. Les cheveux, la moustache & les sourcils sont très noirs; la peau est fortement basanée; l'œil gauche louche; la figure est dure et hautaine; la voix a le ton bref & cassant de l'homme habitué à commander & à se faire obéir. C'est, du reste, une puissance dans l'empire, à laquelle le chah, bien conseillé par son premier ministre, a dû mettre un frein.

Le fils aîné du chah gouverne tout le centre de la Perse, avec résidence à Ispahan, la ville restée la plus importante parmi les anciennes capitales. En réalité, il était arrivé à y régner en maître absolu, disposant des biens & de la vie de ses administrés. Il s'était même constitué une véritable armée entièrement à ses ordres, toute prête à le seconder dans ses ambitions, dans ses vues sur le trône, qu'il n'a jamais caché vouloir disputer à son frère, le valiahd, seul héritier légal. Le premier ministre, devinant ses projets, s'est vu forcé de briser ce pouvoir naissant qui était une menace pour l'avenir. Zel es-Sultan n'en continue pas moins à être universellement redouté dans les provinces qu'il gouverne, parce que sa cruauté n'a d'égal que son désir d'accroître sa fortune, déjà considérable.

Entasser des richesses serait-il un besoin héréditaire des Kadjars? En dehors de ses innombrables pierres précieuses, Nasr ed-Din a des millions — certains disent des centaines de millions — en or & argent monnayés, cachés à l'anderoun dans des sacs scellés & bien alignés, qu'il se plaît à compter de temps en temps du bout de sa canne.

19 novembre. — Sa Majesté tient la promesse qu'elle m'a faite pendant le voyage : elle m'envoie visiter son musée & charge son intendant, Medjed ed-Dovleh, de m'accompagner.

La grille en fer, qui ferme le portique, & la propre porte du palais sont ouvertes. Nous montons l'escalier & nous entrons

d'abord, à gauche, dans une grande salle carrée éblouissante de glaces & de cristaux taillés, appelée salle du Conseil. Au beau milieu d'un superbe tapis qui couvre tout le parquet, & dont le dessin est formé de carrés encadrant des pots de fleurs, trois graves mirzas sont accroupis silencieux. Ils écrivent en tenant

TRÔNE DES PAONS.

l'écritoire laquée, le *qèlemdân,* sous le bras gauche, le papier de la main gauche entre le pouce & les quatre autres doigts allongés pour le soutenir, la plume en roseau de la main droite; mais ils tracent les caractères de droite à gauche, à la manière des Arabes & des Turcs, se contentant de commencer par le haut de la page, sans doute afin de ne pas imiter ces derniers, des sunnites! qui commencent par le bas. A l'angle gauche du

fond de la salle, entre deux grandes fenêtres ovales, le fameux Takht i Tavous (trône des paons) brille de tout son éclat. C'est le plus riche butin rapporté de Delhi par Nadir Chah, après une guerre heureuse contre le Grand Mogol.

Le Takht i Tavous a la même forme que le Takht i Mermer &, comme lui, ressemble plus à un lit qu'à un siège. La partie horizontale est entourée d'une galerie pleine, sauf aux pieds où est laissé un passage de la largeur des deux marches qui s'appuient sur la table. Des espèces de balustres d'inégale grandeur s'élèvent de son bord libre, dont ils rompent la ligne droite. En tête est un dossier surmonté d'un soleil, sous la forme d'un miroir rond sur lequel des rayons faits de brillants partent d'un gros diamant central, soleil flanqué de deux oiseaux quelconques se faisant face, considérés comme des paons, puisque le trône tient d'eux son nom. Six pieds en forme de trompe d'éléphant, sur les bords, & deux colonnettes, dessous, dans le sens de la longueur, l'une en tête & l'autre au centre, supportent la table à environ un mètre du parquet. Le trône des Paons est entièrement recouvert de plaques d'or incrustées d'émaux & d'une quantité prodigieuse de pierres précieuses de toutes couleurs & de toutes dimensions.

Après avoir admiré cette merveille, estimée à plus de 150 millions de francs, nous passons au musée, dont la porte est sur le même palier que la chambre du Conseil.

Le musée se compose d'une salle unique, voûtée en ogive, très longue, très élevée, ayant entre ses arcades latérales comme cinq chambres secondaires, au fond desquelles sont, d'un côté, les baies des fenêtres, de l'autre, leur simple imitation. Les murs sont ornés à profusion de moulures formant les dessins les plus variés, mais se répétant sur chaque partie semblable aux arêtes & sur les plats. Aux voûtes pendent de pesants lustres en cristal, surchargés de pendeloques, allant avec de nombreux & gigantesques candélabres, posés sur le parquet, ainsi qu'avec des appliques fixées contre les piliers.

Quarante fauteuils, dont le bois disparaît tout à fait sous d'épaisses plaques d'or repoussées, bordent cette longue salle, au fond de laquelle est un trône décoré à la manière du trône des Paons, mais qui a, cette fois, la forme d'un siège à haut dossier. Il fut souvent utilisé, dit-on, par Feth Ali Chah. Au milieu de la salle sont alignés de grands vases en porcelaine & en malachite d'origine française, allemande & russe, entre lesquels se trouvent, plaquées d'or comme les fauteuils, trois

MUSÉE, AVEC LA SPHÈRE DE NASR ED-DIN.

tables chargées de vases plus petits. Mille bibelots encombrent de même les consoles appuyées au mur & emplissent les vitrines des chambres. On y voit de tout, des objets du plus haut prix à côté d'autres sans valeur & qui n'ont d'autre mérite que celui d'avoir excité la curiosité du chah dans ses voyages en Europe, comme, par exemple, ces bois sculptés allemands ou suisses, ces éventails des plus ordinaires, ces photographies & ces mauvaises peintures, sans excepter les portraits de Napoléon III & de la reine Victoria. En fait d'objets d'art persans, je

ne vois guère que des armures & des émaux cloisonnés sous forme d'écritoires, de brûle-parfums, de kalians incrustés de pierreries, d'aiguières (*aftabè*) au galbe élégant. Près d'une fenêtre sont accrochés au mur une centaine de plats & d'assiettes en porcelaine de Sèvres, présents de nos souverains. Dans une vitrine, des montres, des tabatières, des bonbonnières, des monnaies d'or & même de l'or en barre gisent pêle-mêle.

L'antiquité est représentée par quelques monnaies & par des vases de différentes matières, quelques-uns en or, mais le plus grand nombre en terre noire, trouvés dans des fouilles. Par-ci par-là on rencontre un verre plein de perles, de diamants ou autres pierres précieuses, ce qui ne laisse pas d'étonner le visiteur; mais à l'extrémité du musée, une bien autre surprise l'attend. Sa Majesté a sans nul doute fait placer ici ce qu'elle estime le plus : à gauche, la couronne de Feth Ali Chah, littéralement couverte de pierres précieuses & de perles, puis un grand bassin en verre, semblable à ceux où nous avons coutume de mettre des poissons rouges, à peu près rempli de perles fines, de dimensions & de couleurs variées; à droite, le globe terrestre de Nasr ed-Din, voisin d'un bassin pareil au précédent, mais plus petit, plein de diamants; au fond de la salle, sur le trône, une cassette renfermant le plus gros diamant du chah &, m'assure mon guide, un des plus gros du monde; au pied du trône, le coussin garni de perles déjà vu sur le Takht i Mermer, au grand salam, le jour de l'arrivée à Téhéran.

Le globe terrestre de Nasr ed-Din mérite une mention spéciale. On le voit sous vitre, sur une table isolée, à l'entrée de la loge de droite, celle du côté sans fenêtre. Il est en or massif; la monture en est incrustée de diamants; les divisions géographiques de la sphère sont marquées par des pierres précieuses de différentes couleurs, & certains points même, comme Téhéran, Paris, Londres & autres, par un rubis, une émeraude, un diamant, une turquoise ou toute autre pierre remarquable par son volume. Si c'est là une pièce originale, on peut bien dire qu'elle

est non moins inutile, malgré le prix qu'elle a coûté : un million de tomans, d'après ce que me dit Medjed ed-Dovleh.

En somme, dans ce musée où sont enfermées des richesses, une place infime est faite à l'art. Presque tout y a une valeur intrinsèque plutôt qu'une valeur artistique.

FAÇADE DU DAR OL-FONOUN, RUE NASÉRIÉ.

Au rez-de-chaussée du même bâtiment se trouvent des salles affectées exclusivement à la céramique, & qui constituent moins des salles de musée que des chambres de réserve où l'on puise selon les besoins. Il y a là, en effet, un tel entassement de vases & de plats petits & grands, aux murs, sur des tables, qui ploient sous le poids, & jusque par terre, que l'on ne passe pas sans difficulté à travers ce fouillis. Porcelaines d'Europe, potiches de la Chine & du Japon, vases anciens de la Perse, des spécimens, en un mot, de tous les pays où cet art a fleuri, se voient dans cette espèce de grand dépôt.

20 novembre. — Sa Majesté a inauguré le premier tramway établi dans sa capitale. Ce tramway part de la place des Canons & parcourt la rue du Gaz, dans la direction de l'est, en passant devant l'entrée du Bazar, voisine de la légation de Russie. Les voitures sont aménagées de telle sorte qu'une partie fermée est réservée aux femmes. Nul doute que cette entreprise, dont une société belge est concessionnaire, ne réussisse, à la condition toutefois que le clergé y trouve son avantage & n'y mette pas obstacle. Les tramways sont appelés à rendre ici de grands services aux piétons, qui ont tant de mal à circuler dans ces rues encombrées par le passage incessant de cavaliers, chameaux & mulets, comme l'est précisément la rue du Gaz.

22 novembre. — Le chah, qui me sait chasseur, & qui se montre toujours si bon pour moi, non seulement m'a autorisé à chasser dans toutes ses chasses privées, mais encore a mis à ma disposition une des voitures de la cour, afin que je puisse m'y rendre sans fatigue.

J'en ai déjà usé pour aller chercher la bécasse dans les jardins de Saltanetabad, où elle se plaît tant, qu'elle y prend volontiers ses quartiers d'hiver. Aujourd'hui, je me fais conduire à Dochântèpè (colline aux lièvres). Je passe entre la colline & le jardin, je tourne à droite & descends de voiture dans la plaine, au pied des premiers coteaux. A peine en chasse, je vois défiler devant moi un troupeau de gazelles; j'envoie une balle dans leur direction, & je m'aperçois ensuite que les gazelles ont passé hors de portée de mon fusil. Dans ces plaines sans fin, couvertes uniquement d'herbe à chameau d'égale hauteur, rien ne peut aider dans l'appréciation des distances. J'ai mis plus de dix minutes à me rendre à l'endroit d'où elles étaient parties, au bord d'un petit ruisseau qui déverse dans quelques champs cultivés le trop-plein des bassins du jardin de Dochântèpè. Toutefois mon temps n'a pas été perdu, car, arrivé là, j'ai levé une dizaine de bécassines. Les lièvres abondent dans ces herbes, mais n'y

sont pas toujours faciles à tirer. Sur les coteaux, qui méritent bien leur nom, j'en ai trouvé trois à l'ombre d'une même pierre n'ayant pas 50 centimètres cubes. De grosses compagnies de perdrix rouges partent dans les jambes du chasseur, peu farouches, n'étant que rarement inquiétées dans cette chasse royale où personne n'ose s'aventurer. J'ai la bonne fortune de

DAR OL-FONOUN.

tuer un *tihou,* oiseau que j'ai pour la première fois entre les mains. Un peu plus petit que la perdrix grise, le tihou, qui doit son nom à son cri, est tout gris, avec les plumes de la queue relevées & frisant comme celles de l'autruche. Ma journée a été bonne : je rentre chargé de gibier.

Il paraît que des panthères viennent aussi chasser jusque dans ces parages : témoin les restes d'une chèvre récemment dévorée par un de ces fauves, hôtes fréquents des montagnes voisines, & que mon guide me fait remarquer.

23 novembre. — La neige a fait son apparition sur les sommets de l'Elbourz les plus près de nous. Il n'en est pas mal tombé la nuit dernière, sans cependant que la plaine ait été atteinte.

Depuis quelques jours les cadeaux m'arrivent de tous côtés. L'usage est d'en faire au médecin qui a soigné le souverain, dès que celui-ci relève de maladie; c'est une façon de prouver au maître que l'on fait cas de sa santé. De là toutes les promesses de l'entourage du chah, après sa guérison près de Tauris, de me donner chevaux, tapis, armes & autres objets à notre arrivée à Téhéran. «Si vous aviez acquis par un plus long séjour une plus grande connaissance des hommes & des choses de ce pays, me dit un confrère persan qui a étudié à Paris, la maladie du chah vous vaudrait au moins 100,000 francs de cadeaux. Mais combien tirent profit de votre ignorance de nos coutumes!» Je n'en ai pas reçu pour pareille somme. Il n'est pas moins vrai que, sans compter la remise de 2,000 francs avancés à Paris pour frais de voyage, j'ai reçu : deux beaux chevaux arabes, l'un d'Emin es-Sultan & l'autre d'Emin ed-Dovleh; des tapis anciens de prix; quelques pierres précieuses; un grand manteau persan de cachemire doublé d'astrakhan & plusieurs pièces de même étoffe du plus fin travail... & le tout de gens qui, sans aucun doute pour moi, ne me devaient rien.

29 novembre. — Mirza Ali Khan, médecin du ministre de la guerre, me fait lire une lettre que vient de lui adresser un confrère français, échoué au Kurdistan après différentes péripéties qui ne sont généralement pas à son avantage. Là, comme un vrai musulman, il a pris *femmes,* mais femmes sachant faire les tapis, du produit desquels il vit en même temps que de son art. Il lui envoie un rapport sur le choléra qui a régné dans l'ouest depuis le jour où, sans erreur, on nous a annoncé à Khoremdereh, le 11 octobre, son apparition à Kermanchah.

Après avoir fait de nombreuses victimes en Mésopotamie, le fléau est entré en Perse par le Karoun, sur Chouster, et par

la Dialah, sur Kermanchah, direction dans laquelle il s'est avancé jusqu'à Sinah, au nord, & jusqu'à Hamadan & Malaher, à l'est, sur la route de Téhéran. Cette épidémie semble terminée, en Perse du moins.

19 décembre. — Une visite au directeur du collège, Neyer el-Moulk, homme sympathique d'une soixantaine d'années, me fournit l'occasion de parcourir avec lui ce bel établissement.

M. RICHARD.

Neyer el-Moulk est frère du ministre de l'instruction publique, Mokhber ed-Dovleh, absent de Téhéran.

Le Dar ol-Fonoun (collège polytechnique) occupe, avec ses dépendances, presque la moitié de la partie nord-est de l'Ark comprise entre la place des Canons & la rue de l'Anderoun, d'une part, &, de l'autre, entre les rues Almasié & Nasérié, par lesquelles on y accède. Les bâtiments en sont donc très étendus. Une cour intérieure est même assez spacieuse pour se prêter à des exercices de gymnastique, d'infanterie & d'artillerie.

Nasr ed-Din fonda le Dar ol-Fonoun en 1850, c'est-à-dire deux ans après son avènement au trône. Primitivement il avait pour but de former des officiers, des ingénieurs civils & militaires, des médecins & des interprètes. Plus tard on y ajouta une classe pour les mines & un cours de musique destiné à donner des chefs de musique à l'armée. Parmi les premiers professeurs, on cite les officiers français envoyés en Perse, en 1855, sur la demande du chah. Grâce aux officiers du génie & de l'artillerie de cette mission, l'étude des mathématiques & du dessin géométrique prit un remarquable essor.

L'enseignement comprend aujourd'hui : les mathématiques élémentaires, la géographie, la cosmographie, la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie, le dessin, la peinture, l'art militaire (artillerie & infanterie), la médecine, les langues persane, arabe, française, russe & anglaise. Des laboratoires de physique & de chimie, assez riches, permettent aux élèves de passer de la théorie à la pratique, tandis que l'enseignement de la médecine, qui n'a pas encore pu vaincre d'étroites idées religieuses, est tout théorique. Une bibliothèque fréquentée, contenant beaucoup de livres européens, suffit aux besoins des études.

Les élèves, au nombre d'environ deux cents, sont externes; ils entrent au collège le matin à huit heures, & en sortent à trois heures du soir, après y avoir déjeuné. Ils reçoivent chaque année un costume d'hiver & un costume d'été.

Deux Français, depuis bien des années en Perse, où ils jouissent de l'estime générale, M. Richard, mon compatriote franc-comtois d'Autrey, près Gray, & M. Vauvillier, ingénieur des mines de Sa Majesté, sorti de l'école de Saint-Étienne, professent au Dar ol-Fonoun, l'un, la langue française, l'autre, la minéralogie en tant qu'exploitation des mines & connaissance des minerais. Par leur caractère, leur dévouement à leur tâche & les services qu'ils rendent, tous les deux font aimer la France & les Français. Mirza Khazem, un érudit, qui a

longtemps étudié à Paris, est à la tête des laboratoires de physique & de chimie.

28 décembre. — Aujourd'hui, le chah marie son favori avec une de ses propres filles. Aziz es-Sultan a douze ans & Akhtal ed-Dovleh en a huit. J'assiste au défilé des pichkhèdmets qui apportent les cadeaux sur les grands plateaux habituels, sur les

M. VAUVILLIER.

medjmehs. Ils sont plus de cent, chargés de tous les produits du bazar, parmi lesquels je ne compte pas moins de trois cents pains de sucre. Mais il ne faut pas se fier aux apparences. Tout cela peut bien avoir été simplement emprunté pour faire *tchékous*, pour éblouir. Il est vrai qu'en raison de la qualité de l'emprunteur, ce qui n'est qu'un prêt peut aussi bien se transformer en cadeau, bon gré, mal gré.

4 janvier 1890. — On ne remet guère une supplique au roi, sans déposer en même temps près de lui un petit sac de soie ou

de cachemire, plus ou moins plein. Dernièrement, chez le premier ministre, six sacs pas mal gonflés lui furent laissés de la sorte; il y a quatre jours, le général Abbas Kouli Khan, ancien élève de notre école militaire du génie, actuellement aide de camp du ministre de la guerre, apportait pareil sac joint à un pli cacheté; enfin, ce matin, Mouchir ed-Dovleh dépose à son tour devant Sa Majesté le plus gros sac que j'aie vu jusqu'à présent. Tous ces sacs contiennent des pièces d'or : c'est le cadeau dû pour toute faveur demandée. Du haut en bas de l'échelle sociale, rien ne se fait sans cadeau, *ebgol* ou *pichkèch*, selon qu'il est destiné à un supérieur ou à un inférieur. La moindre faveur, le plus petit service exige ebgol ou pichkèch. Le cadeau, il est vrai, constitue le plus clair de la solde de l'employé; on conçoit dès lors qu'il y tienne.

Mais ce que j'admire chez le chah, c'est sa façon de soupeser, sans en avoir l'air, le sac qu'on lui donne, & l'expression de sa figure selon qu'il est léger ou lourd. Il n'a pas besoin de compter les pièces qu'il contient; par cette simple & rapide épreuve, il est fixé à ce sujet.

8 janvier. — Je suis appelé en consultation dans l'anderoun du ministre de la guerre, le prince Naïeb es-Saltaneh, par son médecin, Mirza Ali Khan. Le chahzadè n'a qu'une femme, fille d'un oncle du chah, pour laquelle il a, dit-on, une grande affection. A mon arrivée, il me fait mille recommandations & me prie de ne pas quitter le palais sans lui rendre compte de ma visite, en passant par l'Otaq i Nizam (chambre des militaires), grand talar du ministère de la guerre, où il va m'attendre.

Ce n'est pas la première fois que Naïeb es-Saltaneh envoie son médecin me chercher, soit pour les siens, soit pour quelque subalterne. Dernièrement, je suis allé de sa part voir un officier, Motamed Nizam, par qui j'ai appris une des façons de traiter, en Perse, entre malade & médecin. Sa maladie reconnue, une fluxion de poitrine des plus graves, je fais les prescriptions né-

cessaires & je me retire. Mais à peine suis-je dans la cour, qu'il envoie me prier de revenir sur mes pas. C'est pour m'offrir de suite 1,000 tomans, si je veux m'engager par écrit à le guérir. Mon refus le met au comble de l'étonnement, non qu'il se croie par là en danger de mort, mais parce que voir résister à l'appât d'une telle somme passe ses facultés.

EMIN ES SULTAN, AYANT : A SA DROITE, EMIN EL-MOULK, EMIN É KHALVET, AZIZ KHAN, ABOUL HASSAN KHAN ET NASROU'LLAH MIRZA ; A SA GAUCHE, EMIN ES-SALTANEH ET NAZEM KHALVET ; A SES PIEDS, DJELLAL EL-MOU'LK ET MOHAMMED KHAN.

Le palais habité par Naïeb es-Saltaneh est dans l'Ark ; appuyé à l'anderoun royal, il semble même faire partie du palais du chah. Il se confond, en outre, avec le ministère de la guerre, qu'un jardin sépare seul du Takht in Khanè, si bien qu'on peut aller de chez le prince au Goulistan sans sortir dans la rue.

Ce côté de l'Ark, à l'est des rues longitudinales intérieures, est le plus important, puisqu'il contient, au sud, les palais du chah, celui de Naïeb es-Saltaneh, le ministère de la guerre,

IMPRIMERIE NATIONALE.

&, au nord, les bâtiments du collège; le côté situé à l'ouest des mêmes rues ne possède au contraire que les écuries royales & la caserne des gardes, au sud de la rue de l'Anderoun, & l'arsenal, au nord, sans compter une mosquée abandonnée.

14 janvier. — Depuis huit jours je soigne le premier ministre, atteint d'influenza. Après lui avoir annoncé que je considère sa guérison comme définitive, il me remet un long papier couvert d'écriture persane & de cachets : c'est l'acte en règle par lequel il me cède un terrain à bâtir non loin de la place des Canons, en face du jardin de Lalèzar (des tulipes). En me remettant ce titre, après m'avoir remercié de mes soins, il ajoute qu'il me donne ce terrain «avec l'espoir que j'y construirai une maison à ma convenance & que cela m'engagera à rester en Perse».

Pendant la maladie d'Emin es-Sultan, j'ai eu occasion de voir souvent la plupart des membres de sa famille. La fortune de cette famille ne remonte pas plus haut qu'au père, qui de *sakka bachi* (porteur d'eau en chef) de Nasr ed-Din a été fait premier ministre. Le sakka bachi ne savait ni lire ni écrire, mais son intelligence & sa prodigieuse mémoire suppléaient à son défaut d'instruction, & il fut un remarquable premier ministre. A sa mort, en juin 1883, Mirza Ali Asgher Khan, son fils aîné, a été choisi par le chah malgré son jeune âge — environ vingt-huit ans — pour lui succéder comme premier ministre, avec le même titre d'Emin es-Sultan (confident du roi).

De taille au-dessus de la moyenne, Emin es-Sultan a la physionomie ouverte & franche, les traits réguliers & de grands yeux noirs; sa barbe, qu'il porte courte, est fournie & noire comme du jais, ainsi que ses épais sourcils qui se rejoignent à la naissance du nez, signe de beauté chez les Persans. Très circonspect & sérieux d'habitude, il est causant & gai dans l'intimité & sait montrer, dans la conversation, toutes les ressources de ses brillantes qualités intellectuelles. En somme, on peut dire que, sous tous les rapports, le premier ministre de Sa Majesté est un

homme bien doué, qui sait allier, dans ses hautes fonctions, l'énergie & la décision à une sage prudence.

Emin es-Sultan, âgé d'environ trente-quatre ans, est l'aîné de ses trois frères : Emin el-Moulk, ministre des finances après avoir fait ses études pour être mollah; Sahabdjân, chargé du train de voyage (tentes, chameaux & mulets) du chah; Hassein Khan, jeune homme imberbe & à l'air efféminé, déjà deux fois père à dix-sept ans. Il a une sœur mariée à Emin es-Saltaneh,

LE CHAH PROMENÉ EN VOITURE DANS LE JARDIN DES ROSES.

fonctionnaire du ministère des finances. Son unique femme lui a donné une demi-douzaine d'enfants, dont quatre fils.

Sa Majesté se rend quelquefois chez son premier ministre, certains jours de fête de famille. J'ai assisté à une de ces visites qui rapportent gros au souverain. Le chah est resté chez Emin es-Sultan une heure environ, & dans ce court laps de temps il a reçu : sacs pleins d'or, chevaux, faucons, châles, tapis, meubles de luxe & quantité de bibelots.

Il fallait entendre le *mirakhor* (écuyer) vanter les chevaux à mesure qu'ils étaient présentés : «C'est un cheval extraordinaire... C'est un cheval de grand tempérament... C'est un cheval de noble origine.» Il n'était nullement question des qualités physiques ordinaires, trop banales à ses yeux pour un animal destiné au roi, & qu'il ignorait probablement.

5 février. — Le chah vient de perdre son dernier fils, un enfant de quatre mois, né de Bachi (chef), nom familier qu'il donne à la fille du jardinier en chef (*baghbân bachi*) d'un de ses palais d'été, une des plus jeunes femmes de son anderoun.

Bachi vit chez Emin Agdas, qui fait l'éducation de cette étoile naissante. Se charger ainsi d'une jeune fille, surtout si déjà elle a été remarquée par le chah, est un moyen d'attirer ce dernier chez soi, & la femme qui se croit délaissée ne se fait pas faute d'user de ce moyen. Toutes les femmes de l'anderoun rêvent d'avoir un enfant. Ce désir est si vif en elles, que c'est là leur principal sujet de conversation avec le médecin, & qu'elles ne manquent jamais d'être la proie du charlatan qui veut l'exploiter. L'enfant est le gage vivant des faveurs du roi. Il suffit au bonheur de la mère. Mais la femme stérile, qui voit passer les années & le maître s'éloigner d'elle, fait naturellement tout pour le retenir. Dans ce but, elle s'entoure de jeunes beautés, avec l'espoir que quelqu'une saura plaire.

Emin Agdas, bien qu'âgée & sans enfant, n'est pas dans ce cas; si elle s'occupe de Bachi, c'est par pur dévouement pour son seigneur & maître; ses fonctions de gardienne du trésor, qu'elle doit à la confiance illimitée du chah, la mettent à l'abri de tout abandon. Mais un malheur terrible l'attend : elle est menacée de perdre la vue. Depuis six à sept ans, elle est privée de l'œil droit, & voici que l'œil gauche se prend & que la vue s'affaiblit journellement; car ses médecins persans ordinaires l'amusent par un traitement insignifiant & des remèdes dont le plus sûr effet est de laisser la maladie progresser, alors qu'une

opération s'impose sans le moindre retard. J'en ai déclaré l'urgence à Sa Majesté qui s'en est fort attristée, sans rien décider jusqu'à ce jour.

Soigner ces femmes n'est pas chose facile; le médecin doit être doublé d'un diplomate, simplement pour savoir où elles souffrent. Aussi, suis-je arrivé difficilement à connaître la maladie d'Emin Agdas. D'abord, trop de monde avait intérêt à la

LE CHAH, NAÏEB ES-SALTANEH, MOULKARA, IZ ED-DOVLEH ET AUTRES PERSONNAGES, AU GOULISTAN.

voir durer, cette maladie, craignait mon intervention & en éloignait le moment en empêchant qu'on m'appelât. Ensuite, une fois appelé, j'ai eu à vaincre la résistance même de la malade qui se plaignait de tout, excepté des yeux que je n'avais pas vus après trois visites. Un matin, enfin, je sortais de l'anderoun par l'Orangerie; le chah, qui m'attendait près de la porte, me demande ce que je pense de l'état d'Emin Agdas. Je lui réponds qu'elle se plaint de douleurs qui ne me paraissent pas inquié-

tantes. — «Et les yeux?» me réplique-t-il vivement. — «Mais, Majesté, on ne m'en a pas parlé.» A cette réponse, il fait appeler le chef eunuque d'Emin Agdas, Aga Bahram, lui parle avec animation, même avec colère, & me dit laconiquement : «Allez!» en m'indiquant de suivre l'eunuque. J'arrive chez la malade, qui, cette fois, me découvre sa figure & répond à mes questions sans hésiter.

Il en est de même ici de toute musulmane vis-à-vis du médecin européen. L'une d'elles, pressée pourtant par son mari qui a voyagé en Europe & parle français, n'a consenti à une consultation, que séparée de moi par un tapis tendu qui me la cachait complètement. La grande difficulté est de faire découvrir la figure. Une jeune femme qui a de beaux yeux n'hésite pas trop à les laisser voir, mais la bouche reste cachée & la vue de l'ensemble des traits n'est pas chose simple à obtenir. La plupart croient assez que le médecin doit être fixé sur leurs infirmités après avoir tâté le pouls, ce à quoi d'ailleurs les ont habituées les médecins du pays.

8 février. — Deux femmes étrangères sont, en ville, dans des anderouns privés. L'une d'elles, qui m'a fait appeler pour une légère indisposition, est originaire de la Suisse française. Gouvernante des enfants du Persan qu'elle a épousé, quand il était secrétaire de la légation de Perse à Vienne, elle l'a suivi à Téhéran, où son existence cloîtrée lui est fort lourde à supporter. Il n'en serait pas de même de la camarade dont elle m'a parlé, une toute jeune Française qui se plaît à ce point dans sa nouvelle situation, qu'elle aurait résisté à des parents venus ici la chercher. Ces deux femmes vivent absolument à la persane, enfermées dans leur anderoun & ne sortant que sous le costume des musulmanes.

17 février. — Chaque jour Emin Agdas a ma visite. Elle va mieux, c'est-à-dire que les douleurs ont cessé, car le mal con-

tinue sa marche, personne ne voulant se décider à l'opération qui seule peut l'arrêter. A la moindre amélioration, la malheureuse femme m'accable de remerciements & me retient en m'offrant des *chirini* (douceurs) & du thé, comme convaincue que je tiens sa guérison entre mes mains, & que mes soins seront en raison directe de ses attentions. Possédée de cette idée, elle ne néglige rien de ce qu'elle croit pouvoir me gagner.

Aujourd'hui même, ne me dit-elle pas avoir demandé au chah pour moi de quoi bâtir une maison sur le terrain que m'a donné le premier ministre. Sa Majesté aurait répondu : «C'est à moi de lui bâtir cette maison.» Elle est si contente d'avoir obtenu cette réponse du roi, qu'elle la répète plusieurs fois.

Dernièrement elle a ouvert en ma présence deux grandes boîtes à bijoux, volumineux écrins à plusieurs compartiments pleins de quatre à cinq cents pierres précieuses montées, soit en boutons, soit en bagues, soit en longs chapelets. J'ai été surtout frappé de la dimension des émeraudes & des perles. Un chapelet d'émeraudes est fait de pierres allant de la grosseur d'un œuf de pigeon à celle d'un œuf de poule ordinaire. Les perles rondes dépassent les plus belles noisettes, mais bon nombre de perles oblongues sont beaucoup plus grosses. Une topaze hémisphérique est comme une moitié de noix de bonne taille. Les rubis sont naturellement d'autant plus volumineux qu'ils ne sont pas taillés, & fort peu le sont. Les diamants de plus belle eau sont plats & allongés; parmi les autres, beaucoup sont teintés en jaune, l'un d'eux est même bleuâtre. La plus grande turquoise est ovale & mesure bien 4 à 5 centimètres de long; la couleur bleue, assez foncée, en est des plus pures. Après cette exhibition est venu le tour de la montre apportée d'Europe par le roi à sa favorite, cadeau dont elle est très fière. Le boîtier est couvert de diamants; la chaîne est formée de douze saphirs reliés entre eux par des brillants plus petits. Finalement, avant de fermer les écrins, ma malade en sort une bague surmontée d'un beau diamant taillé en rose, qu'elle m'offre gracieusement.

Une autre fois, Emin Agdas m'envoie visiter son bain. Il se compose de deux pièces dont le sol & les murs sont tout en marbre blanc : la chambre de toilette & le bain proprement dit. Au centre de la chambre est un petit bassin, avec un jet d'eau pulvérisée qui répand une légère fraîcheur ; des takhtchès contiennent les divers objets de toilette ; deux plus grandes niches se faisant face & garnies d'épais tapis ressemblent à des couchettes. Ici la baigneuse quitte ses vêtements avant de pénétrer dans la seconde pièce, qui n'est autre chose qu'une étuve à moitié occupée par deux grands bassins pleins d'eau à température inégale. Le bain se prend d'habitude de la façon suivante : 10 minutes dans le bassin le moins chaud, 10 minutes dans le plus chaud, 10 minutes hors de l'eau, exposé à la vapeur d'eau. Ceci fait, bien enveloppée dans de moelleuses couvertures de laine, la baigneuse revient dans la chambre de toilette se coucher sur les tapis jusqu'à ce que la réaction soit complète, & même souvent au delà, parfois près d'une heure. Alors la toilette commence, longue & minutieuse : les ongles des mains & des pieds sont teints en rouge à l'aide du *henné ;* le *khol* noircit les sourcils en les agrandissant & en les réunissant au-dessus du nez ; les pâtes épilatoires font leur besogne ; les cheveux sont tressés serré en une infinité de nattes ; rien, en un mot, n'est négligé pour que la femme à laquelle le souverain a jeté le mouchoir paraisse avec tous ses avantages. Et cette toilette au sortir du bain a duré... une demi-journée !

Les nombreux bains (*hammam*) de la ville, établis d'après ces principes, sont rigoureusement interdits aux chrétiens.

27 février. — Téhéran, de *taher* «propre», ne mérite pas son nom l'hiver. La pluie, dont il n'était pas tombé une goutte d'avril à décembre, a eu pour premier résultat de transformer en boue la poussière des rues ; & la neige de quelques nuits froides de janvier, qui a été jetée des terrasses, rend la circulation difficile un peu partout, mais particulièrement à travers les rues

étroites des vieux quartiers. Seul l'Ark fait exception : la neige y est, sinon enlevée, du moins mise en tas, autour desquels on peut passer. Les chiens plus ou moins galeux qui pullulent ont, comme les chemins, échangé leur robe de poussière contre une robe de boue.

Téhéran, d'une population de 130,000 habitants, approximativement, est entouré de fortifications bastionnées dont la

LA PLACE DES CANONS ET LA VILLE MODERNE, SOUS LA NEIGE.

terre a fait tous les frais. Cette enceinte a la forme d'un octogone irrégulier, ou mieux d'un carré avec quatre pans coupés, exactement orienté du nord au sud & de l'est à l'ouest par ses côtés, qui sont percés de douze portes, c'est-à-dire de trois portes chacun, à l'exception du côté septentrional qui n'en a que deux, la troisième, celle de Chimran, se trouvant au pan coupé du nord-est. Toutes ces portes (*dervasch*), aux arcades élevées, aux tourelles élancées, aux appliques de faïences (*kachi*) multi-

Une autre fois, Emin Agdas m'envoie visiter son bain. Il se compose de deux pièces dont le sol & les murs sont tout en marbre blanc : la chambre de toilette & le bain proprement dit. Au centre de la chambre est un petit bassin, avec un jet d'eau pulvérisée qui répand une légère fraîcheur ; des takhtchès contiennent les divers objets de toilette ; deux plus grandes niches se faisant face & garnies d'épais tapis ressemblent à des couchettes. Ici la baigneuse quitte ses vêtements avant de pénétrer dans la seconde pièce, qui n'est autre chose qu'une étuve à moitié occupée par deux grands bassins pleins d'eau à température inégale. Le bain se prend d'habitude de la façon suivante : 10 minutes dans le bassin le moins chaud, 10 minutes dans le plus chaud, 10 minutes hors de l'eau, exposé à la vapeur d'eau. Ceci fait, bien enveloppée dans de moelleuses couvertures de laine, la baigneuse revient dans la chambre de toilette se coucher sur les tapis jusqu'à ce que la réaction soit complète, & même souvent au delà, parfois près d'une heure. Alors la toilette commence, longue & minutieuse : les ongles des mains & des pieds sont teints en rouge à l'aide du *henné ;* le *khol* noircit les sourcils en les agrandissant & en les réunissant au-dessus du nez ; les pâtes épilatoires font leur besogne ; les cheveux sont tressés serré en une infinité de nattes ; rien, en un mot, n'est négligé pour que la femme à laquelle le souverain a jeté le mouchoir paraisse avec tous ses avantages. Et cette toilette au sortir du bain a duré... une demi-journée !

Les nombreux bains (*hammam*) de la ville, établis d'après ces principes, sont rigoureusement interdits aux chrétiens.

27 février. — Téhéran, de *taher* «propre», ne mérite pas son nom l'hiver. La pluie, dont il n'était pas tombé une goutte d'avril à décembre, a eu pour premier résultat de transformer en boue la poussière des rues ; & la neige de quelques nuits froides de janvier, qui a été jetée des terrasses, rend la circulation difficile un peu partout, mais particulièrement à travers les rues

étroites des vieux quartiers. Seul l'Ark fait exception : la neige y est, sinon enlevée, du moins mise en tas, autour desquels on peut passer. Les chiens plus ou moins galeux qui pullulent ont, comme les chemins, échangé leur robe de poussière contre une robe de boue.

Téhéran, d'une population de 130,000 habitants, approximativement, est entouré de fortifications bastionnées dont la

LA PLACE DES CANONS ET LA VILLE MODERNE, SOUS LA NEIGE.

terre a fait tous les frais. Cette enceinte a la forme d'un octogone irrégulier, ou mieux d'un carré avec quatre pans coupés, exactement orienté du nord au sud & de l'est à l'ouest par ses côtés, qui sont percés de douze portes, c'est-à-dire de trois portes chacun, à l'exception du côté septentrional qui n'en a que deux, la troisième, celle de Chimran, se trouvant au pan coupé du nord-est. Toutes ces portes (*dervasch*), aux arcades élevées, aux tourelles élancées, aux appliques de faïences (*kachi*) multi-

colores, ont entre elles beaucoup de ressemblance. La ville est loin d'emplir son enceinte : de tous les côtés, d'immenses jardins clos, des terrains vagues étendus, des champs cultivés & des vignes, sans compter les cimetières, occupent l'espace entre les dernières maisons & les remparts.

Le Meïdan-Topkhanè, place des Remises à canons, communément place des Canons, au nord de l'Ark, peut être considéré comme la place centrale de Téhéran. De ses six grandes portes, dont les deux plus remarquables sont du côté de l'Ark, partent vers les quatre points cardinaux six larges rues, la plupart bordées d'arbres au pied desquels coule un ruisseau d'eau vive, une bonne partie de l'année, pendant la saison tempérée. Ce sont : au nord, les rues Emin-es-Sultan & de Lalèzar, qui traversent le quartier neuf; au sud, les rues Almasié & Nasérié, qui conduisent à l'Ark, aux bazars & dans les vieux quartiers; à l'est, la rue du Gaz, par laquelle on va, soit à la porte de Chimran, soit à la gare du chemin de fer de Chahzadè-Abdul-Azim; à l'ouest, la rue Mèrizkhanè, que l'on prend pour gagner la porte de Kazvin & le chemin de l'Europe.

On peut dire que la place des Canons, prolongée par la rue de l'Hôpital, d'un côté, & par la rue du Gaz, de l'autre, sépare les vieux quartiers de Téhéran du quartier neuf. Ce dernier s'étend au nord sur une large superficie. Il se distingue par ses belles rues bien tracées, par ses parcs & ses vastes jardins, par ses nombreux palais, enfin par les hôtels des légations étrangères qui tous s'y trouvent, sauf l'hôtel de la légation de Russie, situé à l'extrémité de la rue du Gaz, du côté de la vieille ville. Partant de la place des Canons & suivant alternativement les deux longues trouées que l'on a devant soi, on rencontre : le palais du premier ministre & le jardin de Lalèzar; les légations européennes & des États-Unis; l'ambassade de Turquie; le palais, & ses dépendances, du ministre des beaux-arts, Djehanghir Khan, & l'immense jardin d'Emin es-Sultan. Revenant sur ses pas & se dirigeant vers l'est par la rue Seïf-ed-Dovleh, on arrive

à la place de Nagarestan, où se trouvent le palais de même nom & celui de Mouchir ed-Dovleh avec ses vastes jardins, assez étendus pour que la grande mosquée du Sepeh Salar ait pu s'y élever sans qu'il y paraisse trop. A peu de distance, en retour vers Lalèzar par la rue à l'angle sud-ouest de la place, est le palais du chahzadè Zel es-Sultan, qui a en outre un parc plus au nord, près des fortifications, non loin du parc d'Emin ed-Dovleh.

MOSQUÉE DU SEPEH SALAR.

Quittant la place de Nagarestan, si l'on prend la rue Nézamié, on rencontre : à gauche, la mosquée du Sepeh Salar, puis la modeste maison de mon ami Etemad es-Saltaneh, qui vit là en sage au milieu de ses livres; à droite, un ancien cimetière, après lequel on est dans la rue du Gaz, à deux pas de la légation de Russie.

Le Meïdan-Markch, immense terrain de manœuvres entouré de murs, où les troupes sont habituellement exercées & sont

quelquefois passées en revue par le chah, est aussi compris dans le quartier neuf. A peine est-on sorti par la porte ouest de la place des Canons & s'est-on engagé dans la rue Mèrizkhanè, que l'on a l'entrée du Champ de Mars à sa droite.

La rue Almasié, par laquelle on pénètre dans l'Ark, & la rue Nasérié, aussi nommée rue Chems-ol-Amaret, qui s'ouvrent l'une & l'autre au sud du Meïdan-Topkhanè, donnent accès aux vieux quartiers, à la partie de la ville purement persane. Ici, les rues étroites, tortueuses & grouillantes d'un monde pas toujours propre. Ici, la saleté sous tous ses aspects, surtout si, dépassant le Bazar, on va jusqu'à la place des Exécutions pour revenir par la place aux Chevaux & le quartier des Juifs, Mèhellè i Yahoudi, qu'il est difficile de traverser sans en emporter une odeur écœurante & tenace de matières en décomposition.

Le quartier du Bazar, Mèhellè i Bazar, s'étend au sud & au sud-est de l'Ark, offrant cette particularité d'avoir ses rues recouvertes de voûtes percées d'ouvertures de distance en distance, ce qui les met à l'abri du brûlant soleil de l'été & des intempéries de l'hiver, sans les priver tout à fait de lumière & d'air. Aussi, en tout temps & à toute heure du jour, du lever au coucher du soleil, une foule compacte se presse dans les rues du Bazar, malgré les interminables files de chameaux & de mulets, plus ou moins chargés de marchandises, qui passent & repassent continuellement.

L'entrée principale est rue Djebbékhanè. Elle laisse pénétrer sur une petite place, le Sebz i Meïdan, que l'étranger fera bien de ne pas dépasser sans guide, s'il ne veut pas s'égarer dans le dédale inextricable des rues du Bazar. Ce n'est pas que des artères larges, longues & assez droites ne puissent servir de points de repère; mais comment se reconnaître dans cette cohue, parmi tous ces carrefours & toutes ces impasses? Une grande voie, par exemple, passe près de la mosquée Royale, la Mesdjed-Chah, & se dirige ensuite à l'est après avoir, aux deux tiers de son parcours, envoyé un très long prolongement vers le nord, jus-

qu'à la rue du Gaz, en laissant le palais d'Emin ed-Dovleh à droite & la légation de Russie à gauche. Seulement, de chaque côté de cette voie, à chaque pas débouchent un nombre infini de rues secondaires, qui se subdivisent elles-mêmes & aboutissent tantôt à de petites places, tantôt à des cours de caravansérails, plantées d'arbres & encombrées de ballots déposés par les caravanes, où l'on se trouve désorienté.

LE BAZAR ET LA MOSQUÉE ROYALE.

Le Bazar est un monde, un monde d'artisans & de marchands qui représentent tous les métiers, toutes les industries & tous les commerces, localisés en des endroits précis, sans être jamais mêlés les uns aux autres, très heureusement pour la commodité des acheteurs. Dans les murs épais qui soutiennent les voûtes sont creusées de vraies niches pleines de marchandises. Au bord de sa niche, l'artisan accroupi — je n'en ai jamais vu

travailler debout, quel que soit son métier — se livre à ses travaux avec une lenteur tout orientale, qu'explique dans une certaine mesure l'imperfection habituelle de ses outils.

Un simple voyageur européen s'arrêtera surtout devant les tapis, les étoffes & les armes. Mais quel régal pourra s'offrir l'amateur d'antiquités! Il passera des heures à admirer les livres à curieuses enluminures, les vieilles orfèvreries, les faïences à reflets métalliques (*kachi telaï*) si recherchées, dont les Persans ont perdu le secret de fabrication, & à faire son choix parmi tant d'intailles, comme les cylindres de la Chaldée, de l'Assyrie & de l'Élam, les sceaux des époques arsacide, sassanide & autres, parmi les nombreuses monnaies des dynasties qui ont régné sur ces contrées depuis les premiers Akhèménides, plusieurs siècles avant la conquête d'Alexandre le Grand.

Téhéran, comme la plupart des villes de Perse, est alimenté d'eau par des kanots. Ceux-ci l'amènent de l'Elbourz; on en voit les tertres, indiquant les puits de forage, jalonner la plaine, quand on sort par les portes de Chimran & de Dochântèpè. L'eau entre donc en ville par le nord. Elle se distribue de maison en maison, allant des plus riches aux plus pauvres; mais ceux-ci n'ont généralement que le trop-plein des riches, &, par conséquent, manquent fréquemment d'eau, surtout en été, la saison où ils en auraient le plus besoin.

Un des effets de ce déplorable système est de transporter certaines épidémies, par toute la ville, avec la plus grande rapidité. Dans les vieux quartiers & dans le Bazar, l'eau coule le long d'un canal couvert creusé à peu de profondeur au milieu de la rue. De distance en distance sont ménagées des ouvertures plus ou moins béantes où chacun peut puiser, peut même laver ses hardes, & où ne manquent pas de tomber bien des saletés du chemin. Que, d'après ce tableau, on juge de la qualité des eaux bues par les malheureux qui habitent les quartiers excentriques du vieux Téhéran!

La glace, comme l'eau, joue un grand rôle dans les pays

chauds, en Perse principalement. Les montagnes de l'Elbourz, le Demavend en particulier, sont les grands pourvoyeurs de glace des habitants de leur voisinage. A peu près toute l'année, des mulets en descendent des blocs du Demavend à Téhéran, où, hiver comme été, l'habitude est de glacer la boisson. Mais, en dehors de cette provenance, la ville en tire des nombreuses

SIESTE DU CHAH[1].

glacières établies dans ses murs, bassins étendus & peu profonds dans lesquels, en hiver, l'eau qui y est introduite de jour se congèle la nuit. La glace qui en résulte est, selon sa qualité, débitée immédiatement ou emmagasinée dans des réservoirs clos (*yakhtchal*), sortes de caves à voûtes épaisses, capables de la conserver jusqu'à l'été.

[1] Dans ses palais comme sous la tente, deux chambellans, au biroun, ou deux femmes, à l'anderoun, veillent le chah pendant son sommeil, le massant discrètement pour marquer leur présence attentive.

De même qu'au nord, quelques riches Téhéranis possèdent à l'ouest de la ville, dans le quartier de Sengheletch, compris entre la porte du Jardin-Royal & la porte de Kazvin, des parcs & des jardins au nombre desquels est l'Emirié, qui appartient à Naïeb es-Saltaneh. Ces jardins doivent naturellement leur beauté à la quantité d'eau qui les arrose, aussi s'étendent-ils à l'entrée des quartiers par où l'eau pénètre en ville, afin de l'avoir en abondance & de première main. Le platane est ici l'arbre qui a la plus belle poussée; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un ancien voyageur ait appelé Téhéran «la ville des Platanes».

2 mars. — Les pluies de l'hiver commencent à produire leur effet habituel sur cette ville toute construite en terre : les murs de pisé & de briques cuites au soleil, ainsi que les lourdes terrasses de terre, se détrempent & s'écroulent, ensevelissant sous leurs décombres, ici des enfants, plus loin des chevaux, des écuries entières; les voûtes du Bazar s'effondrent avec fracas, blessant ou écrasant quelque boutiquier.

Il ne pleut ordinairement pas à Téhéran du mois d'avril au mois de novembre; la première pluie de l'automne n'est même tombée, cette année, qu'au milieu de décembre; mais quand il pleut, il pleut à verse. La neige aussi fait son apparition tard, dans la seconde quinzaine de janvier, presque toujours le soir ou la nuit, & en épais flocons.

5 mars. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de la naissance d'Ali, que les chiites honorent autant, sinon davantage, que Mahomet, ne serait-ce que pour se distinguer des sunnites. Il y a eu grande revue au Champ de Mars l'après-midi, & feu d'artifice le soir, car le feu d'artifice semble être de règle à toute fête persane.

La revue a consisté en un défilé devant le chah, entouré de généraux la plupart sans commandement — ils n'en ont ja-

mais eu & n'en auront sans doute jamais, n'ayant de militaire que le titre & l'habit, — de troupes dont l'instruction laisse visiblement à désirer, si l'on excepte un régiment de cavalerie, habillé à la cosaque, dont le colonel & plusieurs officiers & sous-officiers sont Russes. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est de voir, aussitôt la revue terminée, officiers & soldats s'en aller chacun de son côté au sortir du Champ de Mars. C'est que, à part les gardes du palais, qui ont leur caserne dans l'Ark, & la cavalerie dite *cosaque* à cause de son costume, qui a la sienne au nord-ouest du Champ de Mars, tous ces militaires sont dispersés par toute la ville, où ils forment, pour bien dire à vie, des postes aux nombreuses portes, à tous les monuments publics, à tous les palais & même à toutes les maisons privées de quelque importance. Chacun rejoint donc son poste, à moins toutefois qu'il n'ait été équipé uniquement pour la revue — souvent à seule fin de faire nombre — auquel cas il va déposer armes & bagages à l'arsenal & retourne ensuite à ses occupations ordinaires.

20 mars. — Fête du nouvel an, *Norouz*. Je me promène de bonne heure dans le Goulistan, comme chaque matin, en attendant le lever du roi, quand je l'aperçois sortant seul de la porte de l'Orangerie. Le chah me fait signe d'approcher. Je vais à lui. Il tient relevé de la main gauche le pan de sa tunique plein de turquoises; après un assez long triage, il retire du tas trois des plus grosses, les examine en tous sens & en choisit une plus foncée que les deux autres & de forme plus régulière; il me l'offre en disant : «C'est pour vos étrennes.»

En réalité, le Norouz n'est pas le premier jour de l'an persan. Les années des musulmans sont lunaires, & leurs fêtes ne correspondent pas à des dates invariables de notre calendrier; au contraire, la fête du Norouz a toujours lieu à l'équinoxe du printemps, lorsque le soleil entre dans le signe du Bélier. Il en résulte que le Norouz doit commencer à 6 heures 30 minutes

du soir, aujourd'hui, d'après les calculs du premier astronome de Sa Majesté, l'*ekhterchenas bachi*. Bien avant six heures, l'immense salle du musée, où aura lieu la cérémonie, est bondée de monde. Tous les corps de l'État sont représentés; les ministres & les hauts dignitaires sont à leur place respective. J'aperçois même des officiers généraux étrangers mêlés à cette foule. Ce sont, en effet, des cosmopolites qui, ayant plus ou moins acheté le

MEÏDAN-ARK AU NOROUZ.

titre de général persan, ont jugé bon d'emprunter à leur nation d'origine ou de se composer, avec ce qui leur a plu dans les uniformes les plus variés, un costume qui se comprendrait s'ils ne le portaient qu'en carnaval.

Sa Majesté entre dans la salle à six heures & va s'asseoir à la persane au pied du trône de Feth Ali Chah, sur un ancien tapis broché d'or, en s'appuyant au coussin garni de perles. Le chah, comme le jour du salam & comme dans toutes les grandes cérémonies, est constellé de pierres précieuses qui brillent du

plus vif éclat sous les innombrables lumières des grands lustres, des hauts candélabres & des appliques fixées à profusion sur les murs. D'ailleurs, l'aspect de toute la salle, où scintillent tant de cristaux, est vraiment féerique.

De chaque côté du trône se tient le clergé; à quatre pas en avant & faisant face au roi, le premier ministre est debout, ayant à quelque distance à sa gauche le grand maître des cérémonies, Zaïr ed-Dovleh, gendre de Sa Majesté; moi même je suis placé à deux pas derrière Emin es-Sultan, légèrement à droite afin de mieux voir, en tête de la multitude variée des hauts fonctionnaires.

A l'heure précise, le Grand Astronome vient gravement & à pas lents devant Sa Majesté, la salue en se courbant jusqu'à terre &, montre en main, lui annonce que la nouvelle année commence. Il se retire à reculons, & aussitôt deux mollahs, à turban bleu foncé des seïds, présentent successivement des souhaits de bonne santé. Pendant que parlent ces descendants du Prophète, on se passe de main en main des portraits d'Ali, que chacun baise, & des grains de blé, symbole d'abondance, dont chacun mange. En même temps, le *mouchtehid* (grand prêtre) écrit des versets porte-bonheur du Koran à l'intérieur d'une tasse, y verse un liquide blanc, dissout avec soin ce qu'il a écrit, passe cette composition au chah, qui en boit, & que finissent les personnages les plus voisins.

Ensuite Medied ed-Dovleh apporte une grande corbeille pleine de pièces d'argent neuves, à peu près de la dimension de nos anciennes pièces de 20 centimes, appelées *chahis sefids* (sous blancs), & la dépose devant le roi qui, de sa main, en donne d'abord aux mollahs, puis aux princes du sang, en emplit les deux poches de mon dolman & en distribue enfin à toute l'assemblée, chacun passant devant lui & le saluant profondément après avoir reçu son cadeau. Cette distribution de chahis sefids, qui doivent multiplier & produire la richesse, met fin à la cérémonie du Norouz. Autrefois des pièces d'or

étaient mêlées à ces sous blancs. Mais Nasr ed-Din en a laissé tomber la coutume.

30 mars. — Ce matin, au moment où je m'approche du roi pour le saluer, il sort de sa poche & me met dans la main un énorme rubis en me demandant : «Qu'est-ce que c'est?» C'est un rubis de la plus belle nuance, non taillé & gros comme un œuf de poule, dont il a la forme. Il est traversé dans sa plus petite dimension par une sorte de bouchon en cristal. Sa Majesté me dit que le trou ainsi fermé a été percé pour y passer un cordon qui permît de le suspendre au cou du Veau d'or, ajoutant que «ce rubis provient d'un roi d'Abyssinie, & qu'il a été rapporté des Indes par Nadir Chah».

31 mars. — Emin Agdas a perdu à peu près complètement la vue. Il ne m'a pas été accordé de faire l'opération d'iridectomie que je propose depuis près de deux mois, & qui seule aurait pu l'empêcher de devenir aveugle. Le chah, qui ne veut pas contrarier sa favorite, la laisse libre; mais les intrigues de toutes sortes vont leur train & rendent hésitante la malheureuse femme, qui voit son mal s'aggraver de jour en jour. Les médecins persans, jaloux déjà de la situation que m'a faite la guérison du chah, se figurent avoir tout à redouter de la réussite d'une opération que je tenterais sur la favorite. Pour l'en détourner, ils l'ont d'abord effrayée dans la mesure du possible; puis, en présence de sa volonté formelle de suivre mes conseils, ils l'ont amenée à aller se faire opérer à l'étranger : de la sorte je n'en pourrai avoir la gloire, & leur influence sera sauve. En cela, ils ont été secondés par les eunuques, principalement par Aga Bahram, qui brûle d'envie de faire avec sa maîtresse un voyage en Europe.

Ils sont parvenus à leurs fins. Emin Agdas vient de se mettre en route sous la conduite de Sahad es-Saltaneh, gouverneur de Kazvin; Aga Bahram, le chef de ses eunuques, l'accompagne;

Vienne est le but du voyage. Mais, auparavant, il a fallu que j'explique au roi en quoi consiste l'iridectomie; que je lui donne l'assurance que c'est une opération sans danger; que je lui déclare derechef qu'elle est urgente, qu'on a même trop attendu, que plus tôt elle se fera, plus il y aura de vue conservée : « s'il en reste », aurais-je pu ajouter. En effet, je crois que cette femme ne s'est décidée au voyage qu'à la dernière extrémité, la cécité accomplie, poussée par l'espoir qu'on lui rendrait la vue. Quoi qu'il en soit, pour la dixième fois au moins le roi m'a demandé, quelques heures avant le départ : « Vous pourriez faire l'opération, c'est sûr? » montrant jusqu'au dernier moment son hésitation à laisser entreprendre ce voyage, qu'il eût été si facile d'éviter.

Et cependant, nous sommes loin du temps où un chah in chah ne pouvait sortir de ses États, une de ses femmes à plus forte raison. Nasr ed-Din a eu la volonté de rompre avec le passé : le premier il a franchi ses frontières pour son agrément. Ses conseillers européens, au nombre desquels a dû jouer un grand rôle son médecin français, n'ont pas été, il faut le dire, sans contribuer à lui faire prendre une détermination si contraire aux usages; mais encore a-t-il été nécessaire, pour arriver à leurs fins, qu'ils trouvassent en lui une intelligence capable de les comprendre, un esprit éclairé & désireux d'acquérir davantage, & surtout des idées larges lui permettant de dominer les préjugés de son milieu.

A un de ses premiers voyages en Europe, Nasr ed-Din avait même emmené avec lui quelques-unes de ses femmes, dont deux favorites d'alors, Aniseh ed-Dovleh & Aïcha Khanoum; seulement, dès Moscou, il s'était vu obligé de les renvoyer. Cette expérience n'ayant pas réussi, ses hésitations à laisser partir Emin Agdas sont fort naturelles, d'autant plus qu'il n'ignore pas les intrigues de l'entourage. Constatons toutefois que, malgré tout, il a cédé au désir d'une femme malheureuse, mû par les plus louables sentiments.

14 avril. — M. de Balloy, à la fin de son congé, est venu reprendre sa place à la tête de la légation de France. En même temps est arrivé un représentant de la Belgique, M. le baron d'Erp, le premier que cette nation envoie en Perse.

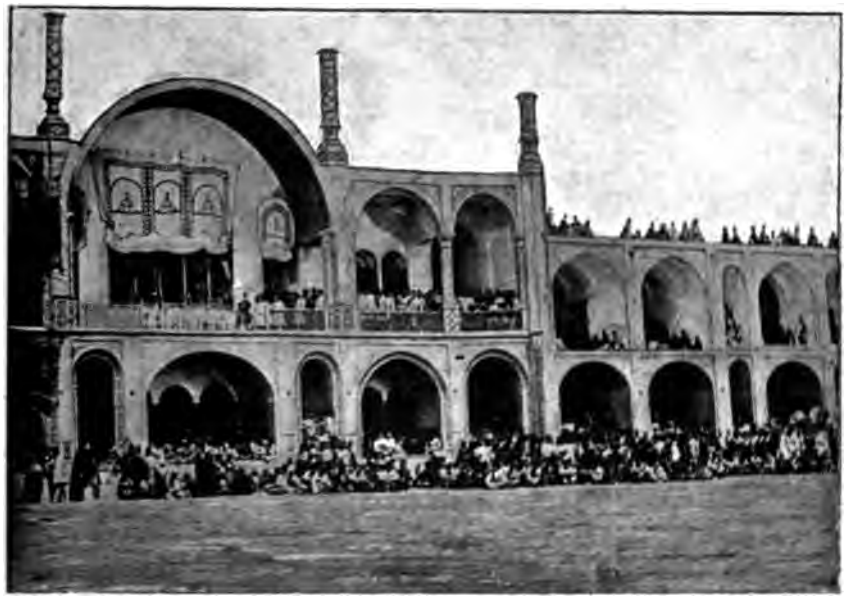
Une concession de banque, sous les apparences d'une espèce de mont-de-piété, est accordée à MM. Poliakoff & Raffalovitch, deux Russes qui auraient désiré obtenir en même temps une concession de chemin de fer, mais qui n'ont pas réussi dans ce projet. De concession en concession, la Perse sera bientôt tout entière entre les mains des étrangers.

30 avril. — Mois pluvieux. La pluie n'a fait qu'alterner avec des apparitions de soleil de plus en plus chaudes. La neige couvre toujours les sommets de l'Elbourz; la température se maintient de ce fait à un degré convenable. Néanmoins je considère le moment venu de se garantir sérieusement des rayons solaires & j'adopte pour coiffure le casque en liège.

Les Persans sont en plein Ramazan, qui a commencé cette année le 20 de ce mois. Pendant trente jours, ils ne doivent ni manger ni fumer, du lever au coucher du soleil. C'est évidemment gênant; mais qu'à cela ne tienne : ils mangent & fument la nuit. A Téhéran, les rues & les bazars sont déserts tout le jour, chacun dort; en revanche, la vie reparaît le soir, le mouvement & le bruit se prolongent même bien avant dans la nuit, pour ne pas dire toute la nuit. Voilà une façon de pratiquer le jeûne qui n'est assurément pas celle des chrétiens; & si ces disciples de Mahomet veulent par là se distinguer de ceux du Christ, qu'ils soient satisfaits, ils y réussissent.

24 mai. — La légation d'Angleterre célèbre aujourd'hui l'anniversaire de la naissance de Victoria; elle a sorti tous ses drapeaux, que ses goulams sont occupés à placer quand je passe le long de ses murs, ce matin, en allant au palais de Nagarestan opérer d'une cataracte Badr es-Saltaneh, une des femmes

d'origine princière de l'anderoun royal. Afin de se placer dans les meilleures conditions hygiéniques possibles, Badr es-Saltaneh a obtenu de Sa Majesté, sur mes conseils, d'être opérée dans ce magnifique palais où elle sera seule, & qu'elle est autorisée à habiter jusqu'à complète guérison.



PLACE ET PALAIS DE NAGARESTAN UN JOUR DE BOURRAN

Le palais de Nagarestan est dans le quartier neuf, au nord de la place de ce nom. On pénètre dans le jardin, où s'élèvent ses diverses constructions, par une grande porte à très grand balakhanè. Après avoir parcouru une interminable avenue, tracée large & droite au milieu de hauts platanes, on arrive à une première rangée de bâtiments, qui sert en quelque sorte d'entrée à une seconde rangée, située au centre du jardin au fond duquel est l'anderoun, pavillon bâti autour d'une cour carrée & contenant une série de chambres semblables entre elles.

Feth Ali Chah en avait fait sa résidence favorite. C'est à ce

palais que l'imagination populaire rapporte certaines légendes qui ont cours sur ce souverain, entre autres celle qui consiste à lui prêter le divertissement d'avoir fait glisser ses femmes, dans le costume de notre première mère, sur une glissoire aboutissant à un grand bassin rempli d'eau. On dit aussi qu'il aurait eu de ses six cents femmes six cents enfants, dont cinquante la même année.

Ce qui est indubitable, c'est que Feth Ali avait une belle barbe, de dimension point commune, en admettant même que ses peintres ordinaires aient un peu forcé la note pour lui plaire, car il était fier de sa barbe. On en peut juger par une peinture du palais, qui le représente sur son trône, au milieu d'une douzaine de ses fils, chiffre qu'on aurait le droit de trouver faible pour un homme si prolifique, si l'on ne supposait qu'ils ont été choisis entre tous à cause de la similitude que présentait leur barbe avec la barbe paternelle, ressemblance discrète, mais non moins flatteuse pour un père.

Revenons à notre opération. Une chambre a été préparée à cet effet dans une des ailes du palais proprement dit : des rideaux foncés destinés à masquer la lumière du jour sont aux fenêtres; une table longue & solide, construite d'après mes indications & sur laquelle se trouvent un matelas & des oreillers, occupe le milieu de la pièce; instruments & objets de pansement sont étalés sur un guéridon à ma portée; tout est prêt. Badr es-Saltaneh, entourée de son fils, bel enfant de six à sept ans, de son frère, de trois eunuques & de quelques amies, fait *estékarè*[1] une dernière fois pour savoir si l'opération réussira. Le sort est favorable, elle est contente, chacun la félicite & l'encourage. Je crois le moment venu de dire que je n'attends plus que la patiente. Les femmes se retirent, emmenant l'enfant; le frère & les eunuques restent. Badr es-Saltaneh s'ap-

[1] Les Persans consultent le sort de trois façons : *estékarè* se fait avec le *tèsbih* (chapelet); *fal*, avec un livre, généralement le Koran; *ramlè*, avec quatre dés mobiles sur une tige en cuivre.

proche alors contre un tabouret appuyé à la table, prend un Koran que lui tend son frère, le baise, le place sur le tabouret, met le pied dessus & monte posément sur la table. Durant l'opération règne le plus profond silence, que je romps le premier en annonçant que tout est heureusement terminé.

Emin Agdas a été opérée de l'iridectomie par le professeur Fuchs, à Vienne, il y a juste un mois, le 24 avril; elle n'a pas encore quitté la capitale de l'Autriche. On dit que le chah était disposé à laisser Badr es-Saltaneh partir avec elle en Europe, mais qu'elle a voulu être seule l'objet d'une telle faveur.

9 juin. — Mon opérée, heureuse au delà de toute expression, est guérie & sort depuis quelques jours dans le jardin, riant de se voir avec des lunettes à grands verres fumés.

Etemad el-Harem m'apporte les compliments du roi, absent de Téhéran pour quelques jours, sur la réussite de l'opération. Il me confirme que son maître avait autorisé Badr es-Saltaneh à partir avec Emin Agdas, ajoutant que «c'est bien heureux qu'elle ne soit pas partie, car Emin Agdas revient aveugle après avoir causé une très grande dépense». Il m'apprend que le professeur Fuchs a reçu 1,500 tomans d'honoraires en dehors des cadeaux, c'est-à-dire 11,000 francs à peu près.

23 juin. — Emin Agdas, arrivée de Vienne, est rentrée ce soir à l'anderoun.

Que ce retour si attendu, avant lequel le chah n'a pas voulu se mettre définitivement en route, nous permette de quitter enfin Téhéran, & nous serons tous au comble de nos vœux. La chaleur devient intolérable. On ne peut plus dormir. Les habitants passent le jour dans les sous-sols (*zirzamin*) & la nuit sur les terrasses (*pouchtébam*). Et pourtant bien des traînées de neige brillent encore sur les sommets de l'Elbourz. Mais le soleil est si chaud!

Le mirza, qui a traduit en persan le rapport du médecin

autrichien, me dit y avoir lu que « l'œil opéré distingue les cinq doigts de la main, quand on les met dans la direction de l'ouverture artificielle de l'iris ». Et il plaisante fort de ce que, dans ce rapport, « l'ancienne servante de l'anderoun » soit traitée de « Sa Majesté la Reine ».

Mirza Méhémed Khan vient de m'assurer que sa sœur est totalement aveugle; même, selon lui, « elle ne voyait déjà plus

DEUX EUNUQUES NOIRS PARMI DES PERSANS.

en quittant Téhéran, ce qu'on a eu bien soin de cacher au chah ». C'est aussi l'avis d'Ahmed Khan, qui a servi d'interprète durant le voyage. D'après lui, la vue était perdue à ce point que, tout d'abord, les chirurgiens ont jugé l'opération inutile, & qu'ils ne se sont décidés à la faire que sur les instances du ministre de Perse à Vienne.

25 juin. — Je vais chez Emin Agdas, où je suis appelé, avec le médecin qui l'a accompagnée à Vienne, Hossein, jeune docteur de la Faculté de médecine de Paris. Chemin faisant, il me donne comme certain que la vue de sa malade était aussi ré-

duite que possible à son arrivée à Vienne; qu'elle ne distinguait plus que la très vive lumière, comme la lumière électrique; qu'enfin l'inefficacité de l'opération était évidente.

Emin Agdas est affaissée, sombre & taciturne. On voit qu'il n'y a plus de doute, plus d'illusion pour elle. Désespérée, hier en arrivant elle a dit aux siens : « A ma situation actuelle, je préférerais être blanchisseuse avec la vue. » Ma visite est pénible. J'essaye de lui relever un peu le moral en mettant son état actuel sur le compte des fatigues du voyage; mais rien n'y fait, rien ne peut la dérider; sous le coup trop récent de son malheur, elle s'abandonne au désespoir.

Le roi en est de très mauvaise humeur; ce matin, personne n'ose l'aborder. Il a déclaré tout haut que, quoi qu'il arrive, ses sentiments vis-à-vis d'Emin Agdas resteraient les mêmes; qu'elle conserverait ses fonctions; que la clé du trésor royal lui serait remise & qu'elle en aurait la garde comme par le passé. Cette favorite, dont on constate plus que jamais tout l'empire sur le chah, lui a rapporté de Vienne une méchante ombrelle. En la remettant à Aga Daï, afin qu'il la place en lieu sûr : « Aie le plus grand soin de cette ombrelle, lui dit-il, c'est un souvenir d'Emin Agdas. »

26 juin. — Notre départ étant fixé à demain, je vais faire mes adieux à Badr es-Saltaneh. Toute gaie, elle joue avec son fils, Roukn es-Saltaneh. On sert le thé, suivi de près par deux medjmehs chargés l'un de chirini & l'autre de fruits. La conversation tombe naturellement sur l'événement du jour, le retour de la favorite. Badr es-Saltaneh ne manque pas de comparer son état à celui d'Emin Agdas &, avec naïveté, elle s'estime heureuse de n'avoir pas usé de la permission d'aller à Vienne. Dans sa joie, la princesse retire de son doigt une bague ornée de pierreries & me l'offre en me disant gentiment : « Je l'avais le jour de l'opération; acceptez-la, elle vous portera aussi bonheur. » C'est un très joli bijou. Néanmoins Badr es-Saltaneh

s'excuse de ne pas me faire un plus riche cadeau, ajoutant : « J'espère que le roi vous récompensera mieux. » Je remercie, dis adieu & m'en vais.

Arrivé chez moi, j'y trouve les insignes de la décoration de deuxième classe (grand officier) du Lion & du Soleil, apportés par un serviteur du palais avec une lettre m'annonçant que le firman me sera remis par Emin es-Sultan, dès que seront remplies les formalités de chancellerie.

Voilà, en fin de compte, à quoi ont abouti les intrigues qui ont empêché Emin Agdas de se laisser opérer dès que je l'ai conseillé, alors qu'il en était encore temps, & l'ont poussée à entreprendre un voyage plein de déceptions, d'où elle revient irrémédiablement aveugle.

CHAPITRE IV.

LES MAISONS DE PLAISANCE ET LES CHASSES ROYALES. L'ELBOURZ. — LE MAZENDERAN.

Le chah est absent de sa capitale, chaque année, du milieu du printemps au milieu de l'automne. Il passe l'époque des chaleurs dans ses palais des environs ou en voyage, transportant son camp tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, à sa fantaisie, mais le plus souvent sur les hauts plateaux & dans les fraîches vallées des montagnes de l'Elbourz. Il part d'habitude dans la première moitié du mois de mai, alors que la chaleur commence à se faire sentir sérieusement à Téhéran.

On peut dire que Nasr ed-Din est un vrai nomade. En dehors de ses déplacements de l'été, il ne manque jamais d'aller chasser à Dochântèpè & sur les bords du Djadj-Roud, pendant huit à quinze jours, à la fin de l'automne & même au milieu de l'hiver, sans parler des fréquentes journées qu'il va passer à Chahzadè-Abdul-Azim ou dans quelque palais peu éloigné de la ville, seul avec quelques chambellans.

C'est ainsi que nous avons chassé à Dochântèpè du 1er au 6 décembre 1889, ensuite à Djadjroud du 7 au 16, l'un à 2 & l'autre à 5 farsakhs de la capitale, dans la direction de l'est. Le peu de temps qu'on est resté absent n'a pas empêché le chah de se faire suivre d'environ cent cinquante femmes, dont le défilé, dans trente voitures & dix-sept litières (*takhtérèvân*, litt. : lit de route), ne laissait pas d'être curieux. Ces grands carrosses d'un autre siècle contiennent la plupart quatre femmes, alors que deux, accroupies, emplissent un takhtérèvân, dans lequel une personne couchée serait à l'aise si l'on fait abstraction des mouvements communiqués par les inégalités du chemin & les faux pas des mulets. Le takhtérèvân est une litière couverte, tout en bois & ne possédant qu'une ouverture, garnie de rideaux, sur ses côtés; il est solidement fixé au milieu de deux brancards, entre lesquels sont attelés les deux mulets, l'un devant & l'autre derrière, destinés à le porter. Pour qui craint le cheval, il n'y a souvent pas d'autre façon de voyager en Perse, où cette pesante boîte est le véhicule ordinaire des femmes, avec le *kadjaveh*, sorte de cacolet sous une capote d'étoffe, plus incommode encore.

Le palais de Dochântèpè est au sommet d'un monticule isolé, à la limite de la plaine. Deux chemins partant de la route conduisent à ce palais. Le premier, à la pointe ouest, est à découvert; le second, sur la pente sud, bifurqué à son point de départ, monte entre deux murs composés d'arcades feintes successives. Si l'on s'engage dans ce dernier chemin, le plus habituellement suivi, on arrive d'abord, après une montée assez pénible, à des habitations d'eunuques; les laissant à droite, bientôt se présentent les murailles de l'anderoun; tournant alors à gauche, on suit le pied de ces murailles jusqu'à l'extrémité ouest du sommet de la colline, sa partie la plus élevée, & l'on est au pavillon même du chah, que terminent une terrasse & un belvédère, d'où la vue plonge au loin sur Téhéran & la campagne environnante.

Le jardin s'étend dans la plaine, de l'autre côté de la route, au sud du palais. Il renferme une ménagerie contenant un grand singe, quatre lions & lionnes des gorges de Chiraz (de *chir,* «lion»), trois tigres du Mazenderan, un léopard & trois panthères des bords du Djadj-Roud; de plus, cinq ours du Demavend qui, eux, sont tout simplement attachés à des piquets, au milieu d'une allée, & font une vie infernale dès qu'ils entendent quelqu'un approcher.

DOCHÂNTÈPÈ.

Les écuries royales sont à l'est, contre le mur du jardin. Plus loin, sous des arbres, le long de la route, sont éparses les maisonnettes habitées par la suite de Sa Majesté. La mienne est contiguë à celle d'Etemad es-Saltaneh.

Ici, pour la première fois, j'ai eu occasion de voir la grande favorite Aniseh ed-Dovleh, qui m'a fait appeler. Femme d'une cinquantaine d'années, un peu forte, à figure charnue & large, mais de bonne expression, elle est selon l'idéal persan de la beauté féminine. On la dit bonne & intelligente, & c'est assu-

rément une personne charmante & d'agréable conversation. Gaie & souriante, elle ne prend un air sérieux, même triste, qu'en parlant du chagrin qu'elle éprouve d'être arrivée à son âge sans avoir eu d'enfant, ne faisant en cela pas exception à la règle de l'anderoun royal.

Les parties de chasse du roi, à Dochântèpè, ont été peu fructueuses : ni bouquetins ni gazelles ne se sont laissé approcher. Pour ma part, n'ayant point dédaigné le gibier ordinaire, je ne suis pas rentré bredouille une seule fois.

Le 7, nous reprenons notre route vers l'est dans les mêmes conditions, c'est-à-dire avec la même file de voitures & de litières. Quittant la plaine, nous passons entre les plus bas contreforts de l'Elbourz, rencontrons un caravansérail, laissons à droite le palais de Sourkh i Hessar & à gauche la route de Mechhed i Ser, & arrivons à Djadjroud en trois heures.

Djadjroud n'est autre chose qu'un rendez-vous de chasse. L'habitation du chah y est sans importance architecturale, bien qu'assez étendue. Elle est bâtie sur la rive droite, haute en cet endroit, du Djadj-Roud, où s'élèvent, en même temps que les quelques maisons du village, les habitations, fort simples aussi, des principaux personnages, ministres, chambellans & autres, habitués à suivre le roi dans ses pérégrinations, un certain nombre étant sous la tente malgré le froid.

Dès notre arrivée, le chah me dit que je peux chasser partout; il m'engage même beaucoup à aller tout particulièrement dans certaines saulaies qui bordent la rivière, sans m'en donner la raison, mais avec un sourire qui m'indique qu'une surprise m'est réservée. Là, en effet, est la plus gardée de ses chasses, là se trouve un gibier que lui seul peut tirer : des francolins apportés d'Arabie, d'autant plus ménagés par lui-même qu'ils ont eu beaucoup de peine à s'acclimater. J'ai battu l'endroit indiqué & j'ai tiré un francolin, discrètement, à seule fin de faire connaissance avec ce gibier que je rencontrais pour la première fois; puis je me suis vite éloigné pour n'être pas tenté

d'en tirer un second, mon coup de fusil en ayant fait fuir d'autres que j'ai aperçus à travers les jeunes saules.

Tel est l'homme chez le roi, un homme essentiellement bon, heureux d'être agréable à qui s'en rend digne. Jusqu'à présent je n'ai jamais eu affaire qu'à l'homme, dont les qualités du cœur n'ont pas tardé à me gagner.

FAUCONNIER A CHEVAL.

Après plusieurs jours de recherches infructueuses, des gardes à cheval apportent la nouvelle, le 10, qu'ils ont découvert un troupeau de bouquetins sur la rive gauche de la rivière, dans la direction du nord-est. Le chah arrête l'heure du départ : demain matin à neuf heures, & m'invite à me tenir prêt à partir avec lui. Il n'y a crainte que je manque au rendez-vous! d'autant moins que le roi, afin que je puisse le suivre plus facilement, vient de me donner un de ses propres chevaux, une robuste bête de cinq ans, du Khorassan. Avec les deux que j'ai déjà, je pourrai chasser dans de bonnes conditions. D'ail-

IMPRIMERIE NATIONALE.

leurs, trois chevaux, ce n'est pas trop, si l'on veut participer sérieusement à ces chasses pendant lesquelles le chah fatigue toujours plusieurs des chevaux de main qui le suivent.

Nous partons donc à la recherche des bouquetins le 11, à neuf heures du matin, favorisés par une légère couche de neige tombée la nuit dernière, qui permettra aux gardes de faire plus facilement le pied. Nous voyons d'abord une bande de sangliers que nous ne pouvons approcher. Il faut dire qu'il n'est pas fait de grands efforts pour y parvenir. Les Persans, pas plus que les autres musulmans, ne mangent la chair du sanglier; ils ne chassent donc pas réellement ces animaux, qu'ils laissent sur place s'il leur arrive d'en tuer.

A onze heures, les bouquetins sont signalés. Laissant là nos chevaux, nous allons nous embusquer sur un rocher, vers lequel vont rabattre le gibier des cavaliers qui l'ont entouré & le cernent de plus en plus en se rapprochant de nous. On voit cinq bouquetins étalés dans la neige, sur laquelle ils se détachent distinctement. Ils commencent à apercevoir les cavaliers, sont aux écoutes, se lèvent & viennent dans notre direction prudemment, sans trop se hâter. Le chah, que naturellement on laisse tirer le premier, tue un superbe mâle. A peine ce coup de fusil lâché, une fusillade nourrie, vrai feu de peloton, se fait entendre; mais elle n'a d'autre résultat que d'accélérer l'allure des quatre autres bouquetins qui disparaissent en un clin d'œil.

Nous descendons de notre rocher dans la plaine, où quelques tentes sont rapidement dressées & les déjeuners servis. Inutile de dire quel bel appétit règne à ces repas de chasse, surtout quand il a été bien aiguisé par un bon froid sec comme ce matin.

Chacun a déjeuné & attend. Le chah me fait appeler. Il me dit qu'il ne chassera plus aujourd'hui, qu'il va prendre un peu de repos & s'en retournera. Seulement il m'offre une chasse au faucon si tentante, nouvelle qu'elle est pour moi, que je m'empresse de l'accepter malgré la neige qui commence à tomber.

En conséquence, Sa Majesté met deux fauconniers à ma disposition & me donne pour compagnons plusieurs chambellans, parmi lesquels l'affable Naïeb Nazer. Deux heures de cette chasse — dont je ne ferai pas mes délices, tant j'ai peine à voir l'effroi du gibier poursuivi par les faucons — nous ont donné perdrix & tihous. Nous rentrons à quatre heures, suffisamment fatigués. L'excellent cheval dont m'a fait cadeau Sa Majesté n'a pas été inutile.

LE CHAH SOUS SA TENTE DE CHASSE

Le 12, la neige n'a cessé de tomber qu'à l'approche de la nuit; il a été impossible de sortir. Mais, le 13, sans tenir compte d'une très épaisse couche de neige, nouvelle grande chasse de dix heures du matin à quatre heures du soir. Nous marchons depuis plus de deux heures par monts & par vaux, à travers un pays accidenté, sans le moindre sentier, enseveli sous la neige d'où ne sortent par-ci par-là que de rares & maigres arbrisseaux. Et l'on va bon train, des grands fauves, panthères

ou léopards, ayant été signalés dans une contrée beaucoup plus éloignée que celle où nous étions avant-hier. On va si vite que, m'étant arrêté pour tirer un renard & faire seller mon second cheval, dix minutes peut-être, j'ai mis une demi-heure à rejoindre le roi, dont j'aurais perdu la trace sans les pas des chevaux sur la neige.

Il est une heure quand nous arrivons dans la région où les fauves ont été vus. Depuis quelque temps déjà, nous relevons des pas de sangliers & des pas de mouflons ou de bouquetins; mais voici, bien reconnus par les gardes, des pas tout frais de grands fauves; ils sont deux & vont dans la direction du nord, précisément celle que nous suivons. Nous faisons halte & descendons de cheval. Des cavaliers partent à droite & à gauche explorer les environs, tandis que le chah monte sur un rocher où nous l'accompagnons. A l'aide d'une forte lunette sur pied, il suit les pas, les perd, les retrouve & enfin déclare que les fauves doivent être sur un petit plateau à environ 500 mètres de nous à vol d'oiseau. Remontant à cheval, nous longeons la vallée pendant un bon quart d'heure, après quoi, faisant le moins de bruit possible, sans nos chevaux, nous gravissons à pied un monticule d'où l'horizon s'étend assez loin devant nous, & d'où nous ne tardons pas à apercevoir deux animaux, de la taille d'une panthère, couchés à 150 mètres près d'un petit buisson. Nous voyons aussi les cavaliers partis en exploration revenir de notre côté en se rabattant sur notre gibier. Vite nous gagnons, en nous dissimulant de notre mieux, un rocher qui est devant nous & nous masque un peu la vue, ce qui nous rapproche sensiblement. Le chah ne veut pas attendre que les fauves se lèvent; il les voit à bonne portée, tout près l'un de l'autre, & n'hésite point à demander son fusil. Comme de coutume, le roi tire d'abord, mais presque en même temps tous nos fusils partent. Rien ne bouge. Les cavaliers pressent le pas, conduits par Medjed ed-Dovleh que nous voyons fondre sur les fauves & en achever un, en lui passant son khama au travers

du corps de la façon la plus naturelle du monde. Ce diable d'homme porte sur sa figure décision & bravoure. L'autre fauve avait été tué raide. Ce sont deux panthères à peu près de même taille & d'une maigreur qui prouve que, dans ces déserts, les grands carnassiers ne font pas tous les jours bombance.

Cette chasse m'a beaucoup intéressé. Je suis reconnaissant à Sa Majesté de m'en avoir procuré les émotions. Pour le chah & pour son entourage, chasser les fauves les plus redoutables est tout ce qu'il y a de plus simple : ils chassent vraiment la panthère comme nous le lièvre, en allant droit devant eux. On m'a raconté qu'une panthère poursuivie de la sorte s'était réfugiée dans une caverne. Comme on attendait en vain sa sortie, un garde pénètre dans la caverne, d'où la bête effrayée part aussitôt d'un bond & se fait tuer par le chah. N'empêche que le bonhomme jouait gros jeu.

Fiers de nos deux panthères, portées triomphalement, nous rentrons au coucher du soleil, en faisant caracoler nos chevaux qui, harassés & l'estomac vide, se passeraient volontiers de cet exercice qu'ils doivent trouver assez intempestif.

Cette belle journée est suivie de deux jours de pluie, d'une pluie torrentielle qui fond la neige & détrempe la terre. Impossible de mettre les pieds dehors. Si encore nos maisons nous offraient un abri ! mais les terrasses, desséchées par sept à huit mois d'ardent soleil, sont sillonnées de crevasses qui laissent passer l'eau, & nous sommes inondés. Djadjroud n'est plus tenable. Le 16, nous revenons à Téhéran.

27 juin 1890. — Sa Majesté a voulu attendre qu'Emin Agdas soit de retour de Vienne; c'est pourquoi le départ annuel a été retardé. Ce matin seulement nous avons fui Téhéran, sa chaleur & sa poussière, & nous voici à Sahabkranié, le chah & une partie de l'anderoun au palais, sa suite sous la tente. Sortis par la porte de Chimran & laissant à droite les palais d'Echretabad & de Kasr i Kadjar, la Monnaie, la Poudrerie & le grand jardin

de Saltanetabad, nous sommes arrivés d'une traite, en moins de trois heures, à notre première étape de l'été.

La route, d'habitude très poudreuse, a été arrosée fort à propos pour le passage du chah. Elle est bordée d'arbres, dont l'ombre n'est pas non plus à dédaigner, & qui présentent cette particularité d'être couverts de roses. En effet, des buissons de rosiers, poussés parmi ces troncs serrés & plongeant comme eux dans le ruisseau, envoient jusqu'aux cimes feuilles & fleurs chercher l'air & le soleil. Rien de plus gai que ces roses suspendues aux branches.

Je dois tout mon campement à la munificence royale. Afin que je puisse le commander moi-même, l'avoir à ma convenance, le chah m'a donné 100 tomans il y a trois mois, au lieu de mettre à ma disposition quelques-unes de ses propres tentes, selon l'usage. Mon campement se compose de quatre tentes : une grande tente (*tchader bouzourg*), une tente de domestiques (*tchader noukeri*), une tente-cuisine (*karkhanè*) & une tente-indispensable (*tchartchoub,* litt. : aux quatre bâtons).

Tchader bouzourg m'abritera, tente carrée qui comprend deux doubles tentes, l'une recouvrant l'autre. L'extérieure, de 6 mètres carrés, est blanche à la fois en dehors & en dedans. L'intérieure, de 4 mètres carrés, est bleu foncé en dehors & doublée en dedans d'un kalemkar représentant des chasses, où lions & cerfs s'enfuient à qui mieux mieux, où des paons étalent leur superbe queue, où différents oiseaux voltigent parmi des feuillages & des fleurs. Toute grande ouverte, ma tente couvre donc une assez belle surface; elle ne manque pas d'importance; c'est, d'ailleurs, une tente de vingt cordes ou vingt piquets, comme on dit ici. Mais, si étendue, si double & si doublée qu'elle soit, malgré ses quatre épaisseurs d'étoffe, malgré le large corridor d'un mètre, qui circule autour de la tente intérieure, ce n'en est pas moins une tente. Si je pouvais l'oublier en admirant les dessins du kalemkar, le soleil qui darde ses rayons sur ma toile me le rappellerait vite. Il est quatre heures,

mon thermomètre marque 31 degrés dehors, à l'ombre, & 35 degrés sous la tente, dont, pourtant, tout un côté est ouvert; & l'encre sèche sur ma plume avant de finir le mot, qui est sec lui même à peine tracé. Que sera-ce en plein été?

La tente-cuisine est indigo, comme le vêtement de ville des femmes persanes, qui porte le même nom de tchader. Les deux autres tentes sont blanches.

TCHADER BOUZOURG.

Quatorze mulets, conduits par deux muletiers, ont été mis à ma disposition pour transporter mes quatre tentes & tout mon matériel de nomade. J'ai, en outre, trois chevaux pansés par un palefrenier, Izet Ullah, homme doux & pacifique, d'un calme imperturbable, de qui je ne connais pas encore le timbre de voix, encore qu'il soit depuis six mois à mon service.

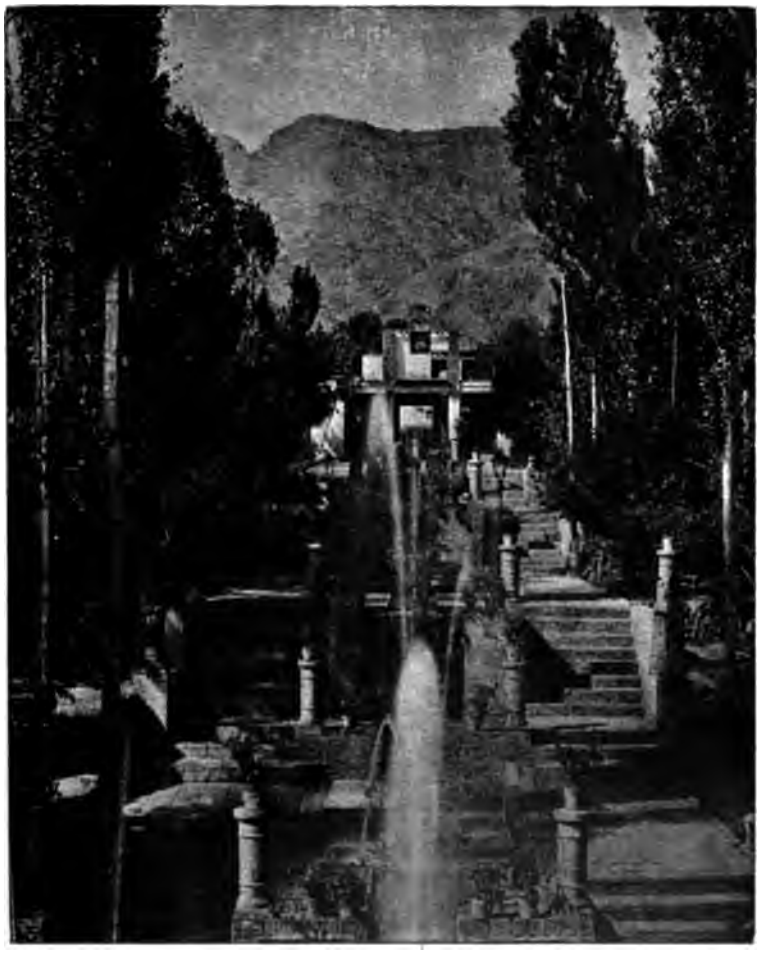
Tel est mon train de voyage, dont Sultan Ali, mon valet de chambre, a la haute direction, dont il est le *nazer* (majordome), selon l'expression consacrée. En dehors des titres qui

sont portés en guise de noms propres & ont été donnés ou, plus exactement, vendus par le gouvernement, chacun prend, en Perse, le nom qui lui convient. Celui-ci est khan & celui-là sultan, l'un & l'autre de par le même droit : leur bon plaisir. C'est à cette fantaisie que je dois d'être servi par un sultan. Par contre je ne me vanterai pas de mon cuisinier, gâte-sauce indigne d'un autre nom, protégé de Sultan Ali qui s'est engagé à en faire un maître queux.

30 juin. — Mes tentes sont seules dans le jardin du biroun de Hassanabad, belle propriété de mon ami Etemad es-Saltaneh. N'étaient les moustiques du grand bassin près duquel elles se trouvent, moustiques dont j'ai trop souvent la visite, on ne pourrait rêver plus agréable campement. L'ombre & l'eau ne manquent pas; la vue s'étend au loin, bien au delà de Téhéran. A mes pieds sont les vastes jardins, ombreux & frais, au milieu desquels disparaissent les maisons de campagne que les diplomates étrangers habitent pendant la saison chaude : Tedjrich, où flotte le drapeau français; plus bas, à droite, Zerghindeh, avec la légation de Russie, & Serasiab, avec l'ambassade turque, puis à gauche, Goulahek, à l'Angleterre. Cet ensemble constitue Chimran ou Chemiran, le premier dérivant du nom de Sémiramis, qui aurait possédé ici des palais, le second, de *chems Irân* (soleil de la Perse). Vers l'est, s'étend Niavaran, comprenant le palais de Sahabkranié, qui appartient à Sa Majesté, & le palais de Kamranié, propriété du chahzadè Naïeb es-Saltaneh, dont les jardins descendent jusqu'à Roustemabad..

Il n'y a pas que le chah & sa suite, les légations & tout leur personnel à abandonner Téhéran l'été; un bon tiers de la population fuit aussi cette ville, rendue intolérable par la chaleur, où l'eau ne suffit pas toujours à la consommation. Chimran est la villégiature de prédilection. A l'approche des chaleurs, ses villages se peuplent de Téhéranis, & des tentes paraissent de tous côtés au pied des montagnes. Ceux qui ne craignent pas

le voyage transportent leurs pénates dans les vallées du Lar. D'autres vont chercher la santé aux sources alcalines qui sortent du Demavend, à Ira, Ask & Abigherm (eaux chaudes), dont les abords se couvrent de tentes en juillet-août.



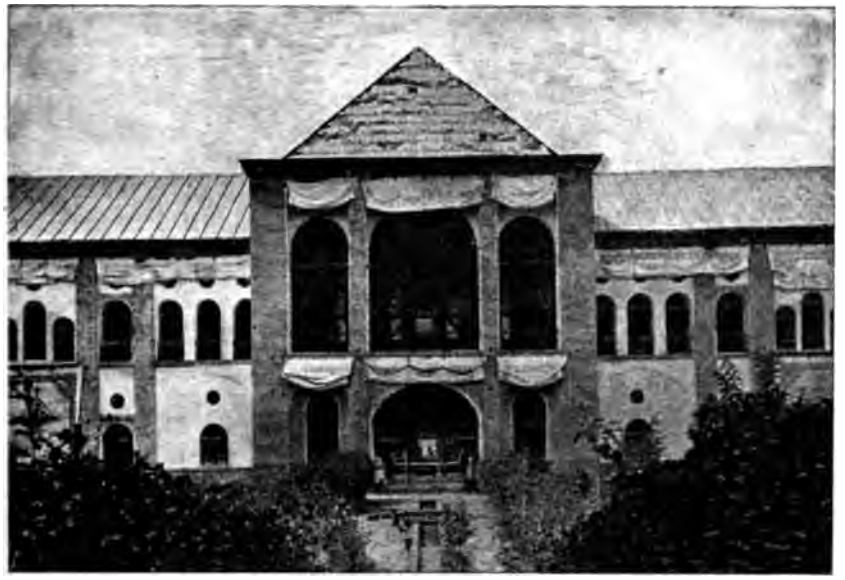
JARDIN DE KAMRANIÉ.

2 juillet. — Le palais de Sahabkranié est situé en haut de Niavaran, sur le penchant des collines qui le dominent au nord. Pour la saison, il n'est pas assez garanti au sud, où ses jardins

dévalent vers la plaine & le laissent exposé aux rayons du soleil presque tout le jour. Son entrée est à l'ouest, au bout d'une large avenue. Après avoir traversé une longue cour bordée à droite de constructions basses servant de logement aux gardes & à quelques autres serviteurs, on passe sous une voûte qui conduit au jardin sur lequel donne la façade septentrionale du palais. Quand j'arrive de Hassanabad & que je me trouve dans ce jardin, à l'ombre de ses saules gigantesques, au bord de ses bassins entourés de fleurs, j'éprouve la plus agréable sensation de fraîcheur. De ce côté, le palais se compose de deux bâtiments parallèles fort simples, reliés entre eux par un bâtiment un peu plus bas. Celui-ci contient surtout un immense talar à son premier étage, alors que les deux autres sont divisés en une infinité de chambres. Du côté du sud l'aspect est différent : le terrain est en pente & les constructions sont nécessairement plus élevées. L'anderoun est à l'est, contigu au palais. Plus loin, sur la pente opposée à l'entrée du palais, sont les cuisines & l'*abdarkhanè* (maison de l'eau). Dans la journée, Sa Majesté se tient le plus souvent au rez-de-chaussée du pavillon central, dans une sorte de zirzamin frais, sous le grand talar destiné aux réceptions officielles & au salam des jours de fête; mais, après y avoir déjeuné, elle reste parfois au talar, quand la température le permet.

L'anderoun de Sahabkranié est un des plus importants & celui, peut-être, où les femmes sont le mieux. Au milieu d'un superbe parc aux platanes géants, où se trouvait autrefois le palais de Feth Ali Chah, démoli par Nasr ed-Din pour construire plus bas le palais actuel, les femmes sont dans une quarantaine de pavillons isolés, de chacun trois pièces au moins, avec une véranda à l'entrée de la plus grande. De plus, séparées des autres par un mur, se trouvent, à droite, l'habitation privée d'Emin Agdas, à gauche, celle d'Aniseh ed-Dovleh, composée de plusieurs pavillons bâtis jadis à l'intention de la mère du chah.

4 juillet. — La chaleur nous oblige à partir. A l'aube, nous prenons le chemin du Lar & gravissons bientôt les premiers coteaux de l'Elbourz. Le pays que nous traversons est aride; les collines sont à sommets arrondis dont l'ensemble forme de douces ondulations; le sol est en maints endroits recouvert d'argiles multicolores. La descente d'Outchaki ne serait point sans danger pour un cavalier; nous laissons donc aller nos chevaux



PALAIS DE SAHABKRANIÉ. FAÇADE SEPTENTRIONALE.

en liberté; ils avancent péniblement en glissant à chaque pas, & chacun de nous zigzague jusqu'en bas du mieux qu'il peut pour ne pas tomber.

Nous campons près de Latian, sur la rive droite du Djadj-Roud, qui est ici considérable, rapide & tumultueux, sans doute tant que la chaleur n'a pas produit ses effets & desséché son lit, au moins en partie. *Belle,* ma jeune chienne, effrayée du bruit, se décide difficilement à le passer; ce n'est que quand elle me voit sur l'autre bord qu'elle se jette à l'eau; mais, mal-

gré tous ses efforts pour atterrir près de moi, elle est emportée par le courant à bien 50 mètres plus bas. La tente du chah, prolongée par les tentes de l'anderoun un peu réduit à notre départ de Sahabkranié, est sous un bouquet d'arbres.

Le chah, qui s'est attardé à chasser le long de la route, n'arrive au campement que l'après-midi. Il me voit occupé à surveiller l'installation de mes tentes; de son ombrelle, il me fait signe d'approcher. C'est pour me dire qu'il va m'envoyer un lièvre tué par lui.

Sans nous être élevés beaucoup, nous trouvons une différence sensible, la nuit venue, entre la température de Latian & celle de Sahabkranié.

Le ciel est du plus beau bleu turquoise, d'une pureté parfaite, à laquelle ne peut être comparé le bleu gris du ciel d'Europe. Je n'en ai vu de pareil qu'en Algérie & en Tunisie. Les cigales, dont les arbustes voisins sont couverts, font un concert assourdissant jusqu'à une heure fort avancée.

Assis devant ma tente, je trouve grande, à la clarté des étoiles, & imposante dans son ensemble, cette nature qui ne me frappe de jour que par sa désolation. A cette heure, en effet, les détails se noient dans une vapeur bleutée; seuls les contours des monts se dessinent & la ligne des crêtes se découpe à l'horizon, car cette nuit *claire* permet au regard de planer au loin. C'est le moment où les grands fauves, qui fréquentent ces profonds ravins, doivent sortir de leurs repaires. N'entendrai-je pas les rugissements de l'un d'eux? J'ai beau écouter, beau retenir ma respiration pour mieux entendre... Rien... Rien... Pas le moindre cri, pas le moindre bruit. Les cigales ont cessé leur chant, les fauves se taisent, la nature repose.

Tout dort sur la terre embrumée.

J'entre sous ma tente chercher, moi aussi, un sommeil réparateur; car demain — qui n'est pas loin — il faudra être debout de bon matin.

5 juillet. — Trois farsakhs parcourus en trois heures, de six à neuf heures du matin, & nous sommes à Lavassan-Bouzourg. Le sol est moins aride qu'hier; à chaque instant un coin de verdure apparaît au fond de quelque vallée; de tous côtés bruissent de petits torrents. Notre camp est au fond d'une de ces vallées, au pied de hautes montagnes zébrées à leur sommet de longues coulées de neige marquant les creux, qui alternent avec le noir des roches faisant saillie. Nous avons devant nous la montagne qu'il nous faudra gravir demain; les lacets de la route se dessinent, nombreux, sur ses flancs.

Croquis de l'auteur.

PALAIS DE SAHABKRANIÉ. FAÇADE MÉRIDIONALE

6 juillet. — Au sortir du campement, où grouillent bêtes & hommes occupés à charger les tentes, nous commençons à monter, & nous montons toujours pendant plus d'une heure, à travers des lacets vus de Lavassan. Ils sont raides & me rappellent assez ceux de Cattaro à Kerstatz par la vieille route. Arrivés à la fin de notre pénible ascension, nous sommes à près de 2,500 mètres d'altitude. Tout autour de nous, au fond des

ravins & sur les pentes exposées au nord, s'étendent de grandes plaques de neige. Une courte descente, & nous nous trouvons sur un immense plateau que traverse de l'ouest à l'est, dans sa plus grande largeur, le Lar-Roud, rivière aux eaux limpides & poissonneuses, au bord de laquelle est déjà dressée la grande tente rouge du chah.

Lorsque Sa Majesté n'a pas entrepris quelque long voyage, le plateau du Lar reçoit sa visite chaque année à cette époque.

Croquis de l'auteur.

LAVASSAN ET LA ROUTE DU LAR.

Enfoui sous une épaisse couche de neige tout l'hiver, le Lar est frais & agréable en été. Il est fréquenté par des nomades, les Iliats[1], qui viennent y faire paître leurs troupeaux dès que la terre est débarrassée de sa neige. Ils les conduisent même, m'assure-t-on, jusqu'à 4,000 mètres de haut, là où, à peine la

[1] Les Iliats sont des nomades d'une espèce particulière ; ils ne vont pas errant de pays en pays ; leurs déplacements, au contraire, sont limités à une région déterminée de leur propre pays, & ils se renouvellent chaque année à peu près de la même façon, selon la saison. Si l'on appelle Iliats ces nomades, on donne le nom de Tadjiks aux Persans sédentaires.

neige fondue, pousse une herbe abondante que brûle bientôt l'ardent soleil. Leurs tentes de bure noire sont disposées par petits groupes, non loin de la rivière ou de quelque affluent. Nous avons passé près de ces tentes où des femmes étaient occupées à préparer le *maçt* (lait fermenté). Le lait frais est mis dans des peaux suspendues en plein air devant les tentes. Bien brassé & chauffé par les rayons du soleil, il produit le maçt, qui, avec le riz, constitue l'ordinaire des Iliats.

Croquis de l'auteur.

CAMP DU LAR.

A l'ouest, un groupe de montagnes présente, de remarquable façon, ces formes arrondies & douces où s'échelonnent les couleurs les plus variées. D'ici, toutes ces roches, dont les jaunes, les rouges, les bleus & les verts alternent avec les noirs des ravins, font l'effet d'une colossale agate.

A l'est, le superbe cône du Demayend se dresse majestueux. Cependant, je dois dire qu'il perd à être vu de si haut. Mais nous avons beau nous trouver à environ 2,300 mètres, il nous dépasse encore de 3,800 mètres. Sa cime blanche resplendit au soleil. Sur ses flancs, d'étincelantes coulées de neige, que jus-

qu'à présent l'été n'a guère entamées, s'entremêlent aux vieilles et sombres coulées de laves.

La rivière est pleine de truites, de ces petites & délicieuses truites mouchetées que j'ai pêchées autrefois dans la Riéka, au Monténégro, non loin de sa source, de cette grotte dont l'entrée est de la taille des plus hautes portes de Téhéran. Le roi m'en envoie une dizaine, longues de 20 à 25 centimètres, qui ont été prises au filet près de sa tente.

Croquis de l'auteur.

PRÉPARATION DU MAÇT.

8 juillet. — Le camp est simplement transporté à quelques kilomètres plus loin, sur le Siahpelas-Roud, affluent de droite du Lar-Roud. Ceux qui ont deux jeux de tentes trouvent celles de leur deuxième série dressées à Siahpelas, tandis que les miennes, mouillées par la pluie de cette nuit, sont encore à sécher au précédent campement. Comme *Belle* ne me quitte pas & que, portant mon fusil en bandoulière, le fidèle Sultan Ali me suit toujours, je descends de cheval &, le fusil sur l'épaule, *Belle* joyeuse à mes côtés, je vais rejoindre le roi qui chasse dans un coin de la plaine couvert de hautes herbes. J'en

rapporte quelques cailles. Pendant mon absence, mes tentes ont été enfin amenées & mises en place, sauf les parois extérieures de la grande, qui ne sont pas assez sèches pour être facilement maniées.

Nous restons trois jours à Siahpelas. Sa Majesté ne donne pas le temps aux piquets de tente de pourrir en terre, elle les oblige souvent à prendre l'air. Des déplacements fréquents

LE DEMAVEND, VU DU PLATEAU DU LAR.

sont, d'ailleurs, de toute nécessité avec les Persans, au point de vue de l'hygiène; car la corvée n'est guère faite au camp, cependant bien vite souillé par le sang & les intestins des moutons chaque jour abattus un peu de tous côtés.

Il pleut ici toutes les nuits, ce qui fait baisser à 12 degrés la température du jour. Plus d'un endosse sa fourrure. Je me contente d'un léger pardessus en rentrant de la chasse, qui n'a pas besoin de la chaleur pour être pénible à cette altitude. Quitte-t-on la plaine pour aller poursuivre à quelque cent mètres seulement un gibier dans la montagne, bientôt court d'haleine,

on est forcé de revenir sur ses pas. Les Persans ont plus d'une raison de ne chasser qu'à cheval, & celle-ci est une des meilleures; mais pour les imiter, il faudrait être, comme eux, habitué dès le jeune âge à tirer aux différentes allures du cheval. Et ils y sont habitués à ce point, que des chasseurs m'ont assuré être plus sûrs de leur coup à cheval qu'à pied. Le fait est que j'en ai vu de très habiles à jeter ainsi leur coup de fusil, entre autres Sahad Dovleh, qui, en ma présence, a percé d'une balle un chahi lancé en l'air.

Entre notre campement précédent & celui de Siahpelas se voient des ruines représentées par des pans de mur, une voûte & quelques marches d'escalier. Là, me dit-on, s'élevait une tour construite au VIIe siècle de l'hégire pour perpétuer le souvenir de la conversion à l'islamisme, survenue en cet endroit, de «cent mille Mongols». Telle est la légende. Selon l'histoire, ces ruines proviendraient d'un kiosque bâti par Argoun Khan, dans lequel un de ses fils & successeur, Ghazan, se serait converti à l'islamisme en l'année 1295 (694 de l'hégire). Etemad es-Saltaneh a rencontré parmi ces décombres, en fouillant superficiellement, des faïences à reflets métalliques & deux candélabres en cuivre; moi-même j'ai ramassé plusieurs morceaux de faïence, sans beaucoup chercher.

11 juillet. — Nous sortons de la vallée du Lar, passons de l'ouest au sud du Demavend, en le contournant, & allons à Polour, sur le Polour-Roud, torrent qui coule de sud-ouest à nord-est, au fond d'une étroite vallée, pour aller se jeter dans le Lar-Roud, après avoir fait sa jonction avec un autre torrent venant directement du sud. Polour se trouve entre ces deux torrents, un peu au sud de leur confluent. Par un sentier que les pas des troupeaux ont tracé plutôt que la main de l'homme, nous avons mis quatre heures à parcourir 3 farsakhs, laissant à mi-chemin un important campement d'Iliats.

Le pied des montagnes descend presque partout jusqu'à la

rivière. Les tentes de dimension un peu grande ne peuvent être dressées, faute d'un emplacement suffisant; chacun doit s'ingénier pour s'installer à peu près dans quelque coude abandonné par les eaux du Polour-Roud, ou sur des éboulis de pierres, nivelés avec peine. Il en résulte que nos tentes sont éparses, sans ordre, cachées pour la plupart derrière quelque éperon de la montagne, de telle sorte que l'on ne peut s'offrir

Croquis de l'auteur.

SIAHPELAS.

une vue d'ensemble du camp. La tente du chah est en aval sur la rive droite, non loin d'un pont à une seule arche sur lequel passe la route d'Amol, dont est fier Mirza Nizam, l'aide de camp du premier ministre, qui en est l'auteur pour une bonne part. Ce dut, en effet, être une tâche peu aisée que de la tracer dans ce chaos de montagnes élevées & de ravins profonds, & d'établir des ponts sur ces torrents qu'une crue subite peut grossir démesurément & rendre terribles.

De ma tente, une des dernières en amont, le beau cône régulier du Demavend semble si rapproché qu'on le dirait sortir immédiatement de derrière les premiers rochers. Quel effort

n'a-t-il pas fallu pour soulever cette masse énorme avec les montagnes, déjà de belle taille, qui entourent le colosse & lui servent de base! Quels prodigieux accidents géologiques! Les pentes méridionales sont naturellement les moins couvertes de neige, & jusque près du sommet y paraissent des roches noires; aussi est-ce de ce côté que se font les ascensions, tout en partant de Rèhné, à l'est.

Les Mazenderanis suivent cette voie quand ils vont, l'été, chercher du soufre sur les bords du cratère soit pour leur usage personnel, soit pour la fabrication de la poudre. Ils montent jusqu'à ce que les vapeurs sulfureuses les arrêtent, vapeurs formant parfois des nuages qui cachent la tête du géant.

Nous restons deux jours dans cette horrible vallée, sinueuse, étroite, profonde, où l'on étouffe autant de chaleur (30 degrés à l'ombre) que par suite du manque d'air. Pour comble d'agrément, les vipères pullulent; ce matin, 12, mes domestiques en ont attrapé une qui venait de traverser ma tente. Ce n'est pas la vipère à corne que j'ai vue en Algérie & au Monténégro, mais elle lui ressemble beaucoup, étant comme elle petite, courte, foncée & à tête triangulaire. Un muletier a été mordu cette nuit à la main, ainsi que plusieurs animaux.

13 juillet. — Par un autre chemin, plus au nord & un peu meilleur que celui que nous avons suivi avant-hier, nous revenons sur le plateau du Lar, à Tcheheltchèchmè (les quarante sources), tout près de l'embouchure du Siahpelas-Roud, à environ 2 kilomètres de notre ancien campement sur cet affluent. Les quarante sources consistent en de nombreux suintements parmi de hautes herbes au pied de la montagne; l'une pourtant, 100 mètres plus loin, sort du rocher à un mètre du sol en un seul jet gros comme le bras.

14 juillet. — Fête nationale. Froid intense la nuit dernière : 9 degrés à trois heures du matin. Nous avons tous dormi dans

nos poustines, long vêtement à taille en peau de mouton, ayant la laine comme doublure, en tout temps indispensable à ces altitudes. Chacun se plaint de mal de tête, dont le vent & l'insomnie ne sont pas seuls responsables, mais bien plutôt la flore variée & par trop odorante du camp. Les pieds de thym & de lavande soulèvent les tapis de nos tentes, dressées hâtivement hier soir, sans préparation du terrain, tant nous étions

Croquis de l'auteur.

PONT DU POLOUR.

pressés de nous garantir du vent; & tout autour de nous des plantes aquatiques à larges feuilles répandent une odeur pénétrante des plus désagréables. Par la pensée, transportons-nous à Paris, en fête, & oublions ces misères.

15 juillet. — Le froid vif de la nuit dure toujours. Nous décampons sans regret pour Marghzar, à 2 farsakhs sur la route de Niavaran. En quittant le campement, nous voyons près du chemin un cheval crevé : c'est une victime des vipères de Polour. Je n'ai pas revu le muletier mordu à la main; il n'a pu nous suivre & est resté chez les Iliats.

16 juillet. — Ce matin, départ à cinq heures & arrivée vers neuf à Avché. Nous avons d'abord monté à environ 2,550 mètres, puis sommes descendus à 2,000 par un chemin rapide & en assez mauvais état, malgré les 100 tomans donnés dernièrement par le chah pour le réparer.

Avché est un joli coin de verdure, à l'entrée d'une vallée sillonnée de ruisseaux & garnie d'arbres. Les rues sont animées, sans doute plus que de coutume grâce à notre présence, & le bazar, couvert par des traverses en bois chargées de plantes grimpantes, est bien approvisionné.

Beaucoup des nôtres se sont logés chez l'habitant, les tentes des autres sont disséminées dans les jardins ou étagées sur les champs voisins.

17 juillet. — En quatre heures, nous regagnons Niavaran. A une heure d'Avché, nous arrivons à un pont encadré de sites des plus pittoresques. Ici le torrent s'est creusé dans d'énormes blocs de calcaire un lit profond de 2 à 3 mètres, & à notre droite, en amont du pont, une cascade tombe de 7 à 8 mètres de haut, d'un seul jet qui suit à sa naissance une rigole d'au moins 50 centimètres, pareillement creusée dans le rocher. A peu près à moitié chemin, nous rejoignons la route par laquelle nous sommes allés au Lar & retrouvons la côte d'Outchaki, dont la montée est plus facile que la descente.

Nous voici de nouveau à Sahabkranié, à l'altitude raisonnable de 1,500 mètres, qui, espérons-le, ne nous laissera pas trop souffrir de la chaleur, mais à laquelle, à coup sûr, nous n'aurons plus les nuits froides de Tcheheltchèchmè.

20 juillet. — Etemad es-Saltaneh habite, comme à notre premier séjour, sa maison de campagne de Hassanabad, avec sa mère & son unique femme, d'origine princière[1]. La nuit

[1] Le plébéien qui a pris femme d'origine princière ne peut *légitimement* épouser une autre femme, tant que la première existe.

dernière, des voleurs se sont introduits chez lui en perçant une ouverture à travers une cheminée, derrière le foyer, à la partie la moins épaisse du mur, en gens qui connaissent la maison. Ils ont vidé trois grandes malles pleines d'effets, emportant même le costume quitté la veille, avec la montre & le porte-monnaie restés dans le gilet. Si bien que ce matin, à son réveil, le pauvre Etemad es-Saltaneh ne trouve pas un pantalon

Croquis de l'auteur

BAZAR D'AVCHÉ.

à mettre. Le chah, ne le voyant pas arriver à l'heure accoutumée, envoie chez lui un garde qui rapporte la nouvelle & apprend l'impossibilité où est l'infortuné volé de sortir, avant d'avoir le costume qu'il a dû faire chercher à Téhéran. Sa Majesté ne peut s'empêcher de rire en songeant à la singulière situation de son interprète, qui arrive enfin & raconte l'aventure, satisfait que l'on n'en ait voulu qu'à ses habits.

26 juillet. — N'est-ce point un fort mauvais tour que les voleurs ont joué à Achref el-Saltaneh, l'épouse remuante d'Etemad es-Saltaneh, en lui enlevant ses riches costumes alors

qu'elle s'apprêtait à recevoir Aniseh ed-Dovleh, la favorite? Depuis quelques jours, le parc qui sépare le biroun de l'anderoun de Hassanabad se couvre de tentes, les mortiers résonnent sous le poids des pilons broyant des épices, les chirini les plus séduisants refroidissent sur les takhtchès des appartements. Ce matin la table est préparée. Sur de longues nappes étalées à terre sont alignés : des plats chargés de sucreries de toutes couleurs; des plateaux de fruits variés; des pastèques & des melons de toutes grosseurs, de toutes formes, en quantité prodigieuse; d'immenses bassins contenant des eaux aromatisées, pour la boisson, & des kilos de glace.

Aniseh ed-Dovleh arrive de bonne heure, bien avant le dîner, afin de montrer son empressement à se rendre à une invitation qui lui est agréable. Elle & ses femmes sont dans trois voitures escortées par une cinquantaine de cavaliers. Les eunuques trottent à cheval aux portières des voitures — qu'ils se garderaient de quitter. Achref el-Saltaneh régalera tout ce monde, même les cavaliers, jusqu'au coucher du soleil.

27 juillet. — Le ministre de Russie, M. de Butzof, arrivé récemment, est officiellement reçu par le chah à Sahabkranié. Depuis que je suis en Perse, la légation de Russie a été gérée par des secrétaires : M. de Poggio, mort en décembre, & M. de Speyer, qui lui a succédé il y a six mois. A présent, le personnel est complet : ministre, secrétaire & drogman. J'ai connu M. de Speyer au Monténégro, à ses débuts dans la carrière diplomatique. Il est resté l'homme énergique d'alors, un vaillant serviteur de son pays.

28 juillet. — Tous ces derniers jours, l'après-midi, temps orageux avec chaleur intolérable, suivi, la nuit, de violents orages accompagnés de pluie abondante. Nous pouvons regretter que l'arrivée du ministre de Russie nous ait fait descendre un peu tôt des plateaux du Lar. Il était vraiment plus

facile là-haut de parer aux nuits froides que de se garantir ici de la chaleur.

Malgré la température, nous allons à Téhéran assister au *Kourban Baïram* ou fête de l'Immolation. Le Kourban se célèbre dans tout l'islam en commémoration du sacrifice d'Abraham. En ce jour tout bon musulman doit couper le cou au moins à un poulet. Le sultan égorge de sa propre main un mouton,

REPAS DE GALA PERSAN.

à Constantinople. A Téhéran, le chah in chah ne peut moins faire que d'égorger un chameau. Seulement, ce cruel office lui répugnant, il renonce chaque année à son privilège royal & s'en décharge sur un sosie qui, habillé d'un brillant costume & monté sur un cheval fringant, a été pris pendant longtemps, me dit-on, pour le chah en personne.

La cérémonie a lieu sur la place de Nagarestan. Le chah, en grande tenue, est avec sa suite au balakhanè du palais,

qu'elle s'apprêtait à recevoir Aniseh ed-Dovleh, la favorite? Depuis quelques jours, le parc qui sépare le biroun de l'anderoun de Hassanabad se couvre de tentes, les mortiers résonnent sous le poids des pilons broyant des épices, les chirini les plus séduisants refroidissent sur les takhtchès des appartements. Ce matin la table est préparée. Sur de longues nappes étalées à terre sont alignés : des plats chargés de sucreries de toutes couleurs; des plateaux de fruits variés; des pastèques & des melons de toutes grosseurs, de toutes formes, en quantité prodigieuse; d'immenses bassins contenant des eaux aromatisées, pour la boisson, & des kilos de glace.

Aniseh ed-Dovleh arrive de bonne heure, bien avant le dîner, afin de montrer son empressement à se rendre à une invitation qui lui est agréable. Elle & ses femmes sont dans trois voitures escortées par une cinquantaine de cavaliers. Les eunuques trottent à cheval aux portières des voitures — qu'ils se garderaient de quitter. Achref el-Saltaneh régalera tout ce monde, même les cavaliers, jusqu'au coucher du soleil.

27 juillet. — Le ministre de Russie, M. de Butzof, arrivé récemment, est officiellement reçu par le chah à Sahabkranié. Depuis que je suis en Perse, la légation de Russie a été gérée par des secrétaires : M. de Poggio, mort en décembre, & M. de Speyer, qui lui a succédé il y a six mois. A présent, le personnel est complet : ministre, secrétaire & drogman. J'ai connu M. de Speyer au Monténégro, à ses débuts dans la carrière diplomatique. Il est resté l'homme énergique d'alors, un vaillant serviteur de son pays.

28 juillet. — Tous ces derniers jours, l'après-midi, temps orageux avec chaleur intolérable, suivi, la nuit, de violents orages accompagnés de pluie abondante. Nous pouvons regretter que l'arrivée du ministre de Russie nous ait fait descendre un peu tôt des plateaux du Lar. Il était vraiment plus

facile là-haut de parer aux nuits froides que de se garantir ici de la chaleur.

Malgré la température, nous allons à Téhéran assister au *Kourban Baïram* ou fête de l'Immolation. Le Kourban se célèbre dans tout l'islam en commémoration du sacrifice d'Abraham. En ce jour tout bon musulman doit couper le cou au moins à un poulet. Le sultan égorge de sa propre main un mouton,

REPAS DE GALA PERSAN.

à Constantinople. A Téhéran, le chah in chah ne peut moins faire que d'égorger un chameau. Seulement, ce cruel office lui répugnant, il renonce chaque année à son privilège royal & s'en décharge sur un sosie qui, habillé d'un brillant costume & monté sur un cheval fringant, a été pris pendant longtemps, me dit-on, pour le chah en personne.

La cérémonie a lieu sur la place de Nagarestan. Le chah, en grande tenue, est avec sa suite au balakhanè du palais,

tandis qu'une foule pressée se tient, en attendant, tout le long des habitations qui bordent la place, & que d'autres regardent du haut des terrasses.

Le chameau, luxueusement caparaçonné, débouche de la rue Zel-es-Sultan, entouré d'un cortège militaire où figure, à cheval, une lance à la main, le suppléant du roi. La victime s'avance en tournant la tête & regardant à droite & à gauche d'un air indifférent. Mais à peine est-elle arrêtée au milieu de la place, en face de la porte du palais, qu'elle est dépouillée des riches étoffes qui la couvrent & qu'un coup de lance lui perce le cou. Encore vivante, la malheureuse bête est mise en morceaux que se dispute & que s'arrache la foule, dans une bousculade générale mêlée de cris.

Ces fêtes religieuses, qu'il s'agisse du martyre des Alides ou du sacrifice d'Abraham, donnent donc toujours lieu à quelque explosion de fanatisme? Pendant le deuil de moharrem, ces musulmans se frappent la poitrine à la défoncer, se tailladent jusqu'au sang! A la fête du Kourban, ils mangent toute crue de la chair de chameau, qu'ils considèrent comme sacrée, & se battent pour en avoir!

31 juillet. — Emin Agdas part en pèlerinage à Mechhed, demander la vue au tombeau d'iman Réza. Une reine de France, aux temps mérovingiens, ne voyageait pas avec si nombreuse escorte. C'est une armée avec son train, tant il y a de cavaliers, de piétons & de mulets de bât. Cette petite femme ambitieuse & hautaine ne manque jamais une occasion de faire parade de sa situation privilégiée; forte de son ascendant sur le roi, elle en use sans ménagements.

Mirza Abdullah Khan, conseiller au ministère des affaires étrangères, meurt d'une fièvre du Ghilan gagnée en allant à Recht au-devant du ministre de Russie. Ces fièvres sont terribles l'été; elles sont même quelquefois mortelles, comme en cette circonstance.

6 août. — Nous abandonnons Niavaran une seconde fois, mais pour aller à Cherestanek. Six heures de marche. Les trois premières heures se passent à grimper assez péniblement, jusqu'à 3,400 mètres d'altitude, une raide montée sur les lacets de laquelle, paraissant & disparaissant alternativement selon les accidents du terrain, serpente la longue file des femmes de l'anderoun royal, à califourchon sur leur monture. Sur la roche

CHERESTANEK.

grise, les tchaders foncés se détachent admirablement, pointillés par les couleurs des ombrelles, couleurs si variées qu'on en compte presque autant que de femmes, chacune d'elles voulant arborer la sienne. Le col franchi, le panorama le plus grandiose se développe. Devant nous apparaît, comme les vagues d'une mer orageuse, une immense étendue de cimes que le Demavend domine, à l'est, de sa taille de géant. Nous contournons ensuite quelques montagnes couvertes de lavande & de thym, ayant à notre droite de profonds ravins où de rares

villages sont comme perdus, & après une longue descente, nous arrivons à Cherestanek.

Durant le dernier temps de notre descente, nous avons tout le loisir de voir la disposition du palais de Sa Majesté. Le biroun est un pavillon rectangulaire à rez-de-chaussée très élevé au-dessus du sol, en avant, & surmonté d'un unique étage; il est dégagé de tous les côtés & même précédé d'une grande cour, plantée d'arbres autour d'un bassin central circulaire. L'anderoun, ouvert sur sa cour carrée qu'il enclôt, se trouve à gauche par rapport à nous, mais il est à droite du biroun si l'on regarde la façade de celui-ci. Des sources de la rivière, à quelque cent mètres au-dessus du palais, nous voyons jusqu'à bonne distance se dérouler la vallée, où la plupart des tentes sont déjà debout le long du torrent.

13 août. — Le chah m'emmène avec lui à la chasse au mouflon. Après bien des tours & des détours, après avoir plus d'une fois exploré les flancs des montagnes à l'aide d'une puissante lunette, nous finissons par en découvrir quatre tranquillement couchés au soleil, mais loin, fort loin, surtout à hauteur bien plus élevée. Nous nous remettons en marche par des sentiers à se casser le cou à chaque instant, vrais sentiers de chèvres, dont toute trace se perd même souvent. Parvenus péniblement à 3,200 mètres, on juge que nous sommes trop près pour continuer d'avancer à cheval; car 200 mètres environ doivent nous séparer des mouflons, & le bruit des chevaux pourrait les faire fuir. Alors nous allons à pied, toujours en montant, sans nous beaucoup rapprocher, simplement afin de dominer le gibier, & ainsi nous arrivons, tout essoufflés, à une arête de rochers d'où nous pouvons tirer. Sa Majesté envoie d'abord une dizaine de balles, nous continuons la fusillade, & les mouflons... courent encore. Nous rentrons à la nuit, plus fatigués de la descente que de la montée, celle-ci s'étant effectuée surtout à cheval, l'autre presque entièrement à pied.

14 août. — Voici une singulière cuisine : une soupe monstre, *âch,* qui depuis vingt ans se fait chaque année pour rappeler pareille soupe, dont le chah s'est bien trouvé pendant une épidémie de choléra. Convaincu qu'elle l'a préservé, il lui garde un souvenir reconnaissant.

L'opération commence à onze heures. Sous la vaste tente qui sert aux représentations théâtrales en voyage se trouvent,

PRÉPARATION DE L'ÂCH.

prêts à être dépecés, quatorze moutons suspendus à deux solides perches appuyées sur des fourches plantées en terre; sur le tapis sont alignés des plateaux chargés de piments, d'épices & de plantes odorantes, alternant avec des tas de légumes & de fruits, où dominent l'aubergine & la courge.

Tous les personnages présents au camp, un frère du chah & le premier ministre en tête, viennent s'accroupir devant ces fruits & ces légumes qu'ils pèlent, épluchent & coupent en morceaux, pendant que des marmitons malpropres, aux vête-

ments luisants de graisse, dépècent force moutons. Moi-même je suis invité par Sa Majesté à prendre part à la préparation de l'âch. Assis devant un tas d'aubergines, je m'acquitte de mon mieux de mes nouvelles fonctions, quand Manidjeh fait observer au roi que, la main d'un chrétien rendant impur (*nedjès*) ce qu'elle touche, les aubergines préparées par moi ne peuvent être utilisées dans une soupe destinée à des musulmans. Le chah, tout en plaisantant, se rend à cette raison péremptoire de son favori & m'appelle. Dès que j'ai quitté ma place, le père de ce dernier, Mirza Méhémed Khan, ramasse avec soin mes aubergines sur un plateau, en les piquant ostensiblement de la pointe d'un couteau pour faire bien voir qu'il ne se souille pas les mains au contact de ce qu'ont touché les miennes, & emporte dehors plateau, aubergines & couteau.

Les opérations préparatoires étant terminées, tranches de mouton, fruits, légumes, herbes odorantes & piments, tout est jeté pêle-mêle & à pleines mains dans une douzaine de marmites en cuivre, où cuirait à l'aise la soupe d'un régiment entier & dans lesquelles bout déjà de l'eau. Une vingtaine de cuisiniers sont préposés à cette cuisson diabolique qui, à grand renfort d'énormes bûches de bois, va durer jusqu'au soir.

En attendant, des comédiens, dans un accoutrement des plus grotesques, jouent une farce où le Turc est tourné en ridicule. L'acteur qui remplit ce personnage est rembourré d'oreillers pour paraître gros; il s'est si peu soucié de les dissimuler que l'extrémité d'un sort de sa tunique. Comme intermèdes, des jeunes garçons habillés en femmes exécutent des danses lascives au rythme d'une musique composée de clarinettes, tambours & tambourins. Le chah s'amuse beaucoup de cette grossière bouffonnerie, que l'on fait durer à plaisir pour lui être agréable.

Les feux sont éteints, l'âch a fini de bouillir & les cuisiniers sont occupés à la verser dans des plats de toutes dimensions, que de nombreux pichkhèdmets sont prêts à porter aux heu-

reux mortels assez favorisés pour avoir leur part de ce que le roi appelle «sa soupe». Or jamais personne n'a pu manger de cette soupe. On m'en apporte une pleine soupière. Ces braves musulmans, qui l'auraient jetée si j'avais touché au moindre légume entrant dans sa composition, trouvent tout naturel que, faite par eux, j'en avale. Bouillie noirâtre d'aspect repoussant & à forte odeur, les épices & les piments emporteraient la bouche à quiconque oserait y goûter. L'âch, produit d'une pure fantaisie royale, n'est donc profitable à qui que ce soit; sa destinée, à peu près certaine, doit être de disparaître dans les eaux du Cherestanek-Roud.

17 août. — Premier jour de moharrem, le mois sacré des musulmans, avec ses journées de deuil en l'honneur des martyrs de la famille d'Ali, ce qui explique l'arrivée au camp d'une foule de mollahs & de seïds, de gens à longue robe & à turbans blancs, verts ou bleus.

«Il y a trois jours, vous avez assisté à une comédie, me dit à ce sujet un Persan patriote & homme d'esprit; les comédiens qui l'ont jouée sont partis, d'autres les remplacent aujourd'hui, d'autres qui sont les chats de la Perse, sans jeu de mots, car, de même que les chats dans une maison, ils vivent bien & font partout des ordures.»

24 août. — Décidément Cherestanek n'a pas tous les charmes. La vallée, qui va de l'est à l'ouest, est assez ouverte par places, bien que généralement bordée de montagnes élevées; mais à l'endroit où nous sommes campés, près de la source du torrent, elle est fermée de trois côtés, étroite & encaissée. Il en résulte que si, plus loin, le moindre vent soufflant dans sa direction acquiert vite une violence exceptionnelle, comme s'il traversait un couloir, à notre camp, par contre, le calme de l'atmosphère fait que souvent on étouffe, faute d'air. Ce n'est pas que la chaleur soit excessive : elle ne dépasse point 25 de-

grés le jour, descend à 10 degrés la nuit, & des orages fréquents avec pluie se chargent même de l'abaisser davantage.

L'eau du Cherestanek-Roud, que nous buvons, est séléniteuse en sortant de terre; sa fraîcheur, 8 degrés à la source, est la seule qualité qu'elle possède. Toutefois, ce torrent offre l'inappréciable avantage de nous débarrasser de toutes sortes d'immondices dont nous serions empoisonnés.

Les montagnes, qui nous dominent & nous enserrent au point de ne laisser voir qu'une bande de ciel, sont toutes calcaires. Les couches géologiques font saillie en maints endroits; elles sont très redressées & donnent bien l'idée d'une voûte qui s'est ouverte sous la pression des côtés. Ces montagnes sont si élevées que, quand je me hasarde à chasser sur leurs flancs, même lorsque j'atteins, à des hauteurs déjà respectables, les petits coins de verdure dont elles ménagent la surprise, il me semble en avoir toujours autant au-dessus de la tête.

Au camp, bien qu'à moins de 2,500 mètres, nous nous ressentons des pénibles effets de l'altitude, compliquée sans doute par le renouvellement difficile & rare de l'air. Le roi a des vertiges, & il n'est pas le seul à se plaindre d'en être incommodé. On est sans force, incapable du moindre effort un peu soutenu; les indigènes eux-mêmes travaillent mollement, à ce point que dix hommes ont mis trois jours à niveler l'emplacement d'une grande tente.

Emin es-Sultan m'envoie chercher : c'est pour me remettre le brevet de grand officier du Lion & du Soleil, dont j'ai reçu les insignes à Téhéran. Je ne saurais cependant avouer que le premier ministre de Sa Majesté m'a fait autant de plaisir que le ministre de France qui m'adressa, hier, la décoration d'officier de la Légion d'honneur.

26 août. — Les orages se succèdent quotidiennement, mais celui d'aujourd'hui les dépasse tous : c'est le bouquet. Vers une heure de l'après-midi, le tonnerre commence à gronder & notre

étroite bande de ciel est traversée par de gros nuages noirs; bientôt la pluie se met à tomber, nous inonde pendant deux bonnes heures, en donnant naissance, sur les pentes des montagnes, à mille ravines que nous voyons se former, disparaître derrière des rochers ou sous les couches d'argile, pour reparaître, grossies, plus près de nous. Tout à coup, alors que l'on

LE CHAH DÉJEUNANT SOUS LE NAHAR KHORI.

pouvait s'attendre à la fin de l'orage, éclatent des coups de tonnerre effrayants. La pluie retombe de plus belle & la grêle bat le tambour sur la toile tendue de nos tentes. Un bruit sourd se fait entendre, une sorte de roulement, d'abord lointain, mais qui approche de plus en plus. Pluie & grêle cessent, je sors de ma tente. Stupéfait, je vois une avalanche de pierres arriver dans ma direction. La voilà qui renverse & passe par-dessus quelques tentes de domestiques, à environ 40 mètres de la

IMPRIMERIE NATIONALE

mienne; les palefreniers n'ont que le temps de couper les attaches des chevaux, dont un, déjà envahi, n'est pas retiré sans difficulté. Enfin, ce torrent d'un nouveau genre s'arrête à la rivière, qui n'est pas à plus de 20 mètres de ma tente. Heureusement que toutes ces pierres, toutes ces énormes roches sont serrées les unes contre les autres, maintenues par l'eau des ravines avec laquelle elles roulent, sans quoi, arrivant par bonds, elles auraient été un véritable danger pour le camp. Le tas qu'elles forment sur la rive gauche du torrent a près de 2 mètres de haut sur 10 de large. A six heures, quand tout est terminé, que nous voyons les montagnes jusqu'à leur sommet, nous pourrions nous croire en plein hiver, tant elles sont blanches de grêle; nous le croirions d'autant plus que la température est tombée à 9 degrés centigrades.

28 août. — Le mauvais temps & le froid nous chassent de Cherestanek; la levée du camp s'accomplit à la satisfaction générale. Nous revenons par le même chemin, constatant que bien des ravins portent encore d'épaisses couches de la grêle tombée le 26. Traversant Niavaran, au pied de Sahabkranié que nous laissons à notre gauche, nous allons nous installer à Saltanetabad.

Le chah & les femmes de l'anderoun royal occupent au palais leurs appartements respectifs. En dedans des murs d'enceinte est la maisonnette du baghbân bachi avec son jardin. Etemad es-Saltaneh prend possession de la maison du jardinier, tandis que j'établis mon campement au milieu du jardin. Le premier ministre a une habitation très confortable en face de la porte d'entrée du palais, de l'autre côté de la route le long de laquelle se dressent les tentes des gens moins fortunés.

Le chah ne doit pas non plus beaucoup regretter Cherestanek. Il y a en somme peu chassé, peu pris d'exercice. Lui, qui est toujours par monts & par vaux, s'est contenté, empêché par le mauvais temps, d'aller déjeuner & passer quelques

heures de temps en temps sous sa tente *nahar khori* (du déjeuner), dressée par-dessus la source même du Cherestanek-Roud. En dehors du jour où je l'ai accompagné, le roi n'est retourné à la chasse qu'une fois; plus heureux, il a rapporté deux mouflons.

6 septembre. — Depuis notre arrivée, orages & coups de soleil alternent avec une persistance désolante. Pluie ici, grêle sur les montagnes, dont les sommets sont tout blancs. Le jour, la température ne dépasse guère 25 degrés; n'était ce temps orageux, elle serait supportable; mais le froid de la nuit est très sensible sous la tente.

8 septembre. Les orages ont cessé; la chaleur franche, 30 degrés à l'ombre, est revenue; les nuits restent fraîches, presque froides.

Le chah est allé chasser la gazelle dans la plaine, au sud de Dochântèpè, sans résultat. Le gibier, privé d'eau par la sécheresse, a quitté le plateau & gagné la montagne, à l'instar des Téhéranis. Moi-même j'ai pu le constater les deux fois que je suis sorti avec ma chienne sans rien rencontrer.

15 septembre. Le palais de Saltanetabad avec ses dépendances est le plus vaste des palais de Sa Majesté hors de Téhéran. Il se compose de plusieurs bâtiments dans un parc magnifique où l'eau abonde.

Après avoir franchi la porte d'entrée & suivi une longue allée, on arrive à une large construction, formée d'un corps central qu'une partie plus basse relie latéralement, soit à une tour, soit à un pavillon carré où le premier ministre vient souvent se mettre à l'abri des importuns. C'est l'abdarkhanè, la maison de l'eau, qui contient en même temps les cuisines, ainsi qu'il est d'usage. De l'autre côté de l'abdarkhanè, on a immédiatement devant soi un très grand bassin, puis le palais propre-

ment dit, le biroun, & on aperçoit à droite, sortant des arbres, le haut de la tour de l'Horloge. L'anderoun est au fond du parc, un peu à gauche du biroun, assez voisin d'un autre bâtiment renfermant ce que le chah appelle son « musée d'histoire naturelle ». Or, il faut savoir que ce musée consiste uni-

Croquis de l'auteur.

SALTANETABAD. LA TOUR DE L'HORLOGE.

quement en peintures d'animaux qui, il est vrai, couvrent tous les murs, sans épargner le moindre recoin.

Le biroun a deux étages, dont le dernier est entouré d'une galerie. Il possède une salle centrale, de toute sa hauteur, qui ne manque pas de caractère. Les parois en sont revêtues de lambris de marbre rehaussé d'élégantes arabesques; un bassin rempli d'eau, dans lequel un mince jet retombe doucement

en pluie fine, entretient la fraîcheur; des vitres de couleur ne laissent pénétrer qu'une lumière adoucie. Autour de cette salle sont les deux étages de chambres. Le roi se tient généralement au rez-de-chaussée, dans un talar exposé au nord; mais il ne fait guère qu'y prendre son repas, car il passe plutôt son temps à se promener à l'ombre, sous les voûtes de verdure des belles allées du parc, lorsqu'il ne va pas à la chasse. A toute heure, il

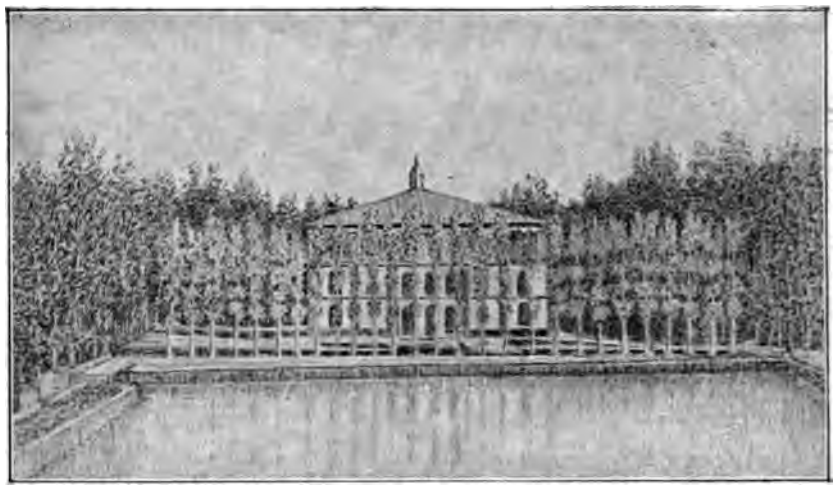
Croquis de l'auteur.

ABDARKHANÈ DU SALTANIEABAD.

fait bon se promener sous ces frais ombrages. J'en use largement, n'étant séparé du parc que par un mur percé d'une petite porte dont j'ai la clé.

La tour de l'Horloge est bâtie sur le modèle de certains autels du feu (*atèchgâ*), dont, à Nîmes, l'énigmatique tour Magne peut donner une idée. Elle est comme composée de plusieurs étages centrés sur le même axe, chacun de ces étages étant en retraite sur le précédent. Un escalier, qui tourne autour, mène à un belvédère contenant une horloge. Hier, j'étais occupé à dessiner cette tour sur mon album, lorsque le chah m'aperçut & vint à moi. Après avoir bien comparé le dessin

au modèle : « Ça, ce n'est pas assez noir », me dit-il en indiquant du doigt les arbres de gauche du parc; puis, profitant de cette occasion de me montrer son talent de dessinateur, il me demande mon crayon &, en quelques coups nerveusement tracés, il accentue l'ombre des arbres, afin de faire ressortir davantage la partie éclairée de la tour. Cette retouche, de la main de Sa Majesté, a été respectée.



Croquis de l'auteur.

PALAIS DE SALTANETABAD.

L'anderoun est important. Le khabga où couche le chah en constitue la façade & possède un splendide talar au premier étage. Les appartements des femmes sont de l'autre côté, autour d'une cour, comme partout.

20 septembre. — Grande réception, à l'anderoun, de toutes les amies de ces dames, dont les équipages ne cessent d'arriver dès le matin. Demain on célébrera l'anniversaire de la naissance de Nasr ed-Din Chah. L'anderoun le fête la veille, sans doute afin de pouvoir jouir à l'aise des divertissements & des cérémonies du lendemain.

Le soir, coups de canon & feu d'artifice devant le palais. On n'attend pas la nuit; il fait encore jour que déjà partent les fusées & tournent les soleils.

21 septembre. — Salam royal à une heure, au palais de Sahab-kranié. Le corps diplomatique y assiste en même temps que les hauts dignitaires du royaume, au complet, comme si nous étions à Téhéran.

Croquis de l'auteur.

MON CAMPEMENT À GOLENDOHEK.

A huit heures du soir, grand dîner de cent dix couverts chez l'émir kébir Naïeb es-Saltaneh, à Kamranié. Le palais & les jardins sont illuminés à giorno & produisent un merveilleux effet. Naïeb es-Saltaneh a invité le favori de son père, Aziz es-Sultan, qui est à la gauche d'Emin es-Sultan, dont il n'est séparé que par le ministre d'Amérique. Après le dîner, la soirée ne pouvait finir autrement que par le feu d'artifice obligatoire, qui n'a pas fait défaut, présentant même, grâce au retard apporté par le dîner, cet avantage, rare en ce pays, d'être tiré de nuit tout entier.

25 septembre. — De Saltanetabad, nous gagnons Golendohek, sur le Djadj-Roud, que nous avons passé précisément ici, où se trouve un pont bien entretenu, pour aller au Lar & en revenir, l'été dernier. La vallée est large & bien aérée; le campement est bon à la condition de s'éloigner de la rivière, afin d'éviter, autant que possible, les émanations des parties du lit plus ou moins à sec. Cette considération n'empêche pas le chah d'être au milieu d'arbres tout au bord de l'eau.

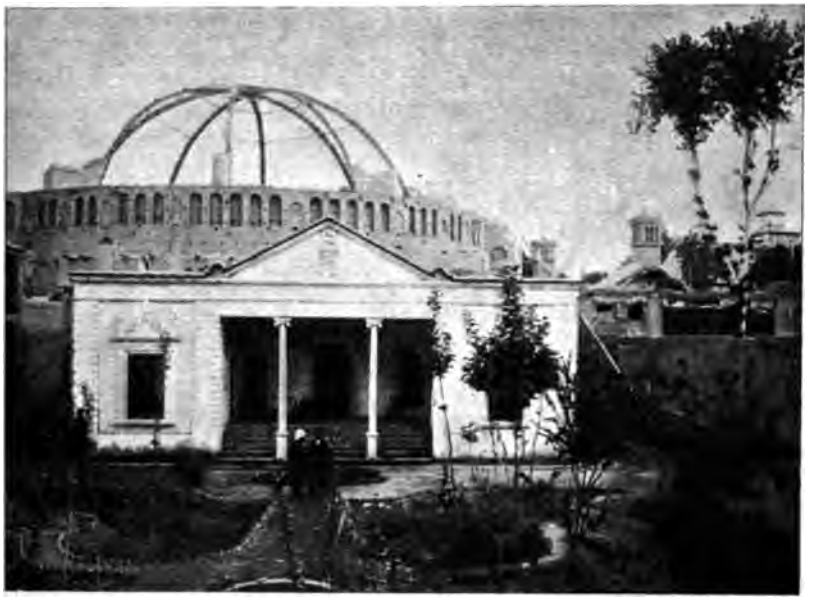
Croquis de l'auteur.

GOLENDOHEK.

J'ai planté ma tente à 200 pas de la rive droite, avant le pont, à 1,800 mètres d'altitude, bien que seulement au pied de la montagne. Comme elle est éloignée des autres tentes & près de la route, *Belle,* qui est excellente gardienne, ne s'en éloigne pas. Debout près de la porte, elle me suit des yeux, quand je vais à mon service, jusqu'à ce que j'aie disparu, puis se couche résolument. A mon retour, toujours à son poste, elle vient au-devant de moi dès qu'elle m'aperçoit & me fait autant de caresses que si elle m'avait cru perdu : car par-dessus tout *Belle* est bonne & aime son maître.

De ma tente, je vois l'entrée de la vallée d'Avché, dominée par des montagnes mamelonnées & ravinées à l'infini, &, tout à fait à droite, vers l'est, la route de Latian.

2 octobre. — Nous rentrons à Téhéran après un simple arrêt d'une nuit à Echretabad, au palais du chah le plus proche de la ville, non loin de la porte de Chimran.



HABITATION DU DOCTEUR FEUVRIER DANS L'ARK, AU PIED DU TAKIÉ-DOVLEH.

La rentrée de Sa Majesté dans sa capitale s'effectue avec plus de solennité que ne s'est accompli le départ. On est parti un peu précipitamment & en désordre, par groupes, même isolément, chacun montant à cheval ou en voiture à sa porte, sans souci de rejoindre le roi au palais. Il y a, au contraire, de l'ensemble dans le retour.

Le chah est en voiture, un coupé attelé de six superbes chevaux à queue teinte en rouge comme le haut plumet qu'ils portent fièrement sur la tête. Les trois postillons, serrés dans

leur tunique, se tiennent droits & rebondissent comme un seul homme au trot de leurs chevaux. Les chaters, armés de leur bâton, flanquent la voiture; les kèchiks la précèdent; nous tous la suivons à cheval.

Nous pénétrons ainsi dans la rue de Chimran; laissons à gauche le vaste parc d'Emin ed-Dovleh, dont les arbres sont gris de poussière; passons devant le palais de Nagarestan, devant celui de Zel es-Sultan; traversons la place des Canons; arrivons à l'Ark par la rue Nasérié.

Et nous voici, pour l'été de 1890, au terme des excursions annuelles, à la fin de notre vie nomade.

Je vais habiter, dans l'Ark, au sud du Takié-Dovleh, une maison qui a fait partie de l'anderoun de Feth Ali Chah. Elle donne sur la rue Djebbékhanè & communique avec le jardin de Goulistan par la cour du Takié. Je partage ce joli pavillon avec le prince Mohamed Mirza Kachef, d'agréable société.

12 mai 1891. — Cette année, c'est à Echretabad que nous nous arrêtons d'abord. Le palais n'a pas grande importance & les jardins en sont peu étendus. D'autre part, il est si près de Téhéran qu'il n'y a pas une différence sensible au point de vue de la température, à se trouver ici ou en ville, surtout avec les pluies fréquentes que nous avons. De chaque côté de la porte d'entrée sont : quelques chambres, à droite, l'abdarkhanè & l'office, à gauche, précédant un jardin carré, au fond duquel s'élève un biroun des plus communs. L'anderoun, qui vient ensuite, est disposé d'une façon toute spéciale. Le khabga est une vraie tour; il a trois étages sur rez-de-chaussée, & paraît d'autant plus haut, que les habitations des femmes sont basses & petites. Ces maisonnettes, construites séparément, toutes sur le même modèle, en cercle autour d'un grand bassin circulaire, ressemblent assez à des tombeaux. Un mur dépassant les toits & une rangée de peupliers les cachent aux regards indiscrets.

Le camp s'étend vers le nord, dans la direction de Kasr

i Kadjar, dont nous voyons les jardins étagés jusqu'au palais. Kasr i Kadjar, bâti par Feth Ali Chah, domine la plaine & ressemble à une forteresse. C'est un vaste carré flanqué de tours à ses angles, donnant sur une cour intérieure & n'ayant d'ouvertures extérieures que sur sa façade, du côté des jardins, où, du haut d'un balakhanè à plusieurs étages, on jouit d'une belle vue de Téhéran. Les appartements, ornés à la persane, n'offrent rien de particulier. Le chah ne les habite plus.

ANDEROUN D'ECHRETABAD.

16 mai. — Pluie continuelle. Nous retournons à Téhéran, attendre le moment propice, surtout un temps meilleur, pour reprendre notre vie de nomades.

Il existe dans toute la Perse une certaine effervescence au sujet de la concession des tabacs, définitivement accordée à une société anglaise qui vient de s'installer à Il-Khani, en face de l'ambassade de Turquie & de la légation d'Allemagne. Partout

on proteste. A Chiraz, des bagarres se sont produites, il y a eu des blessés. Ici même s'observent des signes non équivoques de mécontentement : des lettres anonymes menaçantes arrivent jusque dans l'anderoun, des bruits de conspiration contre la vie du chah circulent. Le vieux levain du babisme recommence à fermenter. La malveillance ne manque pas d'être de la partie : je soigne depuis quelques jours Emin es-Sultan, atteint d'une légère ophtalmie, & tout de suite la légende se répand que le roi lui a fait crever les yeux.

Tel est l'état des esprits. Qu'en résultera-t-il? Rien de bon, sans doute. Le chah est soucieux, le premier ministre inquiet, les personnages que je vois habituellement paraissent peu rassurés. Le ministre de la guerre, Naïeb es-Saltaneh, est autorisé à murer toutes les portes donnant accès au palais, sauf quatre qu'il sera plus facile de garder. On parle d'arrestations, auxquelles aurait fini par consentir le roi, après une longue résistance. Etemad es-Saltaneh — peu brave de sa nature, il est vrai — ne semble pas avoir la conscience tranquille; dernièrement, il s'est réfugié à l'anderoun royal & y est resté vingt-quatre heures chez les eunuques, sans oser sortir, tant l'avait effrayé l'emprisonnement de son secrétaire, Mirza Floughi; & il n'a fallu rien moins qu'un appel du chah pour lui faire abandonner sa retraite. Tout ceci est de mauvais augure.

19 mai. — Séance annuelle du comité de l'Alliance française, dont je suis réélu président. Cette pauvre Alliance vient de l'échapper belle. Au milieu de tous ces bruits de conspiration, le chef de la police, profitant de l'état d'esprit du chah, lui a fait un rapport dans lequel il représente notre société comme une association secrète, une sorte de franc-maçonnerie, quelque chose d'aussi dangereux que le babisme.

Le chah, suffisamment préparé, a ordonné sans plus d'informations la fermeture de l'école de l'Alliance.

Mais il a été facile de faire comprendre au roi ce qu'est l'Al-

liance française, son but élevé au-dessus de toutes questions politiques ou religieuses, de lui montrer que c'est une institution acceptée par tous les États & que lui, en particulier, ami de la France, ne saurait proscrire.

De ces explications, auxquelles le chah s'est rendu de bon gré, il est résulté que Sa Majesté, par un firman en règle, a non seulement accordé sa haute protection à l'Alliance française, mais a de plus ordonné qu'une salle soit mise à sa disposition dans toutes les écoles du gouvernement.

KASR I KADJAR.

Ainsi, dans un moment si critique, alors qu'il semble facile de pousser le roi à la répression, sa réelle affection pour la France l'a emporté sur les conseils de gens malveillants & l'a fait revenir sans hésiter sur sa décision primitive.

12 juin. — C'est vraiment dans de mauvaises conditions que nous nous mettons en route. Puisse le calme se rétablir pendant notre absence!

Nous voici de nouveau à Sahabkranié, peut-être un peu plus nombreux que l'an passé. Les événements qui se passent à Téhéran ont engagé bien des gens à se joindre à nous, les uns par peur, les autres afin de donner à leur souverain une preuve de leur attachement dévoué. Cette année, j'ai planté mes tentes au-dessous de celles du premier ministre, tout près des murs du palais, à l'est des jardins, sur un terrain aride & caillouteux, d'où la vue s'étend au loin. Je vois : devant moi, Roustemabad & Saltanetabad, la Poudrerie & la Monnaie, Kasr i Kadjar, Echretabad, Téhéran où se distinguent la mosquée du Sepeh Salar & le Takié avec ses arceaux, enfin la plaine que termine un horizon de montagnes; à ma gauche, Dochântèpè & le Dakhmeh (tour du silence), cimetière guèbre juché sur un monticule faisant partie d'un chaînon qui vient mourir à l'est de Chahzadè-Abdul-Azim, à Rey, l'antique Rhagès de l'Écriture & la patrie du célèbre médecin Abou Bekr.

Chahzadè-Abdul-Azim est une petite ville située à environ 2 farsakhs au sud-est de Téhéran. Un chemin de fer — l'unique de la Perse — y transporte, le vendredi, une foule de Téhéranis, hommes, femmes & enfants, qui vont passer leur journée autour de la mosquée au dôme doré qui sert de sépulture à Abdul Azim, fils d'imam Mouza. Sa Majesté s'y rend souvent aussi ce jour-là, faire ses dévotions à la mosquée, lieu de pèlerinage de tout temps fréquenté, & même asile renommé, inviolable pour les plus grands criminels.

On peut voir à quelque distance de ce tombeau, près de la fontaine d'Ali, Tchèchmè i Ali, un bas-relief assez semblable à la peinture du palais de Nagarestan, qui représente Feth Ali Chah sur son trône, entouré de ses fils, barbus comme lui.

Rey n'est plus guère qu'un vaste espace couvert de ruines, entre Chahzadè-Abdul-Azim & la montagne. De cette cité, qui a été longtemps la capitale de l'Irân, qui a passé pour la plus peuplée & la plus riche de toute l'Asie, qui comptait encore près d'un million d'habitants au commencement du XIIIe siècle,

quand Gengis Khan la détruisit de fond en comble, de cette cité il ne reste que deux tours, dont l'une a été réparée dernièrement par ordre de Nasr ed-Din, & dont l'autre, plus petite, est à moitié démolie. La tour restaurée est en briques cuites;

MOSQUÉE DE CHAHZADÈ-ABDUL-AZIM.

les murs en sont creusés extérieurement de cannelures à rainure anguleuse montant du sol à la frise, où elles se terminent en quatre petites voussures superposées d'un joli effet, formant à l'édifice un couronnement léger.

La moindre fouille sur ce sol de décombres amène presque toujours quelque découverte intéressante. Je possède plusieurs vases en terre ardoisée & des briques hexagonales intactes, à

reflets métalliques, qui proviennent de ces fouilles que chacun pratique un peu trop librement, au hasard & sans méthode.

Plus à l'est encore, sur le versant septentrional du chaînon à l'extrémité duquel s'étendent les ruines de Rey, s'aperçoit de loin la tour du Silence, dont les murs blancs se détachent sur le fond noir de la montagne.

DAKHMEH.

En haut de cette tour, dans des compartiments maçonnés sur le sol, ouverts & à l'air libre, les guèbres exposent les cadavres de leurs morts, qui se momifient au soleil ou deviennent la pâture des oiseaux de proie, naturellement toujours en grand nombre dans ces parages, afin que, selon les préceptes de la religion de Zoroastre, leur décomposition ne puisse être une cause de souillure de l'eau.

Il existe actuellement peu d'adorateurs du feu, en Perse :

on compte à peine huit mille fidèles de cette ancienne religion de l'Irân. Ils habitent Yezd pour la plupart. Leur dernier chef religieux, Manoukdji, mort récemment, résidait à Téhéran, où ils ont une école, au coin des rues Il-Khani & Zeïr-ed-Dovleh, dans le quartier neuf. Paisibles citoyens, ils ont une réputation d'excellents jardiniers.

MANOUKDJI, ET LE TABLEAU REPRÉSENTANT SA RÉCEPTION OFFICIELLE A SON ARRIVÉE À TÉHÉRAN.

20 juin. — Orages avec pluie deviennent presque quotidiens; & comme il neige ou grêle ordinairement dans la montagne lorsqu'il pleut ici, la température a baissé de façon sensible, surtout la nuit.

Les nouvelles de l'intérieur ne sont pas meilleures qu'à notre départ de Téhéran. La question des tabacs se complique même d'une mauvaise récolte. On dit que des manifestations ont eu lieu à Yezd & que des babis auraient été exécutés. Vraies ou

IMPRIMERIE NATIONALE

fausses, ces nouvelles n'entretiennent pas moins un état particulier dont les effets se font sentir dans l'entourage du chah. L'inquiétude est sur tous les visages. Chacun est plus que jamais réservé dans ses paroles, tant est grande la crainte d'être soupçonné de pactiser avec les mécontents. Le premier ministre est très entouré. Des hommes comme Mouchir ed-Dovleh, Etemad es-Saltaneh & d'autres, que j'étais habitué à ne voir que rarement, pour ne pas dire jamais, chez Emin es-Sultan, lui font une cour assidue.

23 juin. — En revenant de se promener à Saltanetabad, le roi a traversé mon campement. « Vous êtes au sec », m'a-t-il dit d'un ton railleur. Il ne s'est pas trompé. Ce ne sont que cailloux autour de moi; mes domestiques ont mis deux jours à en débarrasser l'intérieur des tentes. Si encore c'était le seul inconvénient; mais, dès que vient la nuit, des tarentules grosses comme des souris circulent; attirées par ma lumière, elles arrivent sur moi au pas de course, & je ne puis les éviter qu'en tenant les pieds au-dessus du sol sur les traverses de ma table. J'en fais chaque soir une hécatombe, & chaque soir j'en revois autant. « Vous avez beaucoup de chaises », a ajouté Sa Majesté. Quant à cela, je ne trouve pas. Mes trois pliants ne méritent point cet éloge — ou cette critique. Tout en étant peu encombrants, ils me suffisent. Il est vrai que pour un Persan, qui ne se sert jamais ni de table ni de chaise, c'est beaucoup, c'est même trop. La chaise est un luxe que se permettent seuls les Persans appelés à recevoir des étrangers, quand ils se piquent de connaître les usages européens.

24 juin. — Grand dîner chez Etemad es-Saltaneh, en l'honneur d'Emin es-Sultan. Décidément mon ami a fait la paix avec le premier ministre. Toutefois, je ne puis penser que ce soit d'une façon tout à fait désintéressée. Je suis des invités. Ces dîners d'hommes, & d'hommes qui s'observent les uns les

autres & pèsent leurs paroles, comme c'est le cas aujourd'hui entre ces ennemis de la veille, ces dîners n'ont rien d'attrayant. Mais comment ne pas admirer avec quelle adresse, avec quel art & en même temps avec quel naturel le Mouchir fait sa cour au grand ministre. Je ne m'en serais pas aperçu plus tôt,

Phot. Nadar.

MANIDJEH, AZIZ ES-SULTAN.

que cette journée m'aurait fourni assez d'occasions de voir combien les Persans sont dissimulés, fourbes & flatteurs, & avec quelle impudence ils mentent. Le dîner a été suivi de jeux, & les convives ne se sont retirés qu'après un goûter servi vers cinq heures.

Au commencement du printemps, le roi avait projeté d'entreprendre un voyage à Chiraz en automne; il en avait même

déjà fait établir les frais par le ministre des finances, Emin el-Moulk, qui devait tenir prêts les fonds nécessaires. Le bruit court qu'il renonce définitivement à ce voyage & le remplacera par quelque partie de chasse au Mazenderan.

D'après les uns, le chah céderait à la peur & n'oserait pas affronter le mécontentement de la population; d'après les autres, il agirait par avarice, en reculant devant la dépense, qui, supportée d'habitude par les parties du pays parcourues, pourrait lui incomber cette fois. Pourquoi ne pas supposer aussi que, connaissant les effets terribles des disettes dans son royaume, Sa Majesté, eu égard à l'insuffisance de la récolte, ne veut pas aggraver la situation? Et il y aurait lieu de l'en féliciter. Mais la médisance & la calomnie sont de mode. Signe des temps! Car comment expliquer autrement ces appréciations malveillantes de courtisans, d'habitude si réservés, & tout aussi habiles dans l'art de feindre qu'à distiller le venin de la flatterie?

25 juin. — Cet après-midi, Aziz es-Sultan a invité à chasser avec lui un des jeunes fils du roi. Manidjeh — ou plutôt son père — ne doute plus de rien. La présence de ce gamin malpropre & volontaire n'est pas faite pour rehausser le prestige du chah; tout le monde la désapprouve, & moi-même je ne puis m'empêcher de relever le contraste que présente ce petit monstre, aux yeux chassieux, avec les charmants enfants de Sa Majesté, sur lesquels seraient mieux placées les marques d'affection qu'elle prodigue à un si indigne favori.

27 juin. — Un fils vient de naître au roi. L'heureuse mère est la nièce de mon opérée de l'an dernier, jeune femme de vingt-quatre ans, déjà mère d'une fille de sept ans. De temps à autre, il naît ainsi un enfant à l'anderoun. Sous ce rapport néanmoins, même avec un plus grand nombre de femmes, Nasr ed-Din ne saurait se comparer à son aïeul Feth Ali Chah, d'illustre renommée.

30 juin. — Voici qu'une nouvelle affaire se greffe sur les autres. La jeune Katty Greenfield, âgée de dix-sept ans, a été enlevée récemment par un chef kurde. Elle est la fille d'un ancien consul d'Angleterre, mort dans le pays en laissant des propriétés dont jouit sa femme, & qui ne sont pas tout à fait étrangères à l'enlèvement. Katty s'est en outre empressée de se faire musulmane, dans l'espoir d'être moins inquiétée. Le résultat est tout autre : sur les plaintes de sa mère, la légation d'An-

CAMPEMENT D'ILIATS, AU LAR.

gleterre vient d'adresser au chah des réclamations qui ne laissent pas de le contrarier. Il donne l'ordre que la jeune fille soit rendue par son ravisseur &, au besoin, retirée de chez lui de vive force, qu'ensuite on instruise l'affaire, afin qu'il en soit décidé selon toute justice.

4 juillet. — Le roi me fait de nouveau cadeau d'un cheval, en me recommandant de l'accompagner dans ses déplacements & de ne pas le quitter pendant la route. Il est certain qu'il a

l'esprit frappé par les nouvelles qui lui arrivent de différentes villes, où l'agitation continue.

7 juillet. — Nous nous déplaçons d'un demi-farsakh à peine, pour aller camper à Lachkarak, dans une gorge étroite, sur la rivière. Cent cinquante femmes de l'anderoun sont avec nous, parmi lesquelles Emin Agdas, l'aveugle, qui fait preuve d'une grande énergie, voulant tenir sa place jusqu'au bout. Comme toujours, il faut qu'elle se distingue des autres. Elle part isolément, avec fracas. Toutes les femmes, sans en excepter Aniseh ed-Dovleh, sont à cheval; elle & ses servantes sont dans cinq voitures, escortées d'une cinquantaine de cavaliers, & un chater du roi se tient contre la portière de son coupé, quelle que soit l'allure des chevaux, — tout cet équipage pour une route de 2 kilomètres!

8 juillet. — Pendant environ 3 farsakhs, nous suivons la première partie du chemin parcouru l'an passé; seulement, au lieu d'aller à Lavassan, nous prenons à droite un chemin qui nous conduit plus à l'est, à Tcharbagh, joli site au milieu de champs étagés le long d'un torrent.

9 juillet. — En 1890, nous sommes allés directement de Lavassan au Lar. Cette année, après avoir monté pendant trois bonnes heures par d'horribles chemins, nous campons à Filzamin, fin de vallée dominée de 300 à 400 mètres par des collines. Pas la moindre place convenable pour installer une tente de quelque dimension. La tente du chah & celles de l'anderoun occupent le sommet d'un monticule, les autres sont dans un lit de torrent à peu près sec.

10 juillet. — Une montée d'à peine une heure, & nous descendons sur le plateau du Lar, que nous traversons pendant une heure encore, ayant en face de nous le Demavend, avant

d'arriver à Siahpelas, notre second campement de l'année dernière dans ces parages.

Le plateau & les coteaux qui le bordent sont plus verts cette année, grâce aux orages qui se sont succédé presque sans interruption jusqu'à ce jour.

LA FIANCÉE DE L'ILIAT SOUS LE HEDJLET.

12 juillet. — La grêle, que vient de nous laisser un violent orage, couvre tout de son manteau blanc.

Les nouveaux époux n'auront pas chaud sous le *hedjlet* (chambre du mariage). En effet, deux jeunes Iliats de nos voisins se marient, & leur «chambre nuptiale» est déjà préparée. Le hedjlet est une sorte de tente faite à l'aide de tapis à double face (*guilim*, le *dourouyé* des Turcs), suspendus liés à quatre bâtons; des cordes, fixées d'un bout à l'extrémité libre des bâtons & de l'autre à de grosses pierres, maintiennent le tout tant bien que mal; un simple tapis, des plus ordinaires,

est étalé sur le sol. C'est sous cet abri improvisé que la promise, entourée de ses parents, attend son fiancé, & c'est là aussi que sera consommé le mariage.

13 juillet. — Les orages, réellement par trop fréquents, ont rendu notre campement intenable. Le sol est détrempé jusque sous nos tentes; mais que dire de celle du chah, qui est à cheval sur la rivière. Je ne sais, en vérité, comment font pour y tenir ces cent & quelques femmes entassées dans une vingtaine de tentes qu'elles ne quittent que les jours de route. Il leur faut une accoutumance extraordinaire pour résister. Le chah, lui, est toujours en mouvement, & chacun de nous est fort heureusement un peu obligé de le suivre, qu'il s'agisse de simples promenades ou de chasses. Ces exercices sont un excellent correctif aux mauvais effets du campement. Il est vrai que, cette année, le temps n'est guère propice aux chasseurs; s'il n'y a pas pénurie de gibier, la pluie est assez gênante. Nous chassons quand même. Sa Majesté poursuit bouquetins & mouflons; quant à moi, je vais retrouver les cailles des hautes herbes du fond de la plaine

Le roi & le premier ministre n'en ont pas moins l'un & l'autre, ce matin, un léger mouvement fébrile, dont je profite pour hasarder le conseil de déplacer le camp. Je suis écouté : les tentes sont transportées une centaine de mètres plus haut, sur un terrain un peu plus sec, présentant une légère déclivité qui permet l'écoulement des eaux pluviales.

17 juillet. — Fête du Kourban Baïram. Nous quittons enfin Siahpelas qui, outre les inconvénients de l'humidité du sol, est aujourd'hui souillé par les hécatombes de moutons immolés en souvenir du sacrifice d'Abraham. Ce n'est pas que nous allions bien loin, car Yartkhan-Larkhan, notre nouveau campement, est au confluent du Siahpelas-Roud & du Lar-Roud, à un demi-farsakh.

Il fait un vent d'est violent & glacial. Comme l'an dernier, à pareille époque, les nuits sont froides, & la température du jour, qui est de 14 degrés à huit heures du matin, ne dépasse guère 22 degrés aux heures les plus chaudes.

FEMMES ET ENFANTS D'ILIATS.

20 juillet. — Deux singulières revues. Le chah s'est fait amener mille à douze cents juments qu'il laisse vivre tout l'été en liberté dans les pâturages du Demavend. Toutes, poussées par leurs gardiens, ont défilé devant nous aux allures les plus désordonnées, sur la rive gauche du Lar-Roud qui nous en séparait. Il y a de belles bêtes, des types arabes & des types du Khorassan très purs.

Emin es-Sultan, de son côté, a passé en revue les milliers de chameaux & de mulets du train de Sa Majesté; ils lui ont

été présentés par son jeune frère, Sahabdjân, qui en a la charge. Les mulets sont remarquables. Les chameaux ont l'air moins vigoureux; beaucoup semblent jeunes pour le service qu'ils font; aussi en laissons-nous tout le long des routes.

21 juillet. — Nous venons camper à l'extrémité occidentale du plateau du Lar, non loin de la route d'Avché, au pied de la forte montée.

Pour ravoir la jeune Katty Greenfield, il a fallu envoyer des troupes bloquer Soujbolak, où elle était retenue par son ravisseur. Elle a été enfin rendue & mise en lieu sûr, jusqu'à ce que la justice se soit prononcée sur son cas. Les Anglais sont satisfaits. Quant au chah, il ne doit pas être fâché d'avoir un souci de moins.

22 juillet. — Suivant la même route que l'an passé, nous traversons Avché & nous nous arrêtons, pour la nuit, de nouveau à Golendohek, cette fois au village même, à un petit farsakh en amont du pont. La moisson n'est pas faite, & l'on ne sait où poser sa tente, sans compter que la chaleur est étouffante au fond de cette cuvette.

23 juillet. — Nous remontons le Djadj-Roud sans abandonner la rive droite, à travers une vallée étroite dominée par de hautes montagnes, sur les flancs desquelles des affleurements ferrugineux se voient fréquemment. Le torrent fait grand bruit, car la pente est forte & de nombreux rochers éboulés des parois gênent son cours. A part une montée un peu raide, mais courte, la route est assez bonne pour des cavaliers. Les coteaux sont partout d'une nudité désolante. La rencontre de deux oasis de verdure repose agréablement la vue. Ce sont deux villages, l'un à droite & l'autre à gauche du chemin, qui disparaissent au milieu de platanes, de peupliers, de saules, de jujubiers & autres arbres vigoureux. Il en est de même du village où

nous campons, Ochân, dont les jardins, étalés de chaque côté de la rivière, font plaisir à voir.

24 juillet. — Feu d'artifice à 10 heures du soir, heure par trop insolite en Perse; car les Persans sont ordinairement plus pressés, si pressés même qu'ils ne peuvent attendre la fin du jour. Pourquoi ce retard? Le mulet porteur des pièces ne fait

LE CHAH ET SA CHASSE.

que d'arriver. Tout s'explique. Mais un feu d'artifice au camp à cette heure n'est pas précisément du goût de nos chevaux qui, comme à Djoulfa, protestent en tirant sur leur corde, arrachent leur piquet & se sauvent à toutes jambes, dans toutes les directions, sans respecter nos tentes. C'est bien le cadet des soucis de ces bons chiites, quand il s'agit de rappeler que demain sera l'anniversaire du jour où Mahomet – d'après eux choisit Ali pour son successeur immédiat.

25 juillet. — Nous nous rendons à Cherestanek en remontant toujours le Djadj-Roud presque jusqu'à sa source. Cette partie du voyage n'est pas sans agrément : des arbres touffus, de gigantesques noyers nous couvrent de leur ombre. On voit qu'ici l'eau ne doit manquer en aucune saison. C'est pourquoi les villages se suivent à de si courtes distances — courtes pour la Perse — que nous en traversons cinq avant de passer dans la vallée du Cherestanek-Roud.

Après quatre heures de route, une longue montée & une rapide descente, nous arrivons au village de Cherestanek, à quelque mille mètres du palais de même nom. Le chah, qui ne veut prendre qu'un peu de repos avant de continuer sa route vers le nord, a décidé de dresser son camp près du village; sa grande tente rouge y est déjà debout, ainsi que les tentes blanches de l'anderoun.

La moisson n'est commencée nulle part. Les habitants n'ont pas dû avoir connaissance de notre arrivée, qui a lieu d'habitude plus tard, en août; car ils auraient pu récolter pas mal de céréales dont la maturité est suffisante. Ils se hâtent bien de les faucher, les pauvres diables! mais combien de blés sont déjà piétinés. Les femmes défendent leurs champs tant qu'elles peuvent, repoussent ferrachs & chevaux à grands coups de bâton & crient comme des possédées; cela leur réussit jusqu'à l'arrivée des bêtes de somme, des mulets porteurs de nos bagages; alors elles sont débordées & tout est envahi.

26 juillet. — Ce soir, vers trois heures, Emin Agdas a une attaque d'apoplexie. Ses médecins, Cheikh ol-Atéba & Fakhr ol-Atéba, sont accroupis près d'elle, égrenant leur chapelet. C'est folie à cette femme aveugle d'avoir voulu nous suivre, à cheval, par ces routes difficiles & pierreuses où le cheval butte à chaque pas; mais elle ne veut même pas laisser croire à sa cécité; chemin faisant, elle décrit le paysage, qu'elle connaît de longue date, comme si elle le voyait. Son énergique vo-

lonté lui fait surmonter tout : aveugle & paralysée, ne parle-t-elle pas de continuer le voyage en takhtérèvân!

28 juillet. — Bataille entre les habitants de Cherestanek & les gens du chah, qui leur prennent de force leur orge pour en nourrir les chevaux. Il y a des blessés. Ces villageois sont vraiment à plaindre. La récolte de l'année est à peu près anéantie, en partie écrasée sous les tentes, en partie mangée sur pied par les chevaux & les mulets. On se demande de quoi vivront ces malheureux, si on leur enlève par-dessus le marché ce qu'ils ont chez eux. Néanmoins, ils sont si endurants & ont une telle peur de l'autorité, qu'il a fallu les bien pousser à bout pour qu'ils en vinssent aux mains avec les *gens du chah.*

30 juillet. — L'accident survenu à Emin Agdas ne nous empêchera pas d'aller plus loin, comme c'était à craindre. Elle sera transportée à la villa royale de Cherestanek & y attendra, livrée aux soins de Cheikh ol-Atéba, le retour du roi qui persiste dans son projet de chasse à Kelardècht.

31 juillet. — Nous voici en route pour le Mazenderan. Le chah me promet de me faire tirer des faisans. Suivant la vallée profonde, rocheuse, pittoresque au possible, nous descendons la rive droite du Cherestanek-Roud pendant près de 2 farsakhs, jusqu'à l'endroit où, s'unissant à la Laura, il forme avec elle le Kéredj. Arrivés là, nous remontons la rive gauche de la Laura, superbe rivière au cours rapide, parfois torrentueux, dont les eaux limpides & d'un beau vert foncé sont, dit-on, pleines de truites.

Presque partout, vallées étroites dominées par de très hautes montagnes. Des éboulements ont fait tomber dans les fonds d'énormes rochers qui laissent par endroits à peine la place de la route, bonne en somme, & emplissent ailleurs, pour ainsi dire, le lit de la rivière.

En trois heures & demie, nous arrivons à Kadjasar (tête de chaux), qui doit son nom à des plaques de craie très visibles sur plusieurs montagnes des environs. La tente du chah est la première que nous rencontrons, à 2 kilomètres au moins en avant du camp. Je vois sur l'autre rive, la rive droite, un bel emplacement; je vais y dresser mes tentes en passant sur un pont d'une seule arche, qui porte une lézarde inquiétante dans le sens de sa longueur. Vent du nord violent.

1er août. — Nous gravissons un chemin assez raide, sur le flanc d'une montagne au sommet de laquelle est la ligne de partage des eaux : derrière nous, elles se dirigent vers le sud pour se perdre à travers le grand plateau central; devant nous, elles vont à la mer Caspienne. Nous nous trouvons littéralement dans les nuages, à 2,800 mètres, au milieu d'un épais brouillard qui nous couvre comme d'un givre blanc. A nos pieds est le Mazenderan avec ses immenses forêts, dont apparaît de temps en temps un coin à travers les rares éclaircies. Une heure de pénible descente & nous sommes à Kandovân, dans une gorge étroite où il n'est pas facile de trouver une place pour sa tente, surtout par ce brouillard qui ne nous quitte plus & se change même en vraie pluie, fine & froide.

2 août. — Si ce brouillard, ces nuages qui nous viennent de la mer Caspienne persistent, je ne vois pas trop à quelle chasse nous pourrons bien nous livrer. Nous allons quand même de l'avant. Impossible souvent de distinguer si l'on a devant soi un cheval ou un chameau. Le chemin, heureusement, semble en bon état & assez bien tracé; mais le sol est argileux & le brouillard l'a rendu glissant; les chameaux prennent difficilement un point d'appui de leurs pieds charnus & malhabiles; ils glissent & tombent à chaque instant, arrêtent notre marche, à moins cependant qu'ils ne dégringolent au fond d'un ravin, auquel cas, la route restant libre, nous continuons d'avancer, enten-

dant, sans rien voir, le bruit d'une masse qui roule avec fracas, brisant tout sur son passage.

Nous cheminons depuis deux longues heures dans ces conditions, quand, vers onze heures, le brouillard fait mine de s'en aller. Il s'éloigne en suivant les vallées. Bon voyage! On aperçoit enfin un peu du paysage. Les montagnes si nues de notre point de départ se sont garnies d'abord de broussailles, puis de vrais arbres, surtout de hêtres.

HALTE DANS L'ELBOURZ.

Notre campement de Siahbiché, à près de 2,000 mètres, est fort pittoresque. Il couvre un monticule qui sort de profonds ravins, de l'autre côté desquels s'élèvent de hautes montagnes aux coteaux verdoyants & aux sommets de calcaire d'un ton chaud du plus bel effet. La pluie, qui tombe tout l'après-midi, se charge de mettre un frein à notre admiration. Je plains ceux dont les tentes ne sont pas encore dressées. Mais je n'ai

pas réservé trop de mes plaintes pour les femmes de l'anderoun qui nous suivent, une centaine environ. Elles arrivent à trois heures, il faut voir en quel état! Leurs vêtements de coton, toujours empesés & bouffants, sont flasques & collants, tout en formant de nombreuses rigoles d'où l'eau coule comme d'autant de gouttières.

3 août. — Pluie toute la nuit dernière. Aujourd'hui, du matin au soir, brouillard épais qui mouille comme la pluie; & s'il fait mauvais dehors, il ne fait pas meilleur sous la tente, où, avec une température de 14 degrés, chacun se plaint du froid. Ce temps de brouillard serait habituel dans ces contrées à cette époque; il succède aux chaleurs & ne prend fin qu'aux froids de l'hiver.

Nous ne trouvons rien à manger, ni pour nous, ni pour nos chevaux. Les pauvres bêtes ont brouté autour d'elles tout ce que la longueur de leur corde d'attache leur a permis d'atteindre, elles ont mangé jusqu'à la racine les herbes qu'elles avaient d'abord foulées aux pieds en piétinant d'impatience, dans l'attente de leur orge quotidienne.

J'entends éclater des fusées. Amusement de Manidjeh. Il veut voir l'effet qu'elles produisent par le brouillard, & en même temps annoncer sa présence à Siahbiché.

4 août. — Même état du ciel : brouillards d'une densité rare ou pluie. Le chah, si obstiné de sa nature, renonce à aller plus loin. Nous retournons sur nos pas. Il ne me sera point donné de tirer les faisans sauvages de Kelardècht.

Toutefois, le retour n'a pas été décidé sans que des informations eussent été prises sur la possibilité ou l'impossibilité de continuer; des explorateurs ont même été envoyés à une grande distance. Ils ont été unanimes à rapporter que la route de Kelardècht était impraticable. Du reste, tous les chameaux sont restés en route, beaucoup ont péri; bon nombre de mulets

sont blessés & hors de service; si bien que les bagages ne pourront être ramenés à Cherestanek qu'en deux fois. Que serait-ce si nous allions plus loin?

Cet état de choses nécessite une nouvelle répartition des mulets. Il en résulte que le nombre des miens est réduit de moitié, qu'il m'en est envoyé sept au lieu de quatorze. Je fais

LE CHAH A LA CHASSE.

charger l'indispensable, puis, laissant le reste sous la garde de mon palefrenier, Izet Ullah, je pars, suivi de Sultan Ali & de mes chevaux de main. Il est six heures du matin.

On rencontre le long de la route des charges abandonnées. Ce sont les charges des mulets blessés dans leur chute & celles des chameaux dont les cadavres s'aperçoivent en passant. J'ai compté vingt de ces derniers, & l'on m'assure qu'il y en a davantage. Il est certain que je n'ai pu voir ceux qui ont roulé au fond des ravins. Le chemin est plus mauvais qu'à l'aller; il

IMPRIMERIE NATIONALE.

est à supposer que le retour ne s'effectuera pas non plus sans accident. Et si encore il n'y avait que ces accidents de route qui, en réalité, n'ont atteint que les bêtes de somme, mais trois hommes sont morts d'accès de fièvre pernicieuse au dernier campement.

Dès notre apparition au haut de la première côte, nous constatons avec plaisir que le brouillard, s'il ne disparaît pas complètement, du moins s'éloigne de nous, le ciel, il est vrai, restant couvert. Sous ce ciel voilé, toutes les couleurs ont une teinte sombre frappante, principalement le vert des arbres & le violet des roches d'ardoises qui affleurent terre. Quelle nature grandiose s'offre à la vue! Forêts sans fin, montagnes colossales, tout dépasse les proportions ordinaires. Les ravins ont une profondeur qui donne le vertige. Des torrents invisibles se précipitent des hauteurs avec un vacarme effrayant; mais a-t-on descendu d'une cinquantaine de mètres en contournant quelque rocher, que tout bruit cesse & que l'on voit une belle eau couler doucement sur un lit de calcaire usé & poli comme du marbre, pour, plus bas encore, retomber en cascades écumeuses. C'est le spectacle que présente une des sources de la Laura, près du pont si pittoresquement jeté d'un rocher à l'autre, non loin de notre campement du 31 juillet.

Lorsque j'arrive à Kadjasar, les ferrachs sont occupés à dresser la tente royale, le chah devant y passer la nuit. Dans l'incertitude où je suis sur le sort des miennes, que tout me fait craindre de ne pas avoir aujourd'hui, je ne m'arrête à Kadjasar que le temps de laisser manger & reposer mes chevaux, & je continue ma route jusqu'à Cherestanek, où je suis sûr de ne pas coucher à la belle étoile.

Le retour permet de voir bien des choses inaperçues au premier passage. Voici, par exemple, des montagnes de pierres roses taillées par l'eau en flèches de cathédrales, qui donnent l'illusion de ruines gothiques. Peu avant le confluent du Cherestanek-Roud & de la Laura, un torrent, qui vient se jeter

dans cette dernière, a un lit de rocher de peut-être 200 mètres de profondeur.

Le Kéredj continue la Laura par la largeur du lit & par la direction des eaux : c'est la même rivière qui, simplement, change de nom. Au contraire, le Cherestanek-Roud est plus étroit & s'y jette presque perpendiculairement à leurs cours. Le confluent est à 1,850 mètres d'altitude.

SEÏDS ET MOLLAHS DU ROZÈKHANÈ.

Au petit pas de mes chevaux, j'arrive à Cherestanek vers six heures du soir. J'ai mis près de quatre heures de Siahbiché à Kadjasar, & plus de quatre heures de Kadjasar à Cherestanek. Emin Agdas est installée à l'anderoun du palais, tandis que les tentes de ses gardiens sont le long de la rivière. De l'une d'elles sort, en me voyant arriver, Nazem Khalvet. Je lui donne des nouvelles de Sa Majesté, qu'il croyait à Kelardècht, & je le surprends fort lorsque je lui apprends que tout le monde

sera de retour ici demain. Le placide Nazem Khalvet m'offre, avec son obligeance habituelle, l'hospitalité de sa tente & de sa table, que je m'empresse d'accepter.

5 août. — Le chah, qui ne s'est mis en route qu'après son déjeuner, est arrivé ce soir. Bien m'en a pris de ne pas rester à Kadjasar; je n'aurais pas eu mes tentes. La première section du chemin, détrempée par le brouillard & la pluie, puis piétinée par deux passages successifs de tant de chevaux & de mulets, était dans un état tel, que les mulets de bât ont pu faire à peine un farsahk, forçant ainsi les muletiers à s'arrêter bien avant l'étape. Aujourd'hui, mes sept mulets, précédant les autres d'une demi-heure, ne sont à Cherestanek guère avant la nuit. Et il leur faudra repartir demain au petit jour chercher les colis laissés à Siahbiché sous la garde d'Izet Ullah.

6 août. — La vaste tente-théâtre (*tchader takié*) est dressée à la porte extérieure du palais, car nous voici au mois de moharrem, & le tazié où l'on représente les péripéties de la mort de Hossein va se répéter pendant dix jours. Mollahs & seïds, les « chats » de l'année d'avant, sont à leur poste. Ils se garderaient de perdre ces occasions de bombance. On les voit arriver à cheval, sans tente ni bagage. A quoi bon se charger de ces *impedimenta?* Celui qui ne subviendrait pas à leurs besoins pourrait-il se dire bon musulman? Quand il s'est agi de décider le retour de Siahbiché, l'ouverture du takié a dû peser quelque peu sur la détermination du chah, qui se plaît à ces représentations & n'en manque pas une.

8 août. — La seconde moitié de mes bagages, avec quantité d'autres, arrive à neuf heures du soir. Muletiers & mulets, harassés de fatigue, sont dans un état piteux.

On renvoie les chameaux dans la plaine; ils ont le plus souffert de tous, sans compter qu'une trentaine des leurs ont

laissé leur peau le long de la route de Siahbiché. Choisis particulièrement à Kadjasar pour transporter le campement du roi, ils sont dirigés sur Saltanetabad directement avec toutes les tentes, sans même faire halte ici, ce qui donne à croire que Sa Majesté ne rêve plus de chasse aux faisans. Pour mon compte, je regrette sincèrement que cette partie de chasse n'ait pas réussi.

10 août. — Katty Greenfield n'a point entendu être rendue à sa mère. Mise en liberté après avoir déclaré qu'elle a volontairement, & embrassé l'islamisme, & épousé le Kurde qui, de son propre consentement, l'a enlevée, la jeune Anglaise s'est hâtée de rejoindre le mari de son choix. Telles sont les dernières nouvelles de Soujbolak. Ainsi finit ce roman.

15 août. — Dixième jour de tazié. Mêmes acteurs, mêmes scènes que de coutume. Chacun a pu se rassasier du spectacle rappelant les derniers jours de Hossein, se lamenter & gémir sur sa triste fin. De ma tente, à 500 mètres du takié, j'entendais ces énergumènes se frapper la poitrine. Actuellement, fiers de leurs meurtrissures, ils circulent dans le camp, la poitrine découverte, en poussant des cris.

18 août. Le takié fermé, Medjed ed-Dovleh a chez lui *rozèkhanè*, réunion où, avant de quitter le camp, mollahs & seïds emploient leur talent oratoire à raconter les événements tragiques des premiers temps de l'islamisme. Mais toutes ces fêtes n'ont pas leur aspect ordinaire. Les regards inquiets se portent du côté de l'Azerbaïdjân, d'où viennent de mauvaises nouvelles, la population de Tauris s'agitant & réclamant contre la concession des tabacs.

23 août. Le ministre des beaux-arts, Djehanghir Khan, est mort à Téhéran. Arménien d'esprit élevé & libéral, c'était

un homme des plus sympathiques, qui sera regretté. Il était frère de la femme du premier médecin français de Sa Majesté Nasr ed-Din, le docteur Cloquet, mort en Perse, auquel avait succédé le docteur Tholozan, mon prédécesseur.

25 août. — Nous quittons Cherestanek pour nous rendre à Saltanetabad, où j'installe de nouveau mon campement dans le jardin du baghbân bachi.

10 septembre. — L'anniversaire de la naissance du chah est fêté avec moins d'éclat, cette année. Il y a aussi moins d'animation au dîner offert à cette occasion par son fils, Naïeb es-Saltaneh. Chacun voit des signes précurseurs de l'orage & se tient sur une prudente réserve.

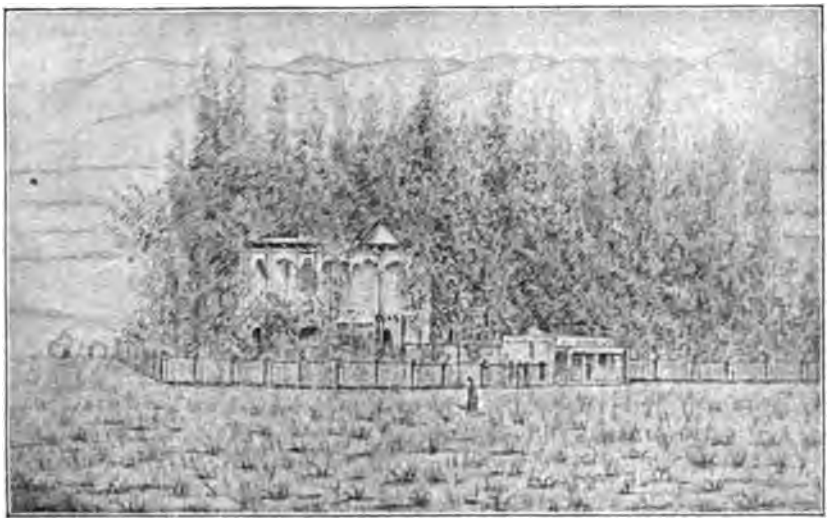
Le chah, né en 1831, aurait donc soixante ans, d'après notre calendrier, & davantage, d'après le calendrier musulman, dont les mois sont lunaires.

17 septembre. — Les préoccupations engendrées par les troubles de Tauris ont empêché le roi de se livrer à la chasse. Il ne se lasse pas d'arpenter les allées du parc. Aujourd'hui, pour la première fois depuis notre arrivée à Saltanetabad, nous allons chasser à Kasr i Firouzé, charmant pavillon, nid frais caché dans un vert bocage de l'autre côté de Dochântèpè. La plaine qui l'entoure fourmille de lièvres, perdrix & tihous; des gazelles, difficiles à surprendre, y passent quelquefois; les bouquetins descendent aussi jusqu'aux collines du voisinage, mais pas en cette saison.

Grâce aux pluies fréquentes de l'année, le gibier a moins déserté la plaine pour la montagne. Il en résulte que notre chasse est assez fructueuse, & que chacun y prend plaisir. Sa Majesté la première, heureuse, sans doute, de trouver dans la poursuite du gibier une diversion aux soucis quotidiens, y met un véritable entrain.

5 octobre. — Le chah, toujours sombre, continue à errer, comme une âme en peine, dans ses jardins. Quand il est fatigué de Saltanetabad, il va passer sa journée à Sahabkranié, pourtant désert & triste actuellement. Depuis quinze jours, c'est son unique distraction.

8 octobre. — Le roi se décide enfin à partir de Saltanetabad. Nous transportons nos tentes à Sourkh i Hessar (château rouge), ainsi appelé à cause d'une vieille ruine en pierres rouges



Croquis de l'auteur.

KASR I FIROUZÍ.

qui se trouve à l'extrémité du jardin supérieur de la villa. Nous avons passé à Dochântèpè, pour nous engager ensuite sur la route de Demavend & de Djadjroud. Le camp est dressé tout autour du caravansérail.

Le palais de Sourkh i Hessar s'élève sur le versant septentrional d'une colline, à l'abri des vents du sud. Les communs sont en bas, le biroun plus haut, entre deux jardins, & l'anderoun plus haut encore, à gauche du second jardin. Toutes ces

constructions, que terminent les murailles de l'anderoun, s'aperçoivent depuis la route. De la façade du palais, légèrement tournée vers le nord-est, on embrasse du regard une grande étendue de l'Elbourz, dont les sommets dessinent l'horizon, tandis que les premiers contreforts s'étagent tout près en une série de collines multicolores comme nous en avons tant rencontré.

Ces ondulations, que l'on retrouve si souvent à la base des montagnes, sont partout les mêmes. A sommets arrondis & à pentes douces, elles n'offrent aucune cassure, rien d'anguleux; pas le moindre rocher ne fait saillie à leur surface pour rompre la régularité de leurs formes molles. L'argile qui les recouvre s'est laissé aplanir ou creuser régulièrement par la fonte lente des neiges ou l'eau des pluies. Après l'hiver comme après une simple averse, leurs couleurs, si variées, ressortent à merveille. On dirait d'un vaste plan en relief.

11 octobre. — Nous avons, tous les jours, des orages avec pluie; mais, pendant qu'il pleut ici, il neige dans la montagne, & les sommets de l'Elbourz sont tout blancs; aussi fait-il froid la nuit, & personne ne cherche à éviter le soleil du jour, la température variant entre 15 & 20 degrés à l'ombre. Un vent d'ouest qui suit la vallée, ouverte est-ouest, n'a non plus rien d'agréable, surtout à l'altitude d'environ 1,400 mètres où nous sommes. Le caravansérail, derrière lequel sont abritées mes tentes, est à la bifurcation de la route, qui, venue de Téhéran, se divise pour continuer à l'est vers Djadjroud & monter au nord dans la direction de Demavend.

12 octobre. — Anniversaire de la mort d'Omar. Réjouissance chez les Persans, deuil chez les Turcs. Cet événement qui attriste les sunnites excite la joie des chiites. Omar n'a-t-il pas été le bourreau des Alides? Tout bon chiite ne peut se refuser la satisfaction de manifester sa joie à pareil jour.

14 octobre. — Préparation de l'âch, la soupe annuelle. Le chah n'y manquerait pour rien au monde. Avant de rentrer à Téhéran, il faut qu'il nous serve «sa soupe».

15 octobre. — Je suis allé, en chassant, visiter ce qu'Etemad es-Saltaneh croit être l'emplacement d'Apamée, que M. de Gobineau (*Hiſtoire des Perses*) place à Sourkh i Hessar. Reconnaissons d'abord que Sourkh i Hessar, dans une vallée sans largeur,

SOURK I HESSAR.

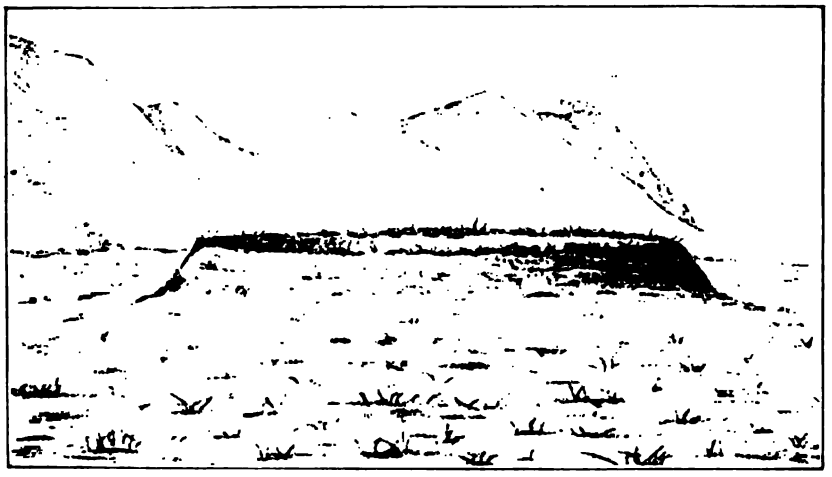
est peu fait pour recevoir un groupe d'habitations de quelque importance. Qu'un fort se reliant à un système d'observation & de défense y ait été construit pour surveiller ces passages, cela seul peut se concevoir. Ce serait le cas, par exemple, de la tour rouge située au-dessus des jardins du palais actuel. Mais, en dehors de cette tour, rien n'existe de ce côté, ni vestiges d'anciennes constructions, ni tertre laissant supposer quelque substruction ou des décombres. Au contraire, l'emplacement que je viens de voir est bien celui d'une ancienne ville forte ou au moins d'un grand camp retranché.

Au bord de la plaine de Dochântèpè, à gauche quand on voit devant soi l'anderoun du palais, entre les chemins conduisant au Mazenderan & au Khorassan, se trouve un assez vaste terrain ouvert au nord-ouest & fermé de tous les autres côtés par un demi-cercle de montagnes. Le lit d'une rivière desséchée, qui a sa pente de nord-est à sud-ouest, en barre l'entrée. Rien de particulier sur la rive droite, si ce n'est des traces de constructions carrées qui pourraient avoir été comprises dans un mur reliant les deux éperons des collines, afin de défendre la cité du côté de la plaine. Mais il en reste si peu de chose qu'on n'ose se prononcer. Sur la rive gauche, au contraire, on aperçoit, s'élevant progressivement, un sol très inégal qui n'est pas naturel, au sud duquel, à droite, sont les ruines d'un amphithéâtre encore élevé de plusieurs mètres & dont le pourtour reste partout bien dessiné. Le lit à sec de la rivière traversé, si l'on monte sur cet amphithéâtre, on constate que la terre qui le recouvre a été souvent remuée, soit par les curieux, amateurs d'antiquités, soit par quelque indigène qui a voulu tout simplement extraire des matériaux.

Depuis l'amphithéâtre jusqu'aux collines, surtout dans la direction du nord-est, on ne trouve que décombres, pierres & briques retirées de terre par tous ceux qui sont venus fouiller ces ruines. Voici même, un peu au-dessus des derniers vestiges de maisons, ce qui fut probablement la nécropole de cette ville morte & elle-même enterrée. De légers soulèvements marquent par-ci par-là sans doute la place de quelque chef. Plusieurs endroits ont été creusés. J'y trouve des ossements en fragments si menus qu'il est impossible d'en déterminer la nature; ils sont mêlés à des débris de verre irisé, à des morceaux de poteries & de faïences non émaillées ou émaillées bleu, vert, jaune ou blanc, ces dernières plus ou moins irisées également, mais non à reflets métalliques tels qu'on les connaît. Verres, poteries & faïences ont appartenu à des vases de toutes dimensions, brisés par ceux qui les ont sortis de terre avec

l'espoir de trouver dedans quelque trésor. Les cassures sont relativement fraîches : ce vandalisme ne doit pas dater de loin.

Je gravis la montée rocheuse des collines, sur le sommet desquelles je peux suivre des restes de murailles. J'arrive même, vers l'extrémité septentrionale, à une base solide de tour carrée, de 2 à 3 mètres de haut. Ainsi décapitée, la tour n'est plus qu'une masse sans ouverture, entourée d'éboulis & d'ailleurs inaccessible.



Croquis de l'auteur.

AMPHITHÉÂTRE D'APAMÉE.

D'après ces constatations, on ne peut hésiter, il me semble, à placer dans cet hémicycle plutôt qu'à Sourkh i Hessar la ville d'Apamée dont parle M. de Gobineau.

18 octobre. — Orage épouvantable la nuit dernière. Toute la nuit on a entendu les ferrachs renfoncer les piquets des tentes; malgré ces précautions, bon nombre ce matin ont perdu leur équilibre, quand elles ne gisent pas à terre. Nous rentrons à Téhéran sans tambour ni trompette.

Je regagne, dans l'Ark, la maison que Sa Majesté a mise à ma disposition l'an dernier. Elle a été abandonnée par mon ca-

marade d'alors, qui a fait un mariage temporaire & jouit de sa lune de miel en quelque nid retiré; car les Persans se marient, tout ce qu'il y a de plus régulièrement, pour un temps déterminé, au bout duquel chacun des conjoints peut reprendre sa liberté. Mon jardin est envahi par une végétation des plus exubérantes : les fleurs forment des buissons; des peupliers plantés par moi, qui pouvaient avoir tout au plus 2 mètres à mon départ, en ont 5; quatre saules, gros comme le poignet lorsque je les ai mis en terre, sont de grands arbres; un pied de tomates a débordé sur les allées, couvre une surface de 3 à 4 mètres carrés & porte une centaine de fruits.

Pourvu que le mécontentement né de la concession des tabacs ne se soit pas accru dans de pareilles proportions! La capitale est tranquille pour le moment, mais les nouvelles de l'intérieur ne sont pas rassurantes.

CHAPITRE V.

LA CONCESSION DES TABACS. — LES TROUBLES. L'ÉMEUTE.

Une concession qui menace de révolutionner la Perse a été accordée à une société anglaise : la concession des tabacs. En quinze articles, fort avantageusement rédigés pour les concessionnaires, le gouvernement persan abandonne l'exploitation des tabacs de toute la Perse, moyennant la modique somme annuelle de 15,000 livres sterling qui, dit d'une manière alléchante l'article I, «sera payée par la Compagnie à la fin de chaque premier semestre de l'année, abstraction faite du gain ou des pertes de l'entreprise».

Il est vrai que, d'après l'article III, «le quart du revenu net doit être versé dans la caisse de l'État», & que l'article VII contient cette clause : «Les concessionnaires s'engagent à payer au gouvernement persan tout ce qu'il retirait des différents impôts & taxes sur le tabac.»

Mais l'article II est catégorique : «Les concessionnaires ont le droit, en vue de définir la quantité du tabac & du toumbak [1] que la Perse produit, de s'adresser aux producteurs du tabac pour des renseignements y relatifs, & le gouvernement de S. M. le chah ordonnera aux autorités locales de faciliter la réception desdits renseignements des planteurs de tabac.

«Les concessionnaires seuls pourront délivrer des permissions écrites pour la vente des tabacs, du toumbak, des cigarettes, des cigares, du tabac à priser, etc... Personne en dehors d'eux n'a ni n'aura ce droit.

«Ceux qui s'occupent actuellement de la vente en détail des tabacs & du toumbak peuvent continuer ce commerce, à condition d'y être autorisés par la Compagnie.»

Je cite l'article XIV à seule fin de montrer comment les Anglais se comportent envers nous à l'étranger : «Dans le cas d'une divergence d'opinions entre le gouvernement persan & les concessionnaires, le différend sera soumis à la décision d'un arbitre choisi par les deux parties. Mais, si l'entente ne peut se faire sur le choix de l'arbitre, l'affaire sera remise à la décision sans appel d'un des représentants des États-Unis d'Amérique, de l'Allemagne ou de l'Autriche résidant à Téhéran.» Et il est bon de savoir que cette exclusion, en Perse, du représentant de la France n'est point un fait isolé dans les habitudes anglaises à notre égard.

Enfin voici l'article XV & dernier : «La présente concession, faite en double, est revêtue de la signature de S. M. le chah, légalisée par le ministère des affaires étrangères, & échangée entre le gouvernement persan & le major Talbot. Le texte persan fait foi.»

Ce long factum porte finalement la date du 28 radjab 1307 (21 mars 1890), puis le cachet de la légation de Grande-Bretagne & la signature de sir H. Wolff.

[1] Le toumbak est un tabac tout spécial pour kalian & narguilé, dont il se fait une exportation considérable en Turquie.

Cette concession des tabacs, qui n'a pas été obtenue sans de forts pots-de-vin, environ deux millions, — elle en valait la peine! — a donc été ratifiée au commencement du printemps de 1890; or, dès le printemps de 1891 une nuée de sujets ou employés anglais venus d'un peu partout, levantins & autres, s'abat sur la Perse. C'est une trop bonne aubaine pour que l'on perde du temps.

LES TRÉSORIERS PRÉPARANT LA SOLDE.

Les conséquences de cet envahissement de la Perse par les Anglais ne se font pas longtemps attendre. De tous côtés, dans les grands centres surtout, se produisent aussitôt des réclamations bruyantes. Des soulèvements ont même lieu dans le sud, à Yezd, dit-on. Quant à Téhéran, l'effervescence y est grande, & de nombreuses arrestations sont opérées, qui jettent le trouble dans les esprits & effrayent le monde.

Les choses en sont là quand le chah part, nullement rassuré,

pour ses excursions de l'été. L'incendie n'est pas éteint, le feu couve sous la cendre. C'est, en effet, une question qui intéresse chacun; car tout Persan fume, homme & femme, & en même temps que le thé & le café, le kalian est présenté à tout visiteur. Un Persan ne se met non plus en route sans son *kaliandar* (porte-kalian), que l'on voit à cheval, des kalians & du toumbak dans ses hautes fontes cylindriques, avec deux réchauds se balançant de chaque côté de son cheval & contenant, sans cesse entretenus, des charbons ardents.

Comment, dans ces conditions, faire entendre à ce monde les avantages de la concession des tabacs? Les Persans ne sont pas gens à accepter sans résistance l'achat aux Anglais du tabac qu'eux-mêmes cultivent & récoltent, ni à consentir que leur toumbak passe par des mains de chrétiens, qui, à leurs yeux, rendent impur ce qu'elles touchent.

On dit que le clergé est à la tête du mouvement, & que le mot d'ordre vient du mouchtehid de Kerbéla. Ceci ne m'étonne pas. A mon avis, il ne lui arrive pas toujours, au clergé, de patronner une cause aussi populaire.

N'y aurait-il pas là, en outre, le doigt de la Russie? Il me semble qu'elle ne peut pas être indifférente à cette prise de possession, à cette occupation anticipée de la Perse par les Anglais. Elle leur abandonnerait peut-être volontiers certaines contrées du sud; mais les régions septentrionales, qui s'étendent au sud de la mer Caspienne, de Tauris à Mechhed : l'Azerbaïdjân, le Ghilan, le Mazenderan & le Khorassan, toutes ces belles provinces sur ses confins, jamais!

21 août 1891. — A Tauris, les affiches de la Compagnie des tabacs ont été arrachées des murs & remplacées par des placards révolutionnaires. Emir Nizam, ne s'entendant pas avec le valiahd sur la répression à exercer, aurait donné sa démission. Emin é Houzour, qui vient de recevoir les instructions du chah, part pour Tauris, porteur de ses ordres.

30 août. — Les habitants de Tauris ont envoyé au roi leurs protestations par dépêche, — c'est significatif. Ils lui demandent de ne pas vendre aux chrétiens les privilèges des musulmans, chose contraire au Koran, déclarant qu'ils sont décidés à défendre leurs droits même les armes à la main.

Emir Nizam, comme s'il craignait pour les siens, a envoyé sa famille à Basmètch, où le consul de Russie se trouve en villégiature, selon son habitude de l'été.

LE CHAH ASSISTE A LA PAYE DE SES GENS.

2 septembre. - Le télégraphe ne cesse pas, depuis hier, de fonctionner entre le cabinet du chah & Tauris. Les agents diplomatiques eux-mêmes ne peuvent communiquer avec les consuls de cette ville. Notre ministre a envoyé le drogman de la légation chercher ici des nouvelles. Mais personne ne peut lui en donner. Tout se passe dans le cabinet de Sa Majesté, d'où rien ne sort.

Emin es-Sultan & le ministre d'Angleterre sont en conférence des heures entières. Mouchir ed-Dovleh, appelé par le souverain, se rend ensuite chez le ministre de Russie. De ces entretiens, de cette mission de confiance, rien ne transpire.

4 septembre. — On sait aujourd'hui qu'une foule menaçante stationne depuis plusieurs jours devant le palais du valiahd, réclamant énergiquement le respect de «ses droits & du Koran». On craint que des paroles elle ne passe aux actes; d'où la démarche faite auprès du ministre de Russie pour demander l'entremise du gouvernement russe à Tauris.

Tiraillé entre les Russes, qui exigent le retrait de la concession des tabacs, & les Anglais, qui, naturellement, tiennent à son maintien, le chah est très perplexe. Il a d'abord songé à envoyer de la troupe, afin de rétablir l'ordre par la force s'il est nécessaire; mais la Russie ayant, sur ces entrefaites, promis sa médiation, il a renoncé à ce projet, préférant en finir par des moyens pacifiques.

5 septembre. — Les Russes, profitant du terrain gagné, de l'avantage de leur position sur celle des Anglais, ne veulent céder en rien : ils insistent pour que la concession soit annulée. Les Anglais ont beau faire sonner les millions d'indemnité que réclamera la Compagnie, le roi leur résiste. Il a autorisé le ministre de Russie à télégraphier au consul russe de Tauris que la concession sera retirée, dès que sera réglée l'entente sur l'indemnité à payer; il a envoyé une dépêche dans le même sens au valiahd, qui en a donné connaissance à la population, & le calme est revenu dans la ville.

18 septembre. — Les jours passent en pourparlers tantôt avec les Russes, tantôt avec les Anglais. Les uns & les autres font des propositions qui ne semblent pas dictées par le désintéressement; aussi, projets & contre-projets, ne pouvant être acceptés sans méfiance par les Persans, restent-ils sans effet.

Le chah se laisse aller, peut-être à tort, à l'espoir que le temps arrangera les choses. C'est pourquoi il saisit avec empressement l'occasion de temporiser offerte par la Compagnie, qui propose de remplacer, en Azerbaïdjân, ses employés anglais par des Persans, & a besoin d'un délai de quatre mois pour opérer ces mutations. Il a compté, hélas! sans ses sujets, qui, s'ils ne sont pas renseignés d'ici, ont l'air de deviner ses intentions,

NAÏEB ES-SALTANEH OCCUPÉ A SA CORRESPONDANCE.

tant ils y répondent promptement. Ainsi, de Tauris il est déjà revenu que l'on ne veut pas entendre parler de délai; d'un autre côté, une dépêche de Zel es-Sultan apprend qu'une certaine agitation s'est manifestée, à Ispahan & à Chiraz, aussitôt qu'on y a eu vent qu'il était question de mesures de faveur à l'égard de l'Azerbaïdjân.

Grande est la perplexité du chah en présence des exigences russes, de la résistance des Anglais & d'un mouvement popu-

laire qui va s'accentuant chaque jour davantage. Et cela parce qu'il recule devant une solution radicale, parce qu'il lui répugne tout autant d'employer la force contre ses sujets, que de ne pas faire honneur à sa parole, à la signature mise au bas de cette regrettable concession des tabacs.

19 septembre. — Tout souverain absolu qu'il est, le chah ne laisse pas de prendre conseil de ceux qu'il juge en état de lui en donner de bons. Il vient de faire appeler Hadji Mohammed Hassan, le directeur de la Monnaie, qui est en même temps comme le prévôt des marchands, afin de se renseigner auprès de lui sur la situation faite au commerce persan par le déplacement du monopole des tabacs. Hadji Mohammed Hassan, homme probe, ne lui aurait pas caché le préjudice causé par ce déplacement, — avec la réserve, bien entendu, qu'un Persan met toujours à dire la vérité.

22 septembre. — Le mouchtehid de Kerbéla, qui tient là-bas tous les fils de l'insurrection, a écrit au chah une longue lettre pour lui prouver, Koran en main, que la concession d'un monopole quelconque à des étrangers est contraire au livre saint. Je ne crois pas que Sa Majesté fasse grand cas des raisonnements du mouchtehid, mais elle connaît son influence & doit en tenir compte.

Le consul de Perse à Baghdad a été envoyé à Kerbéla dans le but d'agir sur le mouchtehid. Il ne paraît pas qu'il ait réussi à modifier les convictions du saint homme.

30 septembre. — Emin é Houzour, revenu de Tauris, a été reçu ce matin par le chah. Une fois de plus l'or anglais produit son effet. Les Russes ont le dessous; mais ils sont loin de s'avouer battus, ne croyant pas l'affaire jugée en dernier ressort. Pour le moment, Emir Nizam est destitué, & l'application du système d'exploitation des tabacs par la Compagnie est ajournée en Azerbaïdjân.

Voilà, après de longs pourparlers, après toutes sortes de consultations, après beaucoup d'hésitation, ce dont « est accouchée la montagne » : une demi-mesure qui ne s'applique qu'à une province & va naturellement mécontenter les autres, tout en leur laissant l'espoir qu'avec un peu de bruit dans la rue elles en obtiendront autant. Cet ajournement, serait-il général, n'est certes pas une solution.

LE CHAH SOUS SA GRANDE TENTE.

19 octobre. — Emir Nizam, arrivé depuis quelques jours, s'est présenté au chah. Ce vieillard, dont je n'ai pas oublié les paroles sages & prophétiques de Tauris, m'a fait peine à voir en cette triste circonstance. Après l'avoir destitué & fait venir rendre compte de ses actes comme un coupable, on parle de le renvoyer à son ancien poste. Il ne se soucie pas de le reprendre. « Je le ferais, me dit-il, par dévouement envers Sa Majesté & par affection pour le valiahd ; mais mon âge & ma santé réclament le repos. »

30 octobre. — A Kelardècht, — précisément là où le chah s'était proposé d'aller chasser au mois d'août — un seïd, qui lui-même s'est nommé *Alemghir* (conquérant du monde), prêche la rébellion contre l'autorité, « une autorité, déclare-t-il, qui compromet la religion & n'en respecte plus les lois ». Il est déjà entouré d'un millier d'adhérents qui se sont fortifiés & font appel à tous les croyants. Les scènes du babisme vont-elles se reproduire?

31 octobre. — Naïeb es-Saltaneh, à force de demander au chah de murer toutes les portes de l'Ark qui ne donnent pas directement accès au palais, a fini par l'obtenir &, sans plus de retard, il vient de procéder à cette opération. Pendant que je suis assis à mon bureau, ne me doutant de rien, des maçons, qui, agissant par ordre de si haut personnage — un chahzadè ministre de la guerre, gouverneur de Téhéran, par là-dessus qualifié le plus grand des chefs : émir kébir — se garderaient bien de crier gare, enlèvent ma porte de la rue & pétrissent déjà leur terre glaise pour en clore l'ouverture, quand mes domestiques viennent me prévenir.

Est-ce l'affolement qui pousse à exécuter une telle mesure avec tant de précipitation? Je le crains. Toujours est-il qu'avant d'avoir songé à me donner une autre issue, on m'emprisonne chez moi. Je n'ai que le temps d'envoyer un mot au gouverneur, qui se rend à mes raisons & donne l'ordre de surseoir à la fermeture de mon unique porte de sortie, jusqu'à ce qu'une autre soit ouverte ailleurs.

Le prince est peu habitué à l'exercice des fonctions de gouverneur de la ville; de là sans doute un défaut de coordination dans ses ordres. Il avait jusqu'à ces derniers temps, pour le seconder en qualité de sous-gouverneur, son oncle maternel, Vézir Nizam, qui, en réalité, faisait tout. Mais si la mort de Vézir Nizam, survenue il y a quelques semaines, l'a privé d'un aide précieux, elle l'a mis en possession d'une grande fortune, bien

faite pour l'en consoler; car, en vrai Kadjar, Son Altesse ne dédaigne pas l'argent.

Cet après-midi, j'assiste à une grande revue de la garnison de Téhéran, passée à Dochântèpè par Sa Majesté. Revue sans entrain. On est taciturne & sombre, & le chah au milieu de ses soldats est loin d'être exempt de la tristesse générale.

2 novembre. — Le roi a décidé d'envoyer de la troupe contre Alemghir & ses adhérents, dont le fanatisme se traduirait par des cruautés que l'on a peine à croire.

Il importe d'enrayer ce mouvement qui, vu l'état des esprits, peut devenir menaçant à bref délai. Et il le faut d'autant plus que les nouvelles du sud ne sont pas rassurantes. De nouveaux troubles ont éclaté à Ispahan, où, en réponse à un ordre donné par Zel es-Sultan de livrer le tabac aux employés de la Compagnie, un des plus gros commerçants a entassé dans sa cour tous les tabacs achetés par lui & y a mis le feu.

Sahad Dovleh reçoit l'ordre de partir aujourd'hui même pour Kelardècht à la tête de cinq cents cavaliers. Allad Dovleh lui est adjoint comme lieutenant.

7 novembre. — Emin es-Sultan entreprend son pèlerinage annuel à Koum, au tombeau de sa mère. Il se rencontre & reste longtemps avec le roi à Chahzadè-Abdul-Azim. En dehors des événements qui se déroulent, le premier ministre entretient son souverain de difficultés qui viennent de surgir entre la Perse & la Turquie. La frontière près de Kermanchah est un sujet perpétuel de contestations; sur une bande de territoire revendiquée par les deux puissances, ni Persans ni Turcs ne peuvent s'établir sans qu'il y ait protestation de la part du gouvernement qui se croit lésé. Cette fois, ce sont des Turcs qui se sont fixés là & y ont ensemencé. La Perse ne demande rien moins que l'anéantissement immédiat du fruit de leur travail. Il en est toujours ainsi entre Persans & Turcs : le moindre incident

monte les têtes & prend les proportions d'un *casus belli*. Mais la diplomatie orientale a ses lenteurs, heureusement! & le temps émoussant tout, tout finit par s'arranger.

12 novembre. — Pour faire diversion à ses ennuis, le chah va chasser à Ali-Chah-Abbas, à quatre heures de Téhéran, sur la gauche de la route de Kazvin.

Nous y passons trois nuits, ainsi que l'on a coutume de dire ici comme au temps des *Mille & Une Nuits*. Serait-ce que les Persans ne font cas, dans la vie, que des heures agréables, & qu'ils n'accordent cette qualité qu'aux heures de la nuit? Il est vrai que les heures du jour sont vouées au labeur, à la peine & aux réalités si souvent attristantes; tandis que celles de la nuit sont consacrées au repos, aux plaisirs & aux rêves. Quoi qu'il en soit, continuons à compter par jour comme auparavant, & disons que nous avons passé trois belles journées à chasser autour d'Ali-Chah-Abbas.

Le roi lui-même m'a semblé se distraire & retrouver son entrain à cette partie de chasse, bien qu'il y ait eu peu de succès. C'est ainsi qu'il a cherché en vain des outardes; elles ont déjà descendu plus au sud. Le 14, je me suis écarté de la chasse royale, afin de suivre sans bruit & seul avec mon chien quelques sillons humides & les bords herbeux des ruisseaux.

A mes coups de fusil, Sa Majesté s'est rapprochée & m'a fourni l'occasion de lui offrir les bécassines que je venais de tirer. Le chah, content, me remerciant, les a prises, examinées, soupesées, &, en les remettant à un chambellan : « Porte ces bécassines à Aga Daï, lui a-t-il dit, & recommande-lui bien de me les servir à dîner. »

Ali-Chah-Abbas est un riche village, aux champs étendus & productifs, grâce à la persistance de l'eau, qui rend possibles les irrigations nécessaires. Un des gros revenus du pays provient de la vigne, dont les ceps frappent par leur développement & donnent des raisins estimés dans la capitale.

Nous rentrons à Téhéran, le 15, par des chemins que n'a pas mal détrempés un violent orage survenu la nuit dernière.

16 novembre. — Ce matin le chah s'aperçoit, à des copeaux d'or laissés sur le tapis, qu'on a enlevé des pierres précieuses du trône des Paons. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état de colère; il ne peut contenir son indignation; il fait quelques pas

GOÛTER DU CHAH.

rapides en jetant des paroles saccadées, puis tout à coup s'arrête & fixe chacun de deux yeux tout grands ouverts, d'un air dur & menaçant. D'après cette scène, il n'est guère à espérer que le coupable, s'il vient à être découvert, puisse s'attendre à la clémence royale.

A une heure, réception, par Sa Majesté, du nouveau ministre d'Angleterre, sir Lascelles, arrivé avant-hier en remplacement de sir Drummond Wolff. Le gouvernement anglais a vu sans

monte les têtes & prend les proportions d'un *casus belli*. Mais la diplomatie orientale a ses lenteurs, heureusement! & le temps émoussant tout, tout finit par s'arranger.

12 novembre. — Pour faire diversion à ses ennuis, le chah va chasser à Ali-Chah-Abbas, à quatre heures de Téhéran, sur la gauche de la route de Kazvin.

Nous y passons trois nuits, ainsi que l'on a coutume de dire ici comme au temps des *Mille & Une Nuits*. Serait-ce que les Persans ne font cas, dans la vie, que des heures agréables, & qu'ils n'accordent cette qualité qu'aux heures de la nuit? Il est vrai que les heures du jour sont vouées au labeur, à la peine & aux réalités si souvent attristantes; tandis que celles de la nuit sont consacrées au repos, aux plaisirs & aux rêves. Quoi qu'il en soit, continuons à compter par jour comme auparavant, & disons que nous avons passé trois belles journées à chasser autour d'Ali-Chah-Abbas.

Le roi lui-même m'a semblé se distraire & retrouver son entrain à cette partie de chasse, bien qu'il y ait eu peu de succès. C'est ainsi qu'il a cherché en vain des outardes; elles ont déjà descendu plus au sud. Le 14, je me suis écarté de la chasse royale, afin de suivre sans bruit & seul avec mon chien quelques sillons humides & les bords herbeux des ruisseaux.

A mes coups de fusil, Sa Majesté s'est rapprochée & m'a fourni l'occasion de lui offrir les bécassines que je venais de tirer. Le chah, content, me remerciant, les a prises, examinées, soupesées, &, en les remettant à un chambellan : « Porte ces bécassines à Aga Daï, lui a-t-il dit, & recommande-lui bien de me les servir à dîner. »

Ali-Chah-Abbas est un riche village, aux champs étendus & productifs, grâce à la persistance de l'eau, qui rend possibles les irrigations nécessaires. Un des gros revenus du pays provient de la vigne, dont les ceps frappent par leur développement & donnent des raisins estimés dans la capitale.

Nous rentrons à Téhéran, le 15, par des chemins que n'a pas mal détrempés un violent orage survenu la nuit dernière.

16 novembre. — Ce matin le chah s'aperçoit, à des copeaux d'or laissés sur le tapis, qu'on a enlevé des pierres précieuses du trône des Paons. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état de colère; il ne peut contenir son indignation; il fait quelques pas

GOÛTER DU CHAH.

rapides en jetant des paroles saccadées, puis tout à coup s'arrête & fixe chacun de deux yeux tout grands ouverts, d'un air dur & menaçant. D'après cette scène, il n'est guère à espérer que le coupable, s'il vient à être découvert, puisse s'attendre à la clémence royale.

A une heure, réception, par Sa Majesté, du nouveau ministre d'Angleterre, sir Lascelles, arrivé avant-hier en remplacement de sir Drummond Wolff. Le gouvernement anglais a vu sans

doute que l'influence acquise en Perse par sa diplomatie, sous les auspices du premier ministre du chah, était menacée; il n'a pas voulu laisser son représentant s'user entièrement, dans une lutte devenue inégale, depuis que la Russie a mis des hommes de carrière à la place du chevaleresque major-général prince Dolgorouki; il lui a substitué un homme neuf, étranger à toutes ces concessions de tabacs, de banque, de mines & de routes, auquel les défaites coûteront moins & qui saura peut-être faire la part du feu.

19 novembre. — Un jeune officier, envoyé par Sahad Dovleh, apporte la nouvelle que le faux prophète, Alemghir, a été fait prisonnier dans un engagement où il n'a pas perdu moins de deux cents hommes. Le porteur de cette bonne nouvelle est nommé colonel.

20 novembre. — Le voleur des pierres précieuses du trône des Paons a été découvert : c'est un jeune pichkhèdmet employé depuis peu comme balayeur. En présence des instruments de torture, il a avoué & fait connaître qu'il avait caché les pierres dans le jardin de Goulistan, au pied d'un arbre, où elles ont été retrouvées. Condamné à mort, le malheureux a été exécuté ce matin malgré son jeune âge, une quinzaine d'années; son corps reste exposé à la porte de Khaniabad, voisine de la place des Exécutions. Les bourreaux parcourent la ville en réclamant, selon leur droit, 4 chahis de tout boutiquier, après avoir reçu chacun 10 tomans du chah.

25 novembre. — Le seïd Alemghir, pris à Kelardècht, entre en ville sous bonne escorte, je ne dirai pas aux accords, mais au bruit joyeux d'une musique militaire, avec tous les honneurs dus au titre de Conquérant du Monde qu'il s'est si modestement donné. Ses conquêtes sur les âmes ne lui ont guère valu que quelques centaines d'adhérents, & il n'est sorti de

Kelardècht, témoin de ses récents débuts, que pour être conduit en prison les menottes aux mains, prison qui vraisemblablement, à moins d'un miracle, verra la fin de ses exploits, si ce n'est la fin de ses jours. On l'améne au chah. Grand, maigre, Alemghir s'approche tête basse sans faire l'impression d'un inspiré, d'un prophète. Ses réponses sont d'abord brèves & à voix un peu éteinte; mais bientôt il prend de l'assurance, le

LE CHAH ET SES CHAMBELLANS A TRAVERS LA CAMPAGNE.

ton change, il se défend. Il défend sa tête, le pauvre hère! Malheureusement ses moyens de défense manquent de dignité : il rejette sur ses partisans tous les méfaits dont il lui est demandé raison.

Pour cette belle capture, Sahad Dovleh est nommé généralissime & de l'argent sera distribué aux pauvres de la ville. Bonne nouvelle, la dernière, & très vite répandue en ville, car, tout le reste du jour, de nombreux groupes de femmes stationnent sur la place des Canons, attendant la distribution de la bienfaisante manne.

3 décembre. — Soit que le chah ne veuille rien changer à ses habitudes, soit qu'il veuille fuir son cauchemar, l'affaire des tabacs, nous allons à Dochântèpè. Mais,

Le souci monte en croupe & galope avec lui.

Il est d'usage, quand Sa Majesté quitte la capitale, que le premier ministre suive. Cette fois, Emin es-Sultan laisse partir son souverain & reste en ville.

Une lettre est venue de Kerbéla, par laquelle le mouchtehid recommande de faire tomber la Compagnie des tabacs par l'abstention, de ne plus fumer, & subitement, avec un ensemble parfait, tous les marchands de tabac ont fermé boutique, tous les kalians ont été mis de côté & personne ne fume plus, ni en ville, ni dans l'entourage du chah, ni même dans son anderoun. Quelle discipline, quelle obéissance lorsqu'il s'agit de soumission aux conseils — véritables ordres — d'un mollah influent, d'un mouchtehid de quelque renom!

Les mollahs sont réellement les maîtres de la situation. On a beau rendre responsable de la fermeture des boutiques le chef des marchands, Hadji Mohammed Hassan, & l'exiler à Kazvin, chacun sait qu'il faut frapper ailleurs si l'on veut couper le mal à sa racine. La concession des tabacs n'en est pas moins très compromise, à ce point que ses défenseurs naturels semblent vouloir abandonner la partie. J'ai entendu le directeur lui-même en parler de façon désespérée, alors que, de son côté, le ministre d'Angleterre aurait dit qu'en présence de la nouvelle attitude des Persans, de cette résistance dont il ne les jugeait pas capables, il ne croyait plus possible de soutenir avantageusement l'œuvre de son prédécesseur.

10 décembre. — Malgré tout, nous allons de Dochântèpè à Djadjroud : malgré les mauvaises nouvelles de Téhéran, où l'orage commence à gronder; malgré une lettre de la légation de Russie, par laquelle le ministre demande au roi de rentrer

en ville, que le moment lui paraît critique & qu'il y a lieu de craindre pour la vie des Européens. Le chah répond que la chose n'en vaut pas la peine, que son premier ministre peut suffire à toute éventualité, & nous nous mettons en route.

15 décembre. — Tauris s'agite de nouveau, & pourtant la promesse a été faite que la concession des tabacs n'aura pas, en

LE CHAH AU BORD DU DJADJ-ROUD.

Azerbaïdjân, ses effets immédiats. La raison en est qu'une sorte de mot d'ordre semble se répandre partout & que le mouvement prend les allures d'un mouvement général.

17 décembre. — Chassant à quelques centaines de mètres du campement, je m'arrête à l'entrée d'un étroit & tortueux ravin, devant des plaques de gypse d'assez grande dimension, que j'aperçois à fleur de terre. Tandis que j'en détache, mon chien continue à monter le ravin, en contournant un tertre avancé

qui me le cache, pour revenir presque aussitôt la queue entre les jambes. Me doutant qu'il a fait quelque mauvaise rencontre, & afin de m'en rendre compte, je gravis rapidement la montagne de gauche, opposée à l'endroit d'où il revient, & je me mets à explorer du regard les alentours. Au même moment, je vois trois chasseurs descendre à toutes jambes des hauteurs. Ils me crient en indiquant ma droite : « Une panthère! une panthère! » C'est le dentiste du chah, le sous-chef & un autre employé de l'abdarkhanè qui chassaient tranquillement, ne s'attendant pas plus que moi à semblable rencontre si près du camp. Ils me racontent, non sans émotion, que la panthère est passée à une faible distance d'eux, qu'arrivée au sommet de la montagne, elle s'est même arrêtée un instant, les a regardés, puis a disparu sur l'autre versant. Nous nous sommes assurés qu'elle avait dû rester quelque temps couchée au milieu de roseaux à 30 mètres environ des affleurements. Le bruit de verre cassé des lames de gypse arrachées avec effort aura fait fuir le fauve, & mon chien aura pris peur à son départ, s'il ne l'a même éventé auparavant. Quoi qu'il en soit, je me félicite de ma découverte minéralogique & suis heureux surtout de m'y être intéressé, car peut-on savoir ce qui serait arrivé si elle n'avait pas interrompu ma chasse?

19 décembre. — L'audace des mollahs commence à se traduire par des manifestations publiques. A Téhéran, dans une réunion provoquée par le premier ministre, où l'on discutait de l'indemnité qu'il y aurait à payer à la Compagnie des tabacs par suite du retrait de la concession, l'un d'eux n'a pas craint de dire, devant Emin es-Sultan, que ceux qui ont touché des pots-de-vin — & il a cité des noms — n'avaient tout d'abord qu'à les rendre. A Kazvin, un autre mollah voyant un individu fumer l'a invité à cesser &, sur son refus, lui a brisé son kalian. Le fumeur a porté plainte au gouverneur, qui a envoyé chercher le mollah; mais celui-ci a ameuté le peuple, si bien

que le gouverneur, menacé dans son palais, a quitté la ville & s'est sauvé à Téhéran. On dit même qu'il n'a dû son salut

Phot. Piron.

MOUÏN EL-MOULK ENTRE EMIN ED DOVLEH ET LE FILS DE CE DERNIER.

qu'à son prisonnier, le chef des marchands : la foule a laissé passer la voiture qui les emportait, croyant qu'elle contenait Hadji Mohammed Hassan gracié & un des siens.

21 décembre. — Sa Majesté se décide à regagner la capitale. Je suis appelé à la légation de Russie, où il m'est assuré que c'en est fait de la concession des tabacs, qu'on n'attend plus qu'une réunion des actionnaires, à Londres, pour savoir quelle sera l'indemnité exigée par eux. D'un autre côté, on a demandé au mouchtehid de Kerbéla de lever l'interdiction de fumer. Il est temps que tout ceci finisse, si l'on ne veut pas avoir à déplorer les plus grands malheurs.

Mohsin Khan, autrement appelé Mouïn el-Moulk, ex-ambassadeur de Perse en Turquie, est arrivé de Constantinople pendant notre absence. Le bruit court qu'il vient pour les fiançailles de sa fille avec le fils d'Emin ed-Dovleh. Ce ne doit pas être la seule raison de sa présence à Téhéran.

26 décembre. — La nuit dernière, il a été collé sur les murs des affiches qui renferment des menaces de mort contre les étrangers, si la concession des tabacs n'est pas retirée dans les quarante-huit heures.

On ne comprend vraiment pas que ce ne soit déjà fait. Le poids des années se ferait-il sentir sur le chah? Nasr ed-Din n'aurait-il plus la décision de l'âge mûr? On dit bien que la résistance vient du premier ministre poussé par les Anglais. Mais comment croire que sa confiance en eux l'aveugle au point de l'empêcher de voir que son autorité s'en va, entraînant dans son effondrement celle de son souverain? Où allons-nous si les mollahs continuent à prendre le dessus? Qu'ils passent des paroles aux actes & l'on aura tout à redouter.

Le ministre de France est venu chez moi causer de tous ces événements. Je ne lui ai pas caché qu'on ne s'expliquait guère, dans un moment si critique, l'inaction des représentants des puissances, dont l'intervention était considérée comme absolument urgente, au point de vue de la sécurité des étrangers. Mes inquiétudes lui ont paru fondées, aussi est-il parti en me disant qu'il aurait quelques-uns de ses collègues à sa table ce

soir même, & qu'il ne manquerait pas de leur rapporter notre conversation.

Le bruit se répand que les actionnaires de Londres réclament 12,500,000 francs d'indemnité, somme que l'imagination grossit jusqu'à en faire 12,500,000 tomans.

MEÏDAN-CHAH ET RUE NAÏEB-ES-SALTANEH.

Pauvre gouvernement persan! D'où les sortirait-il ces millions, si le chah n'ouvre pas ses trésors? Par surcroît, les charbons ayant doublé de prix en quelques jours, on accuse la banque anglaise de les avoir accaparés dans un but de spéculation. Si ce n'est point une tactique de ses ennemis & que la nouvelle soit exacte, la *Banque Impériale* ne fera pas beaucoup d'opérations de ce genre avant de partager le sort de la Compagnie des tabacs. Les Anglais n'ont pourtant nul intérêt à voir surgir d'autres difficultés.

IMPRIMERIE NATIONALE.

28 décembre. — Sur les réclamations des agents diplomatiques, des postes militaires ont été établis en divers endroits du quartier européen, & le chah s'est résigné à faire placarder que « son amour pour son peuple l'a porté à retirer définitivement la concession des tabacs ».

Ces mesures ont pour effet immédiat d'empêcher au moins la mise à exécution des menaces contenues dans les affiches. Toutefois, il ne faut pas croire que les mollahs, qui ont vu leur premier essai couronné de succès & prennent conscience de leur force, s'arrêteront à cette seule tentative. Chacun dit bien que l'effervescence ne cessera qu'en présence d'un acte officiel authentique ne laissant pas l'ombre d'un doute, & que de simples promesses ne peuvent plus suffire à cette heure. Du reste, à la demande de lever l'interdiction de fumer, le mouchtehid de Kerbéla n'a pas répondu; or, tant que cette défense subsistera, la situation restera sans changement.

31 décembre. — Dernier jour de l'année 1891. La neige tombe la nuit, la température baisse : ce matin à sept heures, il y a 8 degrés au-dessus de zéro, dans ma chambre, & 6 degrés au-dessous, dehors.

Puisse le froid agir favorablement sur les cervelles échauffées des Persans & ramener tout le monde à la raison! Puisse 1892 laisser bientôt au pays la libre disposition du tabac qu'il produit, rallumer les kalians, mettre l'accord entre l'autorité royale & l'autorité religieuse... & préparer l'heureux jour où j'irai revoir « la douce France ».

1er janvier 1892. — Tous les regards sont tournés vers Kerbéla : c'est de là que l'on attend la délivrance. Une dépêche en est arrivée, enfin! Le mouchtehid daigne féliciter le chah d'avoir retiré la concession des tabacs; il l'engage à retirer de même toutes les concessions abandonnées à des étrangers, mais il ne fait pas la moindre allusion à la défense de fumer dont il est

l'auteur, & qu'il sait causer le trouble le plus profond dans les habitudes persanes.

Cette dépêche a naturellement la vertu de porter à son comble le mécontentement du roi & d'irriter ses conseillers. Ce n'est donc plus à un seul, c'est à tous les privilèges octroyés aux étrangers que le clergé s'attaque. Il est peu probable qu'il obtienne complète satisfaction. Si Nasr ed-Din a cédé sur un point, chacun sait que cela n'a pas été sans peine, il n'y a guère à espérer qu'il accorde davantage.

3 janvier. — Le Persan ne reprend pas son kalian, rien n'est fait. Les nouvelles de Londres non plus ne sont pas bonnes : les actions de la banque impériale seraient tombées de moitié. A la banque se rattachent des tracés de routes dans le sud, des exploitations de mines, des spéculations sur l'opium. Il paraît qu'actuellement tout est en suspens, au grand préjudice de chacun & de la banque en particulier.

Cet état de choses ne peut durer sans causer des pertes irréparables, pertes de tout ordre. Le clergé, lui, n'a rien à craindre, il est en dehors de ces considérations & il sait que son influence sur les masses ignorantes & fanatiques est solidement assise, c'est pourquoi son audace n'a plus de bornes; mais il n'en serait pas ainsi du gouvernement, si la lutte engagée continuait dans les mêmes conditions.

4 janvier. - Ce matin, comme je me prépare à me rendre à mon service, un soldat de garde à la porte de l'anderoun me remet une lettre du chef eunuque, Etemad el-Harem, qui me demande de me trouver chez lui à une heure. Je suis libre ordinairement vers midi, le repas du chah terminé; cependant il arrive que je sois retenu après cette heure. Par crainte que cette éventualité ne se présente, & afin d'être complètement libre de mon temps, je déjeune avant de sortir, & je prends plus tard que d'habitude le chemin du palais.

A dix heures, à peine dans la rue Djebbékhanè, j'y remarque une animation insolite. Un rassemblement se forme à la porte du Bazar; plus loin, la porte de l'Ark, toujours ouverte à cette heure-ci, n'est qu'entre-bâillée, les soldats du poste sont derrière & il y en a même deux montés tout en haut, qui observent la foule. Ces militaires me connaissent pour me voir passer chaque jour; sachant que je vais à mon service, ils me laissent entrer, quoique la porte soit consignée.

Au palais, tous les ministres sont présents. Le chah se promène silencieux & sombre, tapant du talon & frappant les arbres de sa canne, visiblement très préoccupé. Qu'y-a-t-il? Je m'informe. Voici ce que j'apprends.

Sa Majesté, impatientée, a envoyé Mirza Issa, le nouveau sous-gouverneur de Téhéran, dire au mouchtehid Mirza Hossein, surnommé Achtiani, d'avoir à choisir entre fumer & donner cet exemple aux habitants ou quitter la Perse. Achtiani aurait répondu qu'il préférait partir. Ces nouvelles se seraient répandues en ville avec la rapidité d'une traînée de poudre. De là cette animation de la rue & ces attroupements, de là l'état dans lequel se trouve le souverain.

Il est près de midi. Le chah va déjeuner. Peu à peu le jardin de Goulistan se vide. Tous ceux qui ne sont pas de service s'en vont; seul des ministres, Emin es-Sultan reste. Quand le repas est desservi, avant de me rendre à l'anderoun où je ne sais combien de temps je serai retenu, je vais, voyant le ciel couvert, chercher mon manteau chez moi. Je trouve fermée la porte de l'Ark par laquelle je suis entré; le poste en armes la garde contre la foule, dont la rumeur gronde, menaçante. Je reviens sur mes pas & me dirige vers la porte de la rue Naïeb-es-Saltaneh, afin de gagner de là l'anderoun, quand je rencontre, devant le Takht i Khanè, Aboul Hassan Khan, tout ému, qui me dit en courant : «Ne quittez pas le palais, ce serait dangereux pour vous.» Je rentre au Goulistan, lorsque sonne une heure à l'horloge du Chems ol-Amaret.

Alors se font entendre sérieusement les cris de la foule; bientôt l'émeute bat son plein. Les émeutiers, ayant à leur tête un énergumène à turban bleu, un seïd exalté, partent de

LE MOUCHTEHID ACHTIANI.

l'entrée du Bazar qui donne sur le Sebz i Meïdan, non loin de ma porte, traversent le Meïdan-Chah, d'où, ne pouvant avancer dans la rue Naïeb-es-Saltaneh, barrée par la troupe, ils reviennent sur leurs pas, contournent l'Ark en suivant les rues Djebbékhanè & Nasérié, pénètrent dans la rue de l'An-

A dix heures, à peine dans la rue Djebbékhanè, j'y remarque une animation insolite. Un rassemblement se forme à la porte du Bazar; plus loin, la porte de l'Ark, toujours ouverte à cette heure-ci, n'est qu'entre-bâillée, les soldats du poste sont derrière & il y en a même deux montés tout en haut, qui observent la foule. Ces militaires me connaissent pour me voir passer chaque jour; sachant que je vais à mon service, ils me laissent entrer, quoique la porte soit consignée.

Au palais, tous les ministres sont présents. Le chah se promène silencieux & sombre, tapant du talon & frappant les arbres de sa canne, visiblement très préoccupé. Qu'y-a-t-il? Je m'informe. Voici ce que j'apprends.

Sa Majesté, impatientée, a envoyé Mirza Issa, le nouveau sous-gouverneur de Téhéran, dire au mouchtehid Mirza Hossein, surnommé Achtiani, d'avoir à choisir entre fumer & donner cet exemple aux habitants ou quitter la Perse. Achtiani aurait répondu qu'il préférait partir. Ces nouvelles se seraient répandues en ville avec la rapidité d'une traînée de poudre. De là cette animation de la rue & ces attroupements, de là l'état dans lequel se trouve le souverain.

Il est près de midi. Le chah va déjeuner. Peu à peu le jardin de Goulistan se vide. Tous ceux qui ne sont pas de service s'en vont; seul des ministres, Emin es-Sultan reste. Quand le repas est desservi, avant de me rendre à l'anderoun où je ne sais combien de temps je serai retenu, je vais, voyant le ciel couvert, chercher mon manteau chez moi. Je trouve fermée la porte de l'Ark par laquelle je suis entré; le poste en armes la garde contre la foule, dont la rumeur gronde, menaçante. Je reviens sur mes pas & me dirige vers la porte de la rue Naïeb-es-Saltaneh, afin de gagner de là l'anderoun, quand je rencontre, devant le Takht i Khanè, Aboul Hassan Khan, tout ému, qui me dit en courant : «Ne quittez pas le palais, ce serait dangereux pour vous.» Je rentre au Goulistan, lorsque sonne une heure à l'horloge du Chems ol-Amaret.

Alors se font entendre sérieusement les cris de la foule; bientôt l'émeute bat son plein. Les émeutiers, ayant à leur tête un énergumène à turban bleu, un seïd exalté, partent de

LE MOUCHTEHID ACHTIANI.

l'entrée du Bazar qui donne sur le Sebz i Meïdan, non loin de ma porte, traversent le Meïdan-Chah, d'où, ne pouvant avancer dans la rue Naïeb-es-Saltaneh, barrée par la troupe, ils reviennent sur leurs pas, contournent l'Ark en suivant les rues Djebbékhanè & Nasérié, pénètrent dans la rue de l'An-

deroun, pour venir déboucher à l'autre extrémité de la rue Naïeb-es-Saltaneh.

Jusqu'à présent, nous n'avons entendu que le bruit & les clameurs d'une foule en révolte. Mais ici, en présence de la troupe qui les arrête de nouveau, les émeutiers se mettent à jeter des pierres sur le palais du prince Naïeb es-Saltaneh, cassent des vitres & menacent de forcer l'entrée, espérant sans doute arriver par là au palais même du chah, de la porte duquel ils voient qu'ils ne peuvent approcher, grâce à la barrière de soldats qui les tient en respect.

A ce moment, l'officier qui est à la tête de ces militaires, Mouïn Nizam, jugeant sans doute qu'il ne peut se tenir plus longtemps inactif en présence de ces scènes, & craignant que la foule n'enfonce la porte de l'anderoun du prince, sérieusement menacée, commande, après les sommations réglementaires auxquelles les émeutiers répondent par des vociférations & des pierres, un feu de peloton. Il en reste quelques-uns sur le carreau, parmi lesquels le seïd. Les autres vident la rue & se dispersent, non sans une résistance qui nécessite une nouvelle décharge de la troupe. Trois heures & demie viennent de sonner.

Durant ce temps, que se passe-t-il chez le chah? Sa Majesté, après son déjeuner, sort dans le jardin, cause un instant avec son premier ministre, puis, suivie des chambellans de service, pénètre dans l'Orangerie & se rend à la chambre des Brillants, qui est la plus voisine de la porte de communication du biroun avec l'anderoun.

Emin es-Sultan quitte son maître avec l'air pensif &, entouré de quelques dévoués, va s'asseoir à l'angle opposé du Goulistan, le long du mur de l'abdarkhanè. Quant à moi, ne pouvant sortir & ne sachant où me réfugier, je me promène seul au jardin, dans l'attente des événements.

Tant que la foule se contente de crier & de tourner autour de l'Ark, il ne se passe rien de particulier. Mais dès qu'elle ar-

rive au palais de Naïeb es-Saltaneh, qu'elle fait mine de vouloir forcer la porte de son anderoun, par lequel elle peut pousser jusqu'à celui du chah, & que l'on entend le bruit des vitres brisées, je vois une demi-douzaine de chambellans, ayant à leur tête Mirza Méhémed Khan, le père du favori, sortir de l'Orangerie, armés de pied en cap, & venir monter la garde devant les fenêtres de l'Otaq i Almas. Ils ont trouvé quelques armes de chasse & sont là, le fusil sur l'épaule, les reins ceints de cartouchières garnies. L'intention peut être bonne, mais la

MOUÏN NIZAM.

chose serait comique & risible si le moment prêtait à rire. Que pourraient, en effet, contre les émeutiers, s'ils pénétraient au palais, ces six hommes sans abri, même avec toutes leurs cartouches? A peine auraient-ils vidé leurs fusils, qu'ils seraient écrasés par le nombre ou obligés de fuir.

La fusillade qui s'entend alors ne semble rassurer personne & le roi en est surpris, ce qui me fait espérer qu'elle n'a pas été ordonnée par Sa Majesté.

Du côté du premier ministre règne le plus profond silence : chacun est à sa même place, ne parlant pas, attendant, écoutant, l'oreille tendue vers la rue. Emin es-Sultan tient à la

deroun, pour venir déboucher à l'autre extrémité de la rue Naïeb-es-Saltaneh.

Jusqu'à présent, nous n'avons entendu que le bruit & les clameurs d'une foule en révolte. Mais ici, en présence de la troupe qui les arrête de nouveau, les émeutiers se mettent à jeter des pierres sur le palais du prince Naïeb es-Saltaneh, cassent des vitres & menacent de forcer l'entrée, espérant sans doute arriver par là au palais même du chah, de la porte duquel ils voient qu'ils ne peuvent approcher, grâce à la barrière de soldats qui les tient en respect.

A ce moment, l'officier qui est à la tête de ces militaires, Mouïn Nizam, jugeant sans doute qu'il ne peut se tenir plus longtemps inactif en présence de ces scènes, & craignant que la foule n'enfonce la porte de l'anderoun du prince, sérieusement menacée, commande, après les sommations réglementaires auxquelles les émeutiers répondent par des vociférations & des pierres, un feu de peloton. Il en reste quelques-uns sur le carreau, parmi lesquels le seïd. Les autres vident la rue & se dispersent, non sans une résistance qui nécessite une nouvelle décharge de la troupe. Trois heures & demie viennent de sonner.

Durant ce temps, que se passe-t-il chez le chah? Sa Majesté, après son déjeuner, sort dans le jardin, cause un instant avec son premier ministre, puis, suivie des chambellans de service, pénètre dans l'Orangerie & se rend à la chambre des Brillants, qui est la plus voisine de la porte de communication du biroun avec l'anderoun.

Emin es-Sultan quitte son maître avec l'air pensif &, entouré de quelques dévoués, va s'asseoir à l'angle opposé du Goulistan, le long du mur de l'abdarkhanè. Quant à moi, ne pouvant sortir & ne sachant où me réfugier, je me promène seul au jardin, dans l'attente des événements.

Tant que la foule se contente de crier & de tourner autour de l'Ark, il ne se passe rien de particulier. Mais dès qu'elle ar-

rive au palais de Naïeb es-Saltaneh, qu'elle fait mine de vouloir forcer la porte de son anderoun, par lequel elle peut pousser jusqu'à celui du chah, & que l'on entend le bruit des vitres brisées, je vois une demi-douzaine de chambellans, ayant à leur tête Mirza Méhémed Khan, le père du favori, sortir de l'Orangerie, armés de pied en cap, & venir monter la garde devant les fenêtres de l'Otaq i Almas. Ils ont trouvé quelques armes de chasse & sont là, le fusil sur l'épaule, les reins ceints de cartouchières garnies. L'intention peut être bonne, mais la

MOUÏN NIZAM.

chose serait comique & risible si le moment prêtait à rire. Que pourraient, en effet, contre les émeutiers, s'ils pénétraient au palais, ces six hommes sans abri, même avec toutes leurs cartouches? A peine auraient-ils vidé leurs fusils, qu'ils seraient écrasés par le nombre ou obligés de fuir.

La fusillade qui s'entend alors ne semble rassurer personne & le roi en est surpris, ce qui me fait espérer qu'elle n'a pas été ordonnée par Sa Majesté.

Du côté du premier ministre règne le plus profond silence : chacun est à sa même place, ne parlant pas, attendant, écoutant, l'oreille tendue vers la rue. Emin es-Sultan tient à la

main des papiers que de temps en temps il froisse ou feuillette machinalement.

Comme je longe le grand bassin, j'aperçois Naïeb es-Saltaneh passant devant le Musée. Il se rend auprès du chah. Je presse le pas dans cette direction, & j'arrive à la porte de l'Orangerie comme le roi en sort avec son fils, qui l'a tiré de l'angoisse où il était. J'apprends que le calme est rétabli, que les rues autour de l'Ark sont occupées militairement, que cette échauffourée a coûté la vie à sept manifestants, sans compter les blessés, qui ont disparu en grande hâte & se garderont bien de se faire connaître.

Il n'est pas loin de cinq heures quand je regagne ma maison, par une voie détournée, car un canon & ses servants barrent la porte de la rue.

Triste journée! Si «le canon est l'*ultima ratio* des rois», ne sait-on pas qu'en pareil cas, c'est une mauvaise raison, & qu'il est dangereux de n'en avoir plus d'autre à faire valoir. La fusillade a dissipé l'émeute, c'est vrai; mais les deux pouvoirs en lutte restent face à face : le roi amoindri quoique victorieux, le clergé agrandi quoique battu.

5 janvier. — A une heure, Sa Majesté reçoit les officiers & quelques fonctionnaires qui ont contribué à la répression de l'émeute. Elle les félicite de leur conduite & leur distribue des récompenses.

Achtiani n'a ni fumé ni quitté la ville. Il paraît que, dans sa réponse d'hier au chah, il aurait dit qu'il accepte l'exil, mais qu'on lui envoie l'original de la concession des tabacs, afin qu'il le déchire devant le peuple qui garde sa porte & ne veut consentir à son départ que cet acte accompli. Le chah lui fait dire de rester, en lui envoyant, comme gage de réconciliation, une bague surmontée d'un brillant. Le mouchtehid n'accepte ce cadeau qu'après avoir appris la dissolution de la Compagnie des tabacs, annoncée par des affiches de son directeur, qui in-

vite en même temps ceux qui lui ont vendu des tabacs à venir les reprendre.

Pour qu'une pareille détermination ait été prise & exécutée si promptement, il faut que l'émeute d'hier ait profondément impressionné, & le directeur de la Compagnie, & le ministre d'Angleterre, lequel aurait déclaré qu' « il y a force majeure ».

GUÈBRE ET SON ÂNE.

C'est qu'en effet les étrangers n'ont pas été sans appréhension durant cette journée : chacun s'est barricadé chez soi, prêt à résister en cas d'attaque. Ceux des agents diplomatiques que j'ai occasion de voir regrettent tous de n'avoir pas eu de fusils pour armer leurs serviteurs; tous parlent de la nécessité d'en avoir à l'avenir une réserve dans les légations. Assurément, ce sont là choses surprenantes pour quelqu'un qui est habitué à compter sur la toute-puissance du chah.

7 janvier. — La journée du 4 a coûté sept morts & une vingtaine de blessés, ce qui n'a rien d'étonnant lorsqu'on voit les nombreuses traces de balles sur les murs de la rue Naïeb-es-Saltaneh & surtout, au nord, sur le mur de la rue de l'Anderoun. Sa Majesté, dont la bonté du cœur est une des qualités dominantes, a fait distribuer, aux familles des victimes, des secours qui ont paru les satisfaire. Espérons que semblable scène ne se renouvellera plus.

L'émeute a été tout à fait locale. On a bien dit que Nasr ed-Dovleh, le successeur d'Emir Nizam, avait été tué à Tauris, que des prisonniers avaient été massacrés par la foule dans les prisons de Kazvin, mais ces bruits n'ont point été confirmés : ils étaient sans fondement.

10 janvier. — Les esprits ne sont pas entièrement calmés. De nouvelles mesures de défense sont prises par le ministre de la guerre. L'attaque du palais a malheureusement donné raison à ses projets de murer bon nombre de portes privées ouvrant dans l'Ark. La mienne n'y échappe pas cette fois. Je ne puis plus, quant à présent, sortir de chez moi autrement que par la cour des écuries de l'abdarkhanè du chah, en faisant ensuite un assez long détour pour atteindre la rue Djebbékhanè. Les plus contrariés de cette mesure sont les braves militaires qui gardaient ma porte depuis mon entrée dans la maison. Comme il n'y a plus de porte à garder sur la rue, force est bien de les renvoyer à leur caserne, où ils se rendent, sinon contents, du moins avec la résignation de bons musulmans. J'avais plaisir à les voir faire leur cuisine à gauche de l'entrée, près des écuries. Ils vivaient là si paisiblement, qu'ils y auraient, je gage, très volontiers attendu leur congé.

15 janvier. — Nous allons à Dochântèpè, où se trouve le chah depuis ce matin. Il a pris cette résolution à son réveil; peu après il est parti avec les chambellans & les gens de ser-

vice les premiers arrivés. Pendant que mes domestiques se préparent, Etemad es-Saltaneh m'offre une place dans sa voiture & nous nous y rendons ensemble. Chemin faisant, nous rencontrons, place de Nagarestan, Mouchir ed-Dovleh qui vient d'expédier à Kerbéla le corps de son frère. Il nous dit que des placards ont été affichés dans les rues, demandant la destitution du premier ministre & accusant son frère, Emin el-Moulk, de s'enrichir au détriment des fonctionnaires, lesquels se plaignent de ne plus recevoir leurs appointements; qu'à Mechhed, les mollahs prêchent que non seulement il est impie de fumer, mais qu'il faut aussi renoncer à la culture du tabac. Yahia Khan a bien mauvaise mine : «Je me sens très fatigué, me dit-il, j'ai grand besoin de repos.»

23 janvier. — L'influenza, qui en quelques jours s'est répandue dans tous les quartiers de Téhéran, fait de nombreuses victimes. Mouchir ed-Dovleh est mort un des premiers, il y a trois jours; aujourd'hui deux femmes de l'anderoun royal ont succombé à cette affection.

Dans ces conditions, le retour en ville de Sa Majesté ne serait guère prudent. On en parlait, quand ces nouvelles sont venues le remettre à une date indéterminée. S'il est vrai que toujours «à quelque chose malheur est bon», l'épidémie détournera peut-être les esprits des préoccupations actuelles, fera oublier les derniers événements & amènera l'apaisement, tant désiré des gens sensés.

24 janvier. — Le corps de Yahia Khan est envoyé à Mechhed, du côté opposé à celui de son frère, qui est en route pour Kerbéla. Aucune considération, pas même celle d'une mort par suite de maladie contagieuse, ne peut empêcher ces transports de cadavres vers les lieux de sépulture réputés saints.

La mort de Mouchir ed-Dovleh, qui était titulaire de deux ministères, justice & commerce, met bien des ambitions en

mouvement. Plusieurs postulants sont déjà venus tâter le terrain. Jusqu'à mon ami Etemad es-Saltaneh qui, jamais content de son sort, a envoyé sa femme, l'intrigante Achref el-Saltaneh, chez la favorite, Aniseh ed-Dovleh, afin de la prier d'intervenir près de Sa Majesté pour l'obtention du ministère de la justice. Le chah se serait débarrassé de ces assaillants, jusqu'à ce jour, en répondant à tous qu'il fallait donner au défunt ministre le temps de refroidir, ce qui leur fait craindre que son choix ne soit irrévocablement arrêté.

Cet excellent Yahia Khan était un vrai panier percé. Malgré une forte dotation du chah, dont il avait épousé la sœur, malgré ce que lui rapportaient ses deux ministères, malgré la part qui lui était généralement faite dans les concessions, il laisse des dettes, & de fortes dettes. Mais c'était un homme charmant, hospitalier & serviable, dont plus d'un pourra regretter la générosité. Le roi aimait son beau-frère, bien qu'il ne le prît pas toujours au sérieux.

25 janvier. — Avant son départ, Sa Majesté a constitué une sorte de conseil de gouvernement, qui semble fonctionner assez régulièrement. Les ennemis du premier ministre s'en félicitent, pensant que son autorité s'en trouvera atteinte & qu'il ne pourra faire tout de lui-même comme par le passé. Déjà, c'est ce conseil, dit-on, qui a préparé & envoyé au chah la liste des candidats aux deux ministères de la justice & du commerce. Il se compose de cinq membres : Emin es-Sultan, premier ministre & ministre de l'intérieur; Naïeb es-Saltaneh, ministre de la guerre; Emin ed-Dovleh, ministre des postes; Mokhber ed-Dovleh, ministre de l'instruction publique; Mouïn el-Moulk, ex-ambassadeur à Constantinople. Ce dernier serait le plus sérieux candidat à l'héritage du Mouchir, en même temps que le chef des Kadjars, Azd el-Moulk, qui vient de marier richement son fils à la fille de Sahad Divan, gros personnage, gouverneur actuel de Mechhed.

26 janvier. — Le crieur public a enfin annoncé la levée de l'interdiction de fumer. Grande joie dans toute la ville! Cette fois c'en est fait de la Compagnie des tabacs; on peut dire qu'elle a vécu. Reste à liquider la situation qu'elle a créée, ce qui peut demander du temps, sans amener toutefois, si chacun y met un peu du sien, les maux que son existence a causés à la Perse, maux que sa durée n'aurait fait qu'aggraver.

LES KHANS KADJARS ET LEUR CHEF.

Le bruit court que Zel es-Sultan a fait mettre à mort son intendant, Mouchir el-Moulk, possesseur d'une grande fortune qu'il convoitait.

28 janvier. — Les allées & venues continuelles entre Téhéran & Dochântèpè devaient avoir l'inévitable conséquence de nous apporter l'influenza. Ce matin, le chah se réveille grippé, après une nuit d'insomnie & de fièvre.

L'ambassadeur de Turquie, appelé par son gouvernement, est parti aujourd'hui. En même temps que lui se sont mis en

route une quarantaine d'employés de la Compagnie des tabacs; la plupart n'oublieront sans doute pas de longtemps les transes par lesquelles ils ont passé depuis qu'ils sont en Perse, surtout ceux qui étaient ici le jour de l'émeute; largement indemnisés, ils partent contents & vont chercher fortune ailleurs, à la satisfaction au moins aussi grande des Persans.

30 janvier. — Mouïn el-Moulk — de qui, dit-on, vient la Géorgienne amenée de Constantinople au chah pendant son dernier tour d'Europe — est l'heureux du jour. Il est nommé ministre de la justice & du commerce, tout en recevant, comble d'honneur, le titre de Mouchir ed-Dovleh.

Le fils d'Emin ed-Dovleh, jeune homme d'une quinzaine d'années, fiancé à la fille du nouveau ministre, hérite du nom de Mouïn el-Moulk, abandonné par son futur beau-père.

Ces titres portés en guise de noms font qu'au bout d'un certain temps on ne s'y reconnaît plus au milieu de ce monde persan. Le même individu en change plus d'une fois dans sa carrière, & le titre qu'il quitte passe tôt ou tard à un autre, qu'il soit des siens ou qu'il lui soit étranger. Il en résulte une confusion telle, que, s'il n'est pas pris bonne note de toutes ces mutations, vous ne savez bientôt plus de qui on parle quand vous entendez prononcer ces noms, déjà d'une si grande ressemblance entre eux.

2 février. — Nous sommes à Téhéran depuis hier, la maladie du chah, qui est à peu près rétabli, nous y ayant ramenés directement, sans chasse à Djadjroud, selon l'usage. La ville est plus calme qu'à notre départ : elle a repris son aspect ordinaire, & les *kalianfrouz* circulent de nouveau dans les rues, louant des kalians tout prêts à être fumés.

Mais les diverses concessions accordées à des étrangers ne continuent pas moins à être battues en brèche. On dit même fort compromises les situations de certains Européens : celle,

par exemple, du directeur des douanes, un Arménien venu de Constantinople, & celle du chef de la police, qui est d'origine autrichienne.

FEMME GUÈBRE ET SON ENFANT.

5 février. — Le roi n'est décidément pas satisfait du rôle de la police lors des troubles, qu'elle n'a su ni prévoir ni empêcher. Le chef est changé, & le sous-chef, Aboutrab Khan, Persan intelligent & sympathique, est attaché à la personne de Sa Majesté, en qualité d'aide de camp, la place de sous-chef de la police étant supprimée.

J'apprends de ce dernier que le nouveau préfet de police, le seïd Abdullah, frère de Mirza Issa, sous-gouverneur de Téhéran, afferme cette institution 1,000 tomans par mois de Naïeb es-Saltaneh, qui en est concessionnaire. «Et c'est peu!» ajoute Aboutrab Khan.

6 février. — Le chah est possesseur du sol, dont il dispose à sa guise; il est aussi l'héritier naturel de tout Persan qui vient à mourir, pouvant à son gré en garder la fortune ou la laisser, en totalité ou en partie, aux parents du défunt. En dehors de certaines propriétés, il a abandonné au fils de Yahia Khan, Hossein Khan, 8,000 tomans des appointements du père, décédé le mois dernier.

7 février. — J'ai eu entre les mains le fameux diamant *Daryaï Nour* (océan de lumière). Le chah, qui est convalescent de la grippe & un peu faible, m'a dit en le sortant de sa poche : «Je le porte sur moi pour me donner des forces.» Il est plat & large comme certains bouchons de carafe. C'est une espèce de pyramide rectangulaire tronquée dont la base a environ 4 centimètres de long sur 3 de large; la face opposée, moitié moins; la hauteur, un peu plus de 2 centimètres. Toutes les faces seraient parfaitement unies si le nom de Feth Ali Chah n'était gravé sur un des côtés. Vu par les plats, il est incolore; vu par les tranches, il présente une teinte très légère, rosée ou violacée selon le jeu de la lumière. Sa Majesté m'assure que le Daryaï Nour a été un des joyaux de la couronne de Cyrus.

8 février. — La mère du valiahd, Choukouh Saltaneh, qui ne se relève pas de l'influenza dont elle a été atteinte, m'a fait appeler en consultation. Nous nous trouvons, chez elle, une demi-douzaine de médecins, tant européens que persans, & comme l'accord a quelque difficulté à s'établir entre nous sur le traitement, la malade demande qu'il soit fait estékarè

pour savoir à qui elle doit accorder sa confiance. Le sort désigne les médecins persans; je me retire.

Cette épidémie d'influenza s'est développée par l'hiver le plus doux. Depuis la fin de décembre, où quelques journées froides ont suivi la tombée de l'unique neige de l'hiver, nous n'avons cessé d'avoir le temps le plus beau & la température la

DAFTERKHANÈ.

plus agréable. Seul, durant tout ce temps, l'orage survenu hier soir nous a caché le beau bleu turquoise du ciel. Mais quel orage! La grêle & la pluie sont tombées en telle abondance, que les terrasses de bien des maisons se trouvent endommagées, que même l'une d'elles s'est effondrée en écrasant sous ses décombres deux jeunes gens d'une vingtaine d'années. Ces accidents arrivent chaque année & sont naturellement toujours plus graves la nuit.

IMPRIMERIE NATIONALE

10 février. — Il n'est pas douteux que l'action de la Russie a été pour beaucoup dans les événements qui viennent de se dérouler. C'est l'éternelle lutte d'influence entre Russes & Anglais. Cette fois les Russes l'emportent au delà de toute espérance; car Emin es-Sultan, comprenant que sa politique jusqu'à ce jour est condamnée, a l'habileté d'en changer à temps, pour éviter sa chute, & de se rapprocher d'eux. Aujourd'hui même, le premier ministre a fait sa conversion, suite heureuse du retrait de la concession des tabacs, qui ramènera, il faut l'espérer, la tranquillité dans le pays.

Emin es-Sultan arrive de la légation de Russie, où il a eu avec M. de Butzof un entretien qui n'a pas duré moins de trois heures. Il a donné au ministre de Russie les assurances les plus formelles de son changement d'attitude, ajoutant : « Vous pouvez ne pas croire à mes paroles, mais mes actes vous prouveront bientôt leur sincérité. »

Les Russes doivent se féliciter de ce résultat, bien préférable à la chute du premier ministre, que le chah, en somme, tient à garder. Aussi, M. de Butzof n'a-t-il pas dû être moins sincère qu'Emin es-Sultan, lorsqu'il lui a promis l'appui de la Russie & son aide personnelle dans l'accomplissement de sa tâche.

Il n'est pas inutile d'ajouter que la démarche du premier ministre a eu lieu après que le chah eut reçu de ses agents à Pétersbourg & à Constantinople une nouvelle qui n'a pas été sans le toucher : le tsar aurait promis d'intervenir auprès du sultan pour l'arrangement des affaires de frontière & pour le règlement, beaucoup plus important, de la question de l'exportation du toumbak.

11 février. — Sa Majesté a reçu le ministre de Russie. Elle lui a confirmé les paroles de son premier ministre, en lui témoignant toute sa satisfaction du rapprochement opéré entre les deux gouvernements de Perse & de Russie.

Le roi sort de cette audience la figure souriante. Il est cer-

tain qu'il a quelque raison de croire terminés ses soucis récents, lesquels n'ont pas été de minime importance. Sa joie se traduit immédiatement par des projets de voyage : nous irons d'abord chasser à Djadjroud, partie que lui a fait manquer la grippe; ensuite, aussitôt de retour, nous ferons nos préparatifs pour un grand voyage dans l'ouest.

PEHLEVANS.

Le feu d'artifice réglementaire est tiré en l'honneur d'Ali, dont c'est demain l'anniversaire de naissance. Jamais soleils n'ont dû tourner plus gaiement.

24 février. — Nous venons de passer dix magnifiques journées de chasse à Djadjroud. Pendant ce temps, l'indemnité à payer aux concessionnaires des tabacs a été négociée. Les actionnaires ne demandent qu'à rentrer dans leurs débours; il y a

donc moyen de s'entendre. Toutefois on ne s'est pas encore arrêté à un chiffre définitif, accepté des deux parties.

20 mars. — La cérémonie du Norouz a eu lieu à six heures du matin. Malgré l'heure matinale, on y est venu faire étalage de ses décorations, & chacun a reçu un petit sac en soie rouge renfermant 150 chahis sèfids, environ 15 francs.

21 mars. — Le grand salam où Sa Majesté reçoit à pareil jour les représentants des puissances a été des plus brillants, &, ce que je n'avais pas encore vu, il a été suivi d'une séance de tours de force & d'adresse, donnée par des athlètes (*pehlevan*), habiles lutteurs de profession.

Le chah resplendit de ses plus belles pierres précieuses : la fine aigrette du kolah scintille au moindre mouvement, tandis que les gros diamants du costume dardent leurs feux.

Dès que le salam est terminé, le roi quitte le palais du Trône, va changer ses habits d'apparat contre de plus simples & se rend ensuite à la chancellerie du gouvernement, au Dafterkhanè, où nous l'attendons.

L'entrée de ce bâtiment se trouve Meïdan-Chah, sur le côté de la place opposé au Nagharakhanè, à l'angle de droite de la rue Naïeb-es-Saltaneh; elle peut être comptée parmi les nombreuses entrées des palais de l'Ark. La façade intérieure donne à l'extrémité méridionale d'une longue cour bordée de massifs d'arbres, principalement de très hauts platanes, dont le Takht i Khanè occupe l'extrémité septentrionale. Dans cette cour se promènent encore la plupart des dignitaires ayant assisté au salam; les troupes restent alignées de chaque côté du bassin central; une foule compacte entoure, entre le bassin & le Dafterkhanè, une vingtaine de gymnastes & de lutteurs qui n'attendent que l'arrivée du roi pour commencer leurs exercices. Ces derniers sont nus jusqu'à la ceinture & ont leur pantalon retroussé jusqu'aux genoux.

Au balakhanè du palais, nous sommes bien placés pour tout voir. Les exercices sur le trapèze & sur la corde raide, de même que les luttes à main plate, ressemblent à ce que l'on voit en tout pays. Au contraire, le maniement de longues & pesantes massues, en bois de chêne, présente quelques particularités & témoigne d'une force peu commune alliée à une adresse spéciale. Des hommes bien musclés, sans cependant être taillés en Hercule, saisissent deux de ces massues, une de chaque main, & les font passer par-dessus leur tête suivant les façons les plus variées avec une aisance remarquable & sans déplacement du corps. Ils terminent cet exercice, à cloche-pied pendant un temps assez long, en tenant horizontalement les deux massues à bras tendu.

Nasr ed-Din prend plaisir à tous les spectacles. Celui-ci paraît l'amuser autant que les représentations du Takié. Il reste jusqu'au bout; il ne part que quand tout est fini, après avoir jeté dans l'arène plusieurs poignées de petites pièces d'or.

5 avril. — L'entente est faite, enfin! sur l'indemnité due à l'ex-Compagnie des tabacs. Après d'interminables pourparlers, il a été signé aujourd'hui, entre le gouvernement persan & la légation anglaise, un acte par lequel le premier s'engage à payer, dans un délai de quatre mois, la somme de 500,000 livres sterling à la Compagnie qui, en retour, renonce à la concession & abandonne tous ses immeubles & son tabac destiné à l'intérieur du pays; car elle ne peut disposer d'une certaine quantité de toumbak, pour laquelle elle a un contrat passé avec la Turquie, par intermédiaires, jusqu'à ce que ce contrat soit résilié ou qu'un autre arrangement se soit établi entre les différents intéressés.

Notre légation a fait offrir au chah, par Etemad es-Saltaneh, de demander à une banque française l'argent nécessaire pour le payement immédiat de l'indemnité due à la Compagnie des tabacs. Le gouvernement du chah donnerait, comme garantie,

les douanes & quelques mines de turquoises qui n'ont pas été engagées lors de la concession de la banque impériale aux Anglais.

Que cette offre soit acceptée ou non, voilà réglée en somme une grosse affaire, qui a remué le pays profondément, au point de le pousser à la révolte. Les Persans, depuis quelques jours en Ramazan, peuvent, l'esprit libre de ce cauchemar, observer leur Carême en paix.

CHAPITRE VI.

VOYAGE AU FERAGHAN. — L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA.

En Perse ou hors de Perse, le chah se plaît à entreprendre de temps en temps quelque long voyage. Les excursions à travers le pays n'ont rien qui surprenne, ses ancêtres en faisaient de semblables; mais sortir de Perse, voilà qui n'a pas laissé d'étonner quiconque a été témoin du premier voyage en Europe de Sa Majesté le chah in chah.

Certes, il a fallu à Nasr ed-Din une force de volonté peu commune lorsque, pour la première fois, il a pris la résolution d'abandonner (temporairement, s'entend) le trône sur lequel ses ancêtres étaient restés rivés jusqu'à la mort par tant de préjugés, & qu'il a franchi les frontières de l'empire. Ce jour-là, il s'est montré ce qu'il est réellement : un homme de caractère, d'une intelligence supérieure & à idées élevées, un souverain avide de s'instruire, ami du progrès & désireux d'en faire profiter son pays.

Surmontant des difficultés de tout ordre, même le mécon-

tentement du clergé, dont nous connaissons la force, Nasr ed-Din — pour ne pas parler d'autres innovations — n'a-t-il pas créé des écoles où des professeurs étrangers donnent à ses jeunes sujets une instruction qui, du moins, n'est pas empreinte des idées superstitieuses & étroites professées par les mollahs? Une telle institution, tout à son éloge, ne peut manquer de donner de bons résultats. Ses effets se font déjà sentir, & il n'est pas nécessaire d'être très clairvoyant pour s'apercevoir qu'un esprit nouveau, plus porté à la tolérance, règne parmi les jeunes gens de ces écoles & parmi ceux qui en sont déjà sortis.

Pour bien apprécier l'homme, il faut le voir dans son milieu, qu'il importe de connaître. Vouloir juger le chah de Perse d'après notre conception des choses, à nous Européens, ce serait s'exposer à être injuste, pour le moins à se tromper.

Combien d'erreurs ont été commises ainsi sur Nasr ed-Din. Je n'en citerai que deux exemples, qui me viennent à la mémoire comme s'étant passés en Europe; ils ont, de ce fait, l'avantage d'être connus.

Premier exemple. Pendant le voyage de 1889, j'ai souvent entendu formuler des plaintes sur l'état dans lequel était laissé le lit préparé pour Sa Majesté. Or, jamais le chah n'a couché dans un lit dressé à son intention. En aucun cas, il ne se couche ailleurs que dans son propre lit, uniquement composé de matelas, oreillers & couvertures piquées (*lahaf*), qui, roulés dans de grands sacs en cuir (*mafrèch*), le suivent partout. Il n'use ni de châlit ni de sommier, pas plus dans ses palais que sous la tente, son lit étant toujours & invariablement étalé chaque soir à même sur un tapis, doublé quelquefois d'un de ces feutres (*nèmèd*) épais dont Téhéran a la spécialité. Quelque serviteur malpropre couchait tout habillé, selon son habitude, dans le lit qu'il savait ne devoir pas être occupé par son maître, & l'ignorance de cette particularité faisait mettre sur le compte du maître l'inconvenance du serviteur.

Autre exemple. Durant le même voyage, nous ne quittions

pas de ville importante, après un certain temps de séjour, sans entendre les jérémiades de marchands qui avaient vendu quelque bibelot au chah — ou non vendu, car plus d'un envoyait sans qu'on lui eût rien acheté, mais enfin disons vendu. Ces bons mercantis, qui auraient donné toute leur boutique au roi pour l'honneur de le voir y pénétrer, se plaignaient de n'avoir

Tentes de l'anderoun. Tente royale. Tentes de la favorite.

CAMPEMENT DU CHAH.

pas été payés ou de l'avoir été incomplètement, tout disposés à l'en accuser. Sa Majesté a toujours soldé les factures intégralement, mais il a pu arriver que, pour aller de ses mains aux mains du marchand, la somme, lorsqu'elle ne disparaissait pas totalement, se trouvât réduite. Que pouvait le roi à cet état de choses? Était-il possible que ses sujets changeassent d'habitudes en enjambant la frontière de Perse?

Voilà comment les jugements portés sur Nasr ed-Din sont souvent erronés, faute de le connaître, faute aussi de connaître mieux son entourage.

6 mai 1892. — Content, on peut même dire plein de joie d'en avoir fini avec la concession des tabacs & de voir qu'il pourra entreprendre son voyage d'été dans des conditions normales, le roi s'offre une fête de nuit au Goulistan.

Des lanternes vénitiennes éparses dans les massifs donnent l'illusion de fruits lumineux, alors que d'autres tombent des hauts platanes en cordons multicolores comme autant de guirlandes de fleurs; ici elles forment aux allées des voûtes brillantes; là elles sont suspendues à des fils imperceptibles au-dessus des bassins dans lesquels elles se reflètent mêlées aux étoiles du firmament.

Une foule de dignitaires & de hauts personnages, émerveillés du spectacle, passent & repassent à travers le Goulistan, pendant que les femmes de l'anderoun, aux fenêtres des palais & jusqu'au dernier étage du Chems ol-Amaret, admirent la fête en attendant leur tour de se précipiter dans le jardin, quand le sexe fort en aura disparu.

Les cygnes, dérangés dans leur sommeil, ne doivent rien comprendre à pareille animation à cette heure, ni à cette clarté insolite; mais ils ne perdent pas pour cela de leur gravité & glissent dignement sur l'eau, tête haute, comme des êtres qui n'ont à s'étonner de rien.

10 mai. — Mort à l'anderoun de la mère du valiahd, de l'héritier du trône, Mouzaffer ed-Din. Lorsque j'ai été appelé, Choukouh Saltaneh entrait en agonie : toute intervention était devenue inutile.

On annonce de Mechhed que le choléra, depuis quelque temps déjà en Afghanistan, suit la route de Hérat à Mechhed, qu'il est même entré en Perse & sévit à Turbat i Cheikh.

11 mai. — Le chah prélude à son grand voyage en allant passer quarante-huit heures à Echretabad. Il le fait généralement avant de se mettre en route définitivement : c'est afin de

sortir le matériel de campement, de se rendre compte s'il fonctionne bien, s'il est en bon état, & d'y mettre la dernière main s'il a besoin de réparations.

Je soigne ici une femme de l'anderoun, qui, malgré une fort gênante affection des yeux, veut suivre le roi à tout prix. Cette femme a eu son heure, elle a été aimée du maître & a compté parmi les plus heureuses des grandes favorites. Mais où sont les neiges d'antan? Bien que peu avancée en âge, elle

Croquis de l'auteur.

ALIABAD.

sait de longue date, hélas! pour l'avoir appris à ses dépens, que la fortune a des revers. Un jour la jeune sœur a plu & les charmes de l'aînée ont chômé.

Aïcha & Lèila, l'une & l'autre sœurs de l'excellent Mirza Abdullah Khan, sont depuis lors toutes les deux à l'anderoun royal, où, les passions s'étant calmées, elles vivent en bonne intelligence & même font ménage commun, ménage égayé par la présence de la fille de Lèila, une belle enfant brune aux grands yeux noirs & aux sourcils rapprochés, tant désirés des Persanes, le portrait frappant de sa mère.

14 mai. — Cette fois notre départ de Téhéran est sérieux. Sa Majesté a mis à ma disposition, pour la durée de notre absence, une voiture couverte attelée de six chevaux conduits par trois postillons. Le voyage sera moins fatigant qu'à cheval & plus supportable que sous les rayons directs du soleil.

Contrairement aux années précédentes, nous sortons de la ville par la porte sud-est; nous nous engageons ensuite sur la route de Chahzadè-Abdud-Azim que nous traversons, laissant à notre gauche la tour de Rey, &, en deux heures, nous arrivons à Kèbrizek, où la plupart des tentes sont dressées dans un vaste jardin aux frais ombrages.

15 mai. — Les retardataires nous ayant rejoints, notre camp est de belle étendue. Nous sommes plus de dix mille avec quatre mille chevaux, sans compter les animaux de bât. Environ deux cent cinquante femmes de l'anderoun accompagnent le roi. Aïcha Khanoum, qui, une épaisse couche d'ouate sur les yeux, voyage péniblement, a voulu être du nombre quand même. La crainte de voir leur place prise par une autre fait que nulle circonstance n'arrête ces femmes. N'avons-nous pas vu Emin Agdas, aveugle & paralytique, ne pas vouloir s'avouer vaincue & suivre le chah dans les plus mauvaises conditions? Elle est aussi des nôtres, mais en voiture & non à cheval comme alors. Et puis, se trouver simplement auprès du roi, vivre en sa présence, n'est-ce pas encore une façon de jouir de ses faveurs, tout au moins de ne pas être oubliée?

Nous avons dépassé le caravansérail de Hassanabad, nous sommes, de chaque côté de la route, campés sur un terrain humide. J'ai beau avoir dressé mes tentes sur un point élevé qui m'a paru plus sec, je ne trouve pas inutile de prendre quelques décigrammes de sulfate de quinine & d'en donner à mes domestiques. « Si tu veux aller loin, ménage ta monture », dit le proverbe. C'est dès le début des voyages qu'il convient d'observer ce précepte & de prendre des précautions. Quand la fièvre

vous a saisi, elle vous tient bien, & il n'est pas toujours facile de s'en débarrasser. J'ai d'autant moins hésité à administrer du sulfate de quinine à mes hommes, voire aux muletiers, que, surpris par un orage, ils sont arrivés absolument trempés.

16 mai. — Étape d'une bonne heure plus longue. Galèyé-Mohammed-Ali-Khan est un caravansérail bien situé, sur un terrain sablonneux, à gauche du chemin.

KOUM. LE TOMBEAU DE FATHMA.

La route est faite de tronçons non reliés entre eux. Commencés récemment, les travaux ont été abandonnés aux derniers troubles. Les parties inachevées se trouvent aux endroits présentant quelque difficulté, montueux ou pierreux. Un pont de peut-être 50 mètres de long est jeté sur une rivière qui n'en a pas 5 de large, ce qui prouve qu'il arrive à cette rivière de déborder sensiblement.

Le ministre de Perse à Vienne, amené jusqu'ici par l'espoir

d'en finir avec le règlement de la succession de son frère, Djehanghir Khan, éprouve un léger accident. Voulant sauter un fossé pour se rendre à l'appel du chah — que je soupçonne de ne pas ignorer la présence de cet obstacle, — le diplomate, qui est de corpulence respectable, mesure mal son élan & tombe dans le fossé, mais le pied en si fâcheuse position qu'il en résulte une entorse.

17 mai. — Aliabad est un village appartenant à Emin es-Sultan. Il s'étend au pied d'une colline, est entouré de murailles en terre séchée & est gardé par de hautes tours. Avant d'y arriver, d'un col nu peu élevé nous apercevons le lac de Saveh, *daryatchè yé Saveh* (petite mer de Saveh), long & peu large. On me raconte que cette « petite mer » s'est formée à la suite de la rupture d'une digue, que l'on ne manque pas d'attribuer à un haut personnage qui a voulu, par cet acte, donner plus de valeur à ses propriétés privées, au détriment de l'intérêt général. Qu'il y ait eu ou non rupture de digue, cette étendue d'eau se trouve tout naturellement à l'endroit où convergent des cours d'eau venus de points différents, pour se perdre dans le grand désert salé. Et ce grand désert central n'est-il pas lui-même le fond de quelque immense lac salé d'autrefois, plus grand que le lac d'Ourmiah, dont il est très naturel aussi qu'il reste des traces autres que le sel mêlé au sable?

Nous séjournons à Aliabad le 18, bien fâcheusement, car la chaleur est intolérable & la nourriture manque à nos chevaux. Loin du village, qui d'ailleurs a déjà été mis à contribution, nous sommes dans la plaine, une plaine de sable où ne se trouvent que quelques tentes de nomades. J'envoie à ces tentes deux hommes à cheval, qui ont de la peine à se faire vendre un peu de paille & d'orge, tant ces pauvres gens, habitués à vivre au jour le jour, sont dénués de tout & n'ont que bien juste de quoi suffire aux besoins des quelques bêtes de somme qui leur sont indispensables.

19 mai. — Nous marchons vers l'ouest jusqu'à une faible distance au delà du caravansérail de Kouchk i Nosret, où nous reprenons la direction du sud en contournant le lac de Saveh, à notre gauche. Nous voici descendus sur le plateau de Koum. Plaine sans fin du côté de l'orient, il offre à la vue tantôt des terres bas, sortes de loess produits par l'eau & le vent, tantôt de longues plaques de sel, qui, reflétant la lumière, brillent

PORTE DE KOUM.

& donnent l'illusion de nappes d'eau. Mais de l'eau, il n'y en a guère, hélas! dans ces contrées; & si par hasard on en rencontre, elle est horriblement saumâtre; chacun le sait & chacun emporte avec soi sa provision d'eau de boisson, précaution qui n'est jamais inutile.

En arrivant à Menzérié, après quatre heures de voiture, nous voyons loin devant nous, à environ 5 farsakhs, scintiller au soleil le dôme doré de la mosquée de Koum. Les ferrachs

ont du mal à dresser les tentes : le sol est mouvant & les piquets ne tiennent pas.

20 mai. — De Menzérié à Koum, la route est en ligne droite, déviant à peine vers son milieu pour passer un pont dit *Pont-du-Barbier,* Pol i Dellak, en tant qu'il a été construit par un barbier de la ville, selon la légende. Tout à l'extrémité de la route, comme si elle la terminait, se dresse la coupole d'or, entourée de ses minarets, de la mosquée où est le tombeau d'une sainte chiite de la postérité d'Ali, Fathma, plus souvent appelée Maçoumé (l'innocente). La présence de ce tombeau fait que de tout temps la mosquée & ses entours ont été recherchés comme lieux de sépulture. Ici reposent Chah Séfi, Chah Abbas & Chah Souleiman, de la dynastie des Séfévis; Feth Ali Chah & Mohammed Chah, de la dynastie des Kadjars; Nasr ed-Din y a fait préparer son tombeau; c'est ici enfin que tous les ans Emin es-Sultan vient prier sur la tombe de sa mère.

On ne peut s'imaginer combien ce lieu saint fait vivre de mollahs & de seïds : la ville en est pleine.

Koum, qui est sous le patronage d'une femme, est de même gouvernée par une femme, Fakhr el-Moulouk, l'aînée des enfants du chah. La ville est au milieu d'arbres d'un vert foncé, qui se détachent sur un fond de collines claires d'argile rose & jaune; elle s'étend le long de la rive droite d'une rivière, le Koum-Roud, au lit démesurément large, comparé à l'eau qu'il contient. Nous campons sur la rive gauche, à faible distance des dernières maisons, le roi avec l'anderoun, dans un jardin touffu rempli d'humidité & d'ombre, nous autres, un peu partout, jusque dans le lit de la rivière.

Trois jours sont longs à passer près d'une ville qui n'a d'intéressant que la nécropole de sa mosquée, par une chaleur excessive, à l'entrée du grand désert de Decht i Kavir.

Il est vrai que mes malades sont là pour m'occuper, sinon pour prendre tout mon temps; car j'ai une seconde malade à

l'anderoun, la nouvelle étoile, la jeune et belle Bachi. Le chah n'a pas voulu s'en séparer, elle l'accompagne malgré ses cinq mois de grossesse; seulement les cahots de la voiture produisent déjà leur fâcheux effet.

Mais nos trois jours de repos sont loin d'avoir profité à la versatile Aïcha. Dans son impatience, très naturelle, de guérir, ne s'est-elle pas avisée d'écouter les conseils des commères & de faire venir un rebouteux de je ne sais où, qui lui a mis dans

PONT DE KOUM ET ENTRÉE DU CHAH DANS CETTE VILLE.

les yeux je ne sais quelle poudre. A cette heure, Aïcha Khanoum pousse des plaintes & jette des cris qui mettent en émoi tout l'anderoun. Les ferrachs se succèdent à ma tente au pas de course de minute en minute. «Vite, Vite! (*zoud, zoud!*), le chah vous appelle», me crient-ils tout essoufflés, dès qu'ils m'aperçoivent. J'accours & je trouve Aïcha, que j'ai laissée quelques heures auparavant en bonne voie d'amélioration, je la trouve avec une inflammation des yeux plus vive que jamais, causée par la malencontreuse poudre. Il lui est dur d'avouer sa faute, mais il n'y a pas moyen de la nier en présence des dégâts commis. La malheureuse s'exécute donc en protestant de son en-

IMPRIMERIE NATIONALE

tière confiance & de sa gratitude, en maudissant les mauvais conseillers &, par tous les imams,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

La leçon coûte cher, puisse-t-elle être au moins profitable!

A peine suis-je de retour à ma tente, que, me croyant fâché, Aïcha Khanoum m'envoie un châle (c'est le cadeau le plus habituel) & me fait prier de lui continuer mes soins.

Quant au troisième malade, sans doute plus habile à éviter les pièges de la diplomatie que celui tendu par son souverain, le voyage ne pouvant guère contribuer à sa guérison, je l'engage à rebrousser chemin, en lui souhaitant que son accident contribue au succès de ses démarches. Ce conseil est promptement suivi, ce qui me laisse croire que mes vœux n'ont pas été sans effet. Au cours d'une dernière consultation, le ministre m'apprend que, grâce à lui, la concession des vins & des alcools accordée à Philippart a été retirée, sans bourse délier, en échange d'une concession de route dans l'Azerbaïdjân... « qui ne peut avoir aucune suite ».

23 mai. — Tagounek, notre prochaine étape, est à environ 4 farsakhs de Koum. Nous nous dirigeons vers l'ouest, & atteignons la limite de la plaine une heure seulement avant l'étape, pour monter sur un plateau à l'entrée duquel se trouve Tagounek. Ce plateau, semblable à un immense cirque, est complètement entouré de montagnes, dont plusieurs sommets offrent cette particularité, assez fréquente, d'être échancrés à la manière des cratères.

Pas n'est besoin de goûter à l'eau pour savoir qu'elle est saumâtre : des couches de sel se voient en maints endroits sur le lit des torrents à sec.

24 mai. — Nous suivons longtemps le même plateau, passons à gauche d'un grand village, Ghalétchem, & allons cam-

per plus haut, à Nèizar, au bord du Koum-Roud, ici plein d'une eau limpide & fraîche, mais douceâtre, dont on boit néanmoins à défaut d'autre.

Chemin faisant, nous voyons arriver à nous un gouverneur (*hakem*) à cheval, suivi d'une brillante escorte de cavaliers. Je

PAYSANS DE MAHALLAT.

suis heureux de reconnaître l'excellente figure de Hakim el-Mamalek. C'est une agréable surprise, une vraie joie pour moi, de rencontrer ce sympathique & charmant confrère.

En même temps que Yahia Khan, Hakim el-Mamalek a fait ses études en France. L'un & l'autre y ont appris à parler admirablement notre langue; l'un & l'autre ont puisé à la même

source une affabilité, une distinction, un désintéressement tout français.

Au sortir du collège, Hakim el-Mamalek a étudié la médecine; mais cette science n'a point enrichi son adepte; & si le roi, dans sa sollicitude, n'avait songé au savant & ne lui avait confié quelque emploi en dehors de sa profession, soit à la cour, soit en province, où il est actuellement gouverneur du district que nous allons traverser, Hakim el-Mamalek n'aurait pas eu la vie facile, bien que, malgré cela, elle n'ait pas toujours été rose pour lui.

25 mai. — Les plateaux se succèdent en s'élevant de plus en plus. Chaque jour c'en est un nouveau qui ressemble d'ailleurs à celui de la veille : même sol, même forme en cirque, même désert.

A Doudéhek, nous trouvons, appelé par son père de sa résidence d'Ispahan, le prince Zel es-Sultan, dont le propre fils, Djellah ed-Dovleh, encore tout dernièrement gouverneur de Yezd, est avec nous depuis Téhéran.

La présence de Zel es-Sultan, qui n'est généralement pas aimé, fait aller les langues : chacun rappelle ses actes autoritaires, ses cruautés. Il n'a pas mis à mort son intendant, Mouchir el-Moulk, comme on l'a d'abord dit; il l'a emprisonné, lui a confisqué ses biens & l'a ensuite jeté dans la rue. Le pauvre diable, réduit à mendier, est devenu fou & finalement est mort.

C'est pour lui faire rendre compte de sa conduite en cette circonstance, dit-on, que le roi a mandé son fils. On ajoute même qu'une des raisons de notre voyage est que le chah voulait se renseigner par lui-même; car il a déjà interrogé à Koum des parents de la victime & d'autres personnes en état de lui apprendre les événements dans tous leurs détails, principalement sous le rapport de la fortune de Mouchir el-Moulk, si mal acquise par son fils.

26 mai. — Délidjan possède des sources dont les eaux, encore qu'un peu douces, sont beaucoup moins saumâtres que celles rencontrées jusqu'ici.

Le sommet de certaines des montagnes qui nous entourent donne l'idée de gigantesques forteresses ruinées. La stratification des roches est de telle façon que ces grands blocs de pierre, régulièrement alignés & superposés, font croire à des murs élevés par la main de l'homme.

DIGUE ROMPUE DE NIMVAR.

27 mai. — Après les plateaux arides laissés derrière nous, l'œil se repose agréablement sur les oasis de verdure qui font le charme de celui que nous traversons pendant près de trois heures. Non loin de Nimvar, village que nous longeons, se trouvent des tronçons de colonnes & autres ruines qui témoignent d'un passé tout autre que le présent. Si seulement on réparait la digue, aujourd'hui rompue, qui permettait d'envoyer l'eau fertiliser au loin les terres, ce serait suffisant pour assurer la prospérité de ce pays.

Mahalat est une importante bourgade. Il y a le village d'en bas, *dèh païn,* & le village d'en haut, *dèh bala.* Nous campons tout en haut du dèh bala, à la naissance d'une rivière, dont les nombreuses sources sortent du rocher en se précipitant bruyamment sur ses inégalités. Pour la première fois depuis Téhéran, nous rencontrons de l'eau non saumâtre. Celle-ci a les apparences d'une eau potable; cependant, il faut s'en méfier, car les habitants la trouvent indigeste.

Nous nous reposons cinq jours à Mahalat, au bord de la magnifique source, dont l'eau, divisée à l'infini en traversant le village, donne aux jardins la fraîcheur & l'abondance. Nos tentes sont dispersées autour de ces jardins à luxuriante végétation, mais par malheur au milieu de champs où n'est pas faite la récolte, que nous ne respectons guère.

Le prince Manoutcher Mirza, un photographe amateur des plus habiles, profite de notre séjour à Mahalat pour aller visiter les ruines de Khorhé, accompagné de Mirza Floughi, secrétaire d'Etemad es-Saltaneh. Ils n'ont trouvé que peu de chose comme restes de constructions; mais, tout près d'une sorte de pilier carré, fortement rongé à sa base, ils ont fait des fouilles & sont tombés sur quantité d'ossements humains, emplissant ce qui leur a paru être un grand bassin, dont ils ont reconnu les briques des bords. Ne serait-il pas plutôt, cet espace fermé plein d'ossements, un de ces sarcophages en briques non cuites dont usaient les Grecs pour ensevelir les morts après une bataille? Mirza Floughi me rapporte de là un crâne en assez bon état & huit pointes de flèche en bronze ou en cuivre, provenant de l'ossuaire.

Ce crâne, il faut le dire, ressemble plus à un crâne turc qu'à tout autre, ce qui justifierait l'opinion d'Etemad es-Saltaneh, qui pense que cet ossuaire date de l'époque où les Turcs ont converti par la force les Persans à l'islamisme; car, venus d'Arabie, ils ont pénétré par ici en Perse & ont eu à livrer des combats précisément dans ces régions.

Quant aux tiges métalliques, elles ont de 5 à 7 centimètres de long & se terminent en pointes ou en dards plus ou moins émoussés. L'une d'elles a ceci de particulier, que sa pointe a été repliée sur elle-même par un coup de marteau, dont la marque se voit. Il n'est pas rare de trouver dans les tombeaux anciens des armes ainsi tordues, comme si l'on eût voulu que les armes du mort ne pussent servir après lui.

RUINE DE KHORHÉ.

Zel es-Sultan fait des cadeaux à son père : quatre chevaux de race, des tapis, de riches étoffes & autres objets de valeur, sans oublier quelques sacs d'or dont il voudrait bien, probablement, que son père se contentât pour sa part de la dépouille de Mouchir el-Moulk.

Hakim el-Mamalek, qui, s'il fait jamais fortune, n'emploiera

certainement pas les mêmes moyens, offre un cadeau plus modeste : un tapis de Sultanabad. Mais, pour être unique, ce tapis n'en est pas moins de belle dimension, attendu qu'il constitue à lui seul la charge d'un chameau. C'est d'ailleurs une curiosité de confection, vu l'état primitif des métiers dans le pays, à l'époque où il a été fabriqué.

1er juin. — De Mahalat à Arrè, 4 farsakhs. Nous traversons d'abord un petit plateau dont les montagnes de droite, sur une longueur de 2 à 3 kilomètres, ont une stratification si régulière qu'on dirait que des escaliers ont été pratiqués sur leurs flancs de la base au sommet. Franchissant ensuite quelques collines, nous trouvons Arrè dans un nuage de poussière à l'entrée d'une nouvelle plaine.

Depuis Koum, nous n'avons pas eu un seul déplacement sans vent & poussière, mais jamais comme aujourd'hui. A notre arrivée au campement, nous ne voyons les tentes que quand nous en sommes à deux pas; & ceux qui ne se sont pas hâtés de les dresser sont obligés d'attendre que le vent, en se calmant, veuille bien le permettre.

La belle source de Mahalat, objet de notre admiration, nous fait payer l'agrément qu'elle nous a causé. Elle avait si bon aspect, cette eau limpide, que chacun s'est laissé aller à en boire sans trop de retenue & à faire ses ablutions au complet. Qui pouvait se douter en la voyant que son simple voisinage serait funeste? Pas d'eau ou eau mauvaise, sinon dangereuse, telle est l'alternative sur l'aride terre de l'Irân. Les uns se plaignent de dérangement intestinal, les autres ont des accès de fièvre, moi-même j'éprouve le besoin d'augmenter ma dose accoutumée de sulfate de quinine.

2 juin. — Abandonnant notre plaine de poussière, nous gagnons un plateau qui paraît fertile & suffisamment habité, car plusieurs villages le couvrent : Goravind, Khougân, Roudbar

& autres. Trois heures de voiture par des chemins impraticables, à travers champs le plus souvent, & nous arrivons à Tchoougân.

Zel es-Sultan prend congé du roi & s'en retourne au siège de son gouvernement, à Ispahan.

ANCIENNE MOSQUÉE DE MAHALLAT.

Pendant que je suis à l'anderoun occupé à verser d'un collyre dans les yeux d'Aïcha Khanoum, le chah passe au milieu des tentes des femmes. Il aperçoit chez Lèila Khanoum, prise d'un accès de fièvre, Mirza Labedin, chirurgien persan qui a la spécialité des opérations de taille : «Soigne-là, lui dit-il, en être pensant & non en imbécile.» Je dois constater que cette apostrophe à l'adresse de Mirza Labedin, homme intelligent

en somme & non sans valeur, eût été d'une application plus juste, adressée à certains de ses confrères.

Jusqu'à présent, Aïcha Khanoum ne m'a jamais parlé de sa sœur, dont l'enfant vient souvent jouer autour de nous. Aujourd'hui, ses yeux vont mieux, sa gaieté naturelle est un peu revenue, elle me retient plus longtemps à causer. Selon elle, sa maladie n'a d'autre cause que les pleurs qu'elle a versés quand elle a remarqué que le chah s'éprenait de sa sœur Lèila. La religion interdit d'épouser les deux sœurs, de les garder surtout sans en répudier une. Le chah, au-dessus de ce préjugé comme de tant d'autres, les a conservées toutes les deux à son anderoun, ce qui laisse croire à l'infortunée Aïcha qu'il ne lui a pas retiré toute son affection.

3 juin. — Il y a 3 farsakhs jusqu'à Indjedân, mais par quel chemin! Un chemin bon pour des mulets, où l'on ne conçoit pas qu'une voiture ose s'engager. Plusieurs fois nous sommes obligés de descendre, & la voiture vide saute rochers & fossés en des bonds désordonnés.

Nous rencontrons fréquemment du gibier. Avant de pénétrer dans la montagne, des gazelles fuient à notre approche. De l'autre côté, à l'entrée de la vaste plaine de Sultanabad, des cavaliers, qui ont préféré le cheval à la voiture — non sans raison — tuent plusieurs oiseaux, dont un qu'ils appellent *bagherkara* (aile noire). Quoique moins gros que le faisan, ce dernier ressemble assez à la poule de Carthage; il en a le plumage & les ailes à extrémité noire.

Nous entrons dans la plaine par le sud & marchons quelque temps vers le nord. Il est onze heures. Un superbe effet de mirage se produit devant nous : tout à coup, une vaste mer tranquille, brillante comme un miroir, s'étale à perte de vue; une forêt d'arbres à formes changeantes en sort à l'horizon; puis tout disparaît pour ne laisser que le sol aride, brûlé du soleil. Chacun sait que le mirage est commun dans les pays chauds;

j'en ai observé plusieurs depuis que je suis en Perse, comme autrefois en Algérie & en Tunisie.

Indjedân & notre camp sont près d'une source d'une abondance relative, dans un recoin de la plaine, au milieu de laquelle s'élève, complètement isolée, une montagne assez sem-

MANOUTCHER MIRZA.

blable par sa forme à un colossal bonnet de police. Chaleur, vent & poussière, rien ne nous manque ici, où nous séjournons trois longs jours.

6 juin. — Une femme de l'anderoun est morte pendant la nuit. Sans la laisser refroidir, on l'a enterrée au cimetière du

village & immédiatement après, à cinq heures du matin, on a levé le camp.

Nous avançons dans la direction du nord-ouest, en longeant, à notre gauche, le pied des montagnes, avec, à notre droite, la plaine immense. Nous entrons à Sultanabad après dix heures, cuits par la chaleur autant qu'aveuglés par la poussière. Le chah, l'anderoun & le premier ministre sont logés au palais du gouverneur; moi-même, je suis à peu de distance dans une maison privée. Presque tout le monde, du reste, est chez l'habitant; il n'y a guère de campé hors de la ville que l'écurie royale & le train de voyage.

Sultanabad n'offrirait rien de particulier s'il n'était un centre très important de fabrication de tapis. La ville ressemble à toutes les villes persanes : rues étroites, le plus souvent malpropres, bordées de murs gris en pisé qui cachent les maisons; bazar encombré allant d'un bout de la ville à l'autre en la traversant à peu près par le milieu. Mais, dans chaque maison, pour bien dire, se dresse un métier à faire les tapis, où les femmes travaillent tout en s'occupant des soins du ménage & gagnent en moyenne 3 francs par semaine, ce qui est considéré comme raisonnable, tant la vie est bon marché.

La maison Ziegler, de Manchester, qui a une succursale à Téhéran, tire en général ses tapis de Sultanabad. On peut même ajouter qu'elle achète presque tous ceux qui s'y fabriquent, & que la plupart des métiers travaillent pour son compte sur commande. Son représentant ici fait construire actuellement un vaste bâtiment qui sera comme une école de tissage, selon les procédés les plus nouveaux.

Grâce à ce commerce de tapis — les tapis renommés de Feraghan — Sultanabad a pris une extension rapide, passant, en une cinquantaine d'années, de quelques centaines d'habitants à près de 40,000. C'est dire toute l'importance de ce commerce. Toutefois, si l'on ne veut pas le voir tomber, il ne faut plus, comme depuis quelque temps, se servir de laines teintes

à l'aniline. On accuse les Anglais d'avoir introduit en Perse les couleurs à l'aniline. Leur emploi amènera infailliblement la dépréciation des tapis persans, si l'on n'y prend garde. Les intéressés commencent à s'en inquiéter; il faut espérer que l'on ne tardera pas à revenir aux solides couleurs végétales.

Je finis par croire qu'il est plus facile de trouver dans nos grands magasins de Paris un ancien tapis de Feraghan, que dans le pays même. Depuis quatre jours que nous sommes à

SULTANABAD.

Sultanabad, j'en fais chercher partout sans succès. Je dois heureusement à l'amitié de Hakim el-Mamalek, le gouverneur, d'être chez un propriétaire compatissant qui, apprenant mon embarras, consent à m'en céder trois, dont l'un en particulier est de toute beauté.

Décidément, notre séjour à Sultanabad m'est favorable : ces quelques jours de repos me sont venus en aide pour achever la guérison des yeux d'Aïcha Khanoum. Le chah, après m'avoir félicité du « prompt & heureux effet » de mes soins, me fait

remettre, comme témoignage de satisfaction, une bague surmontée d'un gros rubis entouré de brillants.

On ne parle que de cette cure dans l'anderoun, ce qui me vaut l'avantage d'être appelé par une demi-douzaine de ces dames plus ou moins malades. L'une d'elles, Zahra Sultân Khanoum, passe pour une lettrée qui est poète à ses heures & vit en assez bonne intelligence avec la Muse.

Seule, à présent, Bachi donne de l'inquiétude; les cahots de la voiture continuent à l'incommoder, & le roi en est contrarié. De même qu'à la ville, elle est en compagnie d'Emin Agdas & se tient sous une petite tente voisine de la grande tente de la favorite, laquelle est toujours isolée, à quelque distance des autres tentes de l'anderoun. Je sors de chez Bachi, quand Emin Agdas me fait inviter par son chef eunuque, Aga Bahram, à entrer auprès d'elle. La pauvre vieille aveugle est triste, fort triste. Elle me débite un compliment, comme les Persans savent si bien en tourner, &, par les moyens oratoires les plus subtils, cherche à savoir s'il n'y a pas quelque moyen de la guérir, ainsi qu'a été guérie Aïcha.

11 juin. — Laissant derrière nous Sultanabad, nous pénétrons bientôt sur un petit plateau où un grand village, Sèdeh (les trois villages), disparaît au milieu des arbres. Nous le traversons, puis gravissons une montagne en suivant le lit d'un torrent à sec. En haut, nous sommes arrêtés une bonne heure par un encombrement de voitures, de chevaux & de mulets. C'est Aniseh ed-Dovleh & ses gens qui obstruent le chemin : on répare une avarie survenue à sa voiture, sans songer à se détourner du passage, & tout ce qui est en arrière attend. De nouveau nous nous mettons en marche, & nous ne tardons pas d'apercevoir notre camp à l'entrée d'un second plateau, près du village de Namek-Khour.

De plateau en plateau, depuis Koum, nous avons monté d'au moins 1,000 mètres. Les montagnes qui nous entourent

sont élevées; des traînées de neige descendent encore assez bas sur leurs flancs, ce qui n'empêche pas les rayons du soleil de se faire terriblement sentir.

J'apprends que les médecins persans sont décidés à délivrer Bachi avant terme. Le chah m'en parle incidemment. Je fais

MIRZA LABEDIN.

ressortir toute la gravité d'une pareille mesure, que je déclare ne pas être justifiée à mes yeux au point de m'amener à prêter mon concours. Mes raisons paraissent le convaincre. On y renonce quant à présent; mais pour combien de temps? car ce ne doit être que chose remise : trop d'intérêts sont en jeu, intérêts qui n'ont rien de médical.

12 juin. — Amarat est à l'extrémité opposée du même plateau. Nous nous y rendons en quatre heures. Au départ, vers six heures du matin, un léger brouillard s'élève du pied des montagnes, qui, à travers ces vapeurs à moitié transparentes, ont l'aspect d'un décor lointain aux détails flous, tandis que les crêtes foncées se découpent crûment sur un beau ciel bleu. A notre droite, nous laissons plusieurs villages entourés de champs couverts de céréales; les blés & les orges sont d'un beau vert sombre qui repose la vue. Les sommets sont toujours tachetés de neige. Une échancrure de la chaîne, un peu plus profonde que les autres, laisse voir du côté de l'ouest les neiges du Chotor-Kouh. Des ruisseaux coulent de partout.

Nous restons deux jours campés près d'Amarat, sur un terrain passablement humide. Ce village appartient tout entier, me dit-on, & avec d'autres du voisinage, à un riche seïd, Hadji Aga Mohsein, chez qui s'est rendu le roi à Sultanabad, non, sans doute, en visite tout à fait désintéressée.

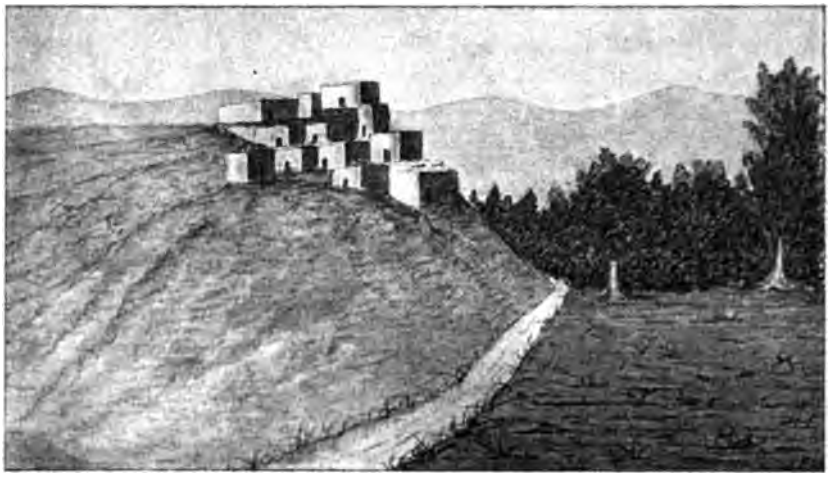
14 juin. — Par le même chemin qu'il y a deux jours, après avoir repassé près des mêmes villages, nous allons camper à l'ouest du même plateau, à Hèkèin, à la source d'une rivière qui, large de 4 à 5 mètres, sort sans bruit d'un rocher.

Il n'a pas été prudent de passer deux jours dans les marécages d'Amarat. Sa Majesté le paye par un accès de fièvre qui rend obligatoire le séjour à Hèkèin. Mais le chah, qui ne peut tenir en place, nous conduit, le 16, une fois son accès passé, visiter à Astanè l'imamzadè d'un fils d'Ali, Sahl Ali, né d'une autre femme que Fathmeh, la fille du Prophète, mère de Hossein & de Hassan.

Nous longeons un gros village arménien, dont le clergé vient au-devant de Sa Majesté, bannière en tête. Les femmes, coiffées d'un haut cylindre entouré d'étoffe rouge, ont la bouche cachée sous un losange d'étoffe blanche ajourée, d'un singulier effet sur leur face hâlée. Pourtant rien ne doit contraindre

ces chrétiennes à agir ainsi, si ce n'est qu'elles veulent se conformer à l'usage musulman.

En une heure de voiture, nous sommes à Astanè, ancienne résidence des Karadjites. L'imamzadè Sahl Ali n'est rien moins que remarquable : tout en briques séchées au soleil, dôme compris, il ne lui reste aucun ornement, si jamais il en a eu; quantité de tombes l'entourent, à la manière habituelle, & quelques anciens tapis sont à l'intérieur.



Croquis de l'auteur.

SERKÉMARI.

La culture de la vigne est en honneur dans le pays, qui trouve, à fabriquer des tapis, une source de revenus beaucoup plus sérieuse. On fait hommage au chah de plusieurs de ces tapis fabriqués au village même. Sa Majesté a la bonté de m'inviter à en choisir un.

La légende veut qu'il existe des grottes pleines d'or dans les montagnes avoisinant Astanè. Chacun en parle avec animation, le roi tout le premier, comme d'une chose absolument certaine. On va jusqu'à citer le nom d'individus qui ont quitté la Perse emportant une fortune trouvée dans quelqu'une de ces

IMPRIMERIE NATIONALE.

grottes. Est-ce que, par hasard, notre visite à l'imamzadè ne serait qu'un prétexte cachant un autre dessein, celui de se renseigner sur les fameuses grottes? Je vois qu'elles sont le sujet de toutes les conversations, jusque parmi les femmes de l'anderoun, qui, toutes, ont tenu à participer à la découverte de la Californie persane. Il doit y avoir alors plus d'une déception, à cette heure que l'on est rentré au camp de Hèkèin.

17 jum. — Nous atteignons Golézer par un mauvais chemin, après avoir traversé un village & suivi pendant quelque temps une étroite vallée.

18 jum. — De Golézer à Gomarkhan, la route est des plus pittoresques, mais des moins praticables en voiture; toutes les nôtres, cependant solidement construites, ne résistent pas aux inévitables & terribles cahots. Bien sages ont été ceux qui se sont fait suivre de leurs chevaux. Ne vaut-il pas mieux être à cheval, la tête garantie des rayons du soleil par une coiffure appropriée, plutôt que d'être secoué de la sorte dans un véhicule quelconque, exposé à verser à tout bout de champ?

Nous avons dépassé le village de Zaloukouh, qui, haut perché, domine une campagne bien cultivée; & plus nous avançons, plus les villages se multiplient, entourés de champs d'un beau vert, en bordure généralement d'un torrent à peu près à sec, dont nous suivons parfois le lit. La vallée est étroite & tortueuse. Durant environ 2 farsakhs, les montagnes laissent paraître des blocs de marbre blanc, des roches pleines de quartz, & la terre brille de mica & de toutes les poussières de ces roches. Les marbres émergent souvent de l'ardoise.

Voici assurément la cause de la légende des grottes d'or d'Astanè. Si j'en doutais, mes compagnons de route se chargeraient de me convaincre. Pendant une halte, plusieurs m'apportent une poignée de poussière, me demandant très sérieusement si elle ne contient pas de l'or, & s'en vont rien moins

que convaincus de mes explications. Ces braves gens ignorent-ils que «tout ce qui brille n'est pas or»?

Nous laissons à notre gauche le singulier village de Serkémari. Ses petites maisons en forme de cubes, grâce aux terrasses, font l'effet de grands dés à jouer; elles se soutiennent l'une l'autre au flanc d'une montagne, à quelque vingt mètres au-dessus d'une rivière plus ou moins bordée d'arbres, dont un massif nous les cache bientôt.

Croquis de l'auteur.

GOMARKHAN.

Enfin, nous arrivons à Gomarkhan après une de nos plus dures étapes, qui nous a paru longue à n'en plus finir, malgré la nouveauté & l'intérêt du paysage. Le chah, qui n'est pas tout à fait remis de sa fièvre, est personnellement fatigué; il décide de prendre trois jours de repos à ce campement, bien situé, du reste, dans un pays offrant des ressources.

Chacun, selon ses goûts, peut se placer au frais ou au sec, à l'ombre ou au soleil. Le plus grand nombre choisit une vallée boisée; je préfère m'élever un peu & installer mes tentes en

plein champ, sur un terrain à pente légère d'où je domine le camp, ayant en face, de l'autre côté du ravin, Gomarkhan & sa forteresse qui couronne un piton isolé.

Quatre villages sont assez voisins de nous pour rendre faciles nos approvisionnements. Le malheur veut seulement que les récoltes ne soient pas faites & que la guerre se déclare, comme ce n'est que trop fréquemment le cas, entre les habitants & les gens du chah. Ces derniers, tout le prouve, n'aiment pas avoir à payer la nourriture de leurs animaux; ici, pour se la procurer, ils dévastent les moissons.

21 juin. — Renseigné sur la nature du chemin, je pars à cheval, dès l'aube. Bien m'en a pris d'employer ce mode de locomotion; plus d'un doit regretter d'être en voiture, en particulier un de mes confrères persans, qui, renversé sous la sienne, s'est foulé un pied. La route serpente à travers la montagne, très ravinée & réduite par endroits à la largeur d'un sentier. Deux heures de montée, après quoi tout à coup s'ouvre devant nous une plaine longue & étroite, & apparaît à nos pieds Bouroudjird, comme une grande tache verte, produite par les arbres de ses jardins sur la teinte grise uniforme du sol & des maisons à terrasses, faites de cette terre même, dont elles ne se distinguent pas.

Bouroudjird est une grande ville de 20,000 habitants, mais d'une saleté inimaginable. Ruines & immondices, voilà ce qui frappe la vue dès que l'on franchit les remparts, aussi longtemps que l'on suit les rues tortueuses & les bazars mal aérés d'où se dégagent toutes sortes de mauvaises odeurs. Les fosses d'aisances de bien des maisons s'ouvrent librement dans la rue; au centre de la ville un immense cloaque reçoit tout ce que l'on jette dedans, & Dieu sait si jamais rien n'en a été enlevé! Le soleil n'est-il pas là pour tout réduire, tout dessécher & tout assainir! C'est le grand désinfectant des pays chauds, le soleil, dont semble se contenter Bouroudjird.

Sa Majesté est descendue au palais du gouverneur, Emir Khan Serdar; plusieurs des nôtres sont chez l'habitant; je suis au camp sous ma tente, à la porte septentrionale de la ville.

A deux pas de la frontière du Louristan, de ce pays des Lours & des Bakhtyaris — la Bactriane de Xénophon — nous avons ici de beaux spécimens de ces cavaliers indomptables, de ces montagnards sauvages & indépendants auxquels il n'est pas toujours facile de faire payer l'impôt. Si les descendants des

BOUROUDJIRD. PORTE ET REMPARTS.

Parthes, les bûcherons du Mazenderan, sont de petite taille & ont la barbe courte & frisée, les Lours sont grands, ont la tête forte & portent une barbe longue & lisse.

Les Lours ont souvent tenu tête au pouvoir. Jamais ils n'ont reçu à demeure chez eux un représentant de l'autorité; maintenant encore, le gouverneur en titre du Louristan habite Bouroudjird. Rien ne les a entièrement matés jusqu'à ce jour : ni la mort de leur chef, Hussein Kouli Khan, étranglé par ordre de Zel es-Sultan qui l'avait attiré dans un piège; ni le massacre que ce prince a fait des leurs après avoir envahi leur pays & commis les plus grandes atrocités, les cruautés les plus

barbares. Lorsque je suis arrivé à Téhéran, j'ai vu chez Emin es-Sultan le frère de Hussein Kouli Khan, un homme d'une soixantaine d'années, d'aspect farouche, venu, à la suite du massacre des siens, demander protection au premier ministre.

Retirés dans leurs montagnes, les Lours & les Bakhtyaris ne se sont pas croisés avec les gens des plaines. Aussi, les habitants de Bouroudjird, malgré les rapports de leur ville avec le Louristan, n'offrent-ils rien à signaler à ce point de vue. Un poète a dit d'eux : «On leur pardonne leur bassesse & leur avarice à cause de la *générosité* de leurs femmes.» Il ne m'a pas été donné de contrôler l'assertion de ce poète, qui n'a peut-être parlé ainsi que par besoin d'antithèse. Toutefois, je ne saurais dire autre chose des habitants de Bouroudjird.

De toutes les raisons, plus ou moins justifiées, que l'on a émises pour expliquer le but de ce voyage, la meilleure, probablement même la seule vraie, l'unique s'il n'y en a qu'une, c'est que le roi a voulu faire oublier la conduite de son fils vis-à-vis des Lours. Je vois en effet que, depuis près d'une semaine que nous sommes ici, le chah s'est appliqué à recevoir chaque jour ces chefs qui sont venus du Louristan lui présenter leurs hommages & faire acte de soumission. Il les a honorés de cadeaux dont ils paraissent flattés; en retour, ils mettent un véritable empressement à l'accompagner dans ses sorties.

La moisson s'accomplit; la récolte des céréales est presque terminée; à peu près seuls restent debout les pavots, dont l'importance est telle, que leur opium constitue le principal rapport du sol. La vigne est cultivée dans les nombreux jardins qui entourent la ville.

Nous n'avons pas encore eu de campement plus désagréable que celui-ci : temps orageux continuel; température de 39 degrés le jour & 25 degrés la nuit, que n'adoucit pas sensiblement la présence de la neige sur quelques montagnes des environs; avec cela, poussière & mauvaises odeurs qui ne permettent guère de tenir la tente ouverte.

27 juin. — A la grande satisfaction de tous, le camp est levé. La région que nous traversons est bien cultivée, pas partout cependant où la terre s'y prêterait, toujours faute de bras : ces grandes étendues ne sont pas assez peuplées. Après avoir monté durant deux heures de cheval, laissant à nos pieds, sur notre droite, une plaine mollement ondulée, nous arrivons à un joli petit plateau de forme presque circulaire, où s'étalent plusieurs villages. Les montagnes grisâtres qui l'encadrent forment sur le ciel bleu une ligne horizontale à peu près sans échancrures. Du fond, où est dressé notre camp, près de Vennaï, de petits monticules s'élèvent progressivement par ondulations douces jusqu'aux sommets les plus élevés, jusqu'à de larges amas de neige. Une eau glacée coule en abondance des hauteurs.

Chaleur modérée, température supportable le jour & fraîche la nuit, eau plus que suffisante & bonne, sont des avantages appréciables qui nous font goûter le séjour de Vennaï.

Le voisinage du Louristan n'est pas sans inconvénients : des vols ont été commis au camp, la tente même du chah n'a pas été épargnée. Il en est résulté que tous les mendiants, tous les rôdeurs ont été chassés, & que des patrouilles circulent la nuit. Dans une de ces rondes, les cavaliers d'Allad Dovleh ont pris un des hommes de Sari Aslam, le gardien de la tente royale : d'où brouille & dispute violente entre les deux personnages. Sari Aslam furieux fait enlever de force le prisonnier. Mécontentement du chah, qui lui retire l'honneur de veiller sur sa tente & le confie à Choudja (brave) es-Saltaneh, commandant des troupes à pied du camp.

Est-ce la chaleur des derniers jours qui a monté les têtes? Sari Aslam n'est pas le seul à sortir de son naturel; voici que les servantes de l'anderoun crient & font leur petite manifestation. La tyrannie des eunuques n'y est pas étrangère. Le renvoi de la plus turbulente calme les autres.

Le 2 juillet, toujours à Vennaï, Sa Majesté passe en revue

deux à trois mille fantassins de la plaine & sept à huit cents cavaliers Bakhtyaris & Lours. L'infanterie n'est pas suffisamment exercée, & les uniformes ont le plus grand besoin d'être renouvelés. Quant aux cavaliers, ce sont des irréguliers difficiles à juger; ils manient hardiment leurs chevaux, qu'ils ne ménagent point; mais l'instruction militaire leur fait absolument défaut.

5 juillet. — A Bardèsara, où nous sommes depuis hier, on célèbre la fête du Kourban. Si le chameau du chah n'est pas immolé selon l'usage, en revanche plus de mille moutons sont égorgés pour rappeler le sacrifice d'Abraham.

Que l'on s'imagine l'état du camp après cette hécatombe! La bête est dépouillée sur place, près des tentes; la peau est étalée à terre & sèche au soleil; rien n'est enfoui. Il ne reste plus qu'à décamper.

6 juillet. — Sarab est à une des sources, large & profonde, du Gamas-Ab. On a passé la précédente journée à Bardèsara, uniquement afin d'y laisser les restes de la fête du Kourban & de ne point s'exposer à voir souiller les belles eaux du Gamas-Ab par les dépouilles de tant d'animaux sacrifiés, ce qui n'aurait manqué de se produire. Sachons donc gré au chah d'avoir eu cette bonne idée.

La plaine s'allonge indéfiniment dans la direction du nord-ouest, entre deux chaînes de montagnes. Celle de droite, la moins haute, est couverte de terre & mamelonnée de la base au sommet. Celle de gauche n'est autre que le Sèfid Kouh, qui marque la frontière du Louristan & que nous avons à notre côté depuis Bouroudjird; elle est beaucoup plus élevée, rocheuse, & les cimes en sont couvertes de neige.

Alexandre le Grand, allant de Persépolis à Ecbatane, a traversé cette région que nous parcourons. Vrai barbare au milieu de civilisations avancées, il n'a guère semé que la ruine. Le

temps a achevé l'œuvre du conquérant, si bien que des choses d'alors, rien ne reste.

La semaine passée à Sarab a été gâtée par l'excessive chaleur des trois derniers jours. Un vent brûlant du sud s'est mis à souffler, & presque instantanément le thermomètre a, de 30,

LE KHAN DE NEHAVEND ET LES MEMBRES DE SA FAMILLE.

monté à 38 degrés. Jusque-là, séjour des plus agréables; mais dès lors, insomnie la nuit, lourdeur le jour rendant impropre à tout mouvement, plus d'autre agrément enfin que le voisinage de la rivière où l'on peut puiser à son aise pour les ablutions, avantage précieux, il est vrai.

Les dépêches ne permettent plus de douter de l'entrée en

Perse du choléra & même de son extension. Il a suivi la route de Hérat à Mechhed où, depuis un mois, il fait chaque jour de nombreuses victimes; de là il s'est avancé jusqu'à Chahroud, sur le chemin de Téhéran. Voici qu'on annonce de Recht que, venu de Bakou, il a fait son apparition sur cet autre point du territoire persan; or Recht est tête de la route la plus fréquentée entre la mer Caspienne & la capitale. Des mesures ont été ordonnées, dit-on, contre l'invasion du fléau; lesquelles? je l'ignore : aucune probablement. Toutefois il serait grand temps d'y songer, alors que le Khorassan est envahi & que les portes du Ghilan sont forcées.

12 juillet. — Nous allons à Baba-Roustem. Ici encore l'eau ne nous fera pas défaut, l'eau dont la simple vue réjouit quand on en rencontre sur ce sol aride, quand on en trouve au campement après une étape sous ce soleil de plomb.

Les récentes nouvelles de l'épidémie de choléra n'empêchent pas de tirer un feu d'artifice, pour annoncer la fête de demain, le *ghadir,* nom qui provient de Ghadir Khoum (mare de Khoum), l'endroit où Mahomet a présenté au peuple son gendre Ali comme devant lui succéder.

Nous sommes à un demi-farsakh de Nehavend, qui nous est caché par des jardins, & dont nous n'apercevons au travers des arbres que le haut des murs crénelés de la citadelle. Près de cette ville se trouve un tumulus que le chah fait fouiller, bien qu'il l'ait déjà été il y a quelques années par son jeune frère, Iz ed-Dovleh, alors gouverneur de ce district. Les travaux étant terminés, je m'y rends, le 13, en compagnie d'Etemad es-Saltaneh.

Ce tumulus est considérable : environ 40 mètres de diamètre à la base sur 10 de haut. On y est entré par l'est en creusant, à peu de distance du sommet, directement vers le centre. La terre enlevée, on a d'abord rencontré, dans une épaisseur d'un mètre, de gros blocs de terre glaise pétrie & séchée au

soleil, reliés entre eux par une sorte de mortier de peu de consistance coulé dans leurs joints; puis on est arrivé à une voûte en maçonnerie solide, on l'a percée & on a pénétré dans une chambre sépulcrale au milieu de laquelle est un sarcophage. Sur la paroi occidentale de la chambre, on a remarqué l'ouverture d'un corridor conduisant à la véritable entrée, qui a été dégagée, & par laquelle chacun peut aller visiter le tom-

PAYSANS DE LA CAMPAGNE DE NEHAVEND.

beau, qu'éclaire suffisamment l'ouverture pratiquée à travers la voûte, & restée béante.

Entrons donc par l'ouest en suivant la voie naturelle & nous trouverons successivement : une tranchée de 12 mètres; un bout de galerie de 2 m. 50, solidement construite en moellons & briques cuites; une porte qu'une seule pierre fermait, porte de 90 centimètres de haut sur 60 de large, dont l'encadrement est fait juste de quatre pierres, trois pour le chambranle & une pour le seuil; la continuation de la galerie, corridor long de

5 mètres, large de 0 m. 80 & haut de 1 m. 15, à l'extrémité duquel est le caveau.

La chambre sépulcrale a son sol un mètre plus bas que celui du corridor; elle est ronde & voûtée; les murs sont faits de gros moellons, & la voûte, de briques cuites rouges; elle a 2 m. 50 de diamètre & 2 m. 20 de hauteur.

Le sarcophage qui en occupe le centre est orienté est-ouest; il est en marbre blanc grossièrement taillé à l'extérieur comme à l'intérieur; son couvercle en dos d'âne, déplacé lors des premières fouilles, est simplement posé dessus en travers, sans le fermer. Ses dimensions sont : longueur, 2 m. 15; largeur à la tête, 0 m. 66, & aux pieds, 0 m. 55; hauteur, 0 m. 50; épaisseur des parois, 0 m. 15; celles du couvercle : longueur, 2 m. 37; largeur moyenne, 0 m. 67.

On nous attendait, afin de nous laisser le soin, d'après les ordres donnés, d'examiner nous-mêmes le contenu. Nous nous disons qu'il a dû n'être que trop vidé par le premier explorateur; nous ne fondons guère d'espoir sur l'importance des découvertes à faire. Si seulement on avait respecté les ossements; car ce n'est pas cela que l'on cherchait, mais bien plutôt quelque trésor. On nous dit qu'il a été trouvé, la première fois, des armes en mauvais état, auxquelles on n'a attaché aucune valeur & que l'on a jetées. Quel métal autre que l'or, en effet, peut avoir de la valeur pour ces gens-là? Quoi qu'il en soit, nous procédons à l'opération.

Après avoir fait pivoter le couvercle jusqu'à ce qu'il soit perpendiculaire au sarcophage, nous voyons l'intérieur de celui-ci très nettement & nous constatons, tout d'abord, qu'il ne renferme qu'une couche de terre d'où émergent quelques ossements blanchis. Cette terre déposée au fond a été apportée, sans aucun doute, par l'eau entrée dans le tumulus depuis sept à huit ans qu'il est plus ou moins ouvert; elle y est restée après évaporation de l'eau. Seul alors, en prenant toutes les précautions voulues, je retire les ossements, je réduis la terre

en poussière, poignée par poignée, afin de ne laisser échapper quoi que ce soit de ce qu'elle peut contenir. Voici le maigre résultat de ces recherches minutieuses. J'ai trouvé sous le tumulus de Nehavend, dans le sarcophage : un fémur gauche entier de grande dimension, un frontal auquel tient une partie des pariétaux, une diaphyse de tibia, une dizaine de phalanges érodées, des fragments d'os longs, impossibles à déterminer,

PAYSANNES DE LA CAMPAGNE DE NEHAVEND.

& pas autre chose. Malgré la plus grande attention, je n'ai découvert, ni armes, ni débris d'arme, ni monnaie, ni le moindre objet de ce genre, pas plus dans le sarcophage que dehors, dans les différentes parties du caveau.

Tout fixé que je suis sur le degré de confiance que l'on doit accorder aux Lours, il ne m'est, en vérité, pas venu à l'idée que celui à qui j'ai confié la garde de mon cheval, pendant que je me livrais à mes recherches, en profiterait pour enlever la gourmette de la bride. On ne parvient pas à lui faire

avouer son vol, encore moins à lui faire rendre la gourmette que seul il peut avoir prise.

Nous emmenons le gredin au camp, à pied devant nos chevaux, à travers champs pendant 4 à 5 kilomètres, sans rien obtenir de lui. Une fois au camp, on a beau le menacer de la prison & ordonner, à voix haute, d'aller chercher les hommes de police[1], il ne consent à parler que lorsqu'il les voit arriver, mais uniquement pour me dire qu'il sait où est la gourmette & qu'il m'indiquera l'endroit, si je lui promets une récompense. Le plus simple pour moi, si je veux ravoir ma gourmette, qu'il n'est pas facile de remplacer, est d'accepter ses propositions, ce que je fais. Quelques sous produisent l'effet que n'ont pu produire les menaces : la gourmette est retrouvée & m'est rendue moyennant la modique somme de 5 chahis, c'est-à-dire 3 sous de notre monnaie.

16 juillet. — Nous commençons à nous éloigner sensiblement du Sèfid-Kouh, qui continue sur Kermanchah, dans la direction du nord-ouest, tandis que nous allons vers le nord. Après avoir passé quelques collines transversales, nous tombons sur Nehavend. Cette ville est bâtie sur une colline entourée de jardins; moins grande, elle est aussi moins sale que Bouroudjird : c'est tout ce qu'on peut dire à son avantage. Rien ne subsiste de son lointain passé — d'aucuns en font remonter la fondation à Noé — pas même le souvenir du *dharireh,* le fameux roseau odorant dont parle Ibn el-Fakih, à moins de faire cas des ruines informes de la campagne environnante, qui sont là pour apprendre que Nehavend a couvert autrefois une plus grande étendue de terrain.

Dans nos dernières étapes, nous avons rencontré beaucoup

[1] La police, au camp, se tient en bordure; sa place est indiquée par un drapeau hissé au bout d'une longue perche plantée en terre. Là se trouvent les sakalis en costume rouge, exécuteurs de la justice du roi, accompagnés des instruments de supplice.

de localités, d'importances diverses, dominées par une lourde construction servant de forteresse, où les habitants peuvent se réfugier en cas d'attaque de la part des pillards Lours & Bakhtyaris; car le voisinage du Louristan est bien un peu cause de leur existence. A Nehavend, la citadelle est considérable & sert de palais au gouverneur. De date ancienne — elle était debout lors de la grande bataille perdue par les Persans l'an 20

CHÂTEAU FORT DE NEHAVEND.

de l'hégire, -- elle a été restaurée par Feth Ali Chah, & s'élève sur le même monticule isolé, entre la ville & les jardins. C'est un quadrilatère qui en impose par sa masse & par les quatre tours de ses angles, dont la partie supérieure, faite de briques de deux couleurs formant des losanges réguliers, rompt un peu la monotonie du gris uniforme des murs. La porte étant percée haut, on y accède par une forte rampe en maçonnerie.

Un vaste réservoir d'eau creusé sous la citadelle lui permettrait de soutenir un long siège.

Ayant fait amplement connaissance avec Nehavend, nous continuons notre route vers le nord, à travers une riche vallée arrosée par une rivière qui va se jeter dans le Gamas-Ab, & dont les rives, chose rare, sont assez bien garnies d'arbres.

Notre camp, près de Vesatch, est entouré de luzernes & de maïs pleins de lièvres qui, effrayés par notre subite arrivée, se mettent à courir en tous sens, & se heurtent contre tout, dans leur affolement. Jamais battue n'en a levé autant, ce qui donne lieu à une chasse générale, sans arme, durant laquelle plus d'un s'étale en voulant saisir la bête.

17 juillet. — Par un excellent chemin, nous remontons toujours la même vallée, qui va s'élargissant, entre deux chaînes de montagnes dont certains sommets sont hauts & rocheux. Quelques tumulus à gauche de la route. Nous campons sur la rive gauche de la rivière à une faible distance de Ferasvedj, que nous voyons devant nous, dominé par un immense caravansérail, en ruine comme tant d'autres, & par les restes d'une forteresse qui surmonte un beau cône tronqué. De ce même côté, en face de nous, l'horizon nord est limité par le massif de l'Elvend, qui semble nous barrer la route.

Ferasvedj a le triste avantage — envié cependant comme source de revenus — de voir passer les caravanes de cadavres qui, de différents points de la Perse, se rendent à Kerbéla.

18 juillet. — Marchant cette fois vers l'est, nous arrivons aux premiers contreforts de l'Elvend, à Toui, que nous traversons pour aller dresser nos tentes un demi-farsakh plus loin, à 2,000 mètres d'altitude, dans un lieu charmant, au milieu d'arbres aux frondaisons du plus beau vert, parmi de gais ruisseaux qui descendent de tous côtés de la montagne en gazouillant. Ajoutons que la température est douce le jour &

fraîche la nuit, & nous pourrons nous croire dans un coin du paradis de Mahomet, houris à part. Du reste, nous ne devons pas en être si loin. Ne dit-on pas, en effet, que les sources de l'Elvend, au lieu de jaillir du pied de la montagne, sortent au sommet. De là à conclure qu'elles viennent directement du paradis, rien de plus simple pour l'imagination orientale, qui n'a pas manqué si belle occasion.

TOMBEAU DU PROPHÈTE HABACUC.

Toui est peuplé de familles princières de la nombreuse progéniture de Feth Ali Chah, qui vivent, en général, du produit de leur travail. Les ancêtres de tout ce peuple, dont plusieurs sont encore là, exilés à l'avènement de Mohammed Chah comme proches parents lui portant ombrage, se sont définitivement fixés à Toui, où leur descendance constitue une colonie d'un millier de têtes.

A quelques kilomètres du camp est l'emplacement d'une

IMPRIMERIE NATIONALE

ville, Roud-Deraver, qui a été le centre d'un grand commerce de safran, alors cultivé dans ces contrées où l'on n'en voit plus trace. Pourquoi l'abandon de cette culture & pourquoi la disparition d'une population nombreuse? Personne ne peut m'en dire la raison. Au lieu d'une ville prospère, il n'y a plus que des ruines sans nom, à l'exception d'un monument que l'on donne pour le tombeau du prophète Habacuc, un des douze petits prophètes juifs, monument de forme polygonale, entièrement en briques cuites, jusqu'à son toit à côtes si bizarre, qui le fait ressembler à un gâteau de Savoie.

Un tumulus considérable, plus volumineux que celui de Nehavend, peu distant du tombeau de Habacuc, a été ouvert par ordre de Sa Majesté sans aucun résultat : d'une grande tranchée percée jusqu'au centre, il n'est sorti autre chose que de la terre; pas le moindre vestige de sépulture. Cependant tout portait à croire que ce tertre si régulier était l'œuvre de l'homme.

Le premier jour de l'an de l'hégire 1310 tombe aujourd'hui, 26 juillet de notre année 1892. Il eût été difficile d'attendre cette date, en cette saison, dans un campement plus agréable que celui-ci. On dit que le chah y a prolongé son séjour jusqu'à présent à cette intention. Chacun lui en sait gré. Les Persans ont pris le deuil (*matem*), comme de coutume pendant les dix premiers jours de moharrem; ils ont revêtu leurs habits noirs — les plus usagés — qu'ils laisseront aux pauvres en les quittant, le deuil terminé.

28 juillet. — Nous franchissons un contrefort assez élevé de l'Elvend. Deux heures de montée, une heure de descente & nous nous trouvons sur le plateau de Malaher. Nous irons dorénavant dans la direction de Téhéran. De tous côtés, rochers de marbre blanc, jaune ou rouge; c'est la pierre commune de cette contrée. Les montants des portes du *ghechlak* que nous traversons avant d'arriver à la plaine sont des blocs

de marbre. Le ghechlak est un village souterrain, ordinairement sur l'encadrement des plaines, habité en hiver par ces nomades qui, l'été, conduisent leurs troupeaux à travers les montagnes aussi longtemps qu'ils y trouvent leur nourriture, pour n'en redescendre qu'à l'approche de la mauvaise saison. Les portes de ces singulières habitations dépassent le sol; comme elles sont ici de marbre blanc, & par conséquent visibles de loin, leur ensemble fait croire, à première vue, plutôt

VILLAGE FORTIFIÉ.

à une nécropole qu'à l'existence d'un village ; d'autant plus qu'elles se confondent avec le cimetière, dont les fosses sont recouvertes également de marbre, sous forme d'une seule dalle ou de plusieurs pierres juxtaposées.

Le plateau sur lequel nous entrons ne ressemble guère à ceux que nous venons de quitter, si cultivés & si riches pour la plupart; de nouveau voici le sable, les chardons & l'herbe à chameau. Autour d'un gros village, Hosseinabad, nous voyons quelque culture; mais tout est clairsemé, les tiges des céréales

sont courtes & les épis petits, tant la terre est de mauvaise qualité. Aussi, se demande-t-on ce qu'a bien pu garder la forteresse dont on voit les ruines sur le monticule habituel, à droite de la route, après avoir dépassé Hosseinabad. Et pourtant elle a été considérable, entourée qu'elle est en outre à sa base de murailles flanquées de tours, également ruinées. Lorsque ces sortes de constructions se trouvent en plaine, tout est de la main de l'homme, jusqu'au tertre, quelquefois vraie colline, qui les supporte. C'est le cas ici. Que l'on juge donc des bras, ou du temps à défaut de bras, qu'il a fallu pour élever cette citadelle, & pour garder quoi, le désert qui l'entoure?

Cinq farsakhs parcourus en près de six heures de cheval & nous sommes à Nanadj, heureux de trouver nos tentes, malgré la pauvreté du pays en eau comme en toutes choses.

Nous revoyons des kanots ou aqueducs souterrains destinés à amener, de montagnes plus ou moins éloignées, l'eau de boisson aux endroits habités qui en manquent. Ces kanots ont été creusés non pour le village qui en profite actuellement, mais afin d'alimenter d'eau l'ancien chef-lieu de ce district, Kesp, ville détruite au commencement du siècle, où il ne reste au-dessus du sol que les ruines d'une mosquée datant de l'an 1012 de l'hégire.

30 & 31 juillet. — Collines ondulées, plaines arides, villages misérables sont la caractéristique de ces deux étapes, l'une de trois heures de voiture & l'autre de deux, au terme desquelles nous passons la nuit à Gharétakin & à Aliabad, seconde localité de ce nom sur notre route.

1er août. — Un pont en bon état & un ancien caravansérail témoignent de la présence d'une grande voie de communication, la route directe d'Ispahan à Hamadan, l'ancienne Ecbatane, capitale de la Médie.

Voici un imamzadè seul debout au milieu d'un vaste cime-

tière, sans aucune habitation dans le voisinage : c'est la nécropole d'une ville morte & enfouie elle-même sous la terre apportée par le vent, l'ancien Dizabad, détruit jadis de fond en comble par les Afghans. Il faut monter pendant encore vingt minutes pour trouver, à l'entrée d'un plateau, sans limite apparente du côté du nord, le nouveau Dizabad, village entouré de vignes, & d'une propreté d'autant plus à remarquer qu'elle n'est pas commune.

LE FERRACH-BACHI AU MILIEU DE CHAMBELLANS.

Quelques séries de collines transversales franchies sans difficulté, quelques petites plaines au sol inégal parcourues entre de hautes montagnes arides, à roches d'ardoise soulevées de notre côté, & l'on arrive à Djiria, joli village au milieu d'arbres d'un beau vert qui tranche sur le terrain, brûlé du soleil & jauni, des environs. Djiria doit cet état de fraîcheur aux montagnes qui le garantissent des vents du sud & de l'ouest, tout

en lui fournissant de l'eau en abondance, l'hiver, & en quantité suffisante, l'été.

2 août. — Un col traversé en quelques minutes & nous débouchons sur l'immense plaine de Saroug. Oasis de verdure au milieu de cailloux, Saroug, l'ancien chef-lieu du Feraghan, était le centre de la fabrication & du commerce des tapis de cette province avant la fondation de Sultanabad, au commencement de ce siècle. S'il continue à faire des tapis, il est loin d'avoir l'importance d'autrefois & ne peut se comparer à son heureux rival.

Deux farsakhs plus loin, nous trouvons notre camp, entre les villages de Nesmabad & d'Engherran. Plusieurs canepetières se sont levées à notre passage. Il est regrettable que le temps nous manque, sans quoi nous nous livrerions à la chasse de ce gibier. Mais nous n'avons plus d'arrêt; chaque jour une nouvelle étape. Nous ne savons pourquoi Sa Majesté met tant de hâte au retour.

Dans un imamzadè, à Engherran, Etemad es-Saltaneh a trouvé de belles briques émaillées qui, sans être à reflets métalliques, ont néanmoins quelque valeur. Il en a choisi trois dont il me fait cadeau. Deux sont à fond bleu, sur lequel ressortent, fort bien dessinés, chez l'une, un oiseau de proie saisissant un héron, chez l'autre, des arabesques & des fleurs entrelacées. La troisième brique est couleur de bois & porte en relief un seul mot, Allah, en caractères arabes.

3 août. — Sans quitter le plateau de Saroug, en remontant seulement un peu vers le nord au lieu de continuer presque à l'est comme depuis Toui, nous sommes, en quatre heures de voiture, à Achtiân, ville bâtie en amphithéâtre sur le flanc sud-est d'une montagne faisant partie de la chaîne qui termine le plateau de ce côté.

Les jardins d'Achtiân — la patrie du mouchtehid de Téhé-

ran, surnommé pour cette raison Achtiani — sont au pied de la montagne, au bord d'un pauvre ruisseau qui a tout le mal du monde à céder de l'eau pour humecter les champs de melons parmi lesquels sont dispersées nos tentes.

Un vent d'est, qui nous souffle à la figure depuis quelques jours durant la route, est ici des plus violents. N'était l'arrosage des champs à melons, nous serions dans une poussière perpé-

LE CENTENAIRE D'ACHTIÂN ET SON FILS.

tuelle. Et c'est là pourtant le lieu de séjour choisi pour se reposer. Ce vent, fréquent dans la région, n'empêche toutefois pas de vivre longtemps. On nous fait voir un vieillard qui, dit-on, a cent vingt ans. Comme il n'y a point d'état civil, il n'existe d'autre preuve de son âge que le dire des siens. Ce qui est certain, c'est qu'il a toutes les apparences d'un homme parvenu à une très grande vieillesse.

Il est vrai que nous ne restons pas ici uniquement afin de

nous reposer. Aujourd'hui, 4 août, est *ghatlé imam Hoßein,* l'anniversaire de la mort tragique de Hossein, fils d'Ali. Les fanatiques ne perdent pas si belle occasion de se taillader la peau du crâne à coups de khama; il y en a au camp qui n'auront pas trop de la journée de demain pour panser leurs blessures. Faut-il qu'ils soient doués d'une endurance toute spéciale, ces insensés qui se livrent à de pareilles pratiques, même en voyage, & ne craignent pas de continuer leur route sous le soleil d'août, le plus souvent à pied!

On fabrique à Achtiân des guilims, ces tapis à double face & sans poils, dont recouvrent leur tente nuptiale les fiancés du Lar, le jour du mariage.

A propos de tapis, j'en reçois un de Sultanabad, cadeau de mon excellent confrère Hakim el-Mamalek. Il s'excuse de ne pas me l'avoir fait parvenir plus tôt, explique ce retard par la difficulté qu'il a éprouvée à se procurer un ancien tapis, comme j'en recherche, & me prie de croire que, s'il n'est pas plus beau, c'est qu'il n'a pas trouvé mieux. Je pense qu'il lui eût été difficile, en effet, de trouver un tapis ancien mieux conservé, plus velouté, plus fin, aux couleurs plus adoucies sans être effacées, en un mot un plus rare tapis. Tenant à lui donner une preuve immédiate de ma reconnaissance, & n'ayant rien sous la main qui puisse lui être plus utile, je me fais un plaisir de lui envoyer une trousse de chirurgie.

Aziz es-Sultan a blessé d'une balle au bras un de ses serviteurs, parce que, m'assure-t-on, il n'exécutait pas ses ordres ponctuellement. Loin de le punir pour cet acte, volontaire ou non, le chah l'a réprimandé à peine, tant sa faiblesse est grande vis-à-vis de ce méchant gamin.

6 août. — Nous nous rendons à Dastdjerd en quatre heures, par une de nos meilleures routes de montagne. A peu près à moitié chemin se présente une gorge bordée de deux rangées de collines bien différentes d'aspect. Sur les flancs à pente ra-

pide de celles de gauche, exposées au midi, gisent de grosses pierres noires qui, en se détachant des sommets, ont laissé ceux-ci taillés à pic sur une certaine hauteur; celles de droite, au contraire, ont leurs sommets arrondis, une pente douce, & sont à peu près partout recouvertes de terre.

Dastdjerd, assez élevé pour offrir une température supportable, est un village qui se trouve, avec deux autres semblables, sur un petit plateau fermé en fer à cheval. Très peu de culture aux alentours; quelques vignes dans les jardins.

MAISON DU MOUSTOFI D'ACHTIÂN.

8 août. — On descend d'au moins 700 mètres, en altitude, pour atteindre Aveh, au travers de ravins profonds & de lits de torrents à sec, peu commodes à nos voitures.

Le vieil Aveh était bâti dans une situation favorable sur la route directe d'Ispahan à Kazvin. Afin de n'en pas perdre les avantages, la nouvelle ville s'est construite à peu de distance, au sud de l'ancienne, actuellement sous terre autour de la col-

line artificielle qui supporte les ruines de la citadelle. Elle possède l'imamzadè d'Abdullah Moussa & de ses fils.

9 août. — Trois farsakhs jusqu'à Yelabad. Nous laissons sur notre droite un village comme nous n'en avons pas rencontré jusqu'à présent.

D'habitude, les maisons se touchent, au moins par leurs murs de clôture, & sont à terrasses; ici, chaque maison est isolée dans la plaine & a la forme d'une ruche conique, sans autre ouverture qu'une porte basse, ce qui rend complète la ressemblance.

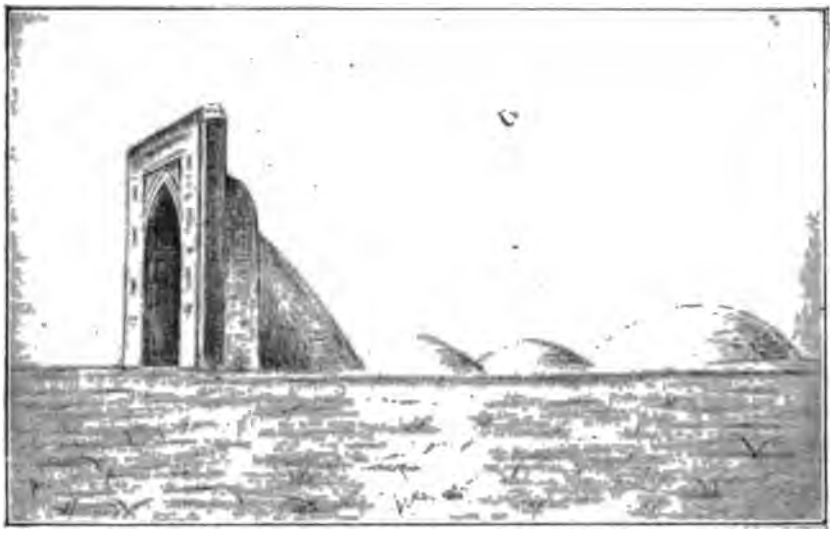
Avant d'arriver, nous passons une rivière, le Kara-Tchaï, à peine large de 7 à 8 mètres au milieu d'un lit qui en a peut-être 200, & qui doit s'emplir, sans doute, au moment des grandes crues du printemps, puisqu'un pont d'une dizaine d'arches & une jetée deux fois plus longue ont été jugés nécessaires pour aller d'une rive à l'autre. En Perse, les rivières conservent loin de leur source le caractère de torrents.

Une lettre de Téhéran, datée du 6 août, apprend que le choléra y a fait son apparition le 1er du même mois. Les cas sont graves; on croit urgent l'envoi à Sahabkranié des femmes restées dans l'Ark à l'anderoun.

10 août. — Une heure & demie de voiture & nous traversons Saveh. La plaine qui l'environne est couverte au loin d'ondulations indiquant l'emplacement de villes successivement détruites par les diverses invasions, mongoles, arabes & autres, qui ont dévasté ces contrées. Des tronçons de minarets, une mosquée abandonnée sont aperçus en passant. Mais je m'arrête devant un abambar, une citerne qui, bien qu'éloignée de la ville, est admirablement entretenue. Seul le besoin d'eau, question vitale en ce pays, peut produire de ces effets. Trois dômes, presque au ras de terre, recouvrent le réservoir, auquel on accède par une porte monumentale & en descendant un

escalier de trente-deux marches, au bas duquel est une rangée de robinets qui laissent couler, quand on les ouvre, une belle eau limpide, d'une fraîcheur appréciable par cette chaleur que nous endurons.

Encore une heure & nous sommes au campement, à Fethabad, la tête brisée par un soleil de feu & par un vent chaud de sud-ouest venant des plaines brûlantes de l'Arabie. Fethabad est une grande ferme appartenant à Naïeb es-Saltaneh. Je ne



Croquis de l'auteur.

ABAMBAR DE SAVEH.

conseillerais pas au chahzadè d'y venir l'été en villégiature : mon thermomètre marque 40 degrés à trois heures de l'après-midi : la plus haute température de ce voyage.

11 août. — Une brusque saute du vent l'a fait souffler du nord avec violence, toute la nuit, si bien qu'après une journée des plus chaudes, nous avons eu une nuit vraiment froide, pour compléter l'agrément de notre passage à Fethabad.

Au lever du soleil, ce vent cesse & nous nous mettons en

route en pénétrant presque aussitôt dans la montagne, de l'autre côté de laquelle nous ne tardons pas à apercevoir la chaîne occidentale de l'Elbourz, puis le majestueux cône du Demavend. Notre camp est près de Mamounyeh, qui pour tirer son nom du calife Mamoun n'en est pas moins un pauvre village d'un gris sale uniforme.

12 août. — Au trot de nos chevaux, soulevant une épaisse poussière, nous passons à côté ou au travers de plusieurs villages, avant d'arriver à l'emplacement de l'ancienne ville de Zerend, aujourd'hui tout à fait enfouie.

Partout, plaine sèche & aride, d'où ne s'élève que le gros bourg de Pik, enfermé dans ses murs flanqués de tours, au pied desquels nous campons.

On ne conçoit pas qu'autant d'êtres humains puissent vivre au milieu d'un pays si désolé, n'ayant pour eau de boisson qu'une eau saumâtre conservée dans des citernes.

13 août. — L'étape sera longue : plus de 6 farsakhs. Nous sommes en voiture à deux heures du matin, eu égard aussi à l'excessive chaleur. Vers quatre heures, nous passons devant un caravansérail ruiné, mais qui présente cette particularité nouvelle d'être tout construit en moellons, murs & voûtes. Enfin, peu après six heures, nous trouvons nos tentes au bord du Kéredj, qui forme ici de nombreux marécages, non loin de Rabat-Kérim.

14 août. — Malgré les nouvelles peu rassurantes du choléra, qui a déjà gagné Chimran & les campagnes voisines de Téhéran, nous nous rapprochons davantage de la capitale & transportons notre camp à Khasemabad, distant de la ville d'environ 2 farsakhs.

On dirait que depuis quelques jours nous avons hâte de voir le camp infecté par l'épidémie, tant nous précipitons notre

marche, sans séjour, sans repos nulle part. Tout le monde est sur les dents; nous nous étonnons que nos domestiques puissent suffire à la besogne, & nous ne sommes pas sans craindre qu'ils ne nous quittent.

Ce sera miracle si nous ne sommes pas contaminés aujourd'hui. Des cavaliers ne cessent d'arriver de Téhéran; bien plus, la foule des mendiants que toute ville entretient nous envahit. Aucune mesure n'est prise. Des raisons que j'ignore, supérieures sans doute à la saine raison, l'emportent sur les meilleurs conseils. Continuant d'avancer, nous irons, dès demain, à Saltanetabad.

Nos visiteurs nous apprennent que le choléra fait une centaine de victimes par jour, qu'avant-hier sont mortes la mère de Zel es-Sultan & la mère d'Emir Khan Serdar, le gouverneur de Bouroudjird.

Ces nouvelles attristent le chah, sans ébranler sa résolution. Du reste, il n'est peut-être plus temps de s'éloigner. Une seule conduite était sage à la nouvelle que le choléra avait fait son apparition en ville : retourner sur ses pas & aller finir la saison dans les montagnes de l'Elvend, dont on n'était qu'à une faible distance à ce moment.

15 août. — Nous nous rendons à Saltanetabad en contournant de l'ouest au nord les fortifications de Téhéran. Bon nombre des nôtres entrent en ville; nous-mêmes nous nous mêlons à la population sortie des portes pour nous voir passer & causer avec ceux qu'elle connaît. Enfin, après avoir rencontré un convoi de morts que l'on porte en terre, nous nous éloignons, en prenant, à gauche, la route de Saltanetabad.

18 août. — Le choléra sévit depuis plusieurs jours dans les villages voisins; déjà Tedjrich, Zerghindeh, Roustemabad & Desachoud sont envahis.

Deux décès cholériques ayant eu lieu la nuit dernière à Sal-

tanetabad même, le départ pour Cherestanek est décidé au réveil. Nous nous mettons en route avec le choléra en croupe, on peut le dire; car nous laissons déjà, près de la cascade de Paskalè, un homme assez atteint pour ne pouvoir aller plus loin, & d'autres donnent des signes non équivoques d'infection avant l'étape. Le chah, qui a limité les personnes de sa suite, n'emmène pas moins d'une cinquantaine de femmes, chiffre qu'il est permis de trouver élevé en la circonstance.

12 septembre. — L'épidémie de choléra de Cherestanek a duré du 18 août, jour de notre arrivée, au 3 septembre, aucun nouveau cas ne s'étant déclaré depuis cette dernière date. Tant au camp qu'au village, contaminé rapidement par le camp, il y a eu une vingtaine de décès sur une cinquantaine de cas. Donc, gravité moyenne, extension vite arrêtée, grâce aux mesures d'hygiène prises, bien qu'un peu tardivement.

A part deux femmes de l'anderoun, qui ont guéri, & un capitaine de garde à la porte du palais, mort la nuit du 20 août, la maladie n'a atteint que des hommes de cuisine ou des palefreniers. Et si le choléra a pénétré dans l'anderoun, j'ai acquis la certitude que les aliments en avaient été le véhicule, un cholérique étant mort auparavant dans une des tentes-cuisines dressées au dehors.

Ma conviction est qu'en isolant immédiatement les premiers malades, on aurait relevé encore moins de cas, & qu'un traitement prompt aurait réduit le nombre des décès. Je l'ai tenté sans pouvoir y parvenir.

A quelque distance en aval du camp, de l'autre côté de la rivière, j'ai fait dresser trois tentes; j'ai installé dans leur voisinage un service de pharmacie & d'infirmiers; j'ai mis enfin à la tête de cette petite ambulance un médecin sortant de l'école de Téhéran, jeune homme intelligent & plein de bonne volonté, Mirza Mahmoud, fils du professeur Mirza Khazem. Tout le personnel étant musulman, j'avais lieu de croire que l'on ne

pourrait avoir de répugnance à aller se faire soigner par lui. Il n'en a rien été : personne n'a voulu venir sous ces tentes, & je ne sais quelle machination de ma part on a vue dans leur installation. C'est tout juste si l'on ne m'a pas accusé d'avoir été guidé par la peur du choléra.

CHARMEURS DE SERPENTS, DANS LA COUR DE LA LÉGATION DE FRANCE.

Il m'a fallu renoncer à cet excellent moyen de préservation. Je me suis alors appliqué à faire tenir le camp dans le plus grand état de propreté, à y répandre les antiseptiques à profusion, surtout à veiller à l'incinération de tous les vêtements de cholériques décédés & au remplacement des tentes qui en avaient abrité. Le premier ministre, Emin es-Sultan, s'est employé de son mieux à me faciliter cette partie de ma tâche, & son autorité n'a pas toujours été superflue.

A l'altitude de 2,500 mètres où nous nous trouvons au milieu de ces hautes montagnes, le froid se fait déjà sérieusement sentir. Nous regagnons Saltanetabad. Chemin faisant, une nuée de neige crève sur nos têtes; derrière nous les sommets en sont tout blancs.

L'épidémie est en décroissance partout, mais elle a fait de nombreuses victimes à Téhéran, où la mortalité s'est élevée jusqu'à près de 800 décès par jour, du 20 au 25 août, chiffre énorme pour une population diminuée de moitié en été. Il est vrai que ce sont généralement les plus pauvres qui restent, ceux qui offrent le plus de prise à une épidémie.

Pour tous les gens compétents, les conduites d'eau, ouvertes de distance en distance & allant de quartier en quartier en passant par chaque maison, ont été la grande voie de propagation du fléau, avec l'eau comme véhicule. A ce sujet, voici un fait notoirement connu. Un pèlerin revenant de Mechhed rapportait les vêtements de quelques hadjis morts dans cette ville ou, au retour, le long de la route; il les a lavés à l'entrée de Téhéran; peu de temps après le choléra s'est déclaré dans les maisons les plus voisines & sur différents points éloignés. Or, le mode de distribution de l'eau explique, à lui seul, & la contamination de proche en proche, & la création simultanée de foyers secondaires à diverses distances, surtout quand on connaît la coutume musulmane de laver les cadavres, & de les laver près des conduites ou au bord des bassins.

23 octobre. — Aucun nouveau cas de choléra n'a été signalé depuis les derniers jours de septembre, tant autour de nous qu'à l'intérieur de la ville. On peut donc considérer l'épidémie comme terminée.

Nous rentrons à Téhéran après plus de cinq mois d'absence, venant directement de Sourkh i Hessar, où le roi a voulu finir la saison par quelques journées de chasse. La capitale a repris sa vie habituelle; on ne se douterait pas que la mort y a fauché

tant d'existences depuis que nous l'avons quittée; les bazars sont animés comme par le passé.

Mais si la rue ne m'apprend rien, ma maison, que j'ai laissée à la garde d'un jardinier, m'en dit assez. Le jardinier, qui s'était installé avec sa femme & ses deux enfants dans les chambres de mes domestiques, y est mort du choléra ainsi que ses deux enfants, après quoi sa femme s'est retirée chez son propre frère. Ce dernier, prévenu de mon arrivée, m'apporte les clés, devenues inutiles, toutes les portes ayant été forcées.

Mirza Issa, sous-gouverneur de la ville, étant mort, & aucune autorité n'existant plus pour maintenir l'ordre, des prisons furent ouvertes & les prisonniers mis en liberté. Une bande de ces malfaiteurs a pénétré dans ma maison où elle n'a laissé que ce qu'elle n'a pu enlever, ayant même essayé d'arracher un crochet en fer pour suspension, solidement fixé, à ce qu'il paraît, au plafond de la pièce principale.

Le ministre de France, M. de Balloy, ayant eu l'amabilité de m'offrir l'hospitalité à la légation, je m'y rends avec mes gens, mes chevaux & mes bagages.

25 octobre. — Me voyant dans cette situation &, par-dessus tout, très fatigué par cinq mois de voyage passés sous la tente, du premier au dernier jour, sans compter les nuits blanches du temps de l'épidémie de choléra, je demande un congé.

Avec sa bienveillance inaltérable pour moi, le chah m'accorde ce congé. Et Sa Majesté met le comble à ses faveurs en me remettant les insignes & le brevet, rédigé sous sa dictée, de grand-croix de l'ordre du Lion & du Soleil[1].

[1] Voici la traduction de ce brevet : « Celui qui approche le plus de Notre personne (*Mogharreb ol-Khagan*), le médecin-chef Docteur Feuvrier, qui est Notre médecin particulier, ayant, en ville & dans les voyages, satisfait Notre Majesté impériale par ses services & ses soins dévoués, surtout depuis que l'épidémie de choléra a éclaté, durant laquelle il a déployé toutes ses capacités & sa science dans les soins qu'il a donnés aux gens de Notre suite, mérite, pour ces raisons,

En me faisant cet honneur inespéré, Nasr ed-Din, dont la bonté à mon égard ne s'est pas démentie un seul instant depuis plus de trois ans que je suis attaché à sa personne, Nasr ed-Din veut-il que j'emporte le regret de le quitter? Il n'était pas besoin, à cet effet, de cette dernière & haute faveur.

une distinction de Notre part. En conséquence, dans l'exercice de cette heureuse année, appelée Louy-il, Nous lui octroyons la décoration de l'Ordre du Lion & du Soleil de première classe avec le grand cordon vert qui lui est spécial, afin qu'il s'en honore & qu'il continue par ses services de mériter Notre satisfaction impériale. »

CHAPITRE VII.

RETOUR EN FRANCE. — LE GHILAN. DE RECHT A MARSEILLE.

Le service des relais se trouve tout à fait désorganisé par suite du choléra, qui a envahi le Ghilan par le nord & par le sud, par mer & par terre. D'un autre côté, l'insécurité des chemins est telle, encore aujourd'hui, que dernièrement le courrier d'Europe a été arrêté à deux heures de Téhéran, & que les sacs aux lettres ont été éventrés, les valeurs enlevées & les dépêches jetées au vent.

Pour ces motifs, je dois partir avec mes propres chevaux, six des quatorze mulets du chah qui m'ont servi pendant le voyage au Feraghan, une partie de mon campement, sans oublier les vivres; & je serai accompagné de quatre cavaliers armés, mis à ma disposition par ordre de Sa Majesté — qui a voulu probablement faire honneur à son médecin par la même occasion, — une caravane, en un mot, organisée comme si j'avais à traverser quelque désert.

26 octobre 1892. — C'est donc avec ce train de voyage que je prends la route de France, le 26 octobre à huit heures du matin, retardé par les mille & un détails d'un départ, surtout par mon fidèle Sultan Ali qui est allé coucher chez lui & s'est trop abandonné au sommeil, chose bien excusable quand on n'a pas reposé dans un lit depuis cinq mois. Les conséquences de l'heure avancée ne s'en font pas moins sentir : nous arrivons à Chahabad après midi, plus incommodés par les ardeurs du soleil que fatigués par le trajet.

Deux heures d'arrêt, employées au déjeuner & à une courte sieste, puis nous doublons l'étape. Un vent violent de nord-ouest nous envoie à la figure une poussière qui nous aveugle. Après avoir laissé sur notre droite le pittoresque village de Kéredj, à moitié caché dans les vallonnements des premiers contreforts de l'Elbourz, nous sommes au pont du Kéredj-Roud à l'heure précise où le soleil disparaît à l'horizon. Le crépuscule dure peu & la nuit vient vite; mais le vent cesse & la lune nous éclaire, fort à propos, lorsque nous franchissons quelques ponts en mauvais état, faits de poutres jetées sans grand soin sur des canaux d'irrigation. Il ne serait bon, ni pour le cavalier, ni pour sa monture, qu'un cheval se prît le pied entre ces bois disjoints & branlants.

Les cafetiers (*qahvèdji*), établis de chaque côté du chemin, rentrent melons & pastèques en attendant, pour fermer leurs baraques, que deux ou trois muletiers (*tcharvadar*), accroupis par terre, aient fini de fumer le kalian qu'ils ont loué pendant que les mulets & les chameaux, dont on voit les masses noires, cherchent une maigre pâture à travers la plaine aride, sur laquelle vient de passer le soleil de l'été, & que n'ont pas encore reverdie les pluies tardives de l'automne. Nous sommes déjà loin, que nous continuons à entendre les grelots de ces pauvres animaux qui, poussés par la faim, plus forte que la fatigue, ne se décident pas au repos. Et nous arrivons à Hessarek vers sept heures, au moment où la lune se couche.

27 octobre. — Le plus difficile est de se mettre en route; le premier départ, si prévu & bien préparé qu'il soit, ménage des surprises, surtout avec un personnel aussi considérable; mais ensuite, pour peu qu'on y veille, les étapes se suivent avec une remarquable régularité, à moins d'accident.

A sept heures du matin, les bagages sont chargés, les cavaliers sont à cheval, j'y monte moi-même & nous voilà partis.

PONT DU KÉRÉDJ.

Avec des chevaux fatigués, qui n'ont pas vu l'écurie depuis le 14 mai, il ne faut guère s'attendre à aller grand pas, encore moins en doublant l'étape. Cependant l'allure est bonne; qu'elle dure ainsi jusqu'au bout, c'est tout ce que je peux exiger dans de si mauvaises conditions.

A Ynki-Imam peu après dix heures, nous en partons vers une heure, la chaleur ne semblant pas devoir nous trop gêner. Devant nous & à notre gauche, la plaine immense; à notre droite, plusieurs plans de montagnes, dont le plus rapproché

26 octobre 1892. — C'est donc avec ce train de voyage que je prends la route de France, le 26 octobre à huit heures du matin, retardé par les mille & un détails d'un départ, surtout par mon fidèle Sultan Ali qui est allé coucher chez lui & s'est trop abandonné au sommeil, chose bien excusable quand on n'a pas reposé dans un lit depuis cinq mois. Les conséquences de l'heure avancée ne s'en font pas moins sentir : nous arrivons à Chahabad après midi, plus incommodés par les ardeurs du soleil que fatigués par le trajet.

Deux heures d'arrêt, employées au déjeuner & à une courte sieste, puis nous doublons l'étape. Un vent violent de nord-ouest nous envoie à la figure une poussière qui nous aveugle. Après avoir laissé sur notre droite le pittoresque village de Kéredj, à moitié caché dans les vallonnements des premiers contreforts de l'Elbourz, nous sommes au pont du Kéredj-Roud à l'heure précise où le soleil disparaît à l'horizon. Le crépuscule dure peu & la nuit vient vite; mais le vent cesse & la lune nous éclaire, fort à propos, lorsque nous franchissons quelques ponts en mauvais état, faits de poutres jetées sans grand soin sur des canaux d'irrigation. Il ne serait bon, ni pour le cavalier, ni pour sa monture, qu'un cheval se prît le pied entre ces bois disjoints & branlants.

Les cafetiers (*qahvèdji*), établis de chaque côté du chemin, rentrent melons & pastèques en attendant, pour fermer leurs baraques, que deux ou trois muletiers (*tcharvadar*), accroupis par terre, aient fini de fumer le kalian qu'ils ont loué pendant que les mulets & les chameaux, dont on voit les masses noires, cherchent une maigre pâture à travers la plaine aride, sur laquelle vient de passer le soleil de l'été, & que n'ont pas encore reverdie les pluies tardives de l'automne. Nous sommes déjà loin, que nous continuons à entendre les grelots de ces pauvres animaux qui, poussés par la faim, plus forte que la fatigue, ne se décident pas au repos. Et nous arrivons à Hessarek vers sept heures, au moment où la lune se couche.

27 octobre. — Le plus difficile est de se mettre en route; le premier départ, si prévu & bien préparé qu'il soit, ménage des surprises, surtout avec un personnel aussi considérable; mais ensuite, pour peu qu'on y veille, les étapes se suivent avec une remarquable régularité, à moins d'accident.

A sept heures du matin, les bagages sont chargés, les cavaliers sont à cheval, j'y monte moi-même & nous voilà partis.

PONT DU KÉREDJ.

Avec des chevaux fatigués, qui n'ont pas vu l'écurie depuis le 14 mai, il ne faut guère s'attendre à aller grand pas, encore moins en doublant l'étape. Cependant l'allure est bonne; qu'elle dure ainsi jusqu'au bout, c'est tout ce que je peux exiger dans de si mauvaises conditions.

A Ynki-Imam peu après dix heures, nous en partons vers une heure, la chaleur ne semblant pas devoir nous trop gêner. Devant nous & à notre gauche, la plaine immense; à notre droite, plusieurs plans de montagnes, dont le plus rapproché

a des tons singuliers, comme la patine du vieux bronze. La route suit invariablement la plaine.

Si la montagne demande plus d'effort, elle offre, par compensation, l'imprévu & la variété du paysage, qui font trouver le temps moins long. La plaine, au contraire, est accablante de monotonie & décevante au possible avec ses longs horizons. Quoi de plus pénible & de mieux fait pour briser toute énergie que de voir le but dès le départ, de se croire près d'arriver à tout instant & de marcher des heures & des heures avant de l'atteindre? C'est ainsi que depuis longtemps nous avons en face de nous Kichlak, où nous ne descendons de cheval qu'à la fin du jour.

28 octobre. — J'ai l'intention de ne pas m'arrêter à Kazvin, dans la crainte que mes hommes ne me fassent faux bond lorsque je voudrai en sortir. L'étape de l'après-midi sera donc assez forte. Aussi, sommes-nous en route dès les six heures.

L'aube paraît avec sa douce & vague lumière, donnant à croire que l'on n'est pas tout à fait éveillé. Après une courte durée, quinze à vingt minutes à peine, elle fond dans le jour, que ne tardent pas à traverser les rayons du soleil, aveuglants & brûlants.

De neuf heures & demie du matin à deux heures de relevée, repos à Kémender. Ce n'est pas trop, car la chaleur est vive; la lune donnant toujours, il fera meilleur marcher la nuit. En partant, j'annonce que nous irons coucher à Agababa, ce qui ne semble pas satisfaire tout le monde.

J'entre dans Kazvin à cinq heures & j'en sors à six par la porte opposée. Les deux muletiers me lâchent pendant cette traversée de la ville, abandonnant leurs mulets. Ce n'est point la fatigue qui les fait rester ici : ils montent deux des mulets, peu chargés à dessein, & ne sont pas plus à pied que nous. L'attrait de quelques heures à passer dans une ville a seul agi sur leur cerveau. Je n'en poursuis pas moins ma route, d'au-

tant plus que le gouverneur, averti de mon passage & sachant ma résolution de continuer sans arrêt à Kazvin, m'envoie un guide à cheval connaissant bien le chemin. Deux de mes cavaliers sont chargés des mulets. Guide en tête, nous passons d'abord entre des jardins & des vignes, pour gagner ensuite des chemins de traverse que nous suivons sans trop de difficulté, grâce à un superbe clair de lune. La gaieté règne même

KHARZAN.

dans ma petite caravane : les cavaliers se mettent à chanter, & c'est avec un entrain que j'ai rarement rencontré chez des Persans, que nous arrivons à Agababa, vers dix heures, on ne saurait dire sans fatigue, après environ douze heures de marche, coupées en deux, il est vrai, par un peu plus de quatre heures de repos au milieu de la journée.

Le *tchaparkhanè* (maison de poste) d'Agababa étant très fréquenté en temps ordinaire, ce serait souvent s'exposer à n'y pas

trouver de place, que d'y arriver à l'improviste à pareille heure; mais par le temps qui court, toute transaction ayant été arrêtée par l'épidémie, la maison est vide & le gardien, qui a perdu l'habitude d'être éveillé la nuit, ne se décide pas sans peine à ouvrir la porte, ni sans s'être bien assuré qu'il a réellement affaire à des voyageurs. En un clin d'œil, les mulets sont débarrassés de leur charge. Tout mon monde est vite endormi. Je me jette moi-même sur mon lit de camp dressé, m'affirme Sultan Ali, dans la plus belle chambre du tchaparkhanè, & je ne tarde pas à m'endormir également du plus profond sommeil. Ce n'est qu'au jour, en m'éveillant, que je m'aperçois que la lumière & le vent ont libre entrée de tous côtés dans ma chambre, où la propreté la plus élémentaire fait totalement défaut. Il est bon de ne pas arriver trop tard à l'étape, le soir, afin d'avoir le temps de faire la toilette de la chambre où l'on doit passer la nuit, sage précaution qui n'est de luxe dans aucune des maisons de poste du gouvernement persan.

29 octobre. — L'absence des muletiers rend un peu plus long le chargement des bagages. Nous ne sommes à cheval qu'à neuf heures, c'est-à-dire à une heure avancée si l'on considère que nous avons dix bons farsakhs jusqu'à Patchinar, le but de notre étape d'aujourd'hui.

Nous laissons Mèzreh à notre gauche, & j'engage tout voyageur à agir de même, à moins qu'il ne soit forcé d'y relayer, auquel cas je lui conseille encore de ne pas s'attarder à cette opération, car au tchaparkhanè de Mèzreh la fameuse punaise de Myaneh — l'*argas persicus,* dont Dieu garde! — a élu domicile. On est des mois entiers à se remettre de la piqûre de ce dangereux insecte. Si elle n'est pas mortelle à bref délai, comme je l'ai entendu dire, elle peut le devenir par les complications résultant de la durée de ses effets. J'ai vu, pour ma part, trois victimes de l'argas persicus, trois Européens qui, s'ils ne sont pas morts, n'en ont pas moins souffert, pendant

tout un hiver, de fièvre & de vomissements. Ce n'est en général point le cas des indigènes.

Passons donc loin de Mèzreh & gravissons la montagne jusqu'à Ismaïlabad en nous élevant de quelque 500 mètres, sans oublier de nous retourner de temps en temps, afin de contempler le vaste paysage étalé à nos pieds. Il est de rigueur, après cette montée, de demander un café au qahvèdji d'Ismaïlabad & de laisser ses compagnons persans fumer un kalian avant de descendre vers Kharzan, qui n'est pas à moins de 1,600 mètres de hauteur.

Croquis de l'auteur.

PATCHINAR. CARAVANSÉRAIL ET TCHAPARKHANÈ.

Combien de caravanes ont disparu entre Ismaïlabad & Kharzan! Les ravins sont pleins d'ossements. Hommes & bêtes, surpris par la tempête, aveuglés par une de ces tourmentes de neige si fréquentes en hiver, auront perdu le chemin & seront allés s'engloutir dans les neiges fraîches. Et le danger, bien connu, du passage du Kharzan pendant la mauvaise saison, n'empêche pas d'imprudents voyageurs d'y laisser la vie, presque chaque année. On retrouve les cadavres après la fonte

des neiges. Ils vont grossir le cimetière de Kharzan, déjà si grand comparé à un si petit village.

Le ciel n'a pas cessé d'être couvert. Ni soleil ni pluie, on ne peut rien désirer de mieux. Voilà une vraie journée à doubler l'étape, surtout quand on n'a plus qu'à descendre par un assez bon chemin. Aussi, restons-nous à Kharzan juste le temps de donner l'orge aux chevaux & aux mulets & de prendre nous-mêmes un frugal repas où le thé domine. Nous sommes légers ainsi pour aller à pied, ce qui est toujours plus commode dans les fortes descentes.

Laissant disparaître petit à petit sur notre droite le mont Takht i Soleïman (trône de Salomon), haut de 4,000 mètres, nous dévalons & dévalons si bien, que nous arrivons à Patchinar avant la nuit, sans trop de fatigue &, ce qui a son prix, sans avoir souffert de la chaleur, le soleil ne s'étant pas montré de tout le jour. Depuis plus d'une heure, à certains détours de la route, nous apercevions par instants, comme à nos pieds, les deux grandes constructions du gîte d'étape : le caravansérail & le tchaparkhanè.

Nous ne sommes pas loin de 1,400 mètres plus bas qu'à Ismaïlabad, avec la satisfaction d'avoir franchi la partie difficile de la chaîne de l'Elbourz.

30 octobre. — Patchinar est bâti sur la rive gauche d'une large rivière à peu près desséchée, le Djabachi-Roud, encore appelé Patchinar-Roud, à une faible distance de son confluent avec le Chah-Roud. Le tchaparkhanè est en si mauvais état que j'ai préféré passer la nuit sur la terrasse d'une partie avancée du rez-de-chaussée, plutôt que dans une quelconque des chambres du premier étage, malgré la crainte des émanations des alentours. Le caravansérail, qui lui fait face en le dominant, le dépasse en malpropreté, si c'est possible.

La maison de poste est entre cour & jardin. Sortant par la cour, on laisse à gauche quelques huttes de paysans & l'on ne

tarde pas à arriver sur la rive gauche du Chah-Roud, que l'on suit, tantôt sur la route, tantôt dans le lit même de la rivière, jusqu'à un pont. Ce pont de quatre arches ogivales est en dos d'âne, présentant cette particularité, que sa partie la plus élevée se trouve à une des extrémités au lieu d'être au centre, de telle sorte que l'arche la plus haute est sur la rive droite. Après l'avoir franchi, c'est à travers une série de vallons qu'on atteint

Croquis de l'auteur.

PONT DU CHAH-ROUD.

Mendjil, à environ 4 farsakhs de Patchinar, non loin de l'endroit où le Chah-Roud & le Kezel-Ouzen s'unissent pour former le Sèfid-Roud. On entre dans Mendjil par un véritable ruisseau, tant l'eau qui sort du bourg couvre le chemin. L'eau coule de même dans les rues, sans contribuer à leur propreté, bien au contraire, en donnant lieu à des cloaques fréquents.

Le tchaparkhanè est au milieu des maisons; les chambres en sont passables; je décide que nous nous reposerons ici jusqu'au lendemain. Hommes & bêtes l'ont bien gagné & en ont vraiment grand besoin.

J'ai fait route aujourd'hui avec deux jeunes Grecs de Constantinople, ex-employés des tabacs de Perse, & un Belge, employé du gaz à Téhéran. Ils ont quitté la capitale le même jour que moi, mais n'ont pas fait les mêmes haltes & ne m'ont rejoint qu'à Patchinar. Hier soir, apprenant qu'ils avaient épuisé leurs provisions & qu'ils ne trouvaient à manger que du riz, je leur ai envoyé par Sultan Ali une boîte de conserve de viande. Ce matin nous avons vite fait de lier connaissance.

Ces deux employés des tabacs sont les derniers restés pour la liquidation de la concession. Leurs camarades ont passé par ici depuis longtemps, non sans laisser sur les murs des traces de leurs impressions. Le tchaparkhanè de Mendjil se prête d'autant plus à recevoir ces confidences, que facilement on y séjourne, parce qu'il se trouve dans un bourg & à peu près à moitié chemin de Kazvin à Recht. La chambre que j'occupe est couverte d'inscriptions où s'entremêlent le sentimental, le gai, le triste & le plaisant, en prose & en vers. L'un est à Mendjil au printemps, & le réveil de la nature l'engage à chanter ses amours; l'autre, moins expansif, écrit simplement, en philosophe attendant des jours meilleurs : «Tout passe.» Celui-ci n'est point fâché de quitter la Perse :

Bienheureux ceux qui partent,
Dignes de pitié ceux qui s'y rendent,
Fatalité pour ceux qui restent!

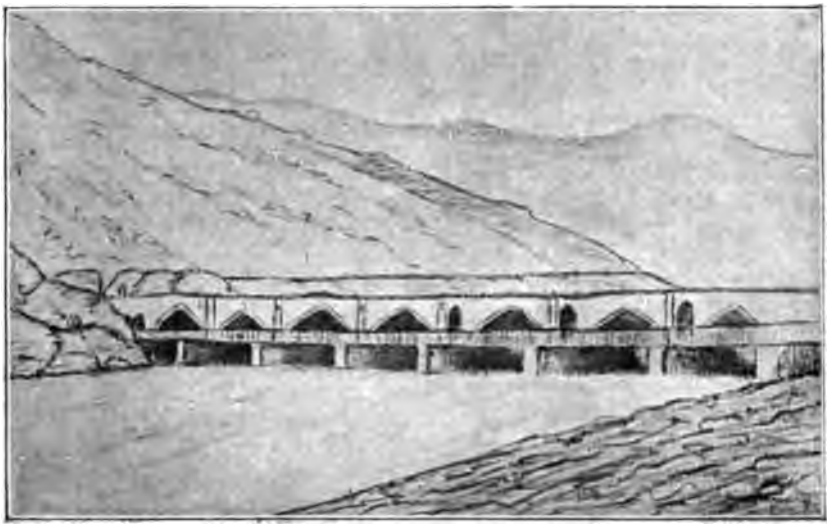
Selon cet autre :

La Perse est un paradis,
Surtout pour les abrutis.

Il y a de ces inscriptions en grec, en italien, en espagnol & beaucoup en anglais. Voici même du latin, mais du latin qui prouve que son auteur n'a pas poussé fort avant ses études classiques : *Requi eſt quant in pace*, a-t-il écrit textuellement au sujet des tabacs, à l'administration desquels il se félicite, sans artifice, de ne plus appartenir.

Les deux muletiers qui m'ont planté là, au beau milieu des rues de Kazvin, arrivent tout penauds dans la soirée. Ils ont dû franchir le Kharzan à pied : c'est tout ce qu'ils ont gagné à leur incartade.

31 octobre. — Mes trois compagnons, moins encombrés que moi, partent de bonne heure. Ma petite caravane ne se met en mouvement qu'un peu après sept heures. Au sortir du bourg,



Croquis de l'auteur.

PONT DE MENDJIL.

le chemin, que maintiennent humide quelques maigres oliviers, est très raviné par des pluies récentes; mais bientôt nous trouvons un sol qui a résisté & nous arrivons sur la rive droite du Sèfid-Roud, tout disposés à pénétrer dans le Ghilan avec ce grand fleuve aux eaux tumultueuses.

Le pont, long de sept arches, sur lequel nous gagnons l'autre rive, n'est pas d'un passage toujours sans danger, par suite de la violence du vent qui, venu de la mer Caspienne, souffle généralement de midi au coucher du soleil, quelquefois

plusieurs jours consécutifs, plus fortement l'été que l'hiver. Le cavalier pourrait être enlevé de son cheval, s'il ne prenait la précaution d'en descendre; le piéton est forcé de marcher en rampant le long du parapet, qui le garantit, ou de suivre la passerelle établie en amont, du côté opposé au vent. Bien que ce pont soit solidement construit, la force du courant l'a plus d'une fois rompu.

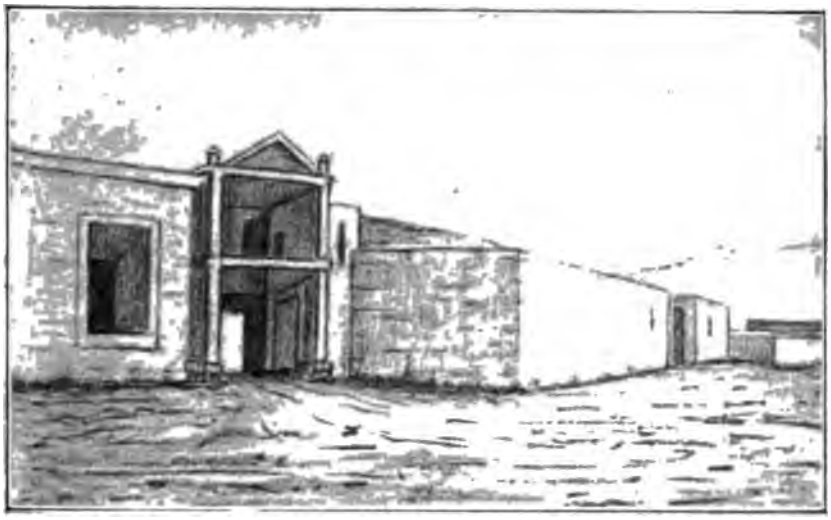
La route, vrai sentier du Monténégro, continue de l'autre côté du pont en suivant le cours de l'eau. Ici, elle escalade un rocher uni & en toit qu'il faut monter pendant une cinquantaine de mètres, en prenant toutes sortes de précautions pour ne pas glisser; là, elle borde de si près le Sèfid-Roud, & à une telle hauteur, qu'il ne serait point prudent de faire caracoler son cheval; plus loin, elle est coupée par un profond ravin, & force est de faire un long détour à travers les rochers. Comme sous les neiges du Kharzan, plus d'un animal a laissé par ici ses os, tant on en voit, usés par l'eau, le long du fleuve au lit profondément encaissé.

Je traverse Roudbar sous les nattes de son bazar, Roudbar, halte précieuse au voyageur pendant la saison chaude, quand les boutiques sont pleines de fruits & qu'il peut se reposer à l'ombre de sa forêt d'oliviers séculaires. Me voici sous ces oliviers gigantesques, aux troncs ajourés si bizarres qui me rappellent ceux de Corfou. On fait la récolte des olives, n'ayant guère que la peine de les ramasser, car elles couvrent la terre d'une couche noire. Tous les enfants du village sont à cette besogne, garçons & filles, & parmi ces dernières, une jolie brune au teint mat, qui, sans songer à se couvrir le visage, nous regarde passer de ses deux grands yeux brillants. Combien ces contrées seraient agréables à habiter, si les terribles fièvres du Ghilan ne s'y faisaient déjà sentir.

Il est onze heures, le ciel est couvert, & la chaleur est lourde dans ces bas-fonds; ayant chaud, nous nous gardons bien de nous attarder à l'ombre des oliviers, à la fraîcheur si

tentante du lieu, d'où, prudemment, nous nous empressons au contraire de sortir.

Nous n'avons pas fait un kilomètre que nous apercevons, arrêtés & gesticulant avec animation, nos compagnons d'hier, partis ce matin deux heures avant nous. Un accident leur est arrivé. Le mulet portant les bagages s'est tué en tombant dans un de ces ravins étroits & profonds qui coupent la route. Le muletier, qui est de même responsable des trois chevaux de



Croquis de l'auteur.

TCHAPARKHANÈ DE ROUSTEMABAD.

selle, dont la location a été payée d'avance à leur maître, refuse d'aller plus loin; il veut s'en retourner avec les chevaux & le mulet qu'il monte, si l'on ne consent à lui payer immédiatement la bête qu'il vient de perdre. Sultan Ali arrange l'affaire; les colis sont retirés du ravin à moitié brisés, puis chargés sur le mulet restant, & on repart. Mais je prends rapidement les devants, car je compte ne pas coucher à Roustemabad, tandis que ces voyageurs y seront forcés.

Il a dû beaucoup pleuvoir ici : plus nous avançons, plus

nous trouvons le chemin détrempé, contretemps aussi gênant qu'imprévu. Encore si nous pouvions suivre le lit du fleuve dans ses parties à sec, nous gagnerions du temps. Nous essayons, mais les chevaux enfoncent jusqu'aux jarrets; n'insistons pas & reprenons la route.

A Roustemabad, de une heure à deux heures, nous prenons, hommes & bêtes, avec un peu de repos, une nourriture suffisante &..., en avant.

Croquis de l'auteur.

KHOUDOUM.

De la porte du tchaparkhanè, nous admirons un instant le superbe paysage qui s'offre à nous : en bas, le Sèfid-Roud coulant dans son large lit; au fond, de hautes montagnes boisées que l'automne commence à marquer de tons chauds. Tournant à gauche, longeant le mur de la cour, nous traversons le village par une rue étroite bordée de boutiques, & bientôt nous entrons dans les épaisses forêts du Ghilan.

Le chemin, toujours détrempé & glissant, serpente d'abord à travers des tamaris, parmi des arbres clairsemés, avant de s'engager sous bois, où il devient encore plus mauvais. Notre

marche s'en trouve considérablement ralentie. N'étaient quelques pavés mis dans les endroits les plus fangeux & sur les pentes, je ne sais comment nous ferions pour avancer dans cette terre grasse; car il ne faut pas songer à passer à travers la forêt, impénétrable. Un torrent nous arrête, large, rapide, sans être trop profond. Le traverser, c'est raccourcir le chemin; la chose est possible aux chevaux; mais les mulets pourraient tomber au beau milieu avec leur charge; il est donc préférable qu'ils

Croquis de l'auteur.

PONT DE RECHT.

continuent à suivre la route & qu'ils aillent passer, malgré un long détour, sur un pont construit plus haut. Ce torrent va se jeter dans le Sèfid-Roud, de la rive gauche duquel nous nous éloignons de plus en plus. En effet, si nous entendons encore par moments le bruit de ses eaux, sans le voir, ce n'est point durant longtemps.

Enfin! nous sortons de la forêt sombre & de son atmosphère lourde; quelques clairières nous laissent voir le ciel & nous permettent de respirer plus librement; nous arrivons à Khoudoum à la tombée de la nuit.

1er *novembre.* — Le tchaparkhanè de Khoudoum, le dernier avant Recht, doit sans doute à ce voisinage de la capitale du Ghilan d'être mieux entretenu que ses congénères; la chambre où a été dressé mon lit de camp n'a pas eu besoin d'un nettoyage préalable; un air de propreté relative règne, comme, d'ailleurs, dans tout l'établissement. Mais ce qui me frappe, c'est de le trouver aussi vide de voyageurs que tous ceux par lesquels je viens de passer. Vide de chevaux est également l'écurie, où le cavalier désireux d'aller en *tchapar* (poste) a coutume de louer un cheval de selle & un *tchaparchaghird* (postillon), sur sa rossinante, comme guide. L'épidémie de choléra a donc bouleversé tout bien profondément, pour que je n'aie pas non plus rencontré jusqu'ici la moindre caravane sur cette route de Recht à Téhéran, une des plus fréquentées de la Perse? Nous n'avons croisé que deux ou trois petits groupes de mulets chargés à peine de quelques marchandises.

Quatre à cinq farsakhs séparent Khoudoum de Recht. La chaussée est plate, large & carrossable, toujours à travers bois, seulement un bois moins épais, à clairières fréquentes. Nous nous y sommes engagés, en passant un petit pont & traversant le village de Khoudoum entre les maisons & de longs hangars, couverts de chaume, qui servent à remiser les caravanes. De temps en temps apparaît une ferme dont les vaches circulent en liberté & passent devant nous sans se presser, allant de côté & d'autre chercher leur nourriture. Végétation luxuriante, d'une exubérance prodigieuse : des lianes, des vignes sauvages montent jusqu'aux branches, tombent & regrimpent en formant de branche en branche, d'arbre en arbre, des festons à l'infini; des buis atteignent des proportions colossales. Riche nature, pays tristement fiévreux.

Des Ghilanis partent vendre leurs denrées à la ville. Ils sont curieux à voir, trottinant avec leurs fardeaux attachés aux deux extrémités d'une longue perche flexible, en équilibre sur l'épaule. Leur costume me rappelle assez celui des Albanais

des bords du lac de Scutari : calotte en feutre blanc, veste courte & culotte collante s'arrêtant à la cheville, sortes d'opankés pour chaussures[1]. L'étoffe est blanche chez l'Albanais, elle est marron ou bleu foncé chez le Ghilani.

Nous traversons le caravansérail de Sengher, grand bâtiment à un étage, construit en briques rouges autour d'une vaste cour carrée, du côté de laquelle des marchands occupent tout

RECHT. SES TOITS EN PENTE.

le rez-de-chaussée qui sert de bazar. Le soleil, resté caché jusqu'ici, commence à se montrer. L'action vive de ses rayons, jointe aux émanations des marécages du Ghilan, est funeste au voyageur, ainsi que nous l'avons appris par la mort de Mirza Abdullah Khan, qui a payé de la vie son voyage à Recht en juillet 1890. Pressant le pas, nous arrivons vers onze heures sur le pont au bout duquel est Recht.

Porteur d'une lettre de M. de Speyer, qui a d'ailleurs annoncé mon arrivée par dépêche, je me présente au consulat de

[1] Les opankés sont des chaussures faites d'une semelle de peau & de lanières, en usage chez les peuples de la péninsule balkanique.

Russie, où je reçois de M. Pakitonof le meilleur accueil & la plus large hospitalité.

2 novembre. — Recht est une ville de 30,000 habitants, bien bâtie au milieu de jardins étendus, à toits en pente, propre & ayant des bazars bien approvisionnés. Ses caravansérails sont en tout temps encombrés par les marchandises qui s'échangent entre l'Europe & la Perse, par la mer Caspienne. Le commerce des soies y est très important. Ses tapis à point de chaînette (*gouldouzi*), en soie de toutes couleurs formant de si jolis dessins, sont renommés à juste titre.

Je rends visite au gouverneur, Essam Saltaneh, un parent du chah, dont le palais, donnant sur une grande place, est dans le goût de toute riche maison persane, sans particularités architecturales. Essam Saltaneh est marié à sa cousine germaine, Afser Saltaneh, qui me demande une consultation & a l'amabilité de m'offrir sa voiture pour mes courses en ville & pour le trajet de demain jusqu'à la barque. Le soir, en rentrant au consulat de Russie, je trouve même un pichkhèdmet du gouverneur, chargé de me remettre un gouldouzi que m'envoie la princesse, afin, me fait-elle dire, que «j'emporte un souvenir qui me rappelle mon passage à Recht».

3 novembre. — De Recht à Pirbazar, la chaussée n'a pas dû être facile à établir sur ce sol bourbeux; elle est cependant assez bonne & bien entretenue, & une heure suffit pour la parcourir en voiture entre les haies des jardins de pêchers, citronniers & orangers qui la bordent, tous arbres de belle venue, en tant qu'ils ont eu, avec la tête au soleil, les pieds dans l'eau pendant la durée des chaleurs.

Tout ce qui va de Recht à Enzeli, & réciproquement, doit passer par Pirbazar, sur la rivière de même nom, qui coule au milieu de marécages couverts de très hauts roseaux. Pirbazar n'a pas d'autre importance. Une barque à six rameurs trans-

porte en trois heures au port d'embarquement. Les rames sont employées rarement tant que l'on est sur la rivière : quatre des rameurs touent la barque à l'aide d'une longue corde attachée au mât, pour ne reprendre leurs rames qu'au Mourd-Ab, lagune au nord de laquelle est Enzeli, où, partis de Recht avant neuf heures, nous débarquons à midi.

Croquis de l'auteur.

ENZELI ET LE CHENAL DU MOURD-AB.

Enzeli, sur la mer Caspienne, est le port du Ghilan, l'entrée de la Perse par cette province, un port où les bateaux à vapeur ne peuvent malheureusement pas accoster. La ville est petite. Une seule construction attire le regard : le palais du chah, très haut édifice qui n'a de curieux que sa forme. Chose singulière, la maison du télégraphe est de l'autre côté du chenal par lequel on va du Mourd-Ab à la mer; il a semblé tout simple d'en arrêter le fil au dernier poteau, plutôt que de lui faire passer l'eau pour la commodité des habitants, qui ne peuvent aller qu'en barque expédier une dépêche.

Après avoir parcouru Enzeli en tout sens & visité le palais du chah sans y trouver grand intérêt, je vais au télégraphe &

me rends ensuite sur le *Corniloff*, petit mais propre bateau à roues de la Compagnie *Caucase & Mercure*, qui doit partir ce soir à huit heures pour Bakou. Du vapeur, Enzeli paraît comme un gracieux mirage.

4 & 5 novembre. — Sur la mer Caspienne, d'un calme parfait. Voici Astara, première localité russe, presque sur la frontière, puis Lenkoran, le Nice de la côte Caspienne. A gauche, chaîne de montagnes boisées d'un bel effet, soit que sur les pentes en pleine lumière les vallons s'estompent en traînées sinueuses inégales, soit qu'abandonné du soleil, tout se fonde en une teinte sombre uniforme, ne laissant de net que la ligne des crêtes vigoureusement tracée sur le ciel en feu du couchant. Le mont Savalan domine cette chaîne, bien que loin derrière elle, de tout ce que lui donne de supérieur sa haute taille de 4,820 mètres.

Lenkoran est admirablement situé entre la mer & la montagne. Les habitants peuvent jouir des agréments de chaque saison sans trop se déplacer, l'hiver, sur la plage, l'été, au fond de quelque vallée ombreuse du voisinage. Les maisons disparaissent au milieu des arbres des jardins; on ne voit guère, du bateau, que les plus proches de l'eau & une sorte de rotonde surmontée d'un clocheton.

Arrivé à l'embouchure de la Koura & de l'Araxe réunis, le *Corniloff* laisse derrière lui les montagnes & ne longe bientôt plus qu'une côte basse, plate & monotone. Il nous tarde d'être à Bakou, qui apparaît, le 5, vers midi & demi, au milieu d'un nuage de poussière mêlée à la fumée des distilleries de naphte. Les maisons grisâtres se confondent longtemps avec le sol aride des environs; elles ne se distinguent qu'à l'approche du port. Nous débarquons à deux heures.

6 novembre. — Bakou a été très éprouvé par le choléra, qui a emporté le vice-consul de France, M. Humbert, originaire

de Metz, homme de devoir, simple & droit, unanimement loué pour son courageux dévouement durant l'épidémie, dont il a été une des dernières victimes.

La ville moderne s'est développée tout autour de la vieille ville persane, principalement le long des quais. Cette dernière seule est intéressante, avec son ancien palais des Khans, qui a conservé son nom originel de Balahissar (haute forteresse),

PORT D'ENZELI.

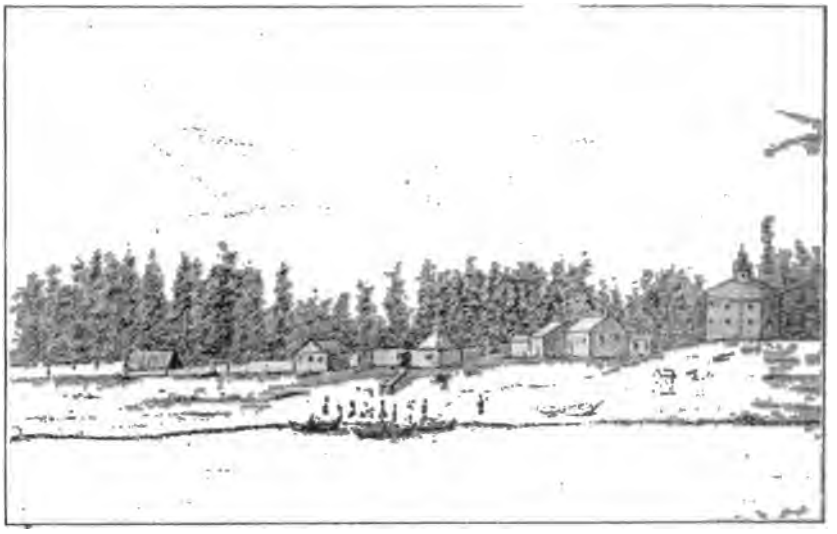
avec sa tour & ses bazars où l'amateur, arrêté par la traversée de la mer Caspienne, peut contenter son goût pour les curiosités de l'Asie, en particulier du Turkestan.

Le palais des Khans domine la vieille ville; il est construit en pierres de taille; la porte d'entrée, délicatement ciselée, fouillée d'arabesques, est un beau travail persan, de même que le portail de la mosquée.

Ville de Perse, Bakou a été le foyer de l'antique religion de l'Irân, comme la ville sainte des adorateurs du feu. Le sol, si facilement inflammable, se prêtait à merveille aux manifesta-

tions du culte mazdéen, & les autels ne devaient pas manquer. On voit encore un temple du feu près de Sourakhanè, au nord-est de Bakou.

L'atèchga de Sourakhanè, entretenu par un prêtre jusqu'à ces derniers temps, est bien conservé. Le sanctuaire s'élève au milieu d'une cour carrée, entourée de cellules adossées au mur crénelé de l'enceinte : c'est un édifice quadrangulaire, dont



Croquis de l'auteur.

LENKORAN.

chaque côté est percé d'une ouverture ogivale donnant accès à la cuvette intérieure où flambait le *feu perpétuel,* & sur les angles duquel se dressent, comme autant de cheminées, quatre colonnes creuses d'où se dégageait le gaz amené du sol par des tuyaux dissimulés dans la maçonnerie. Aujourd'hui, les cellules sont vides, le feu est éteint, la flamme ne s'élance plus des colonnes, & le temple, abandonné, est devenu la dépendance d'une usine à pétrole.

Comment quitter Bakou sans faire visite à la Ville Noire, si bien dénommée, que l'on ait voulu signaler soit le sol impré-

gné de naphte, soit l'épais nuage de fumée qui l'enveloppe, soit l'un & l'autre? Il importe de ne pas être distrait en circulant par les rues, si l'on ne veut point avoir le désagrément d'une chute dans cette matière noire échappée des innombrables tuyaux qui, simplement posés à terre, amènent le naphte des puits de Balakhanè; car la Ville Noire ne contient que les usines.

BAKOU. LA VIEILLE VILLE ET LE PALAIS DES KHANS.

Ces raffineries, bien qu'elles soient à peu près toutes munies du même outillage, n'obtiennent pas les mêmes résultats. En dehors du pétrole, produit direct du naphte, les unes ne retirent du mazout, qui est le résidu de cette première distillation, que des huiles solaires destinées au graissage des machines; d'autres, en même temps que des huiles solaires, extraient de la benzine, de la vaseline, du kérosène. La proportion des produits marchands sortis du naphte est, pour cent parties, trente à trente-trois de pétrole & vingt à vingt-deux d'huiles solaires.

Il y a des puits à naphte un peu de tous les côtés autour de Bakou; les plus importants sont ceux de Balakhanè, qui n'atteignent guère plus de 140 mètres de profondeur, & ceux de Bibaïbad, qui vont jusqu'à 300 mètres. Quelquefois, lors du forage d'un puits, quand on arrive au gisement, le naphte monte avec une telle violence, qu'il lance au loin les outils de forage & sort en un jet de plusieurs mètres de haut, produisant ce que l'on appelle une fontaine jaillissante. Dans ce cas, il suffit de le capter & de le laisser couler dans quelque réservoir, en attendant qu'il soit dirigé sur la raffinerie. Mais, le plus souvent, le naphte n'arrive pas de sa propre impulsion au niveau du sol; on doit le retirer du puits à l'aide d'un seau approprié, long tube cylindrique d'environ 200 litres.

12 novembre. — En trente-trois heures, la Transcaucasie est traversée de la mer Caspienne à la mer Noire. Le train, parti de Bakou à onze heures du soir, arrive le surlendemain matin vers huit heures à Batoum.

Jusqu'à Elisavetopol, la vallée de la Koura, que l'on remonte, ne présente qu'une immense steppe marécageuse. Et même jusqu'à Tiflis, on ne peut guère s'intéresser à la vue du pays. Je revois Tiflis en passant, un peu avant la nuit. Ce n'est plus la ville ensoleillée où nous avons séjourné au commencement de septembre 1889; à demi voilée sous une buée légère, elle s'allonge indécise le long du lit profond de la Koura. La nuit est venue lorsque nous entrons dans les pittoresques montagnes qui séparent le bassin de la Caspienne de celui de la mer Noire, montagnes couvertes de forêts à travers lesquelles court la voie d'où il n'est, du reste, pas souvent possible d'apercevoir quelque étendue de paysage.

Batoum a remplacé Poti depuis que la prise de Kars a valu ce port à la Russie. La rade est meilleure, le sol moins insalubre, le climat à peu près pareil avec chaleur humide accablante l'été. Sa population, en voie de croissance, n'atteint

pas 10,000 habitants. La ville neuve a ses rues tracées, mais non garnies partout de maisons. Un joli jardin public, au bord de la mer, offre d'agréables promenades fréquentées le soir par la belle société.

14-23 novembre. — En mer. Dans la matinée du 14, j'embarque sur le *Cambodge,* des Messageries maritimes, qui lève l'ancre à midi par un beau temps & une mer calme. Quelques décès

AIÈGHGA DE SOURAKHANÈ.

cholériques étant encore survenus dans la garnison de Batoum, depuis l'arrivée du vapeur, le capitaine n'a obtenu que patente brute. Tout le chargement est à destination de Marseille, nous ne toucherons nulle part.

Le 15, à partir de trois heures du soir, la mer Noire devient mauvaise & ne cesse de l'être jusqu'à l'entrée du Bosphore, où nous arrivons de nuit, le 16. Impossible d'entrer. Vent violent du sud-ouest. Nous nous abritons un peu en nous approchant de la côte d'Europe & jetons l'ancre pour passer la nuit.

De bonne heure, le 17, nous avançons jusqu'à Cavak, où est la Santé. Considérés comme contaminés, personne ne nous

approche, pas même les employés sanitaires qui se contentent de nous compter de leur barque, afin de savoir s'il manque quelqu'un à l'appel, s'il n'en est pas mort depuis le départ de Batoum. Deux hommes de la Santé montent sur le *Cambodge*, qu'ils accompagneront jusqu'à sa sortie des Dardanelles, en vue de s'assurer qu'il ne touchera à aucun point de la côte. Toutes les formalités remplies, il nous est enfin permis de continuer notre route... à trois heures du soir. Les Turcs savent mettre en pratique le précepte : *hâte-toi lentement!*

Tout le Bosphore défile à nos côtés, palais de marbre de la côte d'Asie comme de la côte d'Europe, le Bosphore & ses splendeurs, dont le beau ciel bleu n'est pas la moindre. En tout cas, que seraient les autres sans lui? De quatre heures à cinq heures, Constantinople, magnifique, vu de la mer, plein de désillusions dès que l'on y pénètre. Le merveilleux décor prend ici de plus grandes proportions. Voici Dolma Baghtché, palais habité par le sultan; Péra, sur la hauteur; Galata & sa tour; la Corne-d'Or, à l'entrée de laquelle on jouit d'une vue panoramique de la ville, qui arrête le regard & permet à peine de jeter un coup d'œil sur l'autre rive, vers Scutari d'Asie; Stamboul enfin, le vieux Stamboul, dont on voit le Sérail, ancienne résidence des sultans, le vaste dôme de Sainte-Sophie, la mosquée Ahmed & tant d'autres dont les innombrables minarets s'élancent vers le ciel. Ce panorama inoubliable s'évanouit bientôt derrière la pointe du Sérail. Il reste le temps d'apercevoir le château des Sept-Tours, qui reçoit les ambassadeurs au moment des déclarations de guerre, puis San-Stéfano avec la petite maison, au milieu d'un jardin, où a été signé le traité turco-russe de ce nom, & la nuit tombe, couvrant de son voile tous ces riants coteaux. Nous sommes en pleine mer de Marmara.

Aux Dardanelles, le 18, à sept heures du matin, le *Cambodge* dépose au lazaret les deux employés de la Santé montés à Cavak, &, sans s'attarder, il se remet en marche pour déboucher,

vers neuf heures, de ce goulot étroit dans la mer Égée. Nous passons devant l'embouchure du Scamandre & voyons au loin «les champs où fut Troie». Pluie, mer houleuse.

Au milieu du jour, le 19, par une pluie torrentielle & une mer agitée, nous apparaissent, battus par les vagues, les rochers nus de l'antique Cythère, qui devaient être tout autres, j'imagine, quand Vénus avait là son temple.

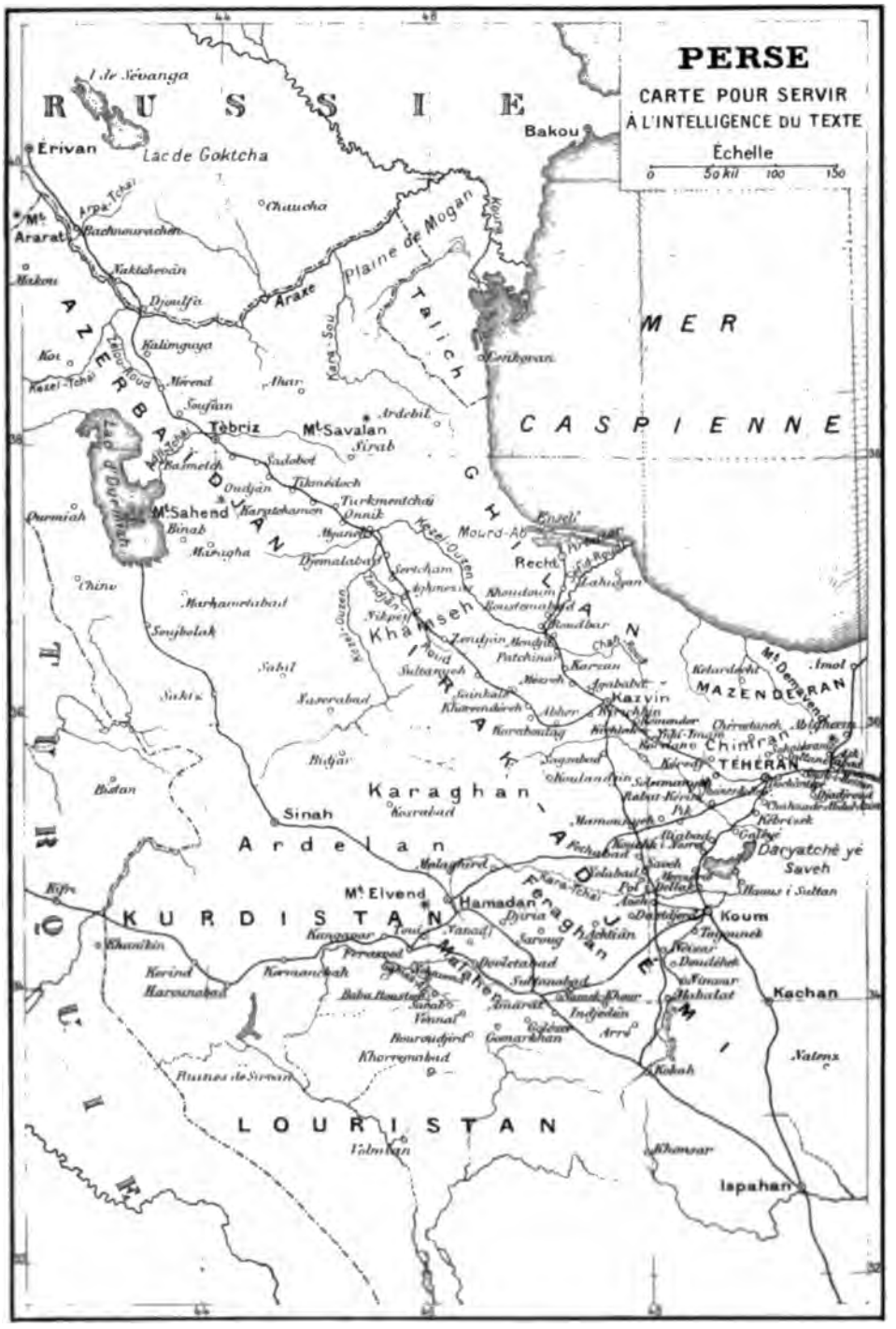
BAKOU. LA MOSQUÉE DU PALAIS DES KHANS.

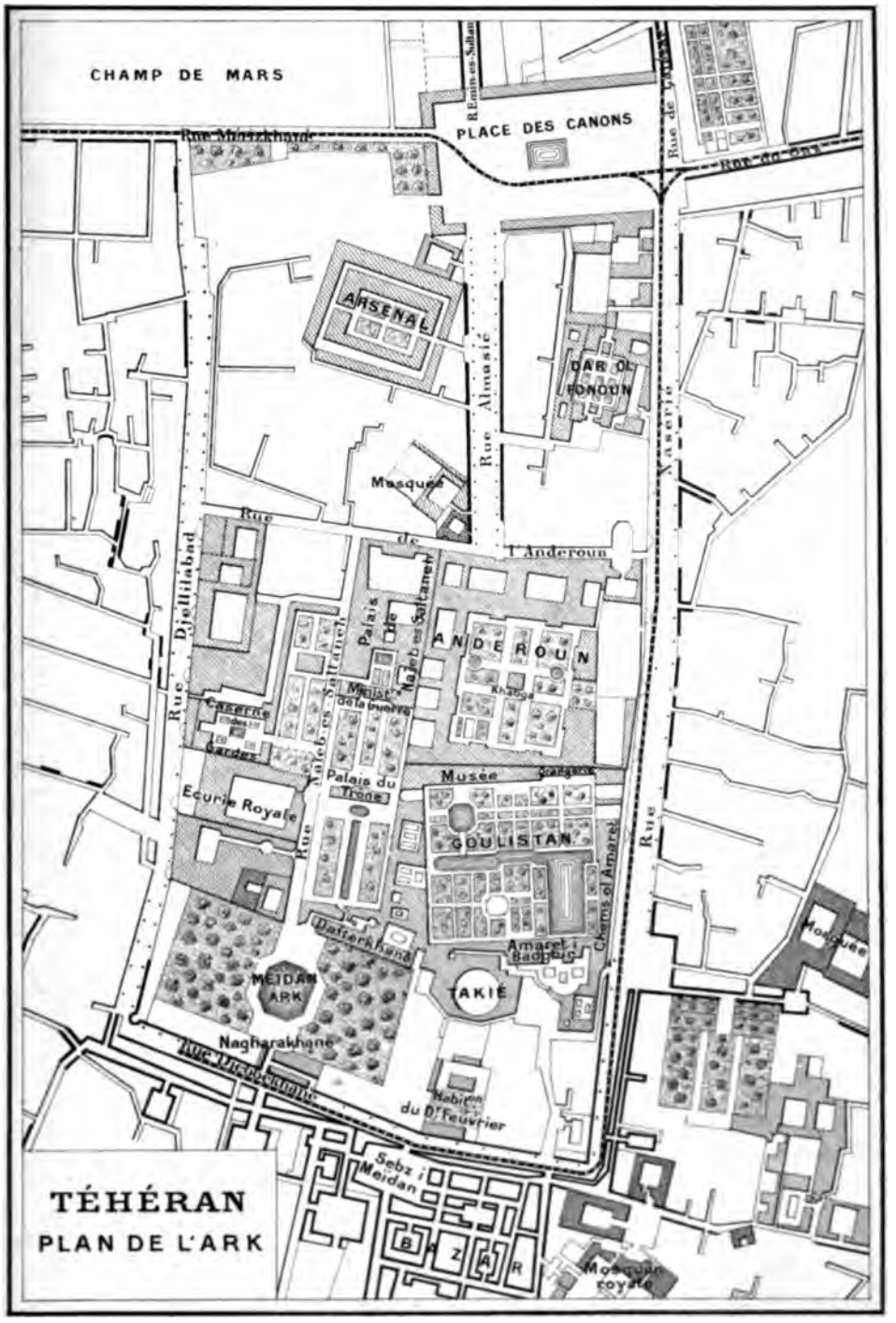
Pendant la nuit, le temps s'est rasséréné, la journée du 20 est ensoleillée, la mer Ionienne est calme. Nous entrons dans le détroit de Messine après avoir admiré le coucher du soleil derrière l'Etna, dont le sommet est ceint de légères vapeurs comme d'une couronne.

En pleine Méditerranée, le 21. Ciel pur, mer tranquille. Les passagers, peu nombreux, se laissent aller sur le pont aux douceurs d'une belle traversée. Le 22 : à midi en vue des côtes de France!!! à six heures en vue de Marseille.

On nous envoie en quarantaine au Frioul, pour nous apprendre à ne pas avoir patente nette. Nous nous y rendons l'oreille basse.

Mais, vingt-quatre heures après, la joie nous est rendue avec la liberté. Le colonel Fabre, mon ami d'enfance, qui commande le 141e régiment d'infanterie à Marseille, vient me chercher en barque. Je descends du *Cambodge*, &, le 23 novembre avant la fin du jour, je pose le pied sur cette vieille terre gauloise, sur le sol aimé de la patrie.


PERSE
CARTE POUR SERVIR
À L'INTELLIGENCE DU TEXTE
Échelle
0 50 kil 100 150
RUSSIE
MER CASPIENNE
Bakou
Érivan
Lac de Goktcha
Mt Ararat
Plaine de Mogan
Araxe
Talich
AZERBAÏDJAN
Tèbriz
Mt Savalan
Mt Sahend
Lac d'Durmiah
GHILAN
Mourd-Ab
Recht
Khamseh
IRAK-ADJEMI
Kazvin
MAZENDERAN
Mt Demavend
Chimran
TÉHÉRAN
Karaghan
Sinah
Ardelan
Mt Elvend
Hamadan
Feraghan
KURDISTAN
Koum
Daryatché yé Saveh
Kachan
LOURISTAN
Ispahan
Ruines de Sirvan



IMPRIMERIE NATIONALE.

INDEX DES MOTS PERSANS.

A

AB, cau.
ABAMBAR, réservoir à eau, citerne.
ABDARKHANÈ, maison de l'eau.
ABÉ YAKH, eau à la glace.
ACH, soupe.
ACHOURA (dixième), désigne le dixième jour de moharrem, mais s'étend aux jours précédents.
AFTABÈ, aiguière.
AGA, maître, seigneur.
AGDAS, nuit.
ALEM, monde, univers.
ALEMGHIR, conquérant du monde.
ALMAS, diamant.
AMARET, palais.
ANDEROUN, intérieur, partie de la maison réservée aux femmes.
ARK, citadelle.
ATÉBA, médecin.
ATÈCH, feu.
ATÈCHGA, temple, autel du feu.
AZIZ, aimé, chéri.

B

BAB, porte.
BACHI, chef.
BADGHIR (prend vent), ventilateur.
BAGH, jardin.
BAGHBÂN, jardinier.
BAGHERKARA (aile noire), sorte de poule de Carthage.
BALA, en haut.
BALAKHANÈ (haute maison), étage qui surmonte la porte d'entrée d'une habitation.
BÈST, asile.
BIROUN, extérieur, partie de la maison réservée aux hommes.
BOUZOURG, grand.

C

CHAH, roi.
CHAHI, sou de cuivre, environ 0 fr. 03 centimes.
CHAHI SÈFID (sou blanc), petite monnaie d'argent.
CHAHZADÈ (né de roi), prince du sang.
CHALVAR, pantalon à pieds des femmes.
CHATER, coureur du chah.
CHEIKH, vieillard.
CHEMS, soleil.

Chirini, douceurs, sucreries.
Choudja, brave.
Choukouh, splendeur, magnificence.

D

Dafterkhanè, chancellerie.
Dagh, montagne.
Dakhmeh, tour du silence.
Dar ol-fonoun, collège polytechnique.
Daryaï nour (océan de lumière), le plus gros diamant du chah.
Daryatchè, petite mer.
Dèh, village.
Dellak, barbier.
Dervaseh, porte de la ville.
Dharireh, roseau odorant & aromate qui en est extrait.
Din, religion.
Dochântèpè, colline aux lièvres.
Doukhtèré, fille, pucelle.
Dovleh ou Dooouleh, gouvernement, état souverain.

E

Ebgol, cadeau à un supérieur.
Ekhterchenas, astronome.
Emin, confident.
Estékarè, divination à l'aide du tèsbih.
Etemad, confiance.

F

Fakhr, gloire.
Fal, sorts des livres, du Koran.
Farsakh, mesure itinéraire, chemin parcouru à pied en une heure, environ 5 kilomètres & demi.
Ferrach (qui étend les tapis), serviteur à tout faire, chargé des tentes & même d'attributions policières.
Firouzé, turquoise.

G

Ghadir (mare), nom donné au jour où Mahomet choisit Ali pour successeur.
Ghatlé ou Katlé, meurtre.
Ghatlé imam Hossein, anniversaire de la mort de Hossein.
Ghechlak, village souterrain.
Goul, fleur, rose.
Goulam, garde, particulièrement des gouverneurs, des légations.
Gouldouzi, tapis à point de chaînette.
Goulistan, roseraie, parterre de fleurs.
Guilim, tapis à double face sans poils.

H

Hadji, pèlerin revenu de la Mecque.
Hakem, gouverneur.
Hakim, médecin.
Hammam, bain.
Hedjlet, tente nuptiale des Iliats.
Henné, arbrisseau qui, réduit en poudre, sert à teindre en rouge les cheveux, la barbe & les ongles.
Hessar ou hissar, château, forteresse.

I

Iliat, nomade de la Perse.
Imam, titre donné aux douze premiers successeurs de Mahomet à partir d'Ali.
Imamzadè (né d'imam), nom donné aux descendants des imams &, par abréviation, à leurs tombeaux.
Incha'allah, s'il plaît à Dieu.
Iz, honneur, gloire.

K

Kachi, faïences.
Kachi télaï, faïences à reflets métalliques.
Kachkoul, sébile, coque de fruit indien portée au bras par les derviches.
Kadjaveh, cacolet, sorte de caisse surmontée de cerceaux en bois recouverts d'étoffe.
Kalé, forteresse, château.
Kalemkar (travail à la plume), cotonnade peinte.
Kalian, pipe à eau.
Kaliandar, porte-kalian.
Kalianfrouz, loueur de kalians.
Kanot, aqueduc souterrain.
Kara, noir.
Karkhanè, tente-cuisine.
Kasr, château.
Kébab, rôti.
Kébabdji, rôtisseur.
Kèchik, garde, spécialement du chah.
Kerna, longue trompette.
Khabga (lieu où l'on dort), pavillon du chah dans ses anderouns.
Khadjè, eunuque.
Khalvet, conseil, assemblée.
Khama, long poignard.
Khan, maître, seigneur.
Khanè, maison.
Khanoum, dame, maîtresse de maison.
Khol, teinture noire pour les cils & les sourcils.
Kolah, bonnet d'astrakan.
Kolah i nèmèdi, calotte demi-sphérique en feutre.
Kouh, montagne.
Kourban, sacrifice, immolation.
Kran, monnaie d'argent, environ 0 fr. 50 centimes.

L

Lahaf, couverture ouatée.
Lalè, tulipe.
Lalèzar, parterre de tulipes.
Lavatch, pain-galette.
Lèila, nuit.

M

Maçoumé, innocente, pure.
Maçt, lait fermenté.
Mafrèch, sacoche, grand sac de cuir.
Mamalek, royaume.
Matem, deuil, les dix premiers jours de moharrem.
Medjmoueh, vulgairement medjmeh, plateau circulaire en métal.
Mehmânkhanè (maison des hôtes), hôtel.
Meïdan, place publique.
Mèmber, tribune, chaire à prêcher.
Mèrizkhanè (maison des malades), hôpital.
Mermer, marbre.
Mesdjed, mosquée.
Mirakhor, écuyer.
Mirza, écrivain, lettré.
Moharrem, premier mois de l'année persane.
Mollah, prêtre.
Morvarid, perle.
Mouchir, conseiller.
Mouchtehid (celui qui combat pour la foi), grand prêtre, chef religieux.
Mouïn, aide.
Moulk, pays.
Moustofi, banquier, payeur.
Mouzaffer, défenseur.

N

Nagharakhanè, maison de réjouissance.

NAHAR, déjeuné.
NAHAR KHORDEN, déjeuner.
NAÏEB, vicaire, lieutenant.
NAKADJI, dessins sur briques émaillées.
NAMAZ, prière.
NÂN, pain.
NASR, protecteur.
NAZER, intendant, majordome.
NEDJÈS, impur.
NÈMÈD, feutre.
NIZAM, militaire.
NOROUZ (nouveau jour), première journée du printemps.
NOUKER, serviteur.

O

OTAQ, chambre.

P

PAÏN, en bas.
PEHLEVAN, athlète, lutteur.
PICHKÈCH, cadeau à un inférieur.
PICHKHÈDMET, valet de chambre, domestique.
PIRAHÈN, chemisette.
POL, pont.
POUCHTÉBAM, terrasse des maisons.

Q

QAHVÈDJI, cafetier.
QÈLEMDÂN, écritoire.

R

RAMAZAN, Carême.
RAMLÈ, divination par les dés.
ROUBEND, voile blanc des femmes.
ROUD, rivière.
ROZÈKHANÈ, réunion où se racontent les événements tragiques des premiers temps de l'islamisme.

S

SAKALI, exécuteur.
SAKKA, porteur d'eau.
SAKOU, scène, théâtre.
SALAM, salut.
SALTANEH, empire.
SARDAR, porte de l'intérieur de la ville.
SÈFID ou SÈPID, blanc.
SEÏD, descendant de Mahomet.
SEÏF, sabre.
SÈR, tête.
SERDAR (qui tient la tête), chef.
SOFRÈ, nappe.
SOURKH, rouge.

T

TABAR, hache.
TADJIK, Persan sédentaire.
TAHER, propre, pur.
TAKHT, plate-forme élevée, trône, lit.
TAKHTCHÈ, niche.
TAKHTÉRÈVÂN, litière.
TAKIÉ, théâtre du chah dans l'Ark.
TAKNÈMA, loge royale au Takié.
TALAR, salon.
TAVOUS, paon.
TAZIÉ, spectacle, tragédie.
TCHADER, tente & grand voile de coton gros bleu des femmes.
TCHADER BOUZOURG, grande tente.
TCHADER NAMAZ, vêtement de prière; les femmes s'en couvrent aussi pour circuler dans la maison.
TCHADER NOUKERI, tente des serviteurs.
TCHADER TAKIÉ, tente-théâtre, par analogie avec le Takié de l'Ark.
TCHAÏ, rivière.
TCHAPARKHANÈ, maison de poste.
TCHAPARCHAGHIRD, postillon.
TCHARGAT, fichu carré.

TCHARTCHOUB (aux quatre bâtons), tente-indispensable.
TCHARVADAR, muletier.
TÈBRIZ (fébrifuge), Tauris.
TÈCHÈKOUS, éblouir, jeter de la poudre aux yeux.
TEHL, aigrette insigne du pouvoir souverain.
TÈPÈ, colline, plateau élevé.
TÈSBIH, chapelet.
TIMSAL HOUMAYOUN (portrait du roi), décoration persane.
TOMAN, monnaie d'or, un peu plus de 7 francs.
TOP, canon.
TOPKHANÈ (maison des canons), parc d'artillerie.
TOUMBAK, tabac pour kalian & narguilé.

V

VALIAHD, héritier du trône.

Y

YAKH, glace.
YAKHTCHAL, dépôt de glace, glacière.
YAL, veste de femme.

Z

ZEL, ombre.
ZEMBOUREK (petite guêpe), canon porté à dos de chameau.
ZIRJOUMÈ, jupe.
ZIRZAMIN, sous-sol.
ZOUD, vite.

TABLE DES GRAVURES.

		Pages.
1.	Docteur Feuvrier	FRONTISPICE.
2.	Armure persane	VII
3.	Deux poignards persans	VIII
4.	Carrosse de gala du chah	1
5.	Nasr ed-Din Chah	5
6.	Emin es-Sultan	7
7.	Mirza Riza Khan	9
8.	Etemad es-Saltaneh	13
9.	Mirza Nizam	17
10.	Tamara	19
11.	Le Kazbek	21
12.	Mtskhet	23
13.	La Koura & le chemin de fer du Caucase	25
14.	Tiflis. La vieille forteresse & la ville	27
15.	Érivan. La mosquée	29
16.	L'Ararat, vu de la plaine au sud d'Erivan	31
17.	Etchmiadzin	33
18.	Érivan. Intérieur du palais des Serdars	35
19.	Érivan. Mosquée ruinée des Serdars	37
20.	Naktchevân. Tour & minarets	39
21.	Naktchevân. Mosquée en ruine	41
22.	Femme du Kurdistan persan	42
23.	Groupe de Persans	43
24.	Le chah à cheval	45

25. Types de chaters 47
26. Défilé des kèchiks 49
27. Dîner sur l'herbe, à la persane 51
28. Vue de Tauris 53
29. Tauris. Ruines de la mosquée Bleue 55
30. Tauris. Portail de la mosquée Bleue 57
31. Emin es-Sultan & Emin é Khalvet 59
32. Mirza Abdullah Khan 60
33. Aziz Khan 61
34. Chahzadè Mouzaffer ed-Din, valiahd 63
35. Tauris. La citadelle 67
36. Medjed ed-Dovleh sur son tricycle 71
37. Le chah se fait lire les journaux français par Etemad es-Saltaneh. 73
38. Caravansérail de Tikmédoch 77
39. Gens de l'abdarkhanè 79
40. La tente royale dressée dans la rivière 81
41. Turkmentchaï. Maison de Machti Mohammed 82
42. Myaneh 84
43. Pont du Kezel-Ouzen 85
44. Djemalabad 87
45. Caravansérail de Sertcham 89
46. Nikpêy 91
47. Zendjân. La plaine & la ville 93
48. Vue de Sultanyeh 95
49. Palais de Sultanyeh 97
50. Mosquée de Sultanyeh 99
51. Abambar de Kazvin 101
52. Mehmânkhanè de Kazvin 103
53. Kazvin. Imamzadè Hossein 105
54. Mosquée de Kazvin 107
55. Chahzadè Naïeb es-Saltaneh 109
56. Un seïd 110
57. Types de derviches 111
58. Ynki-Imam 113
59. Porte de Kazvin, à Téhéran 115
60. Persane écrivant 116
61. Persanes à l'anderoun 117
62. Trône de marbre 119
63. Salam au Takht i Khanè 121
64. Moulkara 123
65. Yahia Khan 125
66. Représentation au Takié-Dovleh 127
67. Scène d'Achoura 129
68. Nagarakhanè & canon des Perles 131

69. L'eunuque au canard 133
70. Le chah dans la chambre des Brillants 135
71. Chems ol-Amaret 137
72. Amaret i Badghird 139
73. Porte Almasié 141
74. Khabga & jardin de l'anderoun 143
75. Chahzadè Zel es-Sultan 145
76. Assis à la porte du musée, le chah se fait préparer des truffes pendant que le moustofi compte de l'argent 147
77. Trône des paons 149
78. Musée, avec la sphère de Nasr ed-Din 151
79. Façade du Dar ol-Fonoun, rue Nasérié 153
80. Dar ol-Fonoun 155
81. M. Richard 157
82. M. Vauvillier 159
83. Emin es-Sultan, ayant : à sa droite, Emin el-Moulk, Emin é Khalvet, Aziz Khan, Aboul Hassan Khan & Nasroullah Mirza ; à sa gauche, Emin es-Saltaneh et Nazem Khalvet ; à ses pieds, Djellal el-Moulk & Mohammed Khan 161
84. Le chah promené en voiture dans le jardin des Roses 163
85. Le chah, Naïeb es-Saltaneh, Moulkara, Iz ed-Dovleh & autres personnages, au Goulistan 165
86. La place des Canons & la ville moderne, sous la neige 169
87. Mosquée du Sepeh Salar 171
88. Le bazar & la mosquée Royale 173
89. Sieste du chah 175
90. Meïdan-Ark au Norouz 178
91. Place & palais de Nagarestan un jour de Kourban 183
92. Deux eunuques noirs parmi des Persans 186
93. Persane mettant le costume de ville 188
94. Chambellans de service à Dochântèpè 189
95. Dochântèpè 191
96. Fauconnier à cheval 193
97. Le chah sous sa tente de chasse 195
98. Tchader bouzourg 199
99. Jardin de Kamranié 201
100. Palais de Sahabkranié. Façade septentrionale 203
101. Palais de Sahabkranié. Façade méridionale 205
102. Lavassan & la route du Lar 206
103. Camp du Lar 207
104. Préparation du maçt 208
105. Le Demavend, vu du plateau du Lar 209
106. Siahpelas 211
107. Pont du Polour 213

108. Bazàr d'Avché 215
109. Repas de gala persan 217
110. Cherestanek 219
111. Préparation de l'âch 221
112. Le chah déjeunant sous le nahar khori 225
113. Saltanetabad. La tour de l'Horloge 228
114. Abdarkhanè de Saltanetabad 229
115. Palais de Saltanetabad 230
116. Mon campement à Golendohek 231
117. Golendohek 232
118. Habitation du Dr Feuvrier dans l'Ark, au pied du Takié-Dovleh. 233
119. Anderoun d'Echretabad 235
120. Kasr i Kadjar 237
121. Mosquée de Chahzadè-Abdul-Azim 239
122. Dakhmeh 240
123. Manoukdji, & le tableau représentant sa réception officielle à son arrivée à Téhéran 241
124. Manidjeh, Aziz es-Sultan 243
125. Campement d'Iliats, au Lar 245
126. La fiancée de l'Iliat sous le hedjlet 247
127. Femmes & enfants d'Iliats 249
128. Le chah & sa chasse 251
129. Halte dans l'Elbourz 255
130. Le chah à la chasse 257
131. Seïds & mollahs du Rozèkhanè 259
132. Kasr i Firouzé 263
133. Sourk i Hessar 265
134. Amphithéâtre d'Apamée 267
135. Arménienne de Perse 268
136. Hadji fumant le kalian 269
137. Les trésoriers préparant la solde 271
138. Le chah assiste à la paye de ses gens 273
139. Naïeb es-Saltaneh occupé à sa correspondance 275
140. Le chah sous sa grande tente 277
141. Goûter du chah 281
142. Le chah & ses chambellans à travers la campagne 283
143. Le chah au bord du Djadj-Roud 285
144. Mouïn el-Moulk entre Emin ed-Dovleh & le fils de ce dernier .. 287
145. Meïdan-Chah & rue Naïeb-es-Saltaneh 289
146. Le mouchtehid Achtiani 293
147. Mouïn Nizam 295
148. Guèbre & son âne 297
149. Les Khans Kadjars & leur chef 301
150. Femme guèbre & son enfant 303

151. Dafterkhanè 305
152. Pehlevans 307
153. Persane fumant le kalian 310
154. Arméniennes & musulmanes de Perse 311
155. Campement du chah 313
156. Aliabad 315
157. Koum. Le tombeau de Fathma 317
158. Porte de Koum 319
159. Pont de Koum & entrée du chah dans cette ville 321
160. Paysans de Mahallat 323
161. Digue rompue de Nimvar 325
162. Ruine de Khorhé 327
163. Ancienne mosquée de Mahallat 329
164. Manoutcher Mirza 331
165. Sultanabad 333
166. Mirza Labedin 335
167. Serkémari 337
168. Gomarkhan 339
169. Bouroudjird. Porte & remparts 341
170. Le khan de Nehavend & les membres de sa famille 345
171. Paysans de la campagne de Nehavend 347
172. Paysannes de la campagne de Nehavend 349
173. Château fort de Nehavend 351
174. Tombeau du prophète Habacuc 353
175. Village fortifié 355
176. Le ferrach-bachi au milieu de chambellans 357
177. Le centenaire d'Achtiân & son fils 359
178. Maison du moustofi d'Achtiân 361
179. Abambar de Saveh 363
180. Charmeurs de serpents, dans la cour de la légation de France .. 367
181. Persane en costume d'intérieur 370
182. Soldats persans 371
183. Pont du Kéredj 373
184. Kharzan 375
185. Patchinar. Caravansérail & tchaparkhanè 377
186. Pont du Chah-Roud 379
187. Pont de Mendjil 381
188. Tchaparkhanè de Roustemabad 383
189. Khoudoum 384
190. Pont de Recht 385
191. Recht. Ses toits en pente 387
192. Enzeli & le chenal du Mourd-Ab 389
193. Port d'Enzeli 391
194. Lenkoran 392

195. Bakou. La vieille ville & le palais des Khans..... 393
196. Atèchga de Sourakhanè..... 394
197. Bakou. La mosquée du palais des Khans..... 397
198. Persanes en costume de ville..... 398
199. Carte pour servir à l'intelligence du texte..... 399
200. Plan de l'Ark..... 401
201. Amulette, vase à horoscope & autres objets à divination..... 403
202. Vase ancien trouvé à Rey..... 407
203. Tapis de Recht & potiche persane..... 409
204. Flacon à eau de rose..... 414

TABLE DES MATIERES.

AVANT-PROPOS..... VII

CHAPITRE PREMIER.

DE FRANCE EN PERSE, A LA SUITE DE SA MAJESTÉ NASR ED-DIN CHAH.

Comment je deviens médecin de Nasr ed-Din Chah. - Départ de Paris. - La marchande de journaux de Gretz. - Les gamins de Troyes. - Le favori & le signal d'alarme. - L'Alsace évitée. - Mes compagnons. - Séjour à Bade. - Deux généraux allemands. - Le prince Max. - Visite à Heidelberg; le livre des visiteurs de marque. - Le prince Mentchikoff. - La Solitude. - La Wilhelma. - Munich. - Le lac de Chiem & le château du rois Louis. - Salzbourg; le général de Thœmmel; Paracelse; Mozart. - Vienne : attentions de l'empereur-roi pour le costume militaire français; dîner de gala à la Hofburg; embarras d'un archiduc. - Le Danube, de Vienne à Budapest. - Le professeur Vambéry. - Sources de l'eau Hunyadi Janos. - Le capitaine Giesl de Gieslingen. - A travers les steppes russes. - Le train impérial. - L'amiral Popof. - Vladikavkaz. - Un complot qui avorte. - Passage du Caucase. - Tiflis; son gouverneur. - L'Akstafa. - Nomades; leurs tentes; leurs moutons. - Le lac de Goktcha. - Île & monastère de Sévanga. - Akta. - Le mont Ararat vu de Fontane. - Érivan & ses vignes. - Le brigand Kérim. - Etchmiadzin : le Catholicos; les moines. - Bachnourachen & ses moustiques. - Naktchevân. - L'Ararat disparaît. - Djoulfa. - L'Araxe..... 1

CHAPITRE II.

EN PERSE. - L'AZERBAÏDJÂN. — L'IRAK ADJÉMI.

L'héritier du trône reçoit le souverain. - Camp du chah. - Effets d'un feu d'artifice. - Mes premiers serviteurs persans. - La voiture du roi. - Trois êtres humains. - L'ordinaire persan. - Plateau de Kalimguya. - Chasse à l'outarde. - Mérend; ses fruits. - Chaîne du Kara-Dagh. - Soumission de Kérim. - Tauris. - Quelques personnages de la suite. - Médecins

persans. – Le favori Aziz es-Sultan. – La Géorgienne. – Mouzaffer ed-Din, valiahd. – Maladie du chah. – Mort d'un soldat de l'escorte. – Singulier cadeau. – Oudjân; ses eaux thermales. – Tikmédoch. – Repas du roi. – Karatchamen. – Lieux humides recherchés pour le camp. – Paroles d'Emir Nizam. – Les ablutions. – Turkmentchaï & le traité de 1828. – L'Alsace-Lorraine de la Perse. – Myaneh & *l'argas persicus*. – Le Kaplan-Kouh. – Château de la Pucelle. – Pont du Kezel-Ouzen. – Le chah dessinateur. – Djemalabad. – Sertcham. – Les caravansérails. – Le Zendjân-Roud. – Nikpêy. – Concessions octroyées à des étrangers; les pots-de-vin. – Zendjân & le babisme. – Sultanyeh : le palais; la mosquée de Khoda Bendeh. – Saïnkalé. – Khoremdéreh. – L'antique Abher. – Karaboulag. – Kirichkin. – Les montagnes d'Alamont & la secte des Assassins. – Kazvin. – Les kanots. – Les Abambars. – L'imamzadè Hossein & les transports de cadavres. – Coupe de cheveux d'un chiite. – Le chahzadè Naïeb es-Saltaneh. – Vieilles divinités. – Seïds & derviches. – Kémender. – Kichlak. – Ynki-Imam : caravansérail & tombeau. – Le Kéredj. – Vue du Demavend 43

CHAPITRE III.

TÉHÉRAN. — L'ARK ET SES PALAIS. – LA VILLE.

Salle du Trône. – Trône de Marbre. – Salam royal. – Hôtel de France. – Les métamorphoses d'un maître d'armes. – Étiquette persane. – L'ambassadeur ottoman. – Le ministre de France. – Les frères du chah. – Le Mouchir. – Le ministre des affaires étrangères de Sa Majesté. – Grand tazié au Takié-Dovleh. – Achoura. – L'Ark. – Musiciens saluant le lever & le coucher du soleil. – Un bèst. – Biroun & anderoun. – Le Goulistan. – Les palais d'hiver. – Journée du chah. – L'anderoun & sa population féminine. – Le palais du Sommeil. – Costumes des femmes persanes. – Le nain du roi. – Le chahzadè Zel es-Sultan. – Musée de Sa Majesté. – Trône des Paons. – Globe terrestre de Nasr ed-Din. – Premier tramway. – Les chasses privées. – Les cadeaux. – Un médecin français établi au Kurdistan. – Le collège polytechnique. – Deux Français professeurs au Dar ol-Fonoun. – Mariage d'Aziz es-Sultan. – Ebgol & pichkèch. – Palais de Naïeb es-Saltaneh. – Rapports de malade à médecin. – Emin es-Sultan & sa famille. – Le roi chez son premier ministre. – Le dernier-né du chah; sa mère. – Emin Agdas. – Européennes dans les anderouns. – Bijoux du chah. – Un hammam de l'anderoun royal. – Toilette d'une dame persane. – Description de Téhéran. – Revue au Champ de Mars. – Cérémonie du Norouz. – Rubis monstre. – Emin Agdas va se faire opérer à Vienne. – Le Ramazan. – Le palais de Nagarestan. – Badr es-Saltaneh est opérée de la cataracte. – Retour d'Emin Agdas aveugle. – Témoignages de reconnaissance de Badr es-Saltaneh..... 117

CHAPITRE IV.

LES MAISONS DE PLAISANCE ET LES CHASSES ROYALES.
L'ELBOURZ. - LE MAZENDERAN.

Vie nomade du chah. - Femmes de l'anderoun en voyage. - Dochântèpè. - Aniseh ed-Dovleh. - Djadjroud. - Les francolins. - Chasse au bouquetin. - Faucons, perdrix & tihous. - Deux panthères. - Acte de courage de Medjed ed-Dovleh. - La route de Chimran & ses rosiers. Mon train de voyage. - Villas des légations. - Stations thermales fréquentées. Le palais de Sahabkranié. - Latian. - Lavassan-Bouzourg. Le Lar. - Les Iliats. - Truites du Lar-Roud. - Le kiosque d'Argoun Khan. Polour & ses vipères. - Le Demavend. - Avché. - Hassanabad : Etemad es-Saltaneh dévalisé; réception de la favorite. - La légation de Russie au complet. - Fête du Kourban Baïram. Pèlerinage d'Emin Agdas à Mechhed. - Défilé des dames de l'anderoun. - Le palais de Cherestanek. - Chasse au mouflon. - L'âch. Avalanche de pierres. Saltanetabad : le palais & ses dépendances. Soirée à Kamranié. - Golendohek. Rentrée en ville. - Ma maison dans l'Ark. Echretabad. Kasr i Kadjar. - Premiers effets des concessions accordées aux étrangers. Comité de l'Alliance française. Chahzadè-Abdul-Azim. Rey. La tour du Silence. - Les guèbres; leur prêtre Manoukdji. Le chah passe par mon campement. - Etemad es-Saltaneh reçoit à dîner Emin es-Sultan. Médisance & calomnie. Le favori invite à la chasse un fils du roi. La jeune Katty Greenfield. Lachkarak. Tcharbagh. Filzamin. Siahpelas. - Chambre nuptiale des Iliats. Yartkhan-Larkhan. - Deux singulières revues. - Ochân. Village & vallée de Cherestanek. - Paralysie d'Emin Agdas; son énergie. Le Cherestanek-Roud, la Laura & le Kéredj. - Kadjasar. - Kandovân. - Siahbiché. - Pluie & brouillards du Mazenderan. Accidents de route. - Retour forcé. - Fin du roman de Katty Greenfield. Mort de Djehanghir Khan. - Âge du chah. - Kasr i Firouzé & le gibier des environs. - Sourkh i Hessar. - Les chiites & l'anniversaire de la mort d'Omar. Emplacement d'Apamée. Fin des excursions. Belle végétation d'un jardin. 189

CHAPITRE V.

LA CONCESSION DES TABACS. LES TROUBLES. - L'ÉMEUTE.

Quelques articles de la concession des tabacs. Les Anglais & le représentant de la France. - Influence du mouchtchid de Kerbéla. Troubles à Tauris. - Mesure de faveur à l'endroit de l'Azerbaïdjân. Agitation à Ispahan. Hadji Mohammed Hassan. Destitution d'Emir Nizam. -

IMPRIMERIE NATIONALE.

Alemghir, nouveau prophète. – Portes de l'Ark murées. – Sahad Dovleh est envoyé à Kelardècht contre Alemghir. – Difficulté de frontière. – Excursion à Ali-Chah-Abbas. – Pierres précieuses enlevées au trône des Paons. – Exécution du coupable. – Alemghir pris & amené à Téhéran. – Les Persans cessent de fumer. – Les mollahs sont maîtres de la situation. – Sa Majesté cherche à se débarrasser de ses ennuis en allant à Dochântèpè, puis à Djadjroud. – Panthère près du camp. – Le gouverneur de Kazvin obligé de quitter la ville. – Retour du roi à Téhéran. – Affiches menaçantes sur les murs de la ville. – Postes militaires établis sur la demande des agents diplomatiques. – Le chah promet de retirer la concession. – L'émeute. – Achtiani. – Mouïn Nizam. – La fusillade. – La concession des tabacs est définitivement retirée. – L'influenza en ville. – Mort de Mouchir ed-Dovleh; sa succession. – L'interdiction de fumer est levée. – Le chah atteint de grippe. – Départ du représentant de la Turquie. – Le nouveau Mouchir. – Changement de nom en changeant de titre. – Rôle de la police. – Le plus gros diamant du chah. – L'estékarè de la mère du valiahd. – Emin es-Sultan se rapproche des Russes. – Le chah complètement rassuré célèbre le Norouz avec pompe. – L'entente est faite sur l'indemnité à payer pour le retrait de la concession des tabacs. – Fin de la crise 269

CHAPITRE VI.

VOYAGE AU FERAGHAN. — L'ÉPIDÉMIE DE CHOLÉRA.

Faux jugements sur Nasr ed-Din. – Fête de nuit au jardin des Roses. – Mort de la mère du valiahd. – Aïcha & Lèila. – Kèbrizek. – Un diplomate mis à l'épreuve. – Aliabad. – La petite mer de Saveh. – Loess & efflorescences salines. – Menzérié. – Koum. – Effets d'un remède d'empirique. – Tagounek. – Eaux saumâtres. – Nèizar. – Hakim el-Mamalek. – Doudéhek. – Zel es-Sultan & l'héritage de Mouchir el-Moulk. – Délidjan. – La digue de Nimvar. – Mahalat & sa source. – Ruines de Khorhé; l'ossuaire. – Arrè. – Tchoougân; recommandation du chah. – Indjédân & son gibier. – Effet de mirage. – Sultanabad; ses tapis. – Femme poète. – Sèdeh. – Namek-Khour. – Amarat & le seïd Hadji Aga Mohsein. – Hèkèin. – Astané & l'imamzadè Sahl Ali. – Femmes arméniennes. – Les grottes d'or. – Golézer. – Gomarkhan. – Bouroudjird. – Lours & Bakhtyaris. – Vennaï. – Sari Aslam & Choudja es-Saltaneh. – Grande revue. – Bardèsara. – Sarab. – Le Gamas-Ab. – Le choléra est à Mechhed & à Recht. – Baba-Roustem. – La police du camp. – Nehavend; son tumulus. – Vesatch & ses lièvres. – Ferasvedj; les caravanes de cadavres. – Toui; une colonie de princes. – L'Elvend & ses sources. – Roud-Deraver & la culture du safran. – Le tombeau du prophète Habacuc. – Premier jour de l'année 1310 de l'hégire. – Plateau de Malaher.

- Un village souterrain. - Nanadj. - Kesp & ses kanots. - Dizabad. - Djiria. - Saroug. - Achtiân & ses guilims. - Ghatlé imam Hossein. - Encore le favori. - Dastdjerd. - Aveh & l'imamzadè Abdullah Moussa. - Yelabab. - Le choléra est à Téhéran. - Saveh & son abambar. - Fethabad. - Mamounyeh. - Pik. - Rabat-Kérim. - Khasemabad & les visiteurs venus de Téhéran. - Saltanetabad contaminé. - Cherestanek & l'épidémie. - Nombreuses victimes à Téhéran. - Sa Majesté rentre en ville. - Demande de congé. - Honneur inespéré..... 311

CHAPITRE VII.

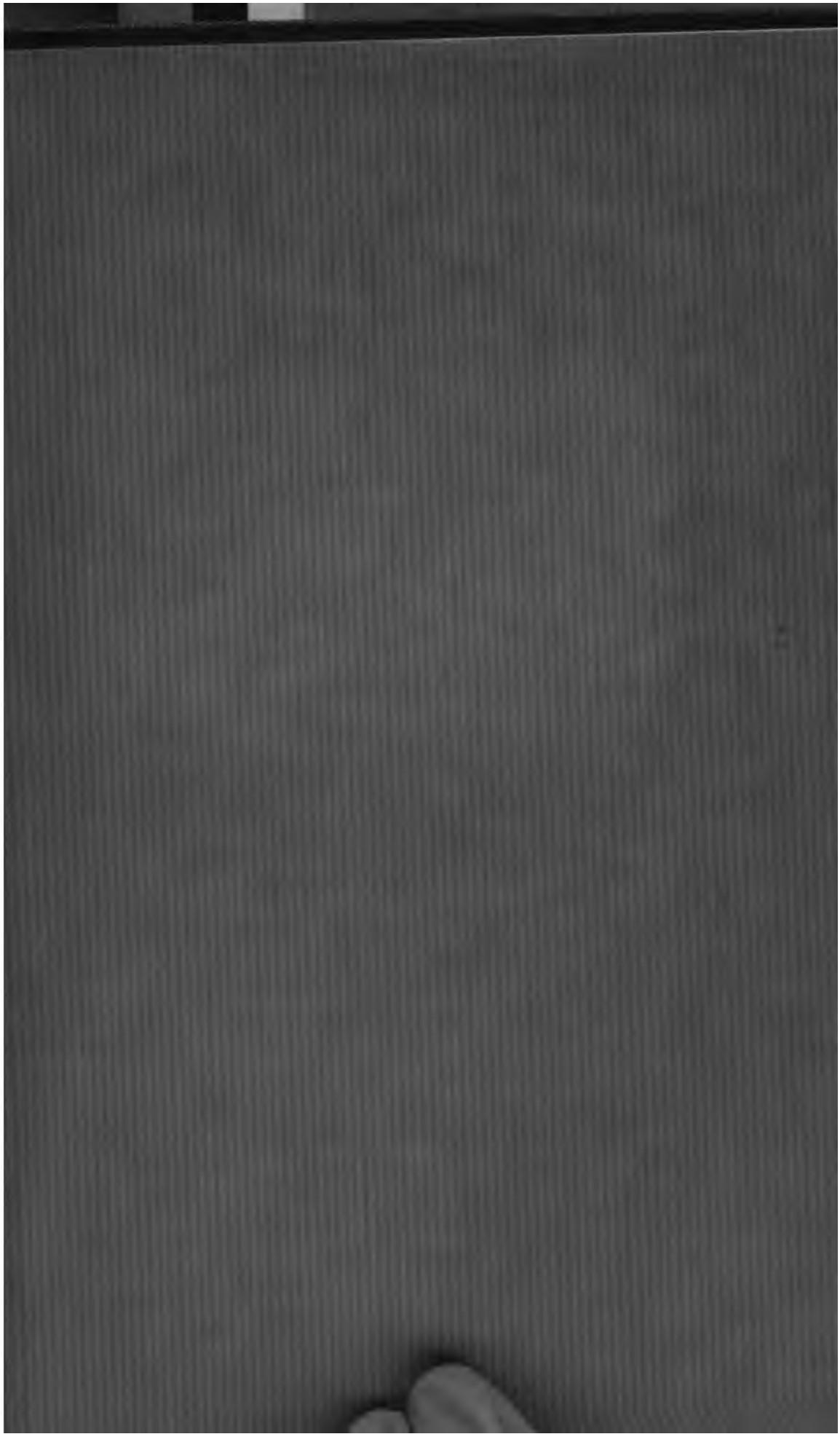
RETOUR EN FRANCE. — LE GHILAN. — DE RECHT A MARSEILLE.

Désorganisation du service des relais. - Insécurité des routes. - Les étapes de Téhéran à Kazvin. - Agababa. - Mèzreh & ses punaises. - Ismaïlabad. - Le col du Kharzan. - Kharzan & son cimetière. - Le Takht i Soleïman. - Patchinar. - Le Chah-Roud. - Mendjil; son tchaparkhanè. - Les derniers employés de la Compagnie des tabacs. - Le pont de Mendjil. - Violence du vent. - Le Séfid-Roud. - Roudbar & ses oliviers. - Ravins de la route. - Roustemabad. - Les forêts du Ghilan; leur insalubrité. - Khoudoum. - Costume des Ghilanis. Caravansérail de Sengher. - Recht : ses tapis; visite au gouverneur. Pirbazar. - Le Mourd-Ab. - Enzeli. - En mer sur le *Corniloff*. Lenkoran. Bakou. - L'atèchga de Sourakhanè. - La Ville Noire. Puits à naphte de Balakhanè & de Bibaïbad. - De Bakou à Batoum. La mer Noire. - Le Bosphore. - Constantinople. - Les Dardanelles. Le Scamandre & les champs où fut Troie. - L'île de Cythère. - L'Etna. - Côtes de France. - L'arrivée au port..... 371

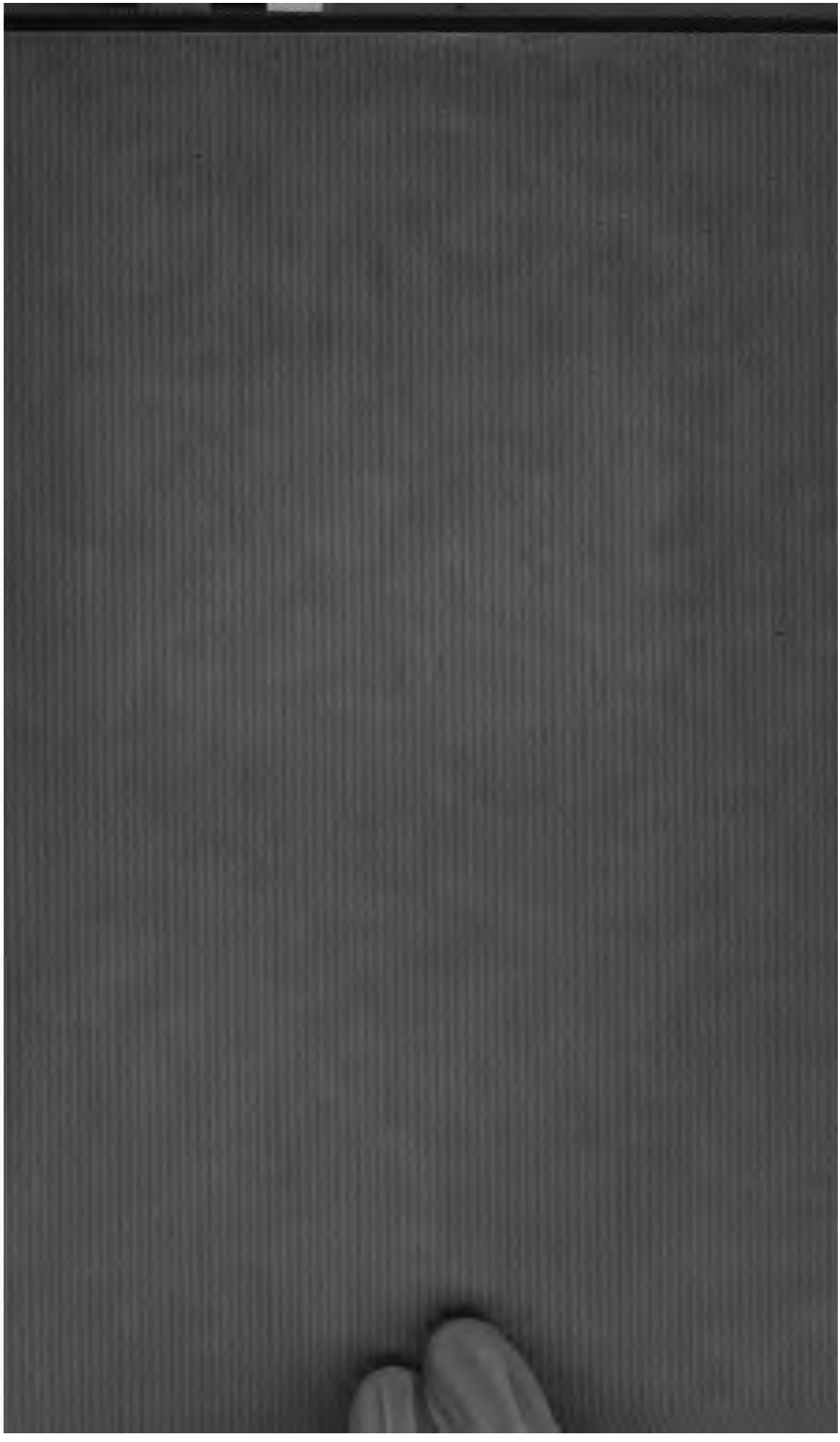
INDEX DES MOTS PERSANS..... 403

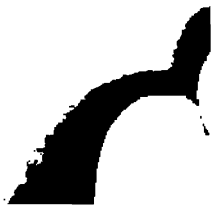
TABLE DES GRAVURES..... 409

CE VOLUME
A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE
23 AOÛT
1906



CE VOLUME
A ÉTÉ
ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE
23 AOÛT
1906

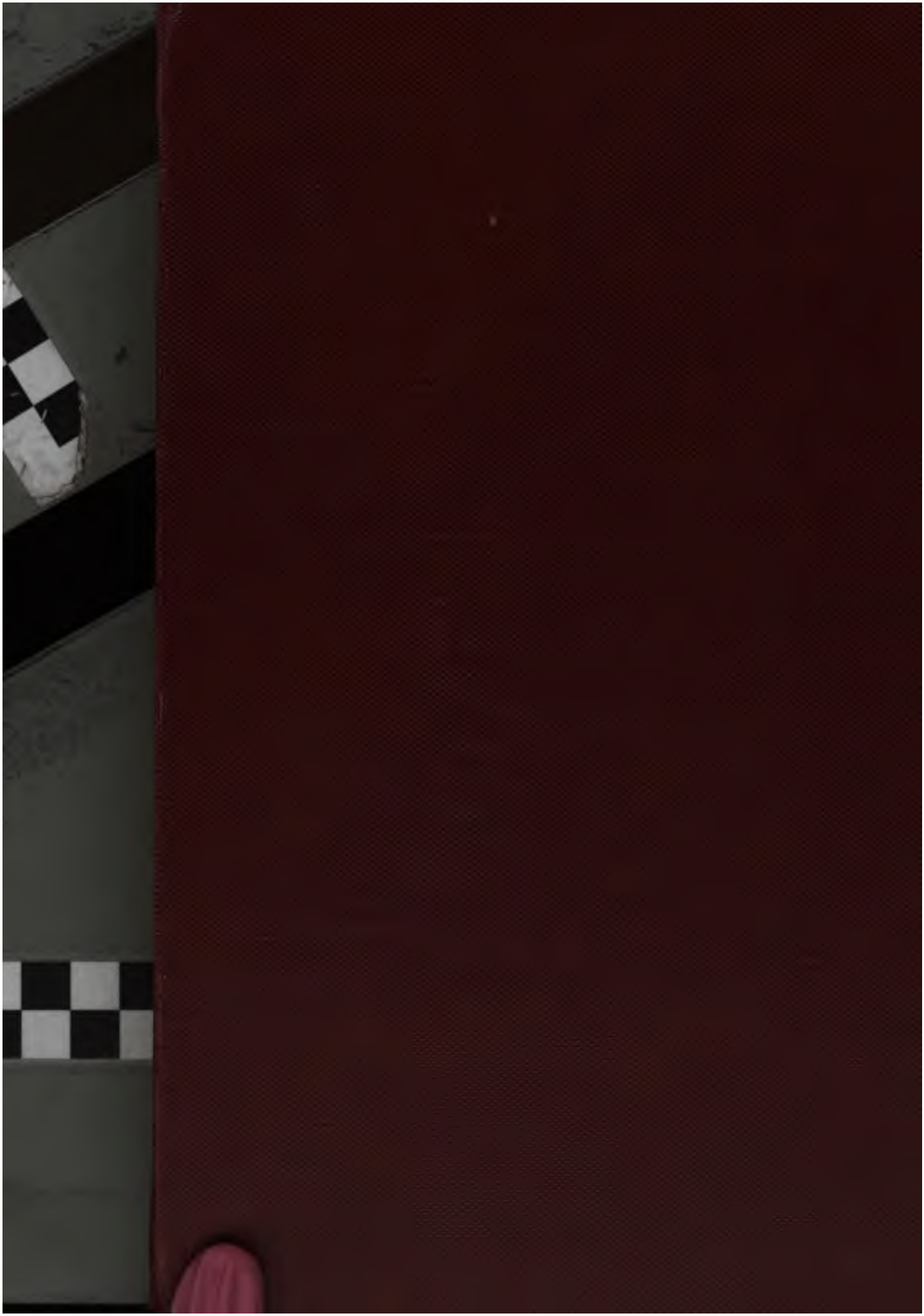




3 2044 0

THE BORROWER WILL BE CHARGED AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE NOTICES DOES NOT EXEMPT THE BORROWER FROM OVERDUE FEES.

WIDENER
FEB 13 1981
FEB 11 1981
78300d

NOV 05 2001
WIDENER
NOV 15 2001
CANCELLED

WIDENER
FEB 04 2000
CANCELLED